

ANNALES

Aequatoria

- * Histoire ancienne de Mbandaka
- * Bonkoto chez les Bolenge
- * Mots ciluba d'origine étrangère
- * La langue des Jofe
- * The Bantu ku-prefixe
- * Proto-bantu et kiyakasenga
- * Berceuses ngombe
- * Devises luba
- * Papiers Possoz
- * Hulstaert - Kagame
- * Jumeaux chez les Motembo

VANGROENWEGHE-HULSTAERT-LUFUNGULA-
EKOMBE-KUBELA-BLOMMAERT-BAKUTUMA-
NA - MOTINGEA - MPANDANJILA - NGONGA -
VINCK - MOLEMBO

CENTRE AEUATORIA

7 (1986)

MBANDAKA - ZAIRE

ANNALES ÆQUATORIA

ISSN 0254 - 4296

ANNALES

Æquatoria

CENTRE ÆQUATORIA

7 (1986)

MBANDAKA - ZAIRE

ANNALES ÆQUATORIA

7 (1986)

TABLE DES MATIERES

Histoire ancienne de Mbandaka

VANGROENWEGHE D.

Charles Lemaire à l'Equateur

Son journal inédit, 1891 - 1893 7 - 73

HULSTAERT G.

Aux origines de Mbandaka 75 - 147

LUFUNGULA L.

Les Gouverneurs de l'Equateur : 1885 - 1960 149 - 166

HULSTAERT G.

Tswambe 167 - 171

LUFUNGULA L.

Bongese 173 - 183

Etudes

EKOMBE EKOFO

Le rite Bonkoto chez les Bolenge 187 - 194

HULSTAERT G.

Encore Bondombe 195 - 219

KUBELA M. K.

Le schème tonal dans les mots ciluba d'origine étrangère . 221 - 225

HULSTAERT G.

La langue des Jofe 227 - 264

BLOMMAERT J.

Notes on the bantu ku-prefix 265 - 276

BAKATUMANA N.

Les réflexes dans les phonèmes proto-bantu en
kinyakasenga 277 - 286

MOTINGEA M.

Deux berceuses ngombe 287 - 302

MPANDANJILA M., BATEENTE, et NGONGA-ke-MBEMBE

Devises luba 303 - 323

Notes de recherches

- Les papiers Possoz aux Archives Aequatoria (Vinck H.) . . . 327 - 331
- Encore la correspondance Kagame-Hulstaert (Vinck H.) . . . 332 - 333
- Les jumeaux chez les Motembo (Molembo Masimo) . . . 335
- Le Cercle Léopold II à Coquilhatville (Mbandaka) (Vinck H.) . 337 - 344

Chronique

- La Recherche Africaniste en Allemagne Fédérale (Vinck H.) . . . 345 - 349
- Colloque du BASE à Kisangani (Motingea) 350 - 353
- Le CICIBA 354 - 355
- Trois nouveaux périodiques africanistes 356
- Notes bibliographiques 357 - 363
- Selection d'Aequatoria 364 - 371

HISTOIRE ANCIENNE DE MBANDAKA

CHARLES LEMAIRE A L'EQUATEUR

Son journal inédit. 1891-1895

INTRODUCTION

1. NOTICE BIOGRAPHIQUE

Charles Lemaire était né le 26 mars 1863 à Cuesmes en Belgique. Après ses études secondaires à Mons, il fait l'école militaire d'où il sort sous-lieutenant en 1886 (1).

Il s'engage dans le service de l'Etat Indépendant du Congo et débarque à Banana le 20 décembre 1889. Il commence sa carrière comme adjoint du Commissaire de District des cataractes, M. Van Dorpe (2). Il devait diriger le service du portage entre Matadi et Léopoldville. Bientôt il sera chargé de reconnaître la région sud des cataractes afin d'y créer une seconde piste qui passe par Kimpese..

Le 29 novembre 1890 il fut nommé Commissaire du District de l'Equateur. Il arrive à Equateurville fin décembre. Il y restera jusqu'au 19 juin 1893 date à laquelle il remettait le commandement à Fiévez.

Il effectuera encore deux missions (1898 au Katanga et 1902 au Bahr-el-Ghazal) avant d'être congédié juste avant de partir pour une mission de délimitation des frontières au Lac Edouard en 1907.

Quand Louis Franck, ami de Lemaire, devint ministre des Colonies, Lemaire sera désigné comme premier directeur de l'Ecole Coloniale Supérieure d'Anvers. Il mourut le 21 janvier 1925 à Bruxelles.

2. LE DISTRICT DE L'EQUATEUR

A son arrivée, Charles Lemaire avait encore tout à organiser dans son district à commencer par la construction et le transfer de sa capitale (Equateurville (3) était cédée à la S.A.B. et une nouvelle ville, Coquilhatville, était fondée quelques kilomètres en amont). Les rivières étaient à peine reconnues, les sociétés commerciales ne disposaient que de quelques établissements et les missionnaires protestants avaient 3 postes. En fait, seulement quelques villages riverains et une vingtaine de kilomètres de l'arrière pays d'Equateurville étaient connus. Créé en 1888, le district était provisoirement administré par le Commissaire du District de l'Ubangi-Uele jusqu'à l'arrivée de Lemaire. Le poste de Lulonga était déjà fondé. Le poste de Basankusu venait d'être fondé par Lothaire.

Parmi les collaborateurs blancs de Lemaire nous trouvons : Boshart (4), Julien (5), Van Risseghem (6), Peters (7), Lenaerts (8), de Haspe (9) et le commandant du Camp d'instruction à Wangata, le sous-lieutenant De Bock (10), assisté de 4 sous-officiers blancs : Mission (11), Berckmans (12), Durieux (13), Lamers (14), et A. Spelier (15) le constructeur de ce camp :

"Au plus fort de ses effectifs, Lemaire ne disposera jamais de plus de dix blancs et de 500 soldats noirs. Toute l'organisation judiciaire du district se résume en un conseil de guerre. Les seuls bureaux notariaux et d'état civil pour tout le Haut-Congo sont à Léopoldville" écrit Boelaert (16).

3. LE CARNET DE NOTES DE CHARLES LEMAIRE

A. Thuriaux-Hennebert a publié l'inventaire détaillé des papiers Lemaire (17). Ces papiers se trouvent actuellement au Musée de Terwuren. Un de ces carnets nous intéresse particulièrement, notamment celui dans lequel il notait régulièrement les événements et les activités liés à sa fonction de Commissaire de District de l'Equateur. C'est un petit cahier noir qui porte comme titre : Palabres diverses dans le District de l'Equateur. Carnet de notes prises du 18 mars 1891 au 28 mai 1893.

Lemaire était arrivé fin décembre 1890. Nous ne sommes donc pas informés directement sur les trois premiers mois. Les trois dernières semaines ne reçoivent également plus de notices. Les notes ne se suivent pas de jour en jour, parfois elles résument plusieurs journées ou relatent une suite de faits cohérents. Il y a aussi quelques lacunes plus grandes : du 4 au 15 juillet, 5 au 18 août, du 24 septembre au 13 octobre, du 23 octobre au 14 novembre 1891, du 16 novembre 1891 au 12 janvier 1892, du 14 janvier au 6 février 1892 et du 8 au 22 février 1892. Pour 1893 les notes sont rares. Certaines lacunes peuvent être comblées par d'autres documents comme la reconnaissance de la Ruki, Momboyo en août 1892 dont le rapport a été publié (18). Lemaire, en route pour les expéditions dont il faisait partie plus tard, passera encore trois fois à Coquilhatville. Chaque fois il nous a laissé quelques notes dans d'autres carnets : 1 au 2 octobre 1895 (carnet 6); 26 juillet au 20 août 1899 (carnet 23); 28 septembre au 3 octobre 1902 (carnet 3). Boelaert qui a tant écrit sur les origines de Coquilhatville (mais beaucoup reste inédit) ne connaissait pas ces journaux et notes de Lemaire. Le biographe de Lemaire, R. Bébing ne semble pas avoir utilisé le carnet. Ainsi, une pièce maîtresse sera ajoutée à la documentation pour l'histoire de Mbandaka, mais également à notre connaissance des méthodes d'occupation de la Cuvette Centrale du Zaïre.

4. LES ACTIVITES ET EVENEMENTS RELATES DANS LE JOURNAL

On pourrait grouper les activités de Charles Lemaire à Equateurville sous quatre titres :

- (1) La pacification ;
- (2) Les reconnaissances ;
- (3) Le transfert du poste de Wangata (Equateurville) à Mbandaka (Coquilhatville) ;
- (4) Le caoutchouc.

4.1. LA PACIFICATION

Il y a ~~une~~ commission des villages avoisinants du poste même. Nous comptons 13 expéditions punitives : Ikengo (12.4.91) ; Lolifa (14.4.91) ; Villages rive droite (16.4.91) ; Inkole (14.6.91) ; Ipeko (4.9.91) ; Boangi (16.11.91) ; Ekoyo (12.2.92) ; Iyonda + Bujia (18.12.92) ; Wangata w'aliko (décembre 92) ; Bokombo (24 + 26.12.92 et mai 93) ; Injolo (16.5.93).

Ensuite il y a les expéditions sur l'Ikelemba, la Lulonga et la Lopori, la région du Lac Ntumba, de Ilebo, Ngombe, Lukolela, qui ont toutes un caractère d'oppression. Sous ce chapitre on peut également classer les interventions dans les palabres que les habitants viennent soumettre au blanc du poste ainsi que l'organisation de l'approvisionnement de celui-ci .

4.2. LES RECONNAISSANCES DE L'INTERIEUR

Nous pouvons noter 7 grandes excursions de Lemaire durant la courte période qu'il dirigeait l'Equateur. Dans la plupart des cas, ces voyages avaient également le but de soumettre des populations récalcitrantes et la prospection des possibilités d'exploitation commerciale (surtout de la récolte du caoutchouc). Notons : Lukulela - Yumbi - Ngombe - Bolobo (29.3. au 13.4.1891) ; Ngombe - Irebu (16 au 23.9.1891) ; Lulonga - Lopori (13.1 à mi-février 1892) ; Lopori (mai 1892) ; Ikelemba (début septembre 1892) ; Ruki - Tshuapa (13 au 26.9.1892) ; Lac Ntumba (mai ? 1893). Lemaire mentionne l'existence de rapports de ces voyages mais à part celui publié dans Le Congo illustré

concernant le Ruki-Tshuapa, aucun ne nous est parvenu.

4.3. LE TRANSFERT D'EQUATEURVILLE A COQUILHATVILLE

C'est sous l'impulsion et selon les plans (19) de Lemaire que le poste de l'état fut transféré de Wangata à Mbandaka à partir d'août 1891. Les activités autour de la construction du nouveau poste ne sont pas mentionnées mais il en a donné ailleurs une description (20).

En lisant ces notes nous découvrons des méthodes parfois cruelles d'occupation du pays. Lemaire n'était pas une exception. Quelques années plus tard, dans un article dans La Dernière Heure, il s'expliquera : "Pour tout le monde, l'Afrique Centrale n'était qu'une terre d'épouvante. Mon esprit était tout disposé à accueillir les dires de nos anciens. C'est ainsi que mon éducation commença dans les coups de canons et de fusils, dans les incendies des villages, en un mot dans les abus et les surabus de la force avec tous ses excès. Je deviens chef à mon tour. Pendant ce temps, je suivis les exemples reçus, puis peu à peu j'en vins à douter de l'excellence de nos procédés : je relus avec horreur mes premiers rapports ; mon être tout entier se ressaisit ; je me jurais de consacrer mes efforts à la race noire (...). Il m'a fallu quatre ans pour ouvrir les yeux à la réalité" (21).

4.4. LEMAIRE ET LA RECOLTE DU CAOUTCHOUC

Le séjour de Lemaire à l'Equateur coïncide avec le début de la récolte du caoutchouc (22). Les excursions à l'intérieur et la reconnaissance des rivières avaient pour but principal de connaître les possibilités d'exploitation commerciale, principalement de la récolte du caoutchouc. Le décret du 17 octobre 1889 est à la base du système domanial de l'Etat Indépendant du Congo (23). Le 27 mars 1890 le gouverneur-général Camille Janssen envoie de Boma une circulaire aux commissaires de district (24). Cette circulaire contient déjà toutes les caractéristiques du "système léopoldien".

1° Le commerce privé sera dorénavant exclu de toutes les régions où il n'est pas encore pénétré.

- 2° Les indigènes seront forcés de travailler par les postes militaires.
- 3° L'Etat seul fait le commerce dans ces régions.
- 4° Le personnel d'Etat reçoit des primes.

Le style de cette circulaire indique bien que ces idées venaient du roi. Coquilhat a très probablement inspiré le roi (25). En 1892 eut lieu le conflit entre l'Etat et la SAB. La SAB invoquait e.a. la circulaire que Lemaire avait signée à Basankusu le 8 mai 1892 dont le texte stipulait :

"Considérant qu'aucune concession n'a été accordée pour l'exploitation du caoutchouc sur les domaines de l'Etat dans le district de l'Equateur, le Commissaire de district décide :

1. Les indigènes ne pourront exploiter la liane à caoutchouc qu'à condition d'en remettre le produit à l'Etat contre numéraire.
2. Toute embarcation ou particulier détenant plus d'un kilogramme de caoutchouc se verra dresser procès-verbal. L'embarcation pourra être confisquée, sans préjudice des autres suites" (26).

Le gouverneur-général, se basant sur la circulaire du Département des Finances du 13.3.1891 déclara cette circulaire illégale mais Van Eetvelde désavoua le Gouverneur Général dans sa note du 28.10.1892 à Lemaire (27).

Entretemps Lemaire avait pris connaissance d'une copie d'une lettre du 30 mai 1892 par le secrétaire d'Etat Van Eetvelde au Gouverneur-Général lui rappelant strictement ses devoirs :

"Monsieur Lemaire, depuis qu'il est à l'Equateur, fait preuve d'un dévouement constant et intelligent aux intérêts de l'Etat. (...) Je désirerais cependant attirer son attention sur deux points principaux de sa mission et à la réalisation desquels le gouvernement attache le plus grand prix. Le premier concerne la récolte du caoutchouc. Je constate d'ailleurs que Monsieur Lemaire s'en préoccupe et je résume ci-après :

- 1° recueillir des renseignements très précis sur l'existence du caoutchouc dans le Lopori, la Maringa, la Boussira, la Lwapa, le Rouki (...).
- 2° ne négliger aucun effort pour recueillir dès maintenant et dans toute l'étendue du district de l'Equateur

" le plus de caoutchouc possible pour créer sans retard un courant commercial important." (28) (Soulignés au crayon rouge par Lemaire).

Le 30 octobre 1892 sortira le décret qui crée le domaine privé de l'Etat. Pour l'Equateur ce décret permet le commerce libre de l'ivoire et du caoutchouc dans le district de l'Equateur, excepté les bassins de la Lopori et de la Maringa en amont de leur confluent ainsi qu'une zone située dans un rayon de 20 kilomètres autour d'un point à déterminer par l'Administration près du confluent de la Busira et du Momboyo.

Le même Van Eetvelde donne des instructions également quant à l'établissement de factoreries pour l'Abir (29). En 1895 cette Société aura quatre postes et en 1897 déjà 8.

Dans le Carnet de Palabres nous voyons que Lemaire se fait parfois payer les amendes par la livraison de caoutchouc.

Il nous renseigne également de la façon de préparer les petites boules dites caoutchouc-cerise. Pour les préparer l'indigène incise la liane, recueille le suc dans le creux de la main, puis s'en barbouille les bras et la poitrine. Sous l'influence de la chaleur, grâce aussi à la grande surface d'évaporation, le latex se coagule, l'indigène le détache alors de sa peau et le met en boules. Ce procédé est usité presque partout ; il est long et fatigant. Sous l'impulsion de Lemaire lui-même, la cueillette du caoutchouc se fait en pratiquant des entailles dans les lianes, et en recueillant le jus dans des récipients où on produit la coagulation par l'addition d'ingrédients divers ; ainsi on a trouvé dans le district de l'Equateur qu'il suffisait de quelques gouttes du jus d'un fruit sauvage (*amomum citratum*) pour obtenir la coagulation parfaite du latex des *landolphia*.

Les textes laissent supposer que Lemaire n'a pas fait un grand effort pour faire récolter le caoutchouc pour l'Etat. Même s'il avait voulu le faire, le manque de personnel, de postes et les multiples tâches qu'il avait à assumer durant son séjour à l'Equateur ne lui auraient donné ni le temps ni les moyens. Après sa retentissante

démission en 1907, Lemaire affirma à maintes reprises son refus catégorique de récolter du caoutchouc. En 1908 il écrivit : "Pendant mon séjour au Congo, je fus le premier commissaire du district de l'Equateur ; lorsqu'il fut question de caoutchouc, je m'y refusai et écrivis au Gouvernement : "Pour faire du caoutchouc dans le district de l'Equateur, (où nulle préparation n'avait été faite), il faudra couper des mains, des nez et des oreilles, et je ne sache pas que nous ayons chassé les bandits arabes pour nous substituer à eux " (30).

==+==+==+==+==+==+==+==+==+==+==+==+==+==+==+==+

PALABRES DIVERSES TENUES DANS LE DISTRICT DE L'EQUATEUR
(1)

18 mars 1891 (Croquis 1)

Les chefs Wangatas convoqués hier viennent au nombre de trois, à savoir : Issolimbou grand chef de Bonkamba, Boulira (2) grand chef de Makouli, Sotoukou chef de Wangata.

Le chef Moutoutou de Ikoyo est malade. Le chef Issolumba de Ikoyo est en voyage.

Il leur dit ce qui suit :

Boula Matari (3), chef de tout le pays, m'a envoyé pour faire ici un grand village. Ceux qui ne seront pas ses amis auront la guerre. Pour nourrir mes hommes les villages d'amont viendront tenir marché à la station tous les quatre jours, de même que les villages d'aval; les jours de marché étant alternés de deux en deux.

Un blanc amènera les hommes au marché qui sera ouvert et fermé par le tambour. Les villages fourniront des vivres aux blancs. On paiera 1 mitako (4) pour trois oeufs, Chaque village fournira à son tour une

dame-jeanne de massanga (5), gratuitement. Les chefs déclarent accéder à tout : ils vont convoquer pour après-demain tous les chefs d'amont et d'aval. La palabre sera ainsi exposée à tout le monde.

Le chef Issokonia de Ikoyo (Wangata) se présente dans l'après-dîner.

Monsieur Lenaerts (6), s'étant rendu sur la rive droite (7) pour acheter des vivres, a dû se retirer devant les menaces des indigènes. Les villages seront détruits à l'arrivée des steamers de Yumbi (8).

19 mars 1891.

Les chefs Bounguéssé de Wangata et Issoloumbé de Wangata viennent se présenter dans la matinée. De 10 heures à midi je reconnais la rive jusqu'au-delà de Macouli.

Entre Bonkamba et Makouli on peut construire puis s'étendre vers et sur le plateau de Macouli.

En aval de Macouli se trouve un bon point d'atterrissage. D'après les indigènes aux crues les eaux viennent jusqu'à l'entrée du village. Un pier de 50 mètres serait suffisant pour permettre l'atterrissage toute l'année.

Les chefs d'aval m'attendent à la station. Palabre à laquelle assistent les chefs Wangata, Makouli, Ilékou et Nganda.

Il est convenu ce qui suit : Deux marchés seront tenus alternativement, l'un par les villages d'aval, l'un par les villages d'amont. Les indemnités suivantes seront groupées (comme contributions) par les différents groupes.

Village Houssirandao (9) 1 homme libéré (10)

et 1 petite chèvre.

Villages Nganda (11) 12 hommes libérés,

4 grandes chèvres,

4 petites chèvres,

20 poules.

Villages Wangatas 3 hommes libérés,

2 grandes chèvres,

2 petites chèvres.

Village Makouli 2 hommes libérés,

2 grandes chèvres.

Villages Bandakas et Ilékou 8 hommes libérés,
2 grandes, 2 petites
chèvres et 5 poules.

Le chef Adjimoukounda (12) de Ipeko vient montrer le traité conclu avec lui par Katchétché (Van Gèle) (13) et Coquilhat (Mouéva) (14). Ce chef a déjà envoyé trois chèvres à la station. Il promet une touque de massanga tous les deux jours et dit qu'il fournira des oeufs à raison de trois pour un mitako.

21 mars 1891.

Les chefs de Makouli demandent à payer 1000 mitakos au lieu de deux hommes. Accordé.

De 8 heures à 3 heures Mr Lenaerts et moi reconnaissons la rive jusqu'au dernier village des Bandakas.

A Ilèko (15) tout le monde s'est enfui ; le chef seul m'attend ; il dit que hier soir les Loulangas de la station sont venus les prévenir que le blanc voulait brûler leurs villages. Après quelques explications le chef rassuré appelle ses hommes, et nous accompagne lui-même aux Bandakas.

Bon accueil chez ceux-ci qui ne demandent pas mieux que d'avoir une station de Boula Matadi chez eux.

Nous visitons l'île où le village de Macouli a des plantations de manioc ; une bande de 200 mètres le long de la rive est propice à des constructions. En arrière le terrain absolument imperméable retient les eaux de pluie, ce qui forme obstacle à une bonne installation. Après-demain, lundi, nous verrons dans la même île un autre emplacement de plantation de Macouli.

Il y a moyen d'arriver avec les steamers, à cette époque, à l'île marquée Ile Nsamboula.

Les chefs de Bonkondo (Ilèko) demandent à pouvoir donner 2000 mitakos au lieu de quatre libérés. Accordé. (Croquis 2).

28 mars 1891.

Visite à la grande île en face de la station.

Il ne s'y trouve qu'une bande de 150 à 200 mètres le long de la rive sur laquelle on puisse compter pour les plantations. En arrière le terrain imperméable ne boit pas les eaux de pluie.

Très peu de bon bois de construction. Il s'y trouve actuellement environ 6 hectares de plantations appartenant aux villages de la rive gauche.

Les Bouroukis demandent à être reçu demain au village d'Iléko pour finir toute palabre. Accordé.

23 mars 1891.

Le chef Issolimbou de Wangata amène un libéré, le nommé Mokouli. Le nommé Nkéla de Boungata (rive gauche) vient se réfugier à la station. Son village veut le tuer : cet homme reçoit une mokande (16) de libéré.

24 mars 1891.

Dans la matinée je me rends au village Eléké (Nganda) chef Issomi ; le village s'enfonce profondément dans les terres ; les habitants sont cachés sauf une trentaine d'hommes. Je suis accompagné d'un homme des Wangatas qui a acheté une femme aux chefs de Monsole ; cette femme a déserté pour retourner chez elle ; au dire du Wangata elle a été instiguée par un nommé Bokonya d'Eléké.

Ce dernier dit : "cette femme est revenue chez son père à qui j'ai demandé à l'acheter. Ce dernier m'a répondu : je ne puis la vendre parce qu'elle appartient à un homme qui va venir la réclamer. Je lui ai dit que je la voulais, A quoi il a accédé disant que j'étais plus fort que lui".

J'ordonne au nommé Bokonya de me remettre immédiatement la femme afin qu'elle soit détenue jusqu'à ce que la palabre soit arrangée. Mon homme veut se sauver en assurant qu'il va amener la femme. Devant l'air louche de toute la bande, je tire mon revolver et fais empoigner le nommé Bokonya. Je puis me retirer sans être inquiété bien que nous soyons à 2 kilomètres de la rive. Les Boroukis m'attendent chez Iléko. J'y vais après-midi. Tout le monde est là, demandant instamment l'amitié de Boula Matari qui est devenu très fort. Les Boroukis fourniront : 30 hommes, 10 chèvres, 20 poules, 500 grands bambous. Ils ont un mois pour s'exécuter.

25 mars 1891.

La femme en cause à Eléké est amenée. Elle restera à la station jusqu'à ce que l'homme à qui elle revient ait payé 250 mitakos et une chèvre. Le nommé Bokonya sera mis en liberté après livraison de 10 chèvres et de 500 mitakos, et la visite du chef Issomi d'Eléké. Si la palabre n'est pas finie après-demain, l'homme sera mis en jugement.
(Croquis 3 et 4).

26 mars 1891.

L'indemnité à payer pour le nommé Bokonya est payée comme suit : 500 mitakos, 2 chèvres, 1 mouton. C'est tout ce que cet homme possède en fait de bétail. Il fournira encore 2 régimes de bananes et un pot de mas-sanga. Le chef Loukalangou de Nganda amène 3 libérés, 3 poules et 1000 mitakos (pour 2 libérés). Un libéré est bon, l'un est trop petit, l'autre trop vieux.

28 mars 1891.

Le chef Ngombé de Boroukin'samba (17) paie 900 mitakos pour 2 hommes (reste 100 mitakos à payer) et 1 poule. Le village Bakanga est brûlé pour avoir poursuivi Laenerts à couper des lianes.

29 mars 1891.

Départ des canonnières "Ville de Bruxelles" et "Ville d'Anvers" pour Youmbi. Midi, arrivée à Irebu où dans le 3ème village à partir de la mission, je suis reçu par le chef et ses hommes en armes : "Nous ne voulons pas du blanc ; si vous continuez votre route nous tire-rons sur vous ; allez vous-en". C'est ce village qui a volé à Loulanga un canot, une femme et deux hommes. Je prévien le chef Edjiba que son village sera détruit. Il m'en défie : "je veux la guerre" dit-il. Les autres villages viennent au steamer protester de leur amitié. Le grand chef Mangombé est à Loukoléla (17 bis). Boutounou-Boussindi et Irebou promettent d'avoir leurs hommes prêts pour son retour.
1 1/2 heure. Départ.
3 heures. Ngombé. Je me rends seul à terre et parcours

les villages ; partout fuite générale. Enfin le vieux Mpokè s'amène et débute en me demandant un pagne. Je finis par avoir tous les chefs, mais les hommes ne sont pas prêts.

Le chef de poste m'a dit d'ailleurs que depuis le passage des steamers on a complètement oublié qu'il y avait une contribution à payer. Ngombé promet d'avoir ses hommes au poste dans 5 jours, -au retour des steamers.

30 mars 1891.

Arrivée à Loukoléla à midi. Les chefs arrivent à une heure. Protestation d'amitié. Echange de sang. Ils me remettent 5 libérés. Les dix autres seront prêts pour mon retour de Bolobo.

31 mars 1891.

Arrivée à Youmbi. Tout est bien.

1 avril Bolobo 1891.

Visite au poste où le chef de poste se plaint du chef Mbala à qui je fais la leçon de manière à le mettre sur ses gardes sérieusement.

Je reprends au poste :

1°) un libéré du Kasai, abandonné par la V. de Liège.

2°) un homme libéré qui avait été remis à la mission de Bolobo lors de sa libération par l'Etat. Cet homme ne veut plus rester à la mission et demande à venir travailler chez moi.

3°) une femme libérée remise à cet homme libre.

4°) un des Zanzibarites du poste.

Il paraît, au dire des boys de la mission, que le village Itimba posséderait le chassepot perdu par un Bangala blessé dans les îles lors de la dernière palabre.

2 avril 1891.

Mangono, chef de Lounioko donne ses deux hommes. : Molenga et Mountsië. Ngoïe de Boumba donne un homme Mbwakassi. Malenga de Mbondjo donne deux hommes : Bolumba et Moyiomabi. Il lui en reste un à fournir. Je prendrai ces derniers hommes lors d'un autre voyage.

3 avril 1891.

Arrivée à Youmbi à midi. Le sous-officier Crayet (18) a été tué avant hier par un hippopotame. Son corps n'a pu être retrouvé. Le même jour l'allège du lieutenant Blateur (19) a été crevée en deux places ; elle n'a pu être réparée le mécanicien de la Ville d'Anvers, qui est trop malade.

Le lieutenant Blateur revient à 2 heures d'une excursion contre le village de la Youmba. Le mécanicien de la Ville de Bruxelles demande 2 jours pour la réparation de l'allège, dont la section étanche est crevée. Pour gagner du temps je fais mettre l'allège en trois pièces et la fais placer sur le pont. On la réparera plus tard.

4 avril 1891.

Arrêt à Bolébo. Petit village créé par les dissidents de Loukoléla. Comme on ne veut nous recevoir qu'à coups de lances et de fusils, le village est brûlé. Un natif est tué.

5 avril 1891 Loukoléla.

A midi les canonnières mouillent dans l'île en face de la mission, puis camper en amont pour faire du bois. Pendant ce temps, une allège des Haussa va à terre fourrager pour les blancs et les noirs.

Je reçois 10 hommes.

Nous visitons l'ancienne station où la brousse a repris ses droits.

Il y aurait à étudier l'installation dans la forêt de Loukoléla d'une scierie qu'on placerait au carrefour de deux larges avenues à angle droit.

6 avril Ngombé 1891.

Les canonnières campent sur un banc de sable. Le peuple de Ngombé vit un pied dans le village, un pied dans la brousse. Ne voulant pas perdre de temps et Ngombé n'étant pas trop conséquent je ne brûle pas. J'obtiens 3000 mitakos en place de six libérés. Je prendrai les 4 derniers libérés plus tard.

7 avril 1891 (19 bis).

J'en ai eu hier jusque deux heures du matin à recevoir les mitakos portés par paniers. Je vais de nouveau à terre pour sermonner Mpoké : comme j'élève la voix, un coup de trompe (mot illisible) tout ce peuple de moineaux qui disparaît dans la brousse. Le chef du poste est chargé d'annoncer à Ngombé que son paiement de 3000 mitakos ne comptera pas.

11 heures : Irébou.

En passant devant Boutounou et Boussindi, les chefs ont prévenu qu'ils ne tarderaient pas à venir jusqu'à Irébou. A la mission je trouve Yoka (alias Bamia) ; second de Mangombo qui est encore à Loukoléla. Il demande qu'au lieu de brûler le village du chef Edjika je me contente de lui imposer une amende. Je préviens que les autres villages n'ont rien à craindre et j'envoie une compagnie brûler le village rebelle. Irébou fait cause commune avec ce dernier ; en conséquence on brûle le tout sauf les deux villages attenants à la mission et qui se sont mis sous la protection du drapeau de l'Etat. Une quinzaine de natifs restent sur le carreau.

Campement dans une île en face d'Irébou. Les missionnaires font demander des soldats, on leur envoie la 4e compagnie. Le docteur Small (20) me dit qu'ayant voulu aborder à Ikengo avec le "Henry Reed", une vingtaine de grands canots armés en guerre et montés par quantité d'indigènes, se sont détachés de partout. Le "Henry Reed" a dû s'éloigner à toute vapeur.

8 avril 1891.

Quelques coups de fusil ont été tirés la nuit sur les sentinelles de la mission. A 5 $\frac{1}{2}$ heures nous abordons à Irébou. Une compagnie et demie est jetée à terre avec mission de suivre la rive pendant que la "Ville de Bruxelles" entrera dans l'Irébou. La "Ville d'Anvers" restera avec une demie compagnie à la mission. (Croquis 5).

Après deux heures de steamer, nous trouvons les hommes sur la rive en face de Bokaka. On les passe et Bokaka puis Moboko sont détruits (ces agglomérations appartiennent au groupe d'Irébou). Le matin en abordant à

Irébou une balle indigène a crevé l'enveloppe des tubes de la chaudière.

Retour à 3 heures. D'après les missionnaires, les chefs d'Irébou veulent arriver à composition ; ils demandent que demain les steamers aillent dans l'île et que je reste seul à la mission. J'envoie des messagers à Boussindi et à Batounou. Les sentinelles attaquées par un groupe d'indigènes tiraillent avec rage. A 9 heures 1/2 compagnie va couvrir la mission, sur lettre des missionnaires. Les messagers envoyés par moi ne reviennent pas.

9 avril 1891.

De bon matin Boussindi, chef Moyongo, arrive avec 2400 mitakos en place de ses libérés. Il conjure qu'on lui épargne toute palabre. J'accepte les mitakos afin de commencer la conclusion de la paix avec Irébou qui viendra plus vite à composition si Boussindi et Boutounou se sont déjà soumis. Je suis prévenu qu'Irébou et Boutounou seront demain à la mission.

On fait la réparation de l'allège crevée par un hippo, et d'une allège de la "Ville d'Anvers" crevée par le lieutenant Hannotte, sur des pierres.

10 avril 1891.

Boutounou apporte 2400 mitakos. Je trouve Bamia (alias Ioka) d'Irébou à la mission. Je lui impose :

- 1° la remise des prisonniers de Loulanga
- 2° le paiement de 5 libérés pour l'Inspecteur
- 3° 1000 mitakos d'amende
- 4° un poste de 5 hommes à placer dans un mois et à nourrir par Irébou.

Bamia donnera la réponse d'Irébou le plus tôt possible. On amène la soirée : 1 libéré et 1000 mitakos.

11 avril 1891.

Ebamia amène encore 3 hommes libérés, une femme et un homme de Loulanga. Il reste à recevoir : 1 libéré et 1 homme de Loulanga avec un canot. Je prendrai ce reliquat plus tard.

Départ des steamers qui campent à 5 1/2 heures un peu en aval d'Ikengo.

12 avril 1891.

Attaque des villages Ikengo. Défense molle. On prend peu de chèvres ; il est prouvé par les barricades et l'évacuation de toutes les pirogues etc... qu'Ikengo nous attendait. Le grand chef Ekélé de Etchimanjindou est tué et jeté à l'eau. On campe à Ikengo.

13 avril 1891.

Station de l'Equateur. Hier j'ai prévenu Boroukis d'avoir à m'amener leurs hommes au plus tôt.

14 avril 1891.

Expédition contre Loliva qui refuse de venir à la station. Temps détestable ; l'attaque se fait par une pluie battante. Le groupe de villages est considérable ; on n'arrive pas à tout détruire. Une quinzaine de noirs sont tués ; une grande partie des villages se cachent dans les rives d'un marais où le lieutenant Bateur pénétra avec 2 allèges. Les indigènes sont à la rive insultant le blanc.

Quantité de flèches. Deux Bangalas du steamer "Ville de Bruxelles" sont enlevés par un retour des indigènes ; le capitaine Jepsen (21) avec son équipage les délivre : l'un a un coup de couteau au bras, l'autre une éraflure de lance à la cuisse. Un gamin est fait prisonnier.

15 avril 1891.

Les Boroukis sont venus hier au steamer m'annoncer qu'ils amèneraient leurs hommes demain. Les compagnies aménagent la station.

Pendant mon absence, on a reçu à la station : des Boroukis : 10 chèvres et 4 poules. De Nganda : 1000 mitakos en place de 2 libérés. (Croquis 6 + 7)

Villages dans le Lac Matoumba

Ngele - Ikoka - Nkake - Niangwé - Bikolo - Ebondi -
 Ntondo - Lobaka - Bôbôlí - Dwéngué - Lokangwa -
 Bikolo - Ikôko - Ngélé - Bowongo - Ngélôbombwa -
 Dondo - Botoali - Nkoïso - Ngwangombé - Niangwé -
 Kataikondo - Boukouti - Boànga - Nkôlé - Iembé -
 Moéli.

Il y a 3 heures de steamer d'Irébou au Lac. Le passage n'est praticable qu'aux hautes eaux (fin avril-mai). A certains moments de l'année, il faut pousser à bras sur les bancs de sable.

(Croquis 8 + 9).

16 avril 1891.

Expédition contre les villages de la rive droite. Retour à 4 heures. Les villages étaient barricadés ; des trous-de-loup à flèches préparés. Rien dans les villages qui ont tous été brûlés. L'un des villages rebelles avait le drapeau de l'Etat sur un chimbèque. Les Boroukis ne sont pas venus à cause du mauvais temps. Ils viendront demain.

17 avril 1891.

Le champ de maïs a été pillé hier ; on trouve ce matin au camp quantité de carottes de maïs. Distribution de chicote. Un homme de Loukoléla qui s'était évadé de la chaîne est ramené par le chef de Boussirandao. Eléko vient me prévenir qu'un premier canot des Boroukis est chez lui ; tous seront ici à midi. On me prévient aussi que la palabre est finie avec les Boroukis, je verrai venir Loliva.

A 2 heures je vais à Boroukinsamba, les Boroukis n'ont amené que des boys, des hommes mal faits et 3000 mitakos. Je leur promets la guerre pour demain. Ils promettent d'amener ce soir même 9 libérés convenables. J'emène 1 homme et 2500 mitakos. De plus ils me paient 300 mitakos pour leur retard.

18 avril 1891.

Départ des steamers à 10 heures. M. Lenaerts leur remet à Bouroukinsamba 8 hommes des Bouroukis. Il ramène à la station une femme des Bouroukis. Ceux-ci ont encore à payer 15 libérés et 500 bambous.

Envoyé à M. Van Kerkhoven (22) inspecteur d'Etat :

6 hommes de Bolobo

15 hommes de Loukoléla

2600 mitakos de Ngombé.

2400 mitakos de Bantounou

2400 mitakos de Boussindi

4 hommes d'Irebou

9 hommes des Bouroukis

2500 mitakos des Bouroukis

Remis au lieutenant Blateur un homme du Kasai abandonné à Bolobo par la "Ville de Liège".

Bandakas apporte 1000 mitakos.

20 avril 1891.

Bandaka donne 900 mitakos. Loliva envoie une chèvre et demande que j'aïlle à Ipéko.

Le chef d'Ipéko donne une poule et une touque de mas-sanga.

Je convoque Loliva, chez les Wangatas. Le fils d'Es-siba fait prisonnier à Loliva est mis en liberté.

Les Ngandas (village Bondjia) envoient 470 mitakos.

Le "Roi des Belges" arrive à 4 1/2 heures. Il a à bord le sous-officier Van Hoek (23) mort de dysenterie dans l'après-midi, on l'enterre à 6 heures.

Se trouvent à bord : le commandant Delporte (24), le capitaine Gillis (25), le sous-lieutenant Tamine (26), Monsieur Beckers (27), de la Société Belge, tous les 4 malades, fiévreux, dysentériques, anémiés.

21 avril 1891.

Le village Dipoutou des Ngandas donne 1 libéré et 500 mitakos.

22 avril 1891.

Les Wangatas amènent : 1 homme libre, 2 esclaves mâles, 1 esclave (femme), réfugiés de Loliva chez les Wangatas de l'intérieur.

26 avril 1891.

Reçu des Wangatas : 480 mitakos en place d'un libéré.

27 avril 1891.

Reçu des villages Loliva. Echange de sang.

Ils paieront : 16 libérés, 2 bœufs, 10 canards, 500 bambous. Le paiement commencera dans huit jours.

1 mai 1891.

Reçu des Ngandas : 470 mitakos.

5 mai 1891.

Reçu de Loliva : 990 mitakos, un canard et 50 bambous. Ils amènent une femme qui n'est pas acceptée. Hier les chefs de l'Ikélemba ont fait demander alliance. La réponse est qu'ils sont attendus.

8 mai 1891.

Ikengo envoie un intermédiaire avec 3 chèvres, pour demander la paix. Réponse : les chefs peuvent venir sans crainte, soit à la station, soit chez les Wangatas.

11 mai 1891.

Reçu des Boroukis pour Van Kerkhoven : 1000 mitakos et un libéré inscrit sous le n° EN/10 (Lokilou). Reçu la visite des chefs Nkaké de Bokélé, Mondjoko de Ikous, Ikomo de Bokélé. Ils viennent assurer Boula Matari de leur dévouement. Fait l'échange de sang avec Nkaké (27 bis).

12 mai 1891.

Le village Bakanga viendra après demain. Le missionnaire Banks (28) écrit que les Wangatas ont tué la nuit une petite fille sur la tombe de Moutoutou. C'est faux ; les chefs Wangata m'amènent la petite fille en question qui est reconnue par le témoin envoyé par Monsieur Banks.

15 mai 1891.

Bakanga vient faire acte de soumission. Dans dix jours, le chef paiera 50 poules et 500 bambous. Plus tard 500 mitakos. Echange de sang. Ikengo se présente dans l'après-midi. Il sera reçu demain. Les Bouroukis amènent un libéré pour Van Kerkhoven.

16 mai 1891.

A 9 heures. Ikengo revient en nombre. Après longue discussion, le paiement de l'indemnité de guerre est

fixé comme suit :

4 hommes et 1 femme à libérer.

5000 mitakos, 500 bambous, dont 200 à fournir dans 5 jours, 4 chèvres, 2 moutons, 8 canards.

Le paiement se fera dans un mois. Echange de sang.

Le chef Boukwéla des Wangata qui a réglé cette palabre reçoit 100 mitakos. Il en recevra encore 200, à la fin du paiement.

19 mai 1891.

Les chefs Wangata, Makouli et Ipéko ont reçu hier du riz non décortiqué avec ordre de le planter chez eux. Ils ont d'abord demandé pourquoi Boula-Matendé et Mafouta-mingi ne leur avait pas fait faire pareille chose.

Au reste nous n'y tenons pas dit l'imbécile de Moun-guessé (mot illisible). Il est fortement ramassé et tout le monde se déclare prêt à introduire dans les plantations tout ce que le blanc voudra.

Visite des jardins où l'un des jardiniers donne une leçon de semaille de riz par groupes de 40 à 50 graines dans une petite fosse.

J'attends la "Ville de Gand" qui est partie le 14 pour Irébou et Ngombé avec M. Lenaerts. Elle amène le 19 un contingent de 50 Mongos libérés dont je suis très satisfait. Quatre d'entre eux sont mis à la scierie de long et s'en tirent très bien.

La "Ville de Gand" arrive à 11 1/2 heures et repart à 2 heures. Remis pour Bangalas :

1500 mitakos de Ngombé, plus une pagaie.

5000 mitakos et 2 hommes d'Irébou, plus un canot.

2 hommes de Boussindi.

Reçu de Ngombé : 1800 mitakos pour Van Kerkhoven. Il en reste 200 à percevoir.

Reçu d'Irébou 500 mitakos pour Van Kerkhoven. Compte terminé.

Reçu d'Irébou 1 homme pour Loulanga, 100 mitakos pour Loulanga en place du petit canot volé.

Reçu de Ngombé : frais de la même palabre : un boy libéré.

Irébou aura à payer dans un mois à l'Equateur : 5300 mitakos pour règlement définitif des dernières palabres.

Il entre en magasin un rouleau et 1000 mitakos pour Van Kerkhoven. Il y en a 300 mitakos de frais de recouvrement.

Reçu des Boroukis : 500 mitakos au lieu d'un libéré pour Van Kerkhoven.

25 mai 1891.

Ikengo a apporté 56 bambous, puis environ 75 bambous trop petits. Ces derniers ne compteront pas.

Bakanga apporte 21 poules et une douzaine de beaux gros bambous, malheureusement coupés trop courts.

Remis à Bakanga du riz à semer, ainsi que des tomates et des aubergines. Les Wangatas, Macouli et Ipéko ont reçu du riz à semer. Ikengo apporte dans l'après-midi 100 bambous.

28 mai 1891.

Bakanga apporte 120 bambous.

2 juin 1891.

Les Bokélés apportent 1 chèvre, 1 jarre de massanga et 1 régime de bananes. Visite dans les villages Wangatas et Makoulis : le riz sort de terre ou vient d'être planté.

3 juin 1891.

Fait l'échange de sang avec le chef Bokélé : Mondjékou de Ikoua.

7 juin 1891.

Le Wangata qui s'était rendu à Bokombo a dû s'enfuir pour ne pas être tué. Ces villages ne veulent pas de la paix.

9 juin 1891.

A la suite d'un vol de 8 bouteilles commis à la factorerie belge (29), les nommés Boloumbi des Wangatas et Bokana des Bandakas ont été condamnés chacun à un mois de servitude pénale à subir dans la station d'Equateurville, à 100 mitakos d'amende, 100 mitakos de dommage et intérêts et à la libération d'un adolescent.

Ces 2 voleurs avaient cherché à entraîner avec eux les autres ouvriers de la factorerie.

Ils étaient hommes de confiance et en avaient profité pour disposer les bouteilles dans le magasin de manière à pouvoir les enlever en creusant un trou sous le mur en torchis, ce qui fut fait. Tous les témoins ainsi que les chefs étaient unanimes dans l'accusation : les voleurs avouaient.

10 juin 1891.

Moungouéssé revient de Loliva. Il ramène l'homme qui s'était sauvé avec un canot. Loliva paie : 800 mitakos et présente 1 homme libéré et 1 femme enfant. Les 2 sont refusés ; il faut des adolescents.

Payé à Moungouéssé : 250 mitakos.

Hier le nommé Bonyoumbé homme libre des Wangata (chef Issokonié) a grièvement blessé d'un coup de couteau le nommé Boutopi homme libre des Ngandas, pour une palabre de femmes. Le nommé Bonyoumbé est condamné à six mois de servitude pénale à subir à l'Equateur. Dans deux mois, l'amende qu'il doit payer, sera déterminée.

Le Zanzibarite Moutchoudi s'étant rendu, il y a quelques jours à Nkolé village Bandaka de l'intérieur, a été accueilli à coups de lance ; il venait acheter des poules et on lui répondait : "Nous ne vendons pas de poules à Boula Matari, nous les vendons au blanc de la factorerie qui paie deux brasses d'étoffe par poule".

Le lendemain les chefs Bandakas venaient se soumettre spontanément. J'ai refusé la paix : le village sera brûlé.

Aujourd'hui un homme de ce village s'étant présenté chez les Wangatas a été amarré par Moutchoudi et mis en prison. Le linguister Mpangala envoyé acheter des poules à Ipéko n'en rapporte que 4. D'après ses dires il y a là quantité de poules, de canards, de chèvres, etc, mais on est très arrogant et très exigeant. Un poste de 5 hommes sera mis à Ipéko dès que la chose pourra se faire.

11 juin 1891.

Metchoudi envoyé à Ipéko avec 4 Haoussas rapporte 17 poules (dix pour rien, 7 achetées). D'après lui le chef Edzimokondou est animé de mauvaises dispositions pour l'Etat.

12 juin 1891.

Le chef Ntouka prend un sauf conduit pour le village Mpombo de la rive droite qui demande la paix.

14 juin 1891.

A 5 heures du matin le Zanzibarite Metchoudi est envoyé avec une 40 ne d'hommes (Haoussas, Irébous, et quelques hommes choisis de la station) pour brûler Nkolé. Il est accompagné d'un certain nombre de Wangatas. L'opération réussit bien et tout est brûlé. On a l'occasion de faire de nombreuses provisions lorsque tout-à-coup Ipéko se présente, et malgré l'assurance qu'il ne s'agit pas de leur palabre à eux, ils attaquent nos hommes munis de peu de cartouches, et ont la partie belle pour blesser surtout une dizaine de libérés qui ont rejoint l'expédition pour le pillage. Ces derniers n'ont pas d'armes et reviennent presque tous blessé à la jambe ainsi que l'interprète Mpangala. Il y a eu là un acte de trahison de la part d'Ipéko qui avait demandé et obtenu l'échange du sang. Dès que la "Ville d'Anvers" aura apporté des armes une expédition sera organisée contre Ipéko. 2 hommes de la station sont tués et ramenés à la station.

Prisonniers ramenés à la station : 1 femme avec 1 enfant à la mamelle de Nkolé, une femme avec 4 enfants dont un à la mamelle, d'Ipéko.

15 juin 1891.

Vers 8 heures du soir quatre ou cinq coups de fusil éclatent dans l'extrémité des villages Wangatas.

En un clin d'oeil la station a pris les armes.

Mr Peeters (30) met un cordon de sentinelles : Mr Julien (31) prend avec lui quelques hommes, Mr Rollin (32) arme ses gens, moi-même je suis filé de suite jusque chez Mounguéssé qui déclare : Ipéko est venu tirer

un coup de fusil nous en avons tiré quatre et tous se sont enfuis" (?).

Tous les Wangatas y compris les femmes portent des fusils, circulent partout en chantant. Ils m'entourent et me ramènent à la station. Je crois que le matin Mounguéssé a tiré lui-même le coup de fusil attribué à Ipéko pour voir ce que nous ferions et venir demander quelques fusils en plus pour ses hommes.

18 juin 1891.

Le chef Moudjoukou de Ikoua (Bokèlès) apporte une chèvre, un régime de bananes et un pot de massanga.

23 juin 1891.

L'homme prisonnier de Loliva a été mis avant hier en liberté. Visite de chefs de Bakanga, Mpombo, Loukoumbi. Fait une remise de 200 mitakos à Bakanga. Mpombo paiera 250 mitakos - 30 poules - 500 bambous. Loukoumbi paiera 200 mitakos - 20 poules - 300 bambous. Ces trois villages se plaignent d'être en butte aux exactions des villages Nkoto et Bokombo et demandent à se joindre au blanc pour aller faire palabre à ces deux villages rebelles. Fait l'échange du sang avec chef Ndalola de Mpombo.

26 juin 1891.

Le chef Bontamba Loponda de Nkolé (village Bandaka de la brousse) vient ramener un Mongo évadé ; ce n'est pas le village en cause de la palabre d'Ipéko ; ce chef demande le drapeau de l'Etat. On lui remet une femme faite prisonnière et lui appartenant.

29 juin 1891.

Hier, le chef Ntouka (Wangatas) revenant de Wangatas-des-bois apporte 100 mitakos, avance sur les 500 qu'il reste à payer aux Wangatas. Ces 100 mitakos sont laissés en présent au chef Ntouka, qui se montre très dévoué. Reçu également hier la visite d'Ikomo (Boroukis) qui vient offrir une touque de massanga. Reçu ce matin les villages amis de la droite, chefs Ndalola et Longenga (Villages Mpombo et Loukoumbi). Ils paient en-

semble : 450 mitakos. Mpombo paie : 11 poules ; Loukoumbi paie 9 poules.

1 juillet 1891.

A l'occasion du 1 juillet les nommés Bouloumbi-Bokana et Bonyoumbé ont été graciés et remise de leur amende a été faite. Boloumbi et Bokana paieront chacun 2 chèvres. Bonyoumbi paiera 2 chèvres et 5 poules.

3 juillet 1891.

Arrivée de la "Villa de Charleroi", destinée au district de l'Equateur.

16 juillet 1891.

Reçu 4 poules de Mpombo.

18 juillet 1891.

Reçu de Loliva : 500 mitakos. Loliva demande à payer 1000 mitakos à la place d'une femme. Accordé.

19 juillet 1891.

Reçu 2 chèvres du chef Issokonié (palabre du nommé Bonyoumbi).

20 juillet 1891.

Mr Peeters envoyé chez les Ngandas avec 3 hommes pour examiner un différent survenu entre Ngandas et Wangatas ne parvient pas à vaincre la folle terreur qui a fait fuir tout le monde. Le chef Nanou promet de loin de venir demain chez les Wangatas.

22 juillet 1891.

Hier le Zanzibarite du poste de Loulanga, venu à l'Equateur apporter des poules et une chèvre, retournait à son poste. Apercevant une pirogue sans drapeau, qui (mot illisible) refusait de s'approcher, il la poursuivit et la captura avec les 3 hommes qui la montaient. Cette pirogue appartenait à Bouroukwansamba. Plus loin une autre grande pirogue des Boroukis également sans drapeau refusa de venir à l'embarcation du Zanzibarite et chercha à gagner la rive. Poursuite pendant laquelle le Zanzibarite tua un homme libre des

Boroukis et en blesse deux. Les Boroukis tuent un esclave de Loulanga et en blessent légèrement un autre. La pirogue des Boroukis est capturée pendant que les pagayeurs se sauvent dans la brousse. Les deux pirogues sont ramenées à la station. Le chef Yoka va chercher le chef Koyiéma de Bouroukin'samba.

Aujourd'hui Koyiéma vient : sa pirogue allait à la pêche et avait perdu son drapeau, ayant été chavirée par un faux mouvement des pagayeurs. C'est évidemment un mensonge car le drapeau pouvait être repêché. Mais comme il est certain que le Zanzibarite avait affaire à de simples pêcheurs, dont la faute était seulement de n'avoir pas de drapeau, je rends sa pirogue, et ses hommes à Koyiéma. Je fais appeler Bonkondo, chef d'Iléko, pour l'envoyer aux Boroukis. Les hommes de Loulanga partiront demain, ils se sentent trop fatigués aujourd'hui. Je fais dire à Loulanga que lorsque la palabre avec les Bouroukis sera terminée le chef de l'homme mort recevra l'indemnité exigée des Boroukis.

24 juillet 1891.

Hier, le chef Nialola de Mpombo (rive droite) est venu à la station. Ce matin un homme libre du village Boudjia (Ngandas) arrive déclarer que son chef Ekéyé s'étant rendu à Mpombo sans mauvaise intention y a été amarré ainsi qu'un adolescent et 2 femmes.

Le messager, également amarré a pu s'échapper la nuit. Je fais appeler le chef Nialola qui est encore à Bousiranda. Après explications, Nialola demande que le chef Ntouka des Wangatas soit envoyé à Mpombo avec 2 de ses hommes à lui Nialola. Ils ramèneront les 4 prisonniers et l'auteur de la palabre pendant que Nialola restera à Bousiranda ; on s'expliquera au retour du chef Ntouka.

26 juillet 1891.

Le chef Ekéyé, son boy et ses 2 femmes ont été remis par Mpombo. Il résulte des explications de chacun que les Ngandas sont dans leur tort.

Pour cette fois et afin de rassurer les Ngandas constamment redoutant les blancs de l'Etat, je déclare que la palabre entre les deux villages sera considérée

comme terminée, que les Ngandas ne paieront pas d'amende, sauf 100 mitakos au chef Ntouka. Puis je donne une chèvre pour tous les chefs présents.

27 juillet 1891.

Le chef Loukalangou de Bolengui ose venir jusqu'à la station. Il m'expose qu'un de ses hommes, engagé à bord du steamer "Roi des Belges" a été abandonné dans une île hier matin, à deux heures en amont de N'gombé.

D'après le capitaine et les passagers du "Roi des Belges", cet homme s'est enfui ; on l'a attendu une heure et demie ; puis le steamer s'étant mis en marche, l'homme s'est montré, une pirogue lui ayant été envoyé, il s'était de nouveau dérobé dans la brousse.

Je donne à Loukalangou un homme du steamer pour montrer l'île où l'homme est resté ; le Haoussa Alfred et le capita des travailleurs Irébous pour accompagner la pirogue qui va aller à N'gombé.

4 août 1891.

Bokanga paie 100 mitakos. Donné 50 mitakos à Ntouka.

19 août 1891.

La rébellion d'Ipéko porte ses fruits, grâce à ce fait que les Haoussas et les armes qui doivent arriver à Equateurville sont toujours à venir. Ce n'est que lorsqu'Ipéko aura été brûlé que le calme se rétablira. Il y aura à agir également à nouveau contre Ikengo, ainsi que contre Bonkombo (rive droite). Le Zanzibarite Metchaudi, à l'affût dans la forêt, a réussi à tuer l'un des chefs d'Ipéko, le nommé ... Il y a coalition entre la population de l'intérieur : Ipéko, Bamania, Wangatas-des-bois, Bandakas-des-bois, Moussolé, etc.

Les vivres pour noirs ont diminué. Il est temps que la correction nécessaire soit infligée aux rebelles.

Le dimanche, 2 août, 32 Mongos libérés se sont évadés en volant 2 canots de la station, des pagaies et des machettes. Ils ont été poursuivi par le Zanzibarite de Loulanga et le Zanzibarite Metchaudi sans pouvoir être repris. Des gens de Macouli, revenant de Loulanga les ont aperçus et ont voulu les faire revenir ; tous se

sont sauvés dans la brousse, et les 2 canots volés ont été ramenés à la station. Le dimanche suivant, 9 août, 12 autres Mongos libérés se sont sauvés et réfugiés chez les Monsole. Enfin quelques jours après un libéré mongo est parti chez les Wangatas-des-bois. Ces hommes ne seront rendus que sous une action armée. Il est urgent que les hommes destinés à l'Equateur y arrivent ainsi que les armes annoncées depuis plus de sept mois.

28 août 1891.

Le 26 est arrivé la canonnière "Ville d'Anvers" ayant à bord le Gouverneur Général. La création immédiate du camp est décidée : Mr De Bock en prendra la direction active sous la haute surveillance du commissaire de district. Les libérés de Bassa'koussou descendront à Léo avec la "Ville de Bruxelles" ; ils seront momentanément instruits ici. Le Gouverneur Général verra à envoyer de Nouvelle Anvers 75 hommes armés pour attaquer Ipéko et Bonkombo de la rive droite.

Le 27 ont été reçu tous les chefs Wangatas, Makoulis, Ngandas et Bandakas ; ils offrent chèvres, moutons et poules. Le Gouverneur Général leur dit qu'il est heureux de les voir ainsi groupés ; ils doivent savoir que l'Etat ne leur veut que du bien, qu'ils seront toujours écoutés dans leurs demandes fondées, qu'ils ne doivent pas craindre de venir exposer leurs griefs à la station. Les femmes viennent danser à la station, les Wangatas exécutent une fantasia accompagnée de coups de fusil.

Le 28 au matin le Gouverneur Général se rend chez les Bandakas et décide que la Station d'Equateurville y sera portée le plus tôt possible. Il fait l'échange de sang avec le grand chef Boïéra. La population en armes acclame les deux nouveaux frères de sang. A neuf heures et demie la "Ville d'Anvers" quitte la rive des Bandakas à destination de Nouvelle Anvers. Dans l'après-dîner le chef Ntouka demande un sauf-conduit pour le village Nkôto de la rive droite, qui désire la paix. Accordé.

3 septembre 1891.

A 6 heures du soir la "Ville de Gand" amène le sous-lieutenant Tilkens (33) avec 40 Elminas armés.

4 septembre 1891.

A 4 heures du matin préparatifs d'attaque contre Ipéko. Au petit jour départ en quatre pelotons commandés par MM Julien, Tilkens, Peeters, Nahon (34). 68 hommes de la station armés de Snyders dont plusieurs en pauvre état, chacun ayant quelques cartouches Snyders et des cartouches chassepot à faute d'autres. Les quatre pelotons prennent la route Ngandas-Ipéko, tandis que les chefs Wangatas avec leurs hommes contournent pour prendre la route Bandakas-Ipéko. A la station une 15 d'hommes reçoivent des fusils à capsules chargés, et sont partis à la lisière de la forêt avec 8 hommes (dont 4 Haoussas du steamer "Ville de Gand"). La troupe rentre à 5 heures. Un seul Haoussa a été blessé : blessure sans gravité. Un homme d'Ipéko a été tué, on ramène un adolescent dont la main a été traversée d'un coupe de feu. Le village n'a été atteint qu'à 11 1/2 heures. Il a fallu 3 heures pour traverser les marais ; le long du sentier avaient été abattus une quantité d'arbres qu'il fallait contourner péniblement. Tout le village a été brûlé et les bananiers coupés.

5 septembre 1891.

Départ de la "Ville de Gand" pour Bassa'nkoussou. Le chef Ntouka revient de la rive droite avec le chef Dwangui de Nkôto qui veut faire la paix. Ce chef paiera en signe de soumission 200 mitakos et 15 poules. Il va essayer d'amener Bonkombo à conclure la paix sans palabre de guerre préliminaire. Suite de la palabre d'Ipéko : un homme des Wangatas allié du chef Monganda (tué par Morékambi), est allé aujourd'hui à Ipéko ; le groupe du chef Monganda qui a eu hier encore un tué, désire la paix ; le groupe Edzimoukoundou ne veut que la guerre et exigeait de Monganda la livraison du Wangata. Refus de Monganda qui prend les armes contre Edzimoukoundou et déclare qu'il viendra au plutôt se soumettre à Boula-Matari, et qu'aidé de celui-ci

il ira guerroyer contre Edzimoukoundou.

6 septembre 1891.

Affaire de Loulanga. "La France" vapeur de la maison française, part le 3 de l'Equateur pour le haut-fleuve, revient le 5, ramenant Brunfault(35), agent de la factorerie de Loulanga, blessé d'un coup de lance dans le dos. Brunfault avait emprunté un canot pour descendre à l'Iranga. Au retour le chef propriétaire de l'embarcation vint réclamer son paiement et son canot, Brunfault, occupé au déchargement du steamer, lui remit un acompte et lui dit de revenir dans l'après-dîner. Le chef voulut reprendre son canot sur lequel Brunfault avait établi une paillotte en planches et en étoffes ; Brunfault lui dit qu'il devait attendre qu'il puisse reprendre les planches et les étoffes. Le chef reprit néanmoins son embarcation et s'en retourne pendant que Brunfault était dans son magasin. Prévenu par ses hommes Brunfault fit dire au chef que si le canot ne revenait pas il allait faire palabre. Le soir il se rendit, seul armé de son fusil, au village à qui appartenait le canot, et bientôt il rentra en courant à la maison hollandaise, ayant reçu deux coups de lance, dont un très grave, dans le dos presque de part-en-part. Monsieur Chaussé (36) prévenu, vint reprendre le blessé en pirogue, La factorerie hollandaise étant entourée par les indigènes qui continuaient à manifester leur hostilité au blessé et devaient être tenus à distance pendant son embarquement. MM Chaussé et Tréchet (37) ne peuvent dire s'il y a eu provocation de la part de Brunfault. C'est cependant ce qui paraît vraisemblable. L'état du blessé, transporté à la mission américaine, est trop grave pour qu'on puisse procéder à un interrogatoire. Les dépositions de MM Chaussé et Tréchet sont transmises à Nouvelle Anvers par le "France" qui remonte aujourd'hui.

7 septembre 1891.

Visite des chefs Bandakas a qui Ipéko veut faire palabre parce que les Bandakas n'ont pas prévenu de l'arrivée des soldats. Ils demandent aussi quand je vais enfin me décider à aller m'installer chez eux.

10 septembre 1891.

Les chefs d'Ipéko avaient promis de se rendre aujourd'hui chez les Bandakas pour y terminer la palabre. Ne les voyant pas venir, je leur envoie un messenger qui rapporte la réponse suivante : "un homme est allé acheter une chèvre aux Boroukis, un autre chef des Bandakas-du-bois, pour offrir à Didôka. Nous lui demandons de revenir après-demain". Il est étrange qu'Ipéko doive faire acheter des chèvres à l'étranger ; qu'y a-t-il pour causer ce délai ? Le défrichement pour la nouvelle Station a été commencé hier.

12 septembre 1891.

Excursion à Loliva. Iamba des Boroukis remet trois déserteurs Mongo. Excellent accueil partout. Il est fait redire aux Boroukis de ce qu'ils auraient encore à payer à Van Kerkhoven ; idem à Loliva de ce qui lui reste à payer sauf 10 chèvres. Au retour forte tornade ; nous n'abordons qu'au risque de sombrer tant est fort le ressac à la rive. Il fait nuit lorsque nous pouvons repartir ; les gens d'Ipéko sont venus aux Bandakas ; ils reviendront le 14 pour me voir.

13 septembre 1891.

Retour de la "Ville de Gand" amenant un nouveau contingent de 52 libérés et 4 déserteurs repris à Bassa'nKoussou. Le steamer repart aujourd'hui même pour Nouvelle Anvers.

16 septembre 1891.

Départ de la station avec la "Ville de Charleroi", pour aller jusqu'à Ngombé. A 5h.45' arrêt à une pêcherie d'Irébou.

17 septembre 1891.

Arrivée à Irébou à 8 heures. Bonne réception, surtout qu'il leur est fait remise du reliquat qu'ils ont encore à payer. Reçu de la mission une demie touque d'huile de machine. Il est convenu avec Bamia et Bongombo qu'à mon retour de Ngombé, ils m'accompagneront jusqu'au lac N'Toumba.

18 septembre 1891.

Nous sommes arrivés à N'gombé hier à 2 h. 45'. Ce matin je reçois les chefs Mossémé-Kotongo-Mamboula et Bokevéri. Il leur est expliqué que le poste est levé parce que les villages se tiennent bien. Comme on montre des regrets de voir partir les hommes j'offre de maintenir le poste ; après consultation on préfère le voir levé. Je ne parviens pas à obtenir des chefs présents qu'ils me mettent en relation avec les villages Nkomo, dont quelques huttes ont été brûlées au dernier passage de la "Ville de Bruxelles". "Ce sont des gens vivant éparpillés dans la brousse et qui font la guerre à tout ce qu'ils voient". J'obtiens seulement que d'ici à la descente du Gouverneur Ngombé essaiera de préparer une entrevue. Le village Nkôko, un peu en amont de Ngombé, et qui en dépend, sera prévenu d'avoir à modifier son attitude hostile.

N'gombé n'a ni caoutchouc, ni kôla. Il se procure ces Produits à Lousakano (d'Irébou).

Départ de N'gombé à 11 h. 30. Visite à la mission française. Le père Allair (38) a reçu de Monseigneur Augouard (39) une lettre lui annonçant qu'il pourra aller acheter des enfants dans la Maringa (autorisation du Gouverneur Général).

Echange de sang avec le chef de Boutounou.

6 h. Campement à Boussindi.

19 septembre 1891.

Départ de Boussindi : 9 h.

Arrivée à Irébou : 9 h. 30.

Je suis pris de fièvre bilieuse. Impossible de partir aujourd'hui pour le lac.

20 septembre 1891.

Départ d'Irébou : 7 h. 10.

Bon accueil aux villages Bokaka-Moboko et Boussoungou, bien que tout le monde en armes. Tous ces villages s'attendent à devoir payer une indemnité ; ils sont presque indignés de ne pas devoir le faire. Rien reçu d'abord à Itouta, grâce à l'intervention de Bounia. Je décide de passer la nuit à Itouta que nous attei-

gnons à 2 h. 40. Ngéro, à l'entrée du lac, est en vue ; mais les eaux sont houleuses et il est préférable de ne se présenter à Ngéro que le matin, car d'après les rumeurs de tous les autres villages Ngéro ne veut pas me voir au lac. L'attitude d'Itouta devient plus ou moins louche ; on refuse à mes hommes de s'abriter dans les chimbèques. J'ai dû me coucher étant repris fortement de la fièvre avec migraine. Vers 6 h. 1/2 une dispute s'élève entre mon mécanicien noir et un indigène à propos de tabac. Je dois consigner mon homme au steamer. Le chef d'Itouta demande encore que mes hommes cessent de jouer du tambour et de danser : "Cela va attirer le village, dit-il, et il y aura des palabres". Vers 7 h. 1/2 une flotille de pirogues arrive en chantant et en jouant du tam-tam. C'est une députation de ngéro qui veut voir ce que je veux.

L'attitude générale est mauvaise. Aussi je fais secrètement chauffer le steamer. Au bout de 3/4 heures nous sommes prêts à quitter la rive si nous étions attaqués. A ce propos il est préférable dans ces circonstances de remplacer l'ancre par une corde qui va s'enrouler autour d'un arbre et dont les deux bouts sont au steamer. On lache un des bouts pour retirer toute l'amarre ; cela vaut mieux que de devoir aller enlever l'ancre. Jusque 10 heures environ le village est en rumeurs. Ngéro me fait dire que demain le chef Lounkouloungania fera avec moi l'échange du sang à Itouta ; mais que le steamer ne peut aller à Ngéro. "Nous verrons demain". Enfin la flotille de Ngéro retourne au lac avec force chants et batteries de tam-tam.

Je passe une nuit désagréable, étendu tout habillé sur un banc du steamer, fiévreux et toujours en éveil. Surtout pour tenir le vapeur sous pression, car mes insoucients moricauds ont plus envie de dormir que de rester sur leurs gardes.

21 septembre 1891.

Au petit jour un homme d'Irébou vient me prévenir que les natifs voudraient profiter de ce que je suis seul, sans soldats, pour m'attaquer et briser le steamer à coups de haches. On vient néanmoins vendre quantité d'œufs et de poules à très bon marché. A 7 h. 40 nous

partons pour Ngéro. Bamia me recommande de mettre mon revolver dans ma ceinture et d'être tout le temps sur mes gardes.

Arrivée à Ngéro à 9 heures.

Quantité de natifs à la rive ; le chef est un ancien travailleur du frère De Backer (40) (Berghe Sainte Marie).

Après de longs discours de Monia (chef d'Irébou), j'échange le sang avec Loukouloungania. Je suis atrocement malade, vomissant constamment de la bile. Néanmoins on voudrait me retenir : "Logez ici, attendez que vous soyez guéri".

Je refuse étant trop mal. J'offre des présents. On me répond : "Nous les accepterons le jour où vous logerez chez nous".

En route je ne fais que vomir. Je dois rester étendu sur mes couvertures, abandonnant le steamer aux noirs. A un moment donné, j'entends la machine fonctionnant tout de travers. C'est un écrou qui c'est dévissé, mais qu'on peut remettre. Un peu plus loin, c'est la mauvaise pompe qui achève de se détraquer. Le piston de cette pompe se casse.

Arrivée à Irébou à 2 h. 1/2.

22 et 23 septembre 1891.

D'Irébou à l'Equateur.

20 et 21 septembre 1891.

Le courant se fait sentir du Congo vers le lac. Irébu à Bokaka 1 h. 49'. Bokaka à Moboko 45'. Moboko à Bou-sounou 20'. Bossoungou à Itouta 30'. Itouta à Ngéro 1 h. 19'. Avec la "Ville de Charleroi". (Croquis 10).

14 octobre 1891.

Etat sanitaire peu satisfaisant. Derniers événements : la palabre d'Ipéko a été réglée aux Bandakas le 14 septembre. Ils paient 1000 mitakos et 3 chèvres. Ils remettent 2 déserteurs. Aujourd'hui tout est assuré de ce côté. Le chef Bokatoula de Bonkombo est venu régler sa situation. Indemnité 1000 mitakos et 50 poules. Il en paie 790 mitakos et 20 poules aujourd'hui même.

Ikengo se décide à régulariser sa position. Il a envoyé hier 1200 mitakos. Mr Peeters a été nommé sous-lieutenant le 11 octobre jour de l'arrivée du Gouverneur Général (41) venant du haut-Fleuve. Il prolonge son terme de six mois et part le 13 pour Bassa'nKoussou où il reprendra le poste de Mr Lothaire (42). Le Gouverneur Général me remet la commission me nommant au commandement effectif du district rétabli dans ses limites. Ikengo apporte aujourd'hui 900 mitakos.

22 octobre-1891.

Ikengo a été visité. Bon accueil et échange de sang. Il y a à Ikengo des herbes pour les toits. Dans la nuit du 18 au 19, quatre des chimbèques construits par le capitaine Boshart (43) ont flambé ; le feu avait été mis par l'imprudence d'un travailleur ngandas. Heureusement il n'y avait pas de vent, et le désastre ne s'est pas étendu. Voyage à Loulanga. Toute la population a évacué les villages ne sachant quelle suite sera donnée à l'affaire Brunfault. J'interroge les blancs (factoreries et mission) ; je réussis à réunir quelques chefs et quelques natifs, je vois les natifs à la mission. Toujours même relation de l'affaire : Brunfault était sous le coup de la boisson ; après avoir repris de force le canot que lui avait prêté un chef Loulanga, il avait fait feu sur les indigènes, tuant un esclave et en blessant un second (Mr Reicklin (44) de la factorerie hollandaise a vu l'indigène tué). Ensuite Brunfault descendit jusqu'à la factorerie hollandaise, y aborda et s'élança à nouveau vers les villages où il tire un nouveau coup de fusil ; le troisième coup rata ; comme il faisait demi-tour, les indigènes, en état de légitime défense lui lancèrent quatre lances, dont l'une le blessa grièvement. "Dans ces conditions il n'y avait qu'à rassurer les indigènes et à autoriser la réoccupation des villages. Sept chefs font l'échange du sang avec moi ; la palabre a été tenue le 20 au soir ; le 21 au matin la population commençait à revenir des îles et de l'intérieur. Les îles visitées en plusieurs points entre l'Equateur et Loulanga ne donnent pas de produits à examiner. Je trouve seulement des bambous près de Loulanga.

13 novembre 1891.

Il y aura à nettoyer Ikoïo (village à 3 heures en arrière d'Ikengo) qui a volé 1 femme d'Ipéko et refuse de la rendre. Les populations riveraines soumettent à l'Etat quantité de palabres qui s'arrangent généralement grâce à notre intervention pacifique. C'est un bon signe et je crois que cette situation se maintiendra grâce à l'appui que donne le personnel du camp.

Basa'n'Koussou a été repris le 18 octobre 1891 par Mr Peters César nommé sous-lieutenant de la Force Publique le 12 octobre 1891.

La "Ville d'Anvers" ramenant le Gouverneur Général est rentrée du Haut à l'Equateur le 12 octobre et repartie pour Léo le 16. Le Gouverneur Général s'est déclaré satisfait de la situation ; il promet de compléter les effectifs et l'armement nécessaires à l'action contre les Arabes. Le chef de poste de Bassa'n'Koussou (45) écrit que d'après les commerçants indigènes, les Arabes seraient à onze jours de pirogues dans la Bolombo, affluent du Haut-Lopori. Rapport est adressé aussi au sujet de l'attitude violente des missionnaires de la Balolo mission (Guiness (46), Mac Kittrick (47)) et le capitaine du "Pioneer" qui dans la Bolombo ont amarré des indigènes venus de Bassa'n'Koussou en les accusant de faire la traite. Le steamer a eu un homme tué ; les missionnaires ont incendié les huttes et pris 80 poules dont ils ont remis seulement onze au poste de Bassa'n'Koussou ; le chef de ce poste a dû se rendre à bord pour se faire remettre un indigène ligoté de fils de laiton par les deux missionnaires, sous prétexte qu'il n'avait pu les faire entrer en relation avec les villages attaqués par eux dans la Bolombo !

Le tuyau en cuivre de la 2e pompe de la "Ville de Charleroi" crève sur une demie circonférence. On ne peut plus utiliser que l'injecteur (pompe à main). De plus tout le steamer a besoin d'une visite générale. Je la fais faire par le mécanicien de la "Ville d'Anvers" qui réajuste quelques coussinets, et essaie de braser le tuyau crevé ; malheureusement la réparation ne tient pas et le steamer doit continuer à marcher avec la seule pompe à main. Je me décide à faire la réparation

moi-même en enlevant le plongeur de la pompe dont le tuyau est crevé pour le placer à la pompe dont le plongeur est brisé. J'arrive ainsi à avoir 2 pompes fonctionnant et puis de nouveau marche convenablement.

Le 14 novembre, comme je revenais à midi avec le steamer chargé d'herbes j'aperçois quatre grandes pirogues sans drapeaux longeant l'île Nscumboula devant la Station. Devinant des pirogues de traitants qui ont été à l'Oubangui, j'aborde lentement à la Station et fais décharger le steamer tandis qu'on réunit des hommes pour poursuivre en allège. Malheureusement les quatre pirogues se sentent poursuivies et filent plus vite que nous. Nous arrivons jusqu'à Boangui, village Bourouki à qui appartiennent les pirogues poursuivies. Le chef appelé refuse de faire venir les 4 embarcations et même de venir me voir à la rive. Qu'on me fasse palabre, dit-il. Je n'ai que 12 fusils et trois cartouches seulement par fusil. Néanmoins, j'attaque immédiatement et fais brûler une grande partie du village. Nous repartons sans être inquiétés.

Le 16 nouvelle expédition bien organisée cette fois. Le camp a constitué une compagnie de 50 hommes ; la station idem. 5 blancs accompagnent, et l'attaque se fait par le steamer, une allège et 12 pirogues dont 10 d'auxiliaires indigènes qui se sont joints à nous le long de la rive. Tout Boangui est détruit ; je tue un indigène et les Irébous une femme. Au départ quelques indigènes se montrent et gesticulent à la rive ; un dernier coup de fusil vient blesser un Irébou ; il a l'épaule traversée par une balle en plomb qui ressort sous l'omoplate. Je parviens heureusement à extraire le projectile en rentrant à la station.

Le 19 à minuit, l'"A.I.A." venant de Zongo (48), vient éteindre ses feux à la pointe de Boussiran'das. Je lui expédie une pirogue avec du bois mais le misérable steamer doit attendre jusqu'au lendemain pour franchir péniblement la pointe et ce en se portant à diverses reprises à la rive ; heureusement pour lui les hautes eaux l'empêchent de toucher les rocs. Conformément aux instructions de Léopoldville, l'"A.I.A." quittera l'Equateur pour aller au camp des Basokos.

Le village Ekoïo envoie demander la paix. Je demande

10 chèvres.

13 janvier 1892.

Voyage d'un mois dans la Loulongo et dans le Lopori jusqu'à Bongandanga (mission de la Congo Balolo). Dans la Loulongo les villages Bolongo et Mobanga - Wanga sont complètement hostiles. Ils tirent sur la "Ville de Charleroi". Je tue à chaque village 2 indigènes dont le grand chef de Bolongo. Expédition contre Bolongo par la "Ville de Bruxelles" transportant un détachement sous les ordres de Monsieur Julien, 5 indigènes tués ; personne de nos hommes n'est blessé. A ma rentrée de Léopoldville (8 janvier), Bolongo envoie 2 libérés et 2 chèvres en demandant la paix.

Boangui (Boroukis) veut conclure les conditions de paix (10 libérés, 10 chèvres, 50 poules).

Le 12 janvier : expédition avec la "Ville de Bruxelles" contre Ekoïo. Colonne d'attaque : 2 compagnies de 60 hommes menées par MM Julien et De Bock. Affaire très chaude ; les indigènes Bandakas et Bolengui de la brousse arrivent à la rescousse d'Ekoïo ; ils ont l'air de mépriser la puissance de nos fusils et viennent se faire tuer à 100 mètres. D'aucuns viennent tirer leurs flèches ou jeter leurs lances à 10 mètres. 5 hommes de nos troupes sont très légèrement éraflés.

Un matamatan (49) reçoit une flèche dans la joue. Il sera vite rétabli. 4 natifs sont tués nets. Nombre de blessés vont tomber dans la brousse. Les troupes se sont repliées au moment où les munitions commençaient à manquer. Environ 1000 cartouches ont été brûlées. Je crois que la palabre d'Ekoïo aura d'excellents résultats politiques.

7 février 1892.

Ekoïo continue à vouloir la guerre. Par contre la moitié des Mousolé, grand-chef Ngoumbou s'est ralliée à l'Etat. L'échange de sang a été fait. Les autres populations amies, à la suite de l'affaire d'Ekoïo, se sont encore plus rapprochées de l'Etat. Le chef Moukana des Wangatas Wadziko vient faire pacte d'amitié.

23 février 1892.

Ekoïo a envoyé 2 chèvres et fait demander un drapeau et un sauf-conduit. L'Ikelemba a attaqué un agent de la Maison Belge ; il ressort des rumeurs indigènes que l'Ikelemba croit Boula-Matari incapable d'aller l'attaquer.

25 février 1892.

Ekoïo (chef Issam'benga) vient faire l'échange du sang. Il apporte 3 chèvres, et paiera : 6 libérés, 3 canards, 5 paniers de caoutchouc (50). De plus il fabriquera 5 paniers de caoutchouc qui lui sera payé.

13 mars 1892.

Fait l'échange du sang avec le chef Ingouta de Loufous-souza (Monsolés). Bourouki'n'samba a attaqué Macoulis, tué un homme, blessé plusieurs autres, capturé une pirogue et un homme. Il aura à payer de ce chef à l'Etat : 4 libérés et à indemniser Macouli.

13 mai 1892 (51).

Rentrée d'un voyage dans le Lopori ; voir rapport ou copie-lettre (52).

19 mai 1892.

Reçu d'Ekoïo, qui paie :

- 1) une pointe de 12 1/2 kilos en place d'un libéré.
- 2) un enfant de 7 ans.
- 3) un canard, un peu de caoutchouc, de la canne à sucre, des légumes etc.

Les chefs Issa'm'benga demandent qu'un blanc aille acheter des vivres chez eux.

Hier reçu un homme du village Nkaké sur le lac N'Toumba. Il est venu chez les Monsolés par la route de terre (5 jours de marche) pour se plaindre d'avoir été pillé par le village Ikôka. Il demande notre intervention. Il y aura sans doute moyen de mettre au lac une station qui sera reliée par la voie de terre au chef-lieu du district.

Pendant mon absence un homme des Bandakas-des-bois, le nommé Simba de Djingounda a été amarré chez les Wangatas

et mis deux jours à la chaîne. Après quoi il a demandé une mokande de travailleur et il fait un bon engagé. Il m'annonce que dès que les Bandakas m'auront vu faire nous serons amis.

Le chef Mokonié du village Djingounda (Bandakas-des-bois) veut faire l'échange du sang. Les Bandakas-des-bois sont divisés en 2 groupes : d'une part Djingounda et Loutakéméra qui veulent l'amitié de l'Etat ; d'autre part Laméli, N'Koli et Bopékalosoumba qui détiennent des libérés déserteurs de la station depuis un an. Les villages Bongata ont fait demander un sauf-conduit.

26 mai 1892.

Bongata s'était mis en route pour l'Equateur ; rencontrant la "Ville d'Anvers" les pirogues firent demi tour sans oser venir à la station. Aujourd'hui Ntouka apporte 1000 mitakos et 10 poules. Les chefs viendront dans 4 jours.

2 juin 1892.

Reçu le nommé Mondoko de Bongata envoyé par le chef Ibélé. Il apporte : 300 mitakos, huit poules. Le chef Ibélé viendra dans quatre jours. Aux eaux hautes on peut aller de Bongata à l'Oubanghi en 5 jours, par petites pirogues de 4 pagayeurs, on rencontre les villages Mobas, Bonkongou, Bokoni, Eliko, Bokéri, Monzokou et Mobanghi. Ces villages se composent de groupes de 3 ou 4 huttes disséminées. Ces populations ont le fusil et une petite sagaie genre harpon. Tatouages : grosses lignes verticales sur le front - grosses lignes au temps. Vivent beaucoup de chasse surtout à l'éléphant ; peu de pêche. Peu de manioc ; achète le manioc à Bongata contre de la viande fumée et du poisson. Beaucoup de bananes. Populations anthropophages (Baloie).

6 juin 1892.

Visite des chefs Ibélé et Bolingoude Bongata. Ils paieront 3 libérés et amèneront cinq libérés contre paiement.

17 juin 1892.

Renseignements recueillis de la bouche de libérés

Mongos venus de Bassa'n'Koussou. Il y a longtemps, longtemps, les villages Mongos situés à plus de quatre mois de la Bolombo ont fui devant l'invasion arabe, et sont venus s'installer à proximité de la Bolombo où sont venus les relancer les expéditions de Bourouku, Djimboya, Bongandanga, etc.

Ces Mongos ont le manioc, la grande banane, la chèvre, la poule l'igname, la canne à sucre. Pas de canards ni de moutons. Ils travaillent le fer et font la grande lance à deux trous, ils ne font pas de couteaux. Noms des villages originaires : Wanga, Tchombo, Elonda, Bokakata, Tchonkingo, Wâla, Boliko, Dikôti, Eringa, Mpo-kaonga, Bokénda, Ialokoli, Dikila, Eala, Baringa (villages de la Bolombo).

13 juillet 1892.

Les villages Bompopo ont été attaqués le 7 juillet par le lieutenant Sarrazijn (53) ; 20 indigènes sont tués 13 femmes et enfants sont faits prisonniers. Bompopo est venu à composition ; il remettra les 4 déserteurs du camp à qui il a donné asile et paiera 6 libérés et 10 chèvres (chef Bokanga).

Le 12 le chef Ntouka, revenant de Bongata, reconnaît chez Boïera un chef de Bondo (Ikélemba). Metchaudi est envoyé avec quelques hommes. Le chef et ses femmes sont prévenus ; à l'arrivée de Metchaudi ils ont déjà disparu dans la brousse ; bien que Boïera réclame constamment une expédition contre l'Ikélemba, il est évidemment de connivence avec le chef de Bondo. Mes hommes trouvent le canot de ce dernier et le ramènent avec son contenu à la station. Grande effervescence chez les Bandakas qui prétendent que ce canot leur appartient. Je suis obligé, quoique malade au lit, de me rendre chez eux à 8 heures du soir. Je ne trouve pas l'agitation qu'on était venu m'annoncer, ce qui embête le plus les Bandakas c'est de n'avoir pas fait main basse plus vite sur ce qui se trouvait dans le canot amarré par mes hommes.

Le nommé Mfoungou et le fils d'Etzimokoundou d'Ipéko, nommé Boulombé viennent faire l'échange du sang. Ils apportent une chèvre, 18 poules, des bananes, du manioc, de la canne à sucre.

21 juillet 1892.

Le chef Ioka des Wangatas avait engagé un libéré de la station à se sauver et à attendre que le blanc ait oublié la chose pour revenir aux Wangatas. Le libéré avait été remis à Ipéko comme étant un homme évadé d'Ikengo. Hier un Bandaka prévient le chef d'Ipéko de la vérité. Aussitôt Ipéko ramena le fugitif, tandis que le chef Ioka s'échappait dans la Brousse. Le chef de Bompopo apporte 3 chèvres, 1 libéré. Bongata amène une femme.

9 août 1892.

Une expédition a été menée dans l'Ikélemba, les villages Bondo, Békoungou, Itedzi ont été attaqués et défaits.

13 septembre 1892.

Les rivières Mōwindou (Rouki), Djuâpa, Bous'sira Wonnènè, Louâpa, Iâpa (54) sont été reconnues pendant 104 heures de steamer. Voir rapport ou copie-lettres (55).

Bongata envoie un libéré. Le chef Bokémo de Bonkombo (Rive droite) vient faire l'échange du sang. Il fournira 2 libérés.

22 septembre 1892.

Loliva avait fait désertier et recueilli les prisonniers de Iaungo (Louâpa). Au lieu de les remettre il prétend être payé pour ramener ces prisonniers. La réponse est une bonne correction à la suite de laquelle le chef Essiba s'entend condamné à fournir :

- 1) chaque dimanche gratuitement 100 chikwangués
- 2) chaque dimanche gratuitement : un panier de caoutchouc pendant 10 dimanches.
- 3) 20 libérés
- 4) 2 pointes d'ivoire.

24 septembre 1892.

Reçu le chef Nkaké de Bondo (Ikélemba). Amende à payer :

- 1) 100 chikwangués pour rien chaque dimanche.
- 2) 20 paniers de caoutchouc.
- 3) 2 pointes d'ivoire.
- 4) 10 libérés.

Villages de l'Ikélemba

Tomba

Bôndo

Bilongo Groupe Bôndo

Békoungou (N'gombes Bou'n'zamba

Itédzi

Ibânga

Boyengué

Nkoutou

Baûmba Baunjo

N'toumba

Baûmbinda Monéné

Banïa et Baûlima

Bâuloûndou

Bôlengé (dans la brousse).

Il n'y a pas de cheral faisant communiquer l'Ikélemba soit avec la Loulongo soit avec la Boun'sira.

25 septembre 1892.

Bondo envoie 2 libérés.

26 septembre 1892.

Bongata paie 800 mitakos. Reçu les chefs de Bamania. Echange de sang. Ils paient : chaque dimanche 100 chikwangués et un panier de caoutchouc et en plus un libéré.

28 septembre 1892.

Bongata amène un enfant.

2 octobre 1892.

La "Ville d'Anvers" ayant à bord l'Inspecteur est partie ce matin pour Léopoldville. Avant hier le chef d'Ikoko (Lac N'toumba) est venu protester de son amitié. Il ne veut d'aucune façon avoir maille à partir avec le blanc. A l'arrivée d'Ikoko, le chef de Nkaké est parti en catimini. Il résulte de l'exposé de leur palabre

qu'Ikoko a raison.

Aujourd'hui Bamania apporte cent chikwangues et un petit panier de beau caoutchouc. Le chef N'Givula (de N'Toumba) vient faire sa soumission. Il aura à fournir cinq libérés et chaque dimanche 100 chikwangues plus un panier de caoutchouc.

18 décembre 1892.

Younda et Boudjia ont été attaqués pour avoir refusé de remettre 24 déserteurs de steamer.

Bourouki'n'samba paie 1500 mitakos pour avoir accueilli quatre déserteurs de steamer ; on trouve à Bourouki'n'samba deux mètres de tôle de fer.

Wangata-Wadziko a été attaqué ; le chef Ioka a été tué. On prend dans les villages une carafe, une hachette, une machette, des clous, des vis, des barreaux de forge de steamer, etc.

18 libérés ont déserté ; 12 ont été ramenés de l'Ikélémba ; 4 des Bouroukis.

Les villages N'gombe tirent sur les hommes envoyés par moi pour retrouver des pirogues enlevées par une tornade.

Wangata Wadziko se compose des villages suivants :

Ekoïo chef Ilounga

Mpaka chef Ioka

Bolombo chef Imbènde

Le chef Ioka a été tué ; son frère Issanga le remplacera. Ekoïo et Mpaka se déclarent blancs comme neige ; C'est Bolombo qui est coupable de tout et qui ne veut pas du blanc.

Les chefs Ilounga et Issanga rapportent les dix fusils à piston qui leur avaient été confiés.

24 décembre 1892.

Hier correction aux petits Macoulis qui ont laissé Bosikombo venir acheter chez eux une femme volée un réfugié de la station.

Aujourd'hui Mr De Bock avec 80 hommes, va punir Bonkombo pour le même motif et pour refus de rendre 4 déserteurs. "Vous pouvez essayer de nous attaquer, dit Bonkombo, nous passerons sur la rive française".

Les Wangatas-des-bois apportent : 1100 mitakos

1 chèvre

2 paniers ignames

Le chef Iôka m'poubou se présente d'un air dégagé. Je lui donne l'ordre de disparaître au plus vite dans la brousse. Bolombo, chef Imbendé, se présente à composition. Il paiera 2000 mitakos et 6 chèvres.

Les petits Macoulis paient 2000 mitakos.

29 décembre 1892.

Il y a deux jours j'ai accordé aux chefs Wangatas de venir avec Iôka M'poubou. Je déclare à celui-ci que je lui retire la qualité de chef que je lui avais confiée. Malgré les expositions des autres chefs, il déclare qu'il n'a rien fait pour mériter ce traitement. Devant son incurable mauvaise foie je le chasse définitivement. Le soir j'envoie des hommes pour le saisir : il parvient à s'échapper : un de ces hommes veut tirer sur le nôtre son fusil fait long feu.

Aujourd'hui Bolombo apporte 1000 mitakos et une chèvre. Comme la chèvre est trop petite je la prends pour rien.

Les villages Bon'Kombo (rive droite) ont été attaqués il y a deux jours : ils s'y attendaient. On tue environ 15 indigènes. La palabre n'est pas suffisante.

31 décembre 1892.

Boroukin'samba paie : 590 mitakos.

Hier est arrivé par terre le chef N'Kaké du lac N'Toumba. "Il y a trop d'eau par terre, dit-il, il faut que tu dises aux Irébous et à N'géro de me laisser venir en pirogue".

15 mai 1893.

L'installation du poste fiscal de N'gombe est commencée.

Le lac N'Toumba a été visité ; le village N'Kossou attaqué et brûlé.

Bo'n'kombo a été de nouveau attaqué ; il fait demander la paix.

Le grand groupe Bolengui à 12 heures de pirogue de Bandakas a été attaqué et complètement défait par le lieutenant Sarrazijn, ils avaient amarré des hommes envoyés aux poules.

16 mai 1893.

Visite des Wangatas Wadziko.

Noms des villages formant ce groupe N'djolo, attaqué par le lieutenant Sarrazijn : Taumongo, Ikolongo, Bonjoukou, N'tomba, Béloungou, Bonganzou, Bétakéméra, Béfossora, Bessakania, Lembéri (grand chef N'tandou).

28 mai 1893.

Le chef Yambo des Bouroukis et le chef N'goulou des Wangatas ont été enterrés aujourd'hui. Samedi 27 mai, après-midi le fils du chef N'goulou se présente avec 2 poules et des oeufs ; il veut annoncer le décès de son père : il est mort, assure-t-il parce qu'une de ses femmes, ayant été "courtisanner" chez les N'gandas, ne lui a pas rapporté les mitakos touchés par elle et dont il doit remettre une partie à ses fétiches.

A quand l'enterrement ?

A demain matin.

Et le cercueil est déjà confectionné ?

Le père de N'goulou fut enterré sans cercueil. N'goulou à son tour ne doit pas en avoir.

Nous l'avions enseveli dans des nattes et des étoffes. Nous désirons que tu viennes par toi-même constater que nous ne sacrifions pas d'esclaves sur sa tombe.

Le lendemain dimanche je m'en pars donc aux Wangatas. N'goulou habitait l'extrémité des villages à 20' de la station.

Là étaient réunis tous les chefs causant et riant à leur aise. Les femmes vaquaient à leurs occupations comme si de rien n'était.

Dans une case enfumée le corps enveloppé de quelques brasses d'étoffe était gardé par quelques vieilles pleureuses.

Un brancard fait de deux longs bâtons fut disposé près de la case dont un pan fut abattu pour laisser sortir le funèbre colis.

A son apparition les femmes et les enfants s'enfuirent en tous sens en poussant des cris d'alarme ou un clin d'oeil. N'goulou est ficelé sur son brancard que deux robustes mordeauds enlèvent sur leurs épaules et emportent au pas de gymnastique.

Un seul coup de feu est tiré ; derrière le corps courent le fils, 7 hommes libres, deux esclaves, et deux femmes dont l'une presque nue ; les femmes portent une douzaine de sacs enfumés et remplis de "longanga", une vieille hache, des sonnettes indigènes et une bouteille. Le cortège ne cesse sa course qu'à la sortie du village. Le groupe des chefs n'a pas suivi.

A quelque distance nous pénétrons sous bois et pendant vingt minutes nous pérégrinons tant bien que mal accrochés aux lianes, mordus par des caravanes de fourmis, avant d'atteindre le cimetière. Celui-ci ne se trahit par aucun indice ; on me montre quelques tombes ; je ne vois rien que la brousse inculte. N'goulou est déposé sur le sol et nos gens déblayent un coin de terre et commencent la fosse. La femme nue ne fait que rire et plaisanter ; elle parle d'une voix de polichinelle con-

trastant singulièrement avec l'ampleur de toutes ses formes.

Quand le trou a 50 centimètres de profondeur, on y met trois morceaux de bois sur lesquels N'goulou va s'allonger, comme on enlève à nouveau le brancard le cadavre mal attaché glisse et se trouve sens dessus dessous ce qui fait rigoler les femmes. Enfin le vieux est étendu sur sa dernière couche ; on place à sa tête des fétiches, sa hache et sa bouteille que l'on brise au préalable. Puis sa fosse est remplie de bois mort afin qu'il puisse se chauffer en route. Un peu de terre encore et par-dessus une liane. C'est tout.

Je me demande d'où vient que chez le seul groupe Wangatas certains chefs soient enterrés au milieu de leur alliance en grande pompe, avec cercueil sculpté, danses, cortèges, etc., tandis que d'autres sont enfouis presque à la diable dans la sylvie broussailleuse ; aussitôt morts, aussitôt enterrés tandis que d'autres ont été conservés plusieurs mois avant l'enfouissement (56).

Chez N'goulou pas de cortège ; chez Moutoutou toutes les femmes, plus de deux cents peut-être, ont processionné pendant tout un mois ; N'goulou est enterré au loin dans la brousse ; Moutoutou repose au milieu de son village sous un hangar soigneusement entretenu. Pourquoi cette différence ?

	latitude	longitude E. greenwich
Berghe Ste Marie	- 3°, 10, 06	16°, 15, 29
Loukoléla	- 1°, 05, 24	17°, 11, 28
Loulanga	+ 0°, 39, 37	18°, 16, 39

==+==+==+==+==+==+==+==+==

NOTES DE L'INTRODUCTION

(1) Quelques études sur la personne et l'oeuvre de Charles Lemaire :

R. BEBING, Le Commandant Charles Lemaire, pionnier ve-

- dette de l'Etat Indépendant du Congo. 1863-1926. Biographie-Essai, resté inédit, le manuscrit dactylographié est conservé à la Bibliothèque Africaine à Bruxelles. -La note de N. LAUDE dans la Biographie Coloniale Belge (BCB) II, 603-608 et tout récemment la note de P. SALMON dans Hommes et Destins V, Paris 1984, p. 338-342 (Ed. CORNEVIN) ; -Une étude originale (mais sans la connaissance du Carnet de notes de Lemaire, de E. BOELAERT, Charles Lemaire, premier Commissaire de District de l'Equateur, dans Bulletin des Séances de l'IRCB, 1953, 506-535. -Une notice de M. ROBERT, Le Commandant Charles Lemaire, dans Revue Coloniale Belge 6 (1951) 383-386. E. JANSSENS et A. CATEAUX, Les Belges au Congo, T. II, 274-308. -La liste des publications de Lemaire dans Th. HEYSE et MONHEIM, Index de Bibliographie Coloniale placards 36-40 (1 mai 1937).
- (2) Jules VAN DORPE, voir BCB, III, 255-257.
 - (3) E. BOELAERT avait composé une longue étude sur les origines d'Equateurville, conservée dans les Archives MSC à Borgerhout et une copie ainsi que les notes d'étude aux Archives Aequatoria, Fonds Boelaert, à Bamanya. Cette étude était partiellement publiée dans E. BOELAERT, Equateurville, dans Aequatoria 15 (1952) 1-12. Des notices importantes et de copies de documents concernant la période de Lemaire à Coquilhatville se trouvent dans les archives Boelaert mentionnées.
 - (4) Sur August BOSHART voir BCB I, 150-151 et E. BOELAERT, Le Capitaine Boshart dans Aequatoria 18 (1955) 121-124.
 - (5) L. JULIEN, voir BCB II, 524.
 - (6) VAN RISSEGHEM, non identifié.
 - (7) C. PETERS, BCB III, 677. Il reprend le poste de Basankusu de Lothaire le 18 octobre 1891.
 - (8) Pierre LENAERTS, BCB III, 541.
 - (9) Voir Le Mouvement Géographique 1891, 110 b.
 - (10) A. DE BOCK, BCB II, 64.
 - (11) Congo Illustré 1892, 187. Ch. MISSON, BCB III, 634.

- (12) C. BERCKMANS, BCB V, 57.
- (13) Achille DURIEU né le 21-1-1871, il fit ses études moyennes à Mons. Il fut engagé pour un premier terme de trois ans en qualité de sergent de la Force Publique le 6 novembre 1891. Désigné pour le camp d'instruction de l'Equateur, il y arriva le 12 mai 1892. Le 18 janvier 1893 il fut désigné pour Basankusu. Le 1 janvier 1894 il part pour le poste d'Imessi. Le 9 novembre 1894 il rentre à la fin de son contrat. Il fut cependant engagé pour un deuxième terme de trois ans comme sous-lieutenant le 6 juin 1895 et fut de nouveau désigné pour l'Equateur. Il rentra le 10 novembre 1898 et fut nommé Capitaine de la Force Publique le 1 décembre 1898 (Archives Africaines, Bruxelles, Dossier personnel).
- (14) LAMERS. (BCB I, 583 ?). Je reprends la notice du Ms de Boelaert : "LAMERS Mathias Félix, né à Arlon le "15-3-1869, sergent du 2^o Ligne, part pour le Congo le 6-2-92. Il rejoint Chaltin à Lhomo le 14-4-1893, avec De Bock, nous dit Jac, II, 158" (= E. JANSSENS A. CATEAUX o.c.).
- (15) A. SPELIER, BCB II, 875.
- (16) Manuscrit de E. BOELAERT, Equateurville p. 118.
- (17) A. THURIAUX-HENNEBERT, Inventaire Papiers Charles Lemaire, Tervuren 1968 (Inventaires des Archives Historiques du Musée Royal de l'Afrique Centrale, n° 5).
- (18) Le rapport de cette reconnaissance est cité dans Bébing o.c. . L'original se trouvait encore parmi les Papiers Lemaire au temps que Bébing les consultait à l'Université de Bruxelles. Il ne s'y trouve plus actuellement. Il avait pour titre : "Reconnaissance des rivières Ruki, Mowindu, Bussira, Loapa, Iapa du 12 août au 9 septembre 1892". Le texte du Congo Illustré 1894, p. 14-15 et 28-30 "Une exploration dans le Ruki" est une version embellie.
- (19) Le plan de la ville selon les propositions de Lemaire est reproduit en annexe dans le livre de Th. MASUI,

- D'Anvers à Banzyville. Il est également publié dans Annales Aequatoria 4 (1983) en face de p. 156.
- (20) Voir une lettre publiée dans le Mouvement Géographique 1891, 110, et une description détaillée dans Ch. LEMAIRE, Comment les Noirs travaillent au Congo, Bruxelles 1895, p. 96. A la page 94, il donne un tableau du personnel noir des stations de l'Equateur en 1893 (Coquilhatville, Basankusu, Gombe) et du personnel de la SAB (Equateurville, Busira-monéné, Basankusu, S. Aug. Beernaert).
- (21) La Dernière Heure 1 juillet 1908. Ce texte est aussi reproduit dans Belgique-Congo, Gand 1908 (Extrait de l'Almenach de l'Université de Gand) 84 p. et dans son Cours de déontologie de 1923.
- (22) Voir les récentes publications de D. VANGROENWEGHE : Léopold II en Kongo, Brugge 1985 ; Rood Rubber, Léopold II en zijn Kongo, 351 p., Elsevier 1985 ; Le Red Rubber de l'Anversoise dans Annales Aequatoria 6 (1985) 39-65.
- (23) Bulletin Officiel 1889, 218-219. J. WALTZ, Das Konzessionswesen in Belgischen Kongo, Jena 1917, Vol. I p. 13 était le premier à souligner l'importance de ce décret.
- (24) Texte chez J. WALTZ, o.c. Vol. II, p. 20.
- (25) J. WALTZ, o.c. I, 22.
- (26) Copie dans : Archives MSC, Borgerhout, Fonds Boelaert. Notes sur l'Histoire de la SAB, n° 23.
- (27) Ce texte a été publié dans Th. HEYSE, Correspondance Léopold II - Janssen dans Bulletin des Séances de l'IRCB, XXIV - 1 (1953) 476-502. La note de Van Eetvelde à Lemaire : p. 500-501.
- (28) Pièce citée dans Bébing, o.c., p. 19. La supposition de Bébing que Lemaire, agent d'exécution apprécié de ses chefs, a probablement fait de son mieux pour amorcer la récolte du caoutchouc et de l'ivoire me semble erronée. Etaka (François) d'Isenga moké témoignait en 1954 "Ikoka ntakaki basenji betofe"

(Lemaire n'imposait pas le caoutchouc aux indigènes).
Boelaert D 423.

- (29) Van Eetvelde à Lemaire, cité dans E. BOELAERT,
Charles Lemaire..., p. 530-31.
- (30) Congo-Belgique, 1908, p. 64.

==+==+==+==+==+==+==+==+==+==

NOTES POUR LE TEXTE DU CARNET

- (1) Archives du Musée Royal d'Afrique Centrale à Tervuren (B). Section Historique, Papiers Charles Lemaire, 62.45/5. 75 pages numérotées, 5 pages non numérotées. 15 x 22 cm. La couverture porte le n° 285.
Nous donnons ici le texte intégral avec la reproduction des croquis en annexe là où le manuscrit les a intégrés dans le texte. Les abréviations dans le manuscrit ont été complétées. Là où les millésimes manquent ou sont abrégés, ils ont été complétés. Les "idem" ont été remplacés par les termes signifiés. L'orthographe des noms propres et toponymes est respectée mais en annexe on peut retrouver l'orthographe correcte ou l'équivalent sur les cartes récentes. Nous témoignons une profonde reconnaissance à Mr Dr M. LUWEL, Conservateur au Musée de Tervuren.
- (2) Boulira. Ce chef est désigné sous le nom de Molira chez Camille Coquilhat, Sur le Haut-Congo, Paris, 1888, p. 163. H. VINCK, Note sur le Contrat entre Angouard et Bolela de Wangata, Annales Aequatoria 2 (1981) 121-127.
- (3) Boula Matari : celui qui brise les rocs. Surnom de H.M. Stanley et par extension un administrateur ou l'administration.
- (4) mitako : des baguettes de cuivre d'environ 30 cm de longueur, utilisées comme monnaie. Voir R.K. Eggert,

Zur Rolle des Wertmessers (mitako) am oberen Zaïre (1877-1908), Annales Aequatoria, 1 (1980), 263-324.

- (5) massanga : vin de palma. (lomongo : basanga). Ces impositions (vivres et boissons) existaient certainement encore en 1909 dans les environs de Mbandaka. En témoignent les lettres des autorités de Coquilhatville au Supérieur de la Mission de Bamanya qui y faisaient appel pour leur dispensaire des malades du sommeil. Archives Aequatoria H 21, 43 (Copies).
- (6) Lenaerts Pierre-Aloïs, dit Aloïs, Receveur des impôts dans le district de l'Equateur. Né à Turnhout le 12.6.1863 et décédé à Deurne le 3.12.1936 (Voir Bibliographie Coloniale Belge (BCB), III, 541).
- (7) Selon le croquis de Lemaire : voir carte n° 10, la rive droite en face de l'Equateur comprenait les villages suivants : Bakanga, chef Bompongo ; Mpombo, chef Niâlola ; Nkoto, chefs Mokolomba et Dmengui ; Loukoumbi, chef Longenga ; Bokombo, chefs Bokatoula et Mompangou, Grand chef Bokémo.
- (8) Il y avait un poste de l'Etat à Yumbi en aval sur le fleuve Congo avec un camp militaire.
- (9) Boussirandao, (Botsiandao) ce village est appelé Mottsirando chez C. Coquilhat.
- (10) A la suite de l'abolition de la traite on appelait par un euphémisme les travailleurs qu'on continuait à recruter, des "libérés". Voir Fr RENAULT, Libération d'esclaves et nouvelles servitudes, Abidjan - Dakar, 1976.
- (11) Selon le croquis de Lemaire, Carte n° 9, les villages Nganda comprenaient : Boussirandao (Botsiandao) chef Moukonjama ; le poste de l'American Baptist Missionary Society (ABMS) ; Bolengui (Bolenge) (Molingue chez Vangele), chef Loukalangou ; Mompanga (Moumpanga chez Vangele), chef Inano ; Eleke (Eleku) (Eleku chez Vangele), chef Issomu ; Iounda (Ionda) (Jonde chez Vangele), chef Ereyi ; Dipoutou, chef Iokanengou ; Bakanga, chef Boungounda ; Bondjia (Bodjia) chef Bampele et Ekeye.

- (12) Nous n'avons trouvé aux Archives Africaines (Ministère des Affaires Etrangères à Bruxelles) qu'un traité de Vangele datant du 11.6.1884 avec le chef Golou du village Ipeko (village à l'intérieur).
- (13) Vangele A. Voir BCB. II, 928. Katchetche signifie écreuil. Ce surnom était donné à cause de ses grands yeux bruns et vifs, ou selon une autre interprétation parce qu'il montrait toujours un aspect d'animation continue.
- (14) Coquilhat C. voir BCB. I, 250. Mouèva signifie épervier.
- (15) Ileko (Eleku) : village au sud de Boroukwassamba (Bolokwansamba).
- (16) mokande ou mokanda : papier, lettre, billet (lomongo bonkanda).
- (17) Borouki n'Samba = Boroukwassamba chez Vangele. (Bolokwansamba). A propos de ce chef MANGOMBO nous lisons dans le témoignage récolté par Boelaert en 1954 n° D 515, p. 2 : "Après le départ de Monsieur Lokokwa Monsieur Ntange (Fievez) arriva à Irebu, cependant le chef Mangombo était mort et son frère Moonya était désigné comme chef de village".
- (18) Crayet. Il s'agit de Crahay Hyacinthe, Léonard, sergent de la Force Publique, né à Liège le 22.7.1867 et mort accidentellement à Yumbi le 1.4.1891. Voir BCB. II, 202.
- (19) E.C. Blocteur (1864-96) BCB. I, 128. Pas retrouvé dans les dossiers personnels au Ministère des Affaires Etrangères. Les habitants de Irebu se souviennent de l'arrivée de Lemaire : "Arrivée de Monsieur Lokokwa (Lemaire) à Irebu. Il luttait avec les autochtones pendant quatre jours. Chaque fois après la bataille, Monsieur Lokokwa et ses soldats allèrent loger dans une île Nsamasato vers l'autre côté du fleuve vis à vis du poste". Copie dans Archives Aequatoria, F.B. 6, Témoignages sur l'arrivée des premiers blancs à l'Equateur, récoltés par E. Boelaert en 1954 n° 515. "Quand Lokokwa est venu à Irebu, le

Révérénd Mesinantoko (Hartsock), son épouse Lozano, et Mosimoli, missionnaires protestants, habitaient déjà à Irébu". Ibidem.

- (20) SMALL Edwin, médecin. Né à Folkestone, Angleterre le 6.8.1855. Décédé à Boma le 6.2.1896. De 1886 à 1888, il fut au service de l'EIC, sous les ordres de Stanley. Puis durant trois ans il fut attaché à une mission américaine. Voir BCB. I, 852. Le "Henry Reed" était un steamer d'abord de la L.I.M., puis de l'American Baptist Missionary Union (ABMU).
- (21) JEFSEN : nom non-identifié.
- (22) VAN KERCKHOVEN G. Voir BCB. I, 566.
- (23) VAN HOEK : il s'agit de VAN HOECK Emile-Joseph, né le 1.2.1869 et décédé à bord du steamer "Roi des Belges", le 20 avril 1891 (et non pas comme l'écrit la BCB. II en 1890).
- (24) DELPORTE Auguste. Voir BCB. III, 188. Docteur en science physique et mathématique. Né à Tournai le 15.12.1844. Décédé à Mpozo près de Matadi le 26.5.1891. Il avait quitté les Falls le 10 avril pour revenir en Belgique.
- (25) GILLIS. S'agit-il de GILLIS Adolphe ? Engagé par l'A.I.A. comme chef de factorerie de Boma avec traitement de frs. 10.000 en mars 1880. Rentré après expiration de son terme de service en février 1884. (Dossier personnel, 864 (34) Archives Africaines (Bruxelles).
- (26) TAMINE Henri. Fils de Vital et de Nicodème, Amélie. Né le 5.7.1863 à Harveugt (Hainaut). Profession antérieure : sous-lieutenant du 9^e régiment de ligne. Engagé comme soldat au 8^e régiment de ligne le 14.8.1881. Admis pour trois ans, indemnité 2.400 frs. par an, le 3.9.1890. Nommé sous-commissaire de district et mis provisoirement à la disposition du commandant de la Force Publique le 4 octobre 1890. Il a quitté Boma le 6.6.1891. Le 17 septembre 1891 il rentre. (Dossier personnel 865 (n° 627) Ministère des A.E. Bruxelles).

(27) BECKERS E. Voir BCB. IV. 28. Né à Bilsen le 2.7.1856 et décédé à Kinshasa le 16.12.1892. Agent commercial de la SAB, s'embarque à Anvers le 10.7.1889. Le 7.11.1889 il fut nommé chef de district commercial de l'Equateur puis gérant à Mobeka. Boelaert E. (Archives Borgerhout, Note sur les débuts de la SAB à l'Equateur) dit que le 20.1.1890 le "Florida" part de Kinshasa, avec Beckers qui va prendre la direction à l'Equateur avec Durry et quatre agents blancs. Beckers succéda à Arthur Boulanger. Ce dernier quitta l'Equateur en octobre 1889 à la suite de nouveaux différends avec les indigènes.

(27 bis) Cette rencontre est restée vivante dans le souvenir des habitants de Bokele. En 1954 ils racontent encore (Enquête Boelaert D. 410) :

(1) Première rencontre avec Lemaire :

"En ce qui concerne l'arrivée des blancs nous avons d'abord appris qu'ils étaient arrivés à Wangata. Des nôtres y étaient allés pêcher à la traîne et vendre des esclaves. Les blancs achetaient. Ikoka demandait : d'où êtes-vous ? Ils répondirent : nous sommes de Bokele".

(2) Lemaire de passage à Bokele (13.8.1892) :

"Et Ikoka est monté. C'était sa première arrivée. Il accostait à Bokelé et y prit six personnes et les ammenait à Bonsela. A son retour il les laissait au village. Il disait : Bokele, suivez-moi à Wangata. Et les Bokele le suivaient à Wangata. Quand ils arrivaient il leur imposait Nkake comme chef et il lui donnait 6000 mitako. Il disait : Allez-moi acheter de l'ivoire. Car il savait que, les Bokele étaient des commerçants".

(3) "Au retour Ikoka était parti. Nkake se disait : Celui qui m'a donné l'argent c'est Ikoka. Il allait alors à une fête à Ilebo et y trouvait Ntange. Celui-ci lui demanda : mon ami, toi ici ? Nkake répondit : oui. Ntange dit : où est l'argent que Ikoka vous a donné ? Il (Nkake) répondit : à Bokele. Je suis ici en voyage. Ntange disait : retourne vite au village, je vous enverrai un ami".

Dans D. 414 nous apprenons que Nkake était allé chercher l'ivoire à Bonsela et il avait donc trainé

jusqu'au départ de Lemaire fin juin 1893. Le texte cité dit que Nkake allait à une fête mais l'autre témoignage (D. 414) déclare explicitement qu'il allait à Irebu (Ilébo) pour y vendre l'ivoire, ce qui provoqua la colère de Ntange qui punira sévèrement Nkange et le village entier.

- (28) BANKS Charles, missionnaire protestant. Voir BCB. IV 12.
- (29) Cette factorerie appartient à la SAB. En 1883 il y avait un blanc et 54 indigènes.
- (30) PETERS C. Voir BCB. III, 697. Il s'agit très probablement de César Peters. Né à Lens (Hainaut) le 10.3.1867 et tué à Basankusu le 16.3.1893. En 1890 il est envoyé au district des Bangala. Quelques mois plus tard, à l'occasion de la réorganisation du district de l'Equateur, il est désigné pour Equateurville. Adjoint au commissaire de district Charles Lemaire, il ne tarda pas à se distinguer par son allant et par sa ténacité dans l'accomplissement de toutes les tâches qui lui sont confiées (BCB. III, 697).
- (31) Léon Joseph JULIEN, Voir BCB. II, 524. Né à Saint Léger (Luxembourg) le 29.5.1859. Mort à Ekwanga le 18.3.1897. En novembre 1890 il partit pour le Congo. Après une année de service dans la Force Publique à l'Equateur, près de Basankusu, il était nommé lieutenant le 26 décembre 1891.
- (32) Edouard ROLLIN, François-Léon. Voir BCB. IV, 768. Agent commercial de la SAB, né à Liège le 14.10.1866 et décédé à Liège le 14.11.1907. Il est envoyé le 2.5.1890 comme adjoint. Il fonda une factorerie à Basankusu fin 1891. Fin de son premier terme le 27.5.1893. Il est réengagé pour deux ans. Il fonda le poste de Bokakata le 6.9.1893, et en février 1894 il y est gérant. Le rapport Thierry du quatrième trimestre 1895 le qualifie comme : "Bon agent. A gagné beaucoup à son second terme. Il a surtout fait preuve de dévouement en acceptant, son terme fini et avec une mauvaise santé d'aller installer la Momboyo".

(Archives MSC Bergerhout, fonds Boelaert).

- (33) TILKENS Edgard-François-Louis. Voir BCB. I, 845. Lieutenant de la Force Publique. Né à Bruxelles le 8.3.1866 et décédé à Bangala le 22.3.1894. Le 14 août 1889, il s'embarquait à destination de l'EIC comme sergent de la Force Publique. Il était désigné le 15.7.1891 pour l'Ubangi-Uele.
- (34) NAHON. S'agit-il de Nahon François mentionné dans la BCB. III, 649 ?
- (35) Il s'agit de BRUNFAUT Emile, né à Ypres le 9.2.1856 et décédé à Ostende le 2.9.1898. Voir BCB. II, 88. Les archives de Boelaert (Bergerhout) précisent qu'il était au service de l'AIA d'août 1882 à juin 1884. De mars 1887 à février 1889 agent de la firme Walford. De juillet 1889 au 30 novembre 1889 sous-directeur en Afrique des Magasins Généraux. Du 21 janvier 1890 au 22.12. 1892 agent chez Daumas à Lulanga, Bompone et aux Falls. Départ pour la SAB le 6.7.1893.
- (36) CHAUSSE : agent commercial non identifié.
- (37) TRECHOT : non identifié.
- (38) ALLAIRE Olivier : père de la Congrégation du Saint Esprit à Liranga (Congo Français). Décédé en 1897.
- (39) Monseigneur AUGOUARD P. - P (1852-1921). Voir BCB. I, 42. Vicaire Apostolique du Haut-Ubangi (Congo Français). Hommes et destins ... II, 29-32.
- (40) S'agit-il du Père DE BACKER Albert, missionnaire de Scheut ? Voir BCB. I, 51. Né en 1851 et décédé le 21.2.1892. Il résida pendant quelques mois à Berghe-Sainte Marie, où il arriva le 1 septembre 1891.
- (41) WAHIS Th. Voir BCB. I, 939.
- (42) LOTHAIRE H.J. Voir BCB. I, 939. 615
- (43) BOSHART Auguste. Voir BCB. I, 150.
- (44) REICKLIN, agent de la factorerie hollandaise.
- (45) Il s'agit de César PETERS.

et tue cet homme. Le nom de cette personne est Yandayopaja. Après il part". Archives Aequatoria, Fonds Boelaert, H 6 (Dans la Collection de Boelaert, n° D 407 B).

(2) Nkombo :

Bombute François décrit le passage de Lemaire à Nkombo (sur Ruki) ainsi : "Il n'accostait pas au port de Nkombo mais nous, les habitants du lieu, nous avons pris nos pirogues et nous l'avons poursuivi pour le combattre entre nous et Ikua. Mais quand il a remarqué que nous voulions le combattre il est retourné peu après pour le combat. Les balles pleuvaient mais peu de gens en sont morts car ils tiraient en l'air pour faire peur aux gens". D. 651.

- (55) Avant d'entreprendre ce voyage, Lemaire avait probablement déjà reçu la lettre de Van Eetvelde, du 30. 5.1892, pour l'inciter à la récolte de caoutchouc. (Voir Bébing, o.c.p. 31).
- (56) Voir les études de G. HULSTAERT, Coutumes funéraires des Nkundo, dans Anthropos 32 (1937) 502-527 ; 729-742 et les Cercueils anthropomorphes dans Aequatoria 23 (1960) 121-129 et Bulletin des Séances de l'ARSON, 1972, 506-525 et Annales Aequatoria 6 (1985) 206-209.

ANNEXE : TOPONYMES extraits du "CARNET DE NOTES"
 et leur dénomination authentique

LEMAIRE 1891 VANGELE 1884(1) DENOMINATION AUTH.

1. LES ENVIRONS DE MBANDAKA

Bolombo		Bolombo		Bolombó
Boangui		Woubangi		Boángí
Boyeka		Moyeka		Boyéka
Bossoto		Mossoto		Bosótó
Boleka		Moleka		Boleke
Bokoto		Bokoutou		Bokóto
Bongoi		-		Bóngoi
Bantoie		Montoi		Bantoi
Lolifa		Lolifa		Lolifa
Bamanya		-		Bamanya
Bandaka		Bandaka		Mbándáka éy'Inkole
Boroukwassamba		Boroukwassamba		Bolóko wá Nsámhá
Ileko		-		Éleku
Macouli		Makouli		Bakolí
Bonkamba		-		Baséká Nkámba
Ikoio		-		Ikóyó
Boussiradao		Wotsirandao		Botsiándao
S.A.B.				
ABMS				
Bengui		Molinguie		Boléngé
Mompanga		Moumpanga		Bompángá
Eleke		Eleku		Éleke
Iounda		Iondo		Ionda
Dipoutou		-		Ifutó (?)
Bakanga		-		?
Boudjia		Madzia		Bojia
Ngouba		Oaera Ingouta		(inconnu)
Eleke				"
Mouenda				"
Mbaka				"
Mpumba				"
Ionda				"
Djournoutou				Jómoto
Etsiki Nanzindou				(inconnu)
Odzingui				"

Bandakas	Mbándáká éy'aliko
Monsole	Bonsólé
Loufousoura	Lofósola
Ekoio	Ikóyó
Mompenzele	Bompénjele
Elanga	Ilángá
Djipoutou	Ifuto ?
Mekoka	(inconnu)
Mouttoubiri	"
Ileke .	Eleke ?
Djoumoutou	Jómoto

2. RIVE DROITE EN FACE DE MBANDAKA

Bakanga	Bakángá
Mpombo	Mpómbo
Nkoto	(inconnu)
Loukoumbi	"
Bonkombo	Bonkómbo

3. SUR LA RUKI - TSHUAPA - MOMBOYO - LOILAKA

Bokouma	Bokúma
Ikengue	Ikéngé
Bilankamba/Bela-Nkamba	Mbílankamba
Mbala/Mbala-Lunzji	Mbalá-loonje
Isengui	Isénga
Mpombi	Mpómbo
Ikoua	Ikua
Nkombo	Nkombo
Bokele	Bokélé
Isongo	Isongo ?
Ilala	(inconnu)
Bakala	Bakáala
Bossire/Bunsira	Bonsela
Bunsira munene	Bonsela mOnéne
Bokeri	Bokélé
Bomambo	(inconnu)
Yanlongo	Liolongo
Mongo	Móngo
Mowene	MOnene

Kila	(inconnu)
Ilombe	Ilombe
Tomba Nkole	Ntombá Nkóle
Yaungu	Iongó ?
Issamo	Isámbo
Boukori N'gome	(inconnu)
Pampoko	Mampoko ?

4. INJÓLÓ

Taumongo	Tombongó
Ikolongo	Lokólongo
Bonjoukou	Bonjouku
N'tomba	Ntombá
Bélongou	Lolungu
Bonganzou	Bonganjó
Betakemera	Lotákamela
Befossora	Lofósola
Bessakanya	Losakanyi
Lemberi	ĕmbélé

5. ENTRE ZAIRE - UBANGI

Mobas	(inconnu)
Bonkongou	"
Bokoni	Bokónjí
Eliko	(inconnu)
Bokeri	Bokélé
Monzokou	(inconnu)
Bobanghi	Bobangi

6. LULONGO

Bolongo	Bolongo
Mobanga	(inconnu)

7. BOLOMBO (Rivière)

Wanga	(inconnu)
Tchombo	Jombo
Elonda	Elondá
Bokakata	Bokákata

Tchonkingo	(inconnu)
Wala	Wala
Boliko	(inconnu)
Dikota	Likoté
Eringa	Elíngá
Mpokaonga	Mpukwaonga
Bokenda	Bokenda
Ialokoli	Yalokolé
Dikili	Likila
Eala	Eálá
Baringa	Balíngá

8. IKELEMBBA

Bondo	Bondo
Tomba	Ntómhá
Bilongo	Bilóngó
Bekoungou	Bekungú
Itedzi	Iteji/ Iteli
Ibanga	(inconnu)
Boyengoue	Boyenge
Nkoutou	Nkutu
Baumbinda monene	Bombímha monéne
Bania	(inconnu)
Baulima	Bolíma
Bolenge	Boléngé

9. LAC TUMBA et FLEUVE ZAIRE

Ngele	Ngelé
Ikoka	Ikoko
Nkake	Nkáké
Niangwe	(inconnu)
Bokolo	Bikólo
Ebondi	(inconnu)
Ntondo	Ntóndó
Lobaka	(inconnu)
Boboli	"
Dwengue	"
Lokangwa	"
Ikoko	Ikoko

Ngelombombwa	(inconnu)
Dondo	Ntóndó ?
Botoali	Botwâli
Nkosso	Nkoso
Ngwangombé	(inconnu)
Kataikondo	"
Boukouti	Bokóté
Boanga	(inconnu)
Nkole	Nkóle
Iembe	Iémbé
Moeli	Mohéli
Irebu	Ilebô
Bokaka	Bokaka
Moboko	Moboko
Losakani	Losakanyi
Boussindi	Bosende
Boutouno	Butundu ?
Lobwaka	(inconnu)
Ngero	"
Itouta	Iyuta
Boussungou	Bosongo
Ikangou	(inconnu)
Minianga	"
Elemgwa	"

NOTES

1. VANGELE mentionne encore: Mokongoa, Woumbaza (Bombwanja), Katankoei (Ikatankoi), Ipeko (Ipekó) Ibongo Wangata (Ibonga Wángatá), Witanienie (Wetanyenyi) Station Equateurville, Mongandanga (Bongándángá), Eleko (Éleku ?), Ikéngo (Ikéngó). Voir C. COQUILHAT, Sur le Haut Congo, carte annexe. Plusieurs villages n'ont pu être identifiés. Il s'agit probablement d'hameaux éteints dans les environs de Mbandaka. Pour les autres régions quand nous écrivons (inconnu) cela signifie que le toponyme n'a pas été retrouvé sur les cartes contemporaines actuelles.

H.V.

COMPLEMENT DE BIBLIOGRAPHIE SUR MBANDAKA

Dans les Annales Aequatoria 4(1983)137-149 j'avais publié un "essai" de bibliographie sur Mbandaka. Entretemps quelques oeuvres supplémentaires sont venues à ma connaissance.

A. CHAPAUX, Le Congo, Bruxelles 1894, p. 438-441

Brève description de la situation stratégique de Coquilhatville : surveillance de la Ruki et de l'Ikelemba. Il mentionne une factorerie sur la rive droite en face de l'ancien Equateur Station.

VANGELE A., Lettre du 4 août 1884 dans J-P CUYPERS, Alphonse Vangele, Bruxelles, ARSOM 1960 p. 85

E. TRIVIER, Mon Voyage au Continent Noir, Paris 1891 p. 68

P. DAYE, L'Empire Colonial Belge, Bruxelles 1923, p. 192-197

Description sommaire de la ville et présentation détaillée du Jardin Botanique d'Eala au temps de Van der Kerken. Considérations sur le commerce et l'administration. "Coq n'offre, à vrai dire, aucune curiosité qui vaille la peine d'une description détaillée".

ARTICLES dans La Voix du Congolais

1946, 523 (Cercle Léopold II); 658-660 (Coopérative)
364 (Cercle Léopold II)

1950, 212-14 (Bolamba: Impressions d'un voyage à Coq)

1952, 703 (Cercle Léopold II)

1953, 165 (Hommage au Gouverneur); 760-61 (Echos de Coq)

1950, 548-49

1951, 369 (Association des mumâtres)

1953, 489-91 (Divers); 556 (Nouvelles du C.E.C.)

1954, 67 (Sport); 708 (Bolamba à Coq)

1955, 88 (La vie à Coq en 1954)

1956, 503 (Fonds du Roi); 84 (Gymnastique); 661

(Amicale; Gouverneur Spitaels); 57 (Petitjean)

290 (Actualités).

1957, 53; 306; 735; 884. 1958, 532; 575. 1959, 449; 474; 491; 552;

- point d'abandon
 V. Boukamba
 V. Koumbo
 V. Koumbo
 S. A. B
 Station
- Macouli grand chef Boulira
 - Plateau de Macouli
 - Orimoué grand chef Boulimbou
 - chef Boungisse
 - chef Issoumbé
 - chef Moutoutou grand chef
 - chef Issoumbé

Palabres diverses tenues dans le district de l'Équateur

18 Mars 1891.

Les chefs vaugatas convoqués hier, viennent au nombre de trois, savoir:

Iholimbu grand chef de Boukamba	Boungisse
Boulitta	Matkouli
Sotoukou chef de vaugata	

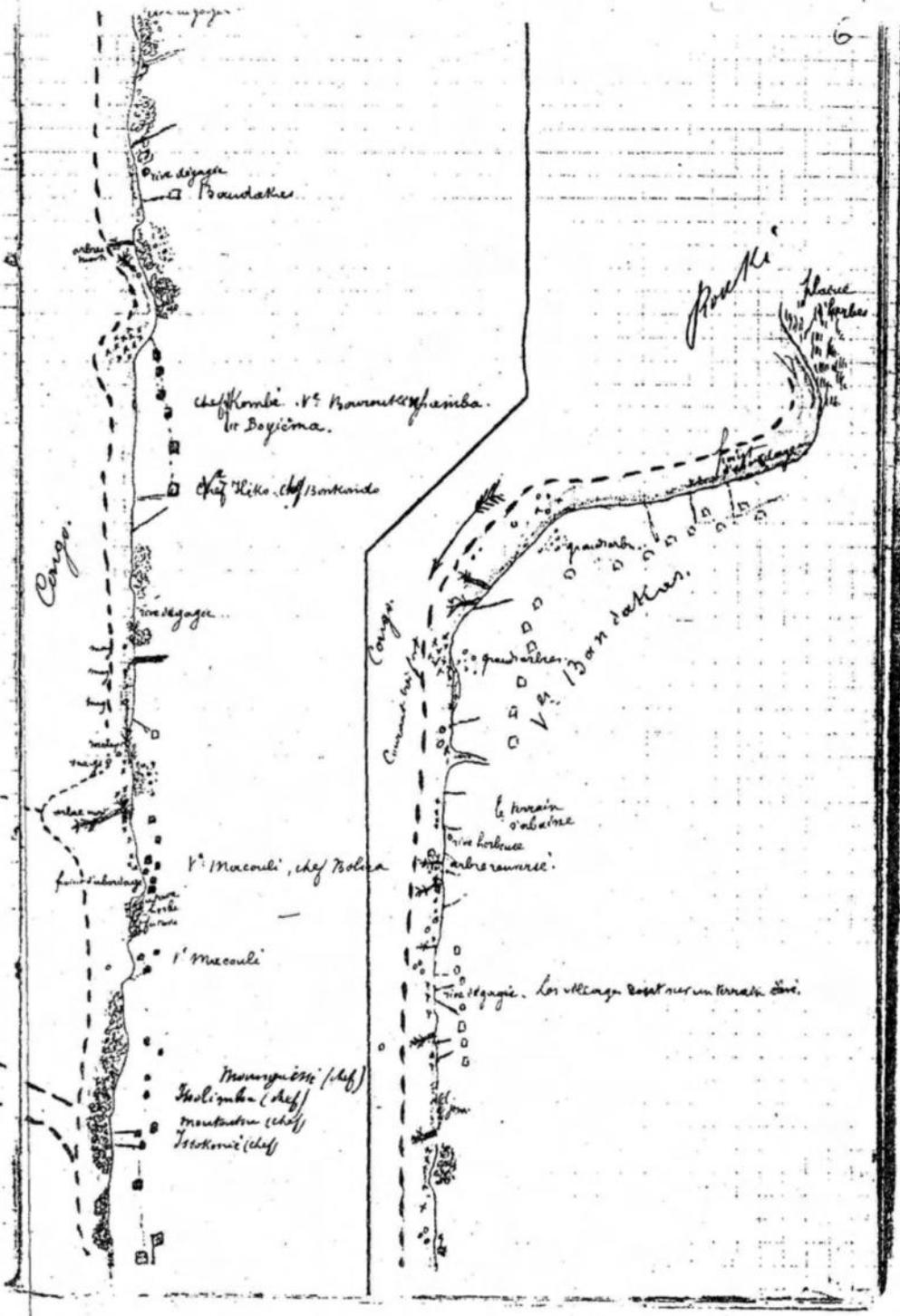
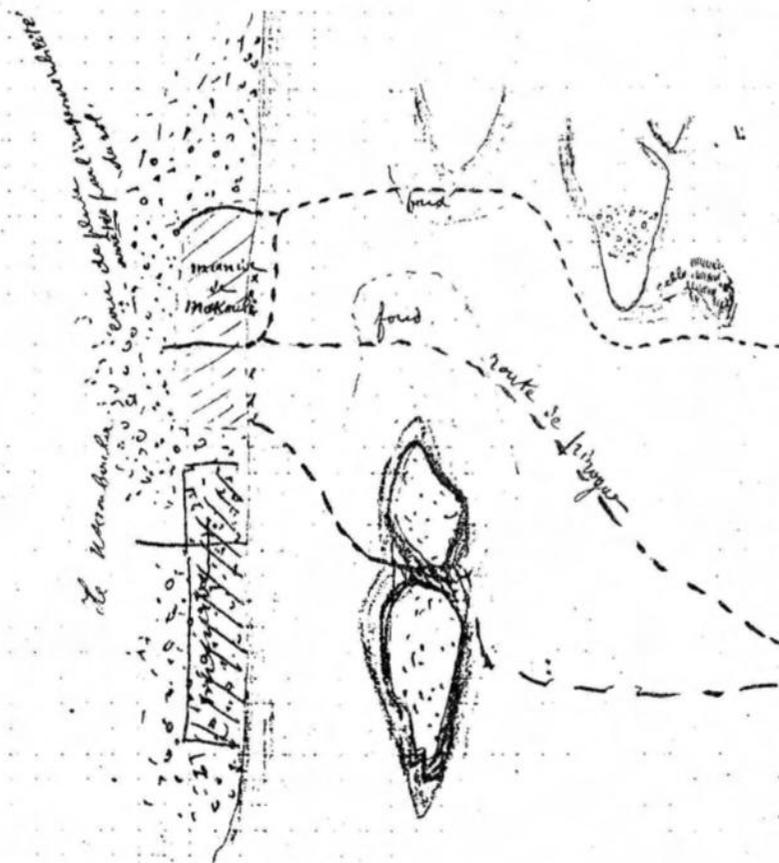
Le chef moutoutou de ^{Thayo} Boungisse est en voyage.
 Le chef Iholimbu est en voyage.

Il leur est dit ce qui suit:

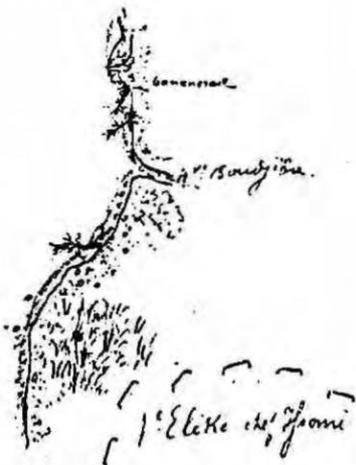
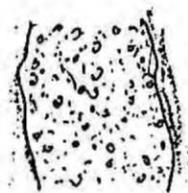
Boula matari, chef de tout le pays, m'a envoyé pour faire ici un grand village. Ceux qui ne sont pas ses amis auront la guerre. Pour unir mes hommes les villages d'amont descendront tous les quatre jours, de même que les villages d'aval, les jours de marché s'étant alternés de deux en deux. Un blanc assurera les hommes au marché qui sera ouvert et fermé par le tambour. Les villages fourniront des vivres aux blancs. On pourra 1 matoko pour trois œufs. Chaque village fournira à son tour une jeune femme de mafranga, gratuitement. Les chefs déclarent accéder à tout; ils vont convoquer pour après demain tous les chefs d'amont et d'aval. La palabre sera ainsi répétée à tout le monde.



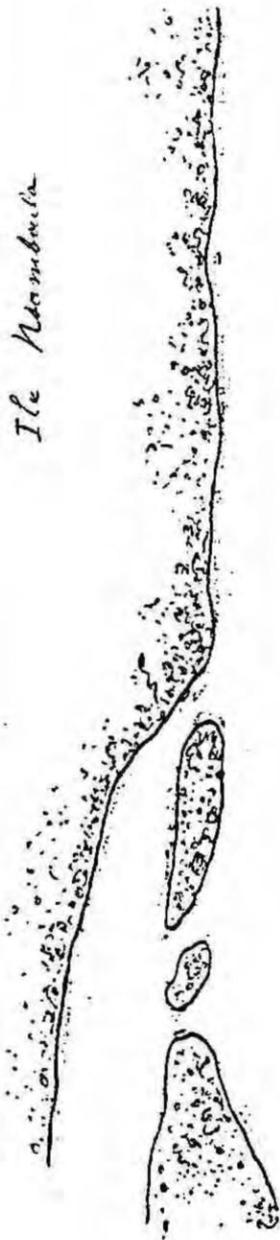
5 de pluie, ce qui forme obstacle à une bonne installation.
 Après demain, lundi, nous verrons dans la même île un autre
 emplacement de plantations de Macouli.



3 25 mars 1895 - La femme en cause à Eléke est amonée.
 Elle restera à la station jusqu'à ce que l'homme à qui
 elle revient ait payé 250 unitagos et une chèvre.
 Le nommé Kothouya sera mis en liberté après livraison de
 10 chèvre et de 500 unitagos, et la suite du chef Ittoni d'Eléke.
 Si la palabre n'est pas finie après-demain, l'homme sera
 mis en jugement.



Ile Namboula



Congo-fluv.

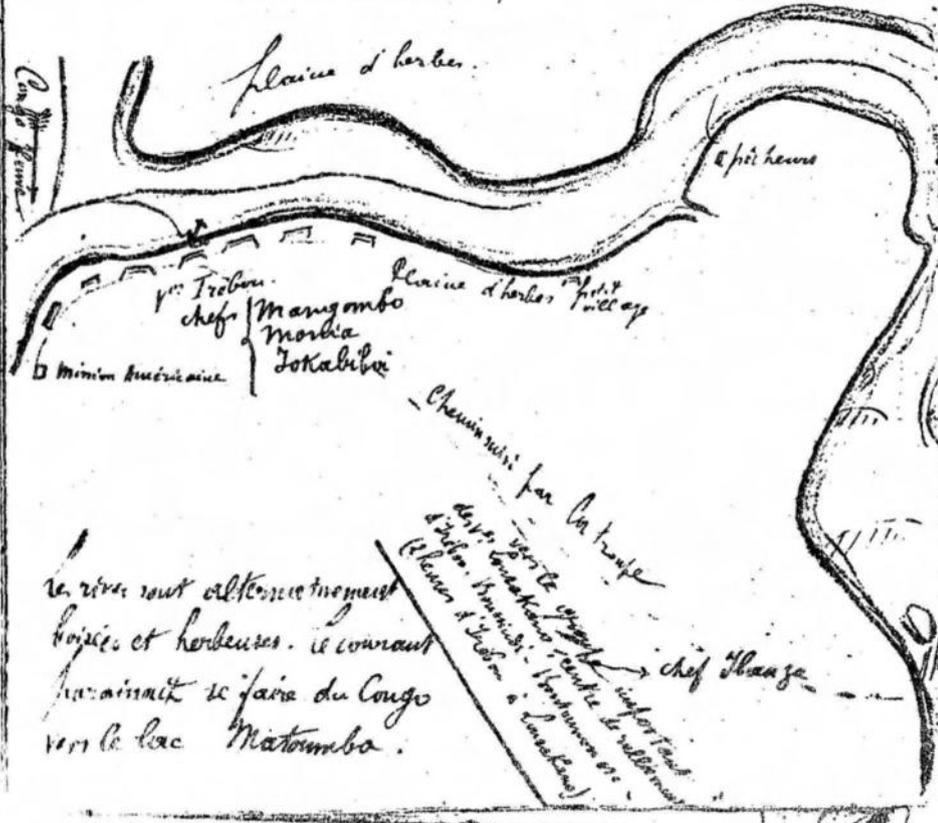



5. Grands canots armés en guerre et montés par quantité d'indigènes, se sont détachés de partout. Le "Henry Reed" a dû s'éloigner à toute vapeur.

8 Août. Quelques coups de fusil ont été tirés la nuit sur le sentinelle de la mission.

A 5 1/2 heures nous abordons à Tzobon. Une compagnie et de suite est jetée à terre avec mission de suivre la rive pendant que la V. de Bruxelles entre dans l'Éfilon. La V. d'Amsterdam restera avec la compagnie à la mission.

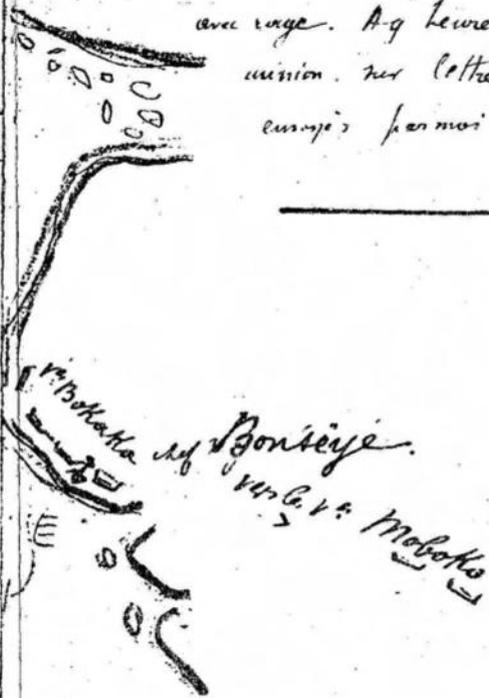
Croquis du chemin parcourez sur le lac Matombou.



Après deux heures de steamer, nous trouvons les hommes sur la rive en face de Mokaka. On les pressa et Mokaka fut Moboko mit défruits (Les agglomérations appartenaient au groupe d'Éfilon).

Le matin en abordant à Tzobon une balle indigène a créé l'enveloppe des tubes de la chaudière.

Retour à 3 heures. D'après les missionnaires, le chef de Tzobon veut aller à composition; ils demandent que de mission. Le steamer allent dans l'île et que je reste seul à la mission. Femme de ménage à Bousindi et à Boudassou. Les sentinelles, attaqués par un groupe d'indigènes traités avec rage. A 9 heures 1/2 compagnie va courir la mission sur l'ordre des missionnaires. Les hommes européens par moi ne rentrent pas.



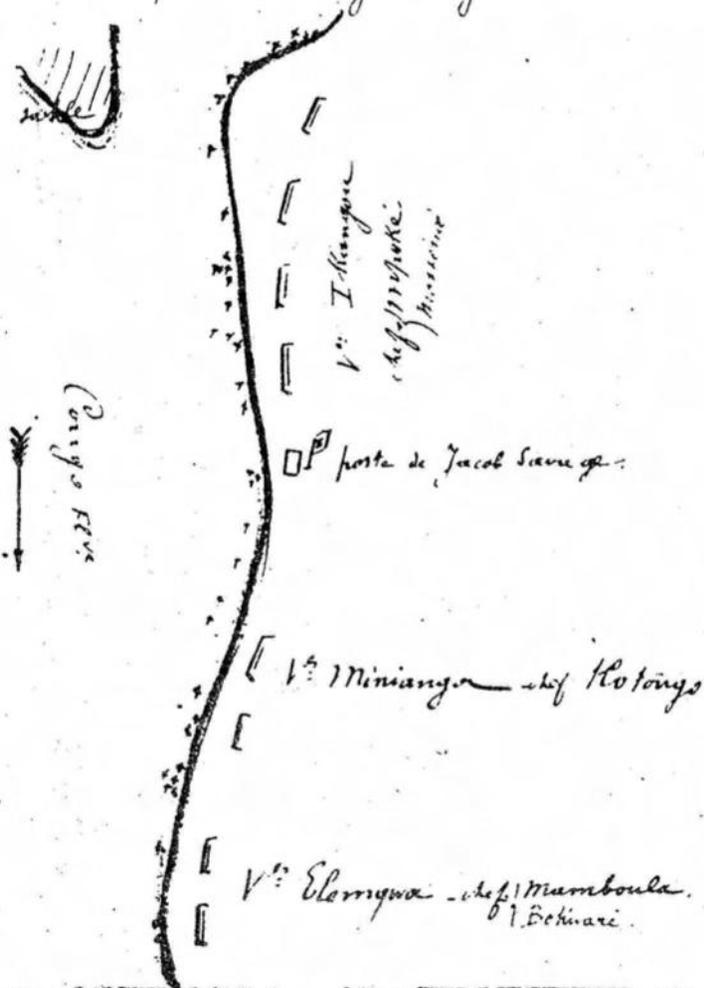
15 Avril. Les Boroukiis sont venus hier au steamer N'Amoua
qu'ils avaient amené leurs hommes, deux etc...
Les compagnes amènent la station.

Pendant mon absence, on a reçu à la station:

des Boroukiis: 10 chèvres et 4 poules.

de Ngoundou: 1000 mitakos en plus de 2 libères.

Groupes de villages N'gombe.



Succession des villages dans le Haut-R.

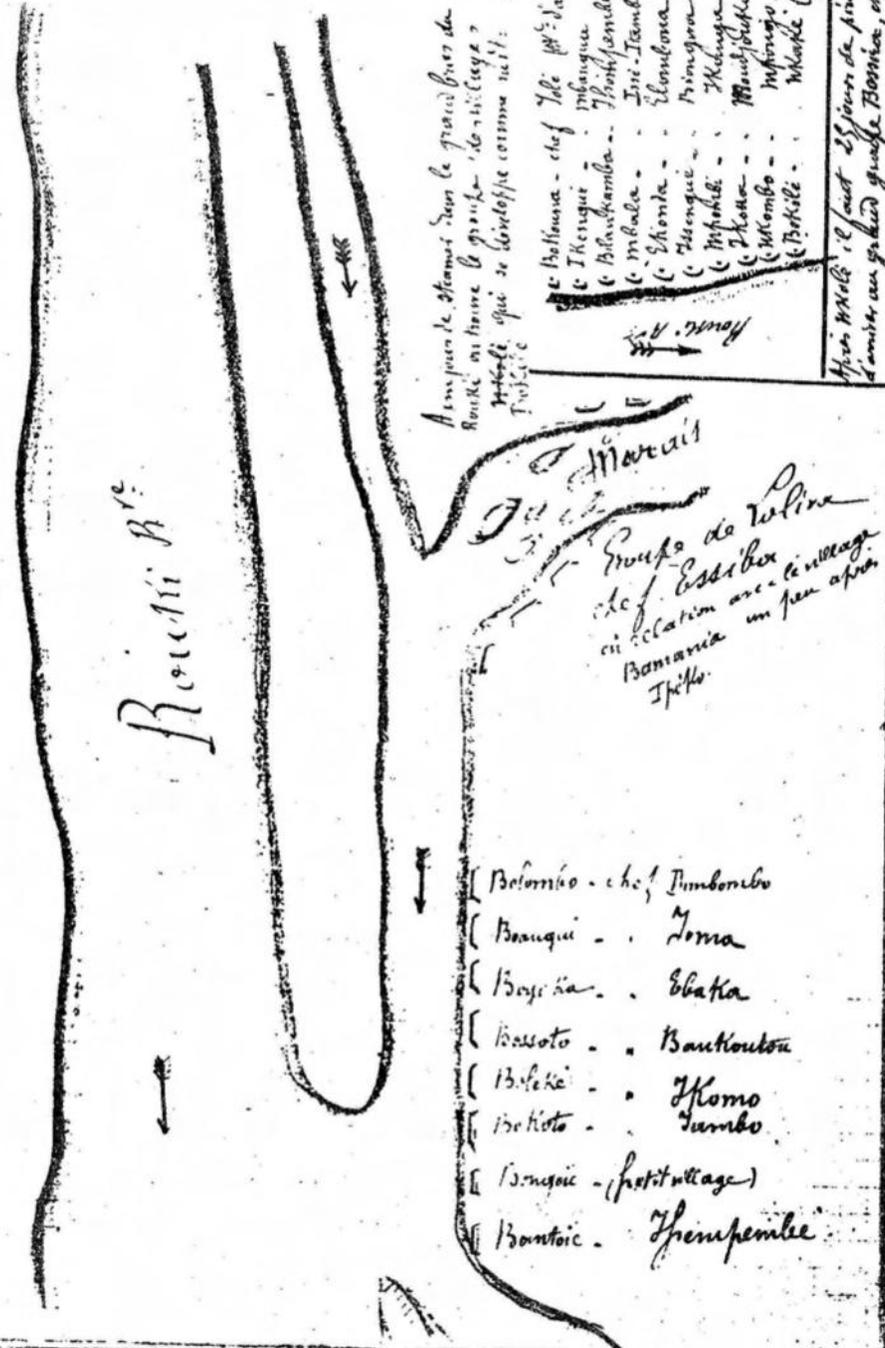
(Les villages sont rangés en haut et dans l'ordre)

Après le steamer dans le grand bras du
Rouge on trouve le groupe de villages
suivants qui se développent comme suit:

Bolomua - chef	Ide	I-Miangou
I-Kengou	Mbangou	
Boukamba	Mbangou	
Mbala	I-Miamba	
Shona	Elomoua	
Miangou	Miangou	
Mphali	Mphali	

Mphali (grand chef)

Après Mphali il faut 25 jours de pirogues pour
d'arriver au grand groupe Bomania, chef Tribo.



Villages du lac Mantoumba -

- Ngelo - Iko - Ika - Niangre -
- Bikhilo - Ebouji - Mondo - Lobaka -
- Boboli - Dwingui - Lokanga - Moko -
- Iko - Ngeli - Borougo - Nyelobombu -
- Dondo - Botoali - Nkoso - Ngangombi -
- Niangre - Katakou - Mpunguamianga - Borkou -
- Bwanga - Nkole - Seme - Maeli.

Il y a trois heures de steamer d'Ilelou au lac.
Le passage n'est praticable qu'aux hautes eaux (fin
Avril - mai). A certains moments de l'année, il faut
housser le pirague, à bras sur les bancs de sable.

Villages de la rive droite en face de l'Equateur

- V^e Bukanga -)
 1. Bompougo
 2. Balongue - Brikoubo.
 Cougo R^e
- V^e Mpoumbu -)
 chef Niakola
- V^e Nkoto -)
 chef Louganga / Motolombu
 Dwingui
- V^e Tchoumbi -)
 .. Louganga
- V^e Mankoumbu -)
 chef Bchatoala et Mpoumpou.
 Grand chef Botouo.

Succession des villages en aval de la station "Equateur"

- Station
R^e Nkole
 - 1. Boussranou - chef Moutoungou
 - 2. A.B.M.S. - .. Boukalangou
 - 3. Boloungui - .. Inano
 - 4. Mompouga - .. Issou
 - 5. Eke - .. Eueyi
 - 6. Jounda - .. Tchikoungou
 - 7. Djoutou - .. Boungouba
 - 8. Ba Kanou - ..
 - 9. Boujich - .. Koupeli et Ekeyi.
-
- Ngouba - chef Loungou
 - Mouenda - .. Moudouba
 - Bou...)
-
- 1. Mbaka - chef Mougouta
 - 2. Mpoumbu - .. Tchikoungou
 - 3. Jonda - .. Djibougo
 - 4. Djoumoutou - .. Wengui
 - 5. Tchikoungou - .. Tchikoungou
 - 6. Djoungui - .. Tchikoungou
-
- 1. Bantala - chef Tchikoungou
 - 2. Mousole - .. Mousole
 - 3. Ekiou - chef (Loungou) - .. Ngouta
 - 4. Moutoungou - .. Tchikoungou
 - 5. Mompouga - .. Tchikoungou
 - 6. Tchikoungou - .. Tchikoungou
 - 7. Djoutou - .. Tchikoungou
-
- Mouenda -)
 1. Moutoumbi
 chef Moutoungou
 - 2. Tchikoungou - chef Moutoungou
 - 3. Tchikoungou - chef Moutoungou

Il y a de refuge en cas de guerre chez Ekiou.

Temps sur mes gardes.

Arrivée à Ngéro à 9 heures.

Quantité de natifs à la rive; le chef est un ancien tra-
vailleur du père De Backer (Konghe St. Marie)

Après de longs discours de Borinia (chef d'Irebon), j'échange le
sang avec Koukouloungarisa.

Je suis atrocement malade, vomissant constamment ~~de sang~~
de la bile. Néanmoins on voudrait me retenir "loger ici, atten-
dez que vous soyez guéri".

Je refuse étant trop mal. J'offre des présents - on me
répond: "nous les accepterons le jour où vous logerez chez
nous".

En route je ne fais que vomir. Je dois rester étendu sur
mes couvertures, abandonnant le steamer aux noirs. A
un moment donné, j'entends la machine fonctionnant
tout de travers. C'est un cobra qui s'est dévissé, mais
qu'on peut remettre. Un peu plus loin c'est la
mauvaise pompe qui achève de se détraquer. Le piston
de cette pompe se casse.

Arrivée à Irebon à 2 1/2 h.

22 et 23 septembre. D'Irebon à l'Équateur.

20 et 21 septembre 1891-

Le commandant se fait traduire du
Congo vers le lac.

Irebon à Bakaka: 1 h.

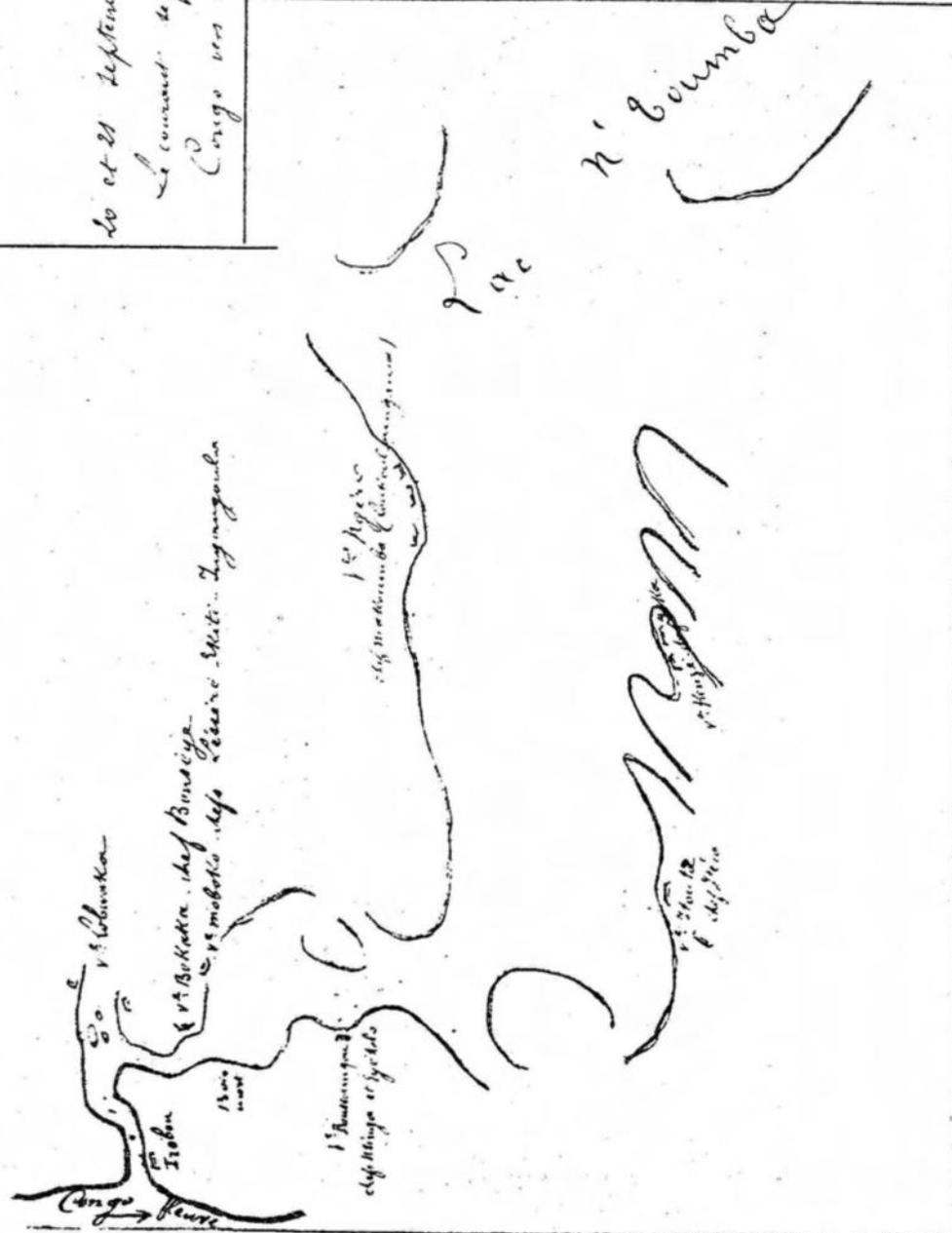
Bakaka à Irebon: 45

Irebon à Boukougou: 4

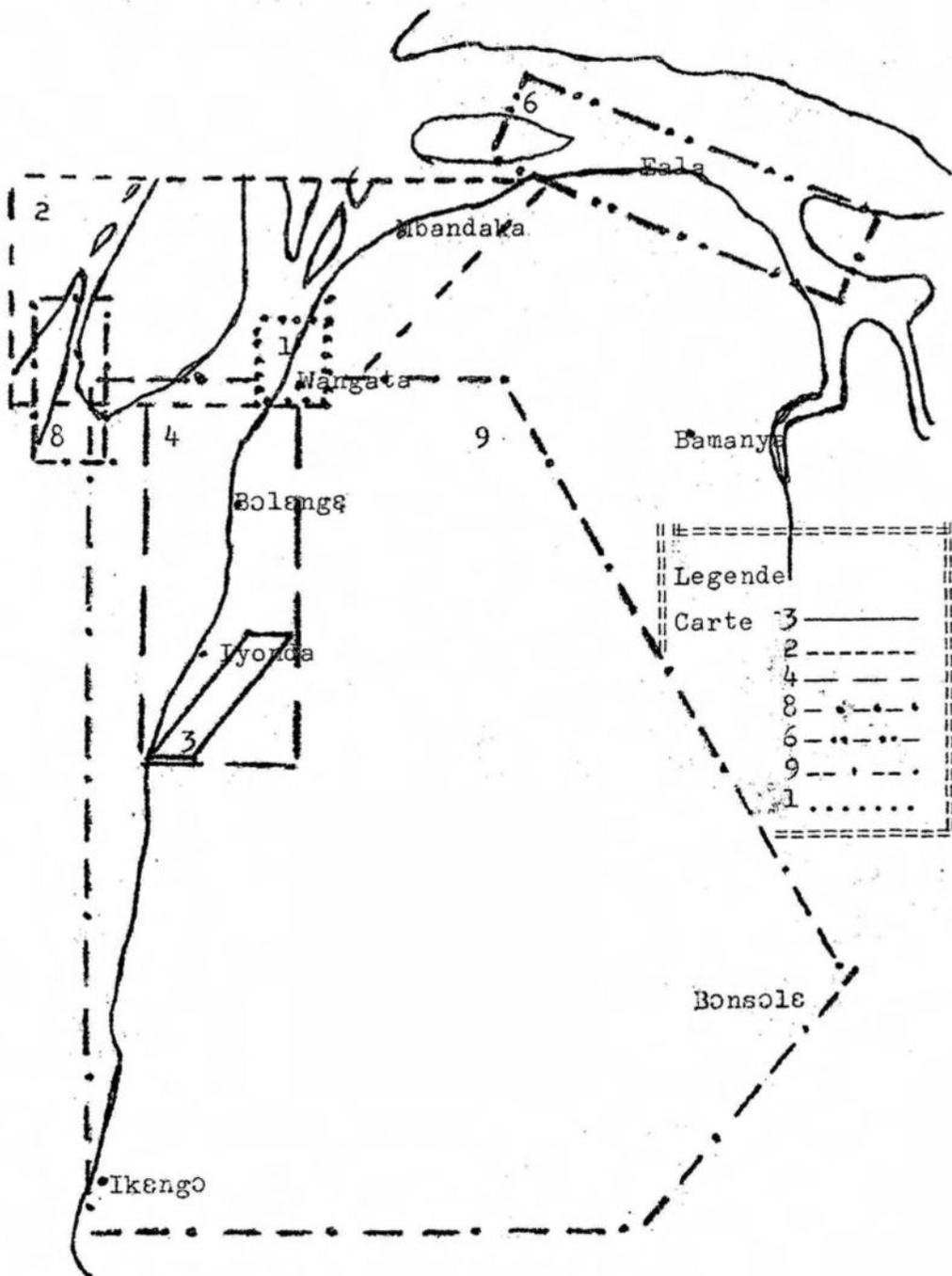
Boukougou à Irebon: 5

Irebon à Ngéro: 1 h.

(avec la Vile Choise)



COUVERTURE DE L' AIRE GEOGRAPHIQUE DE MBANDAKA
 PAR LES CROQUIS DE Ch. LEMAIRE



AUX ORIGINES DE MBANDAKA

- I. La population autochtone.
- II. Activités et culture
- III. La ville en extension
 - a. Bonkɛna
 - b. Déplacements des Boyela
 - c. Inkole
 - d. Skɔmbɛ
 - e. Nkɔlɛ
 - f. Evacuation des Boyela
- IV. Parenté ethnique
 - A. Les Mbandaka
 - 1. En général
 - 2. En cas d'espace
 - 3. Boyela
 - 4. Nkɔlɛ
 - 5. Généalogie
 - B. Les Elɛku

V. Les alentours

A. Ntomba

1. En général
2. Wangata
3. Ifeko

B. Boloki

1. Les composantes
2. Démographie
3. Emplacement
4. Domaines fonciers
5. Les origines
6. Les villages annexes

C. Bokala

1. Les composantes
2. Localisation
3. Histoire
4. Les domaines fonciers

D. Losakanyi

VI. Transferts des propriétés foncières

- A. Généralités
- B. Cas historiques (8)
- C. Contestations

VII. Etymologie

CONCLUSIONS

1. Segmentation
2. Evolution du droit

ANNEXES

1. Topographie
2. Généalogies
3. Cartes

NOTES

+++++

AUX ORIGINES DE MBANDAKA

I. LA POPULATION AUTOCHTONE

Lorsque les agents de l'Association Internationale Africaine (A.I.A.), devenue ensuite l'Association Internationale du Congo (A.I.C.), Stanley, Vangele, Coquilhat et Roger créèrent la Station de l'Equateur ils trouvaient la rive gauche du Fleuve Congo (Zaire) occupée par une population nombreuse, tant à Inganda puis à Wangata, enfin et définitivement à Mbandaka. Les premiers Européens venus s'établir dans l'Equateur congolais-zaïrois ne se sont pas trouvés dans un désert ou une forêt vierge impénétrable. Tout cela se déduit clairement tant des écrits que des traditions orales qui ont pu être recueillies.

L'Equateur Station de Wangata a dû s'établir tout près du clan Ikóyó, fraction locale des Wángatá. Ainsi elle se trouvait plus ou moins serrée entre ce village et la partie du marais Isöndangé qui le sépare de Bolenge (1).

Une situation semblable se trouvait devant les agents de l'Etat Indépendant lors du déplacement de la Station plus au Nord totalement sur les bords des "eaux noires" comme les appelaient les Riverains Eléku en opposition avec les "eaux blanches" qui coulent plus à l'Ouest, au-delà de la deuxième île, et qui constituent le lit du Fleuve Zaire proprement dit dans sa branche principale.

Ce fut la pointe où se trouve l'actuelle résidence du gouverneur de région qui fut choisie pour recevoir le noyau de la nouvelle ville, nommée Coquilhatville en mémoire de celui qui venait de mourir à Boma et qui fut l'un des fondateurs de la station de l'Equateur avant d'aller établir la station des Bangala.

Le nom autochtone de cet endroit est Bonkéna. Ce mot désigne toute sorte d'arbres dont les fruits sont recherchés par les oiseaux, en particulier le *Rauwolfia vomitoria* Afz (lomponjú ou ikuké). A l'arrivée des Européens la rive servait de lieu de marché qui portait le même nom (2). Le plateau était occupé par le village Boyéla, selon le surnom du fondateur Ilonga (3).

Le gros des Inkole était établi plus à l'intérieur, avec les déménagements locaux habituels dans la forêt équatoriale, d'après les nécessités de l'assolement périodique à cause de l'épuisement des terres par manque d'engrais. Les détails concernant cette division de Mbándáká suivent.

Une autre fraction des Mbándáká, Ekoumbé, vivait plus au centre de la ville actuelle. D'abord à l'aval du lieu Bonkéna vers le Rond-Point de la Flamme, puis plus loin en direction du Sud : Bakusu, Camp Militaire, l'ex-Bruxelles (le terrain s'appelait alors Bompakama), se plaçant selon les nécessités, comme expliqué ci-dessus. De plus amples détails manquent.

Souvent on compte parmi les Mbándáká le groupe Bolóko wă Nsámhá. Ce nom est écrit de diverses façons fautive dans les documents et les publications : Boloko wa Simba, Boroukwansamba, Buruki N'Simba, etc.

(Le nom authentique qui signifie : coeur de la plante vénéneuse *Strychnos*, se retrouve encore appliqué à d'autres groupements chez les Móngo). Il vivait à côté, derrière et en aval, du village Ekeku (cf. ci-après) englobant les terres qui sont ensuite occupées par le quartier Coq II. Bien que rangé avec les Mbándáká, il n'en fait pas partie selon la meilleure tradition, qui le dit originaire des Bongondé, groupement des Boléngé mais rangés par certains parmi les Ntomb' Eanga.

La lignée masculine (Etóo) (4) du clan Inkole occupait les terres du quartier Basoko et environs vers l'actuelle prison centralé, l'ancien Jardin zoologique, le Champ de Tir, c'est-à-dire le terrain Bofungé (5). Là se trouvaient (encore debout dans les années 50)

deux arbres bokungú (*Piptadeniastrum*) et des troncs de parasoliers bombámbo (*Musanga*) abattus, qui indiquaient la limite avec le clan féminin. La limite avec Ékomba était marquée par le marais Bonkwânkwa, entre la Regideso avec l'ancien marché et le quartier Basokó.

Le clan Féminin (Jómoto) avait sa propriété foncière à l'Est de celle des Etóo. Le nom authentique de ces terres est Bokondanjiká. C'est là que se trouve à présent la "Cité Otraco" ou "Camp de la Police" jusqu'à la rive, englobant la prairie Ikongówasa et l'actuel village traditionnel du même nom (appliqué faussement). Les terrains d'extension exploités (cultures, cueillette, chasse) s'étendaient au-delà du marais avec le ruisseau Botémaófânkéle. Là ils comprenaient (à l'ouest) Bongoló (plus tard : Météo) et en face (à l'Est) Besoi ; vers l'actuel jardin d'Eala. Puis Mbók'Óléké au-delà du ruisseau Bonkoto, près de l'entrée de ce jardin, où se trouvait la limite avec les Bolóki (villages Bokóto-Bantoi et Bóléké) qui vivaient là où est situé le Jardin Botanique.

Concernant le terrain Békólongo ou Bafake au-delà du ruisseau Bongoló, voir plus loin Ch. VI.

À côté des Mbándáká le territoire de l'actuelle ville était occupé par encore d'autres populations.

Il y avait un groupe de Riverains Bolóki, nommé Bongoi. Ils habitaient à la rive là où se trouve maintenant la cathédrale St. Eugène. Ce clan fait partie d'une subdivision de Lolifa : Bosónge, mais parents par alliance (bakiló) des Inkole. Après l'arrivée de l'Etat qui voulait établir des plantations (surtout caféiers) sur leur terrain et environs ils furent se fixer près des autres Lolifa sur la Bonkélé près de son embouchure dans la "Ruki". Mes fiches de 1950 portent qu'il en reste un seul survivant, mais le nom n'y est pas conservé.

La tradition signale un village de Riverains Nkóle établi près de la rive de la "Ruki" en amont de la Résidence et de Régideso, là où se trouve maintenant

Le port-marché du quartier Basokó, exactement où était établi le premier poste de T.S.F.. Ils vivaient là avec les Inkole-Etéo dont les maisons s'étendaient jusque derrière la prison et le "Camp Otraco". Ces Nkóle habitaient là grâce à leurs liens de parenté par alliance et au pacte consécutif avec Ekénga, ancêtre des Inkole, confirmé par son fils Bosénga ancêtre de la section Etéo. Leur union avec ceux-ci était telle qu'ils avaient part aux distributions communes des animaux "royaux" (léopard, python, etc.) et de la nouvelle bière ; Nkóle et Etéo recevaient ce qu'on nomme une seule et même quote-part (lióndo) (6). D'ailleurs à l'époque où ces informations ont été notées (1957) l'un des descendants, Bompanjé Antoine, était apparenté même personnellement ; les Etéo le considéraient comme isé (père). Le domaine foncier qu'ils avaient reçu des Mbándáká ayant été occupé par le quartier Basokó ils se sont installés individuellement selon les possibilités et les situations données.

Le dernier groupe à signaler, mais le premier par ancienneté très probable d'installation (7) appartient à la tribu riveraine Elsku ; c'est ainsi que ces gens étaient habituellement appelés par leurs voisins. Le nom propre du village établi sur l'actuel territoire de la ville est Baséngó, peu connu par ailleurs (pour l'ensemble des Elsku cf. plus loin IV B). L'emplacement était à la rive, en aval du ravin Bosombá qui les séparait des Ekombé près du chantier Onatra. Leurs anciens emplacements ont été occupés par l'extension de la ville qui a conservé le nom de Boyéla, sous lequel ce quartier était connu lorsque j'arrivai à l'Equateur et qui tirait son origine de l'installation de ce clan Mbándáká lors de son déménagement à partir de Bonkéna (cf. ci-devant et plus loin III B et F). Pendant les années 1937-40 une église catholique avec le catéchiste Longóndo Robert se trouvait là où maintenant sont établis les bureaux de l'armée et de l'Office des Routes. Les Elsku vivaient avec les Bolóko wă Nsámá mentionnés ci-devant.

D'après le témoignage des vieux que je visitais souvent à cette époque là, c'était exactement l'endroit où la

mission catholique avait été construite par les Pères Trappistes (1901-02). Cet emplacement est marqué clairement sur le plan de Coquilhatville annexé à l'étude de Williams et Norgate : La Prophylaxie de la Malaria, London 1906 (p. 43) et repris dans les Annales Aequatoria 4, 1983, p. 157.

Les premiers Européens ont appliqué aux populations proches de la Station de l'Equateur le nom de Oukouti, c'est ainsi qu'il est orthographié p. ex. sur la carte de Vangele, citée ci-devant. C'est ce nom qui leur avait été communiqué par les trafiquants de l'aval. Sur d'autres cartes et dans d'autres contextes on lit aussi Bakuti, plus rarement Bakutu. Ailleurs on trouve Bakuté, plus rarement Bokote.

Voici ce que note C. Coquilhat à ce sujet dans son livre Sur le Haut Congo (1888) p. 146 en parlant de Makouli et Boroukwasamba : "c'est le point que les négociants d'Irebou et de Loulanga appellent Oukouti".

Il est donc possible que le nom provient des Mpama de Lukolela qu'on nomme aussi Bakutu, nom porté par plus d'une section Môngo. Plus probable me semble la déformation de Bokóté, nom donné e. a. par les Bombwanja aux autres Nkundó. Demeure pourtant la question : où et comment ces Européens ont-ils entendu ce nom ?

II. ACTIVITES ET CULTURE

Les habitants de ce qui allait devenir Coquilhatville menaient le même genre de vie que les autres populations de la forêt équatoriale. Les Riverains pratiquaient la pêche ; les femmes s'occupaient de la poterie et de l'extraction du sel. Les Terriens s'adonnaient à la chasse et à l'agriculture. A cette dernière activité les femmes prenaient une grande part ; en même temps elles pratiquaient la pêche dans les marais aux eaux basses et étaient infatigables à la cueillette en forêt (légumes, fruits, chenilles). Les métiers pratiqués étaient les mêmes qu'ailleurs dans cette contrée : forge, tissage, vannerie,

sculpture de bois.

Comme partout dans le pays MONGO on tenait des marchés hebdomadaires sur la base de pactes passés entre les Riverains et les Terriens (8).

Sur le plan local une particularité à signaler : les expéditions commerciales, d'une part vers l'intérieur sur les affluents pour l'approvisionnement en ivoire et en esclaves, d'autre part sur le Fleuve vers l'aval jusque Tshumbiri, pour le troc des marchandises citées, plus quelques produits locaux, parmi lesquels on mentionne spécialement le fard rouge ngóla, contre les importations d'Europe : tissus, fusils, poudre-à-canon, miroirs, verroteries, ustensiles et outils métalliques ou en faïence, etc. (9).

Pour se faire une idée encore meilleure des activités de ces populations avec leurs relations loin de chez eux on peut se rappeler la tradition sur les expéditions guerrières et esclavagistes entreprises même au-delà du Fleuve. Ces razzias sont attribuées spécialement aux Ikéngó, mais elles comprenaient des participants des autres Ntómá ; de sorte qu'on peut à bonne raison y inclure des membres des Mbéndáké et des Élsku.

On raconte donc que des pirogues descendaient le Fleuve au-delà de Lokóléla jusque Mósómbi et Bongá pour ensuite remonter l'affluent de droite Ikwála (dans ce nom on peut reconnaître ce que les cartes françaises nomment Likouala-aux-herbes). Là ils attaquaient le peuple Gáda surnommé Libumúintaba (ventre de chèvre). Le but était de s'enrichir en pillant et en faisant des prisonniers qu'ils pourraient vendre au retour. Ils y étaient connus comme Byongé monto, moto nkéma (le corps est d'un homme, mais la tête est d'un singe) à cause de leur coiffure typique encore en vogue longtemps après l'arrivée des Européens (10). Le chef Tswámbe ajoutait qu'au-delà de l'Ikwála vivaient les Bonglíma. Son oncle maternel Eanga é'Entombo avait participé à ces expéditions et en avait ramené une prisonnière nommée (Ekóta) Mbísa donnée en mariage à Bobénja d'Ikéngó père de Lókóló et membre

de la famille (probablement adoptive) du narrateur. Il a ajouté qu'à cette époque (vers 1937) vivait encore une descendante Bingóji dont il avait connu aussi la mère Bokókóle fille de Lókóíó nommé ci-devant.

J'estime possible que le cercueil anthropomorphe avec son association de sculptures est un autre acquis de ces expéditions, d'autant que le langage cryptique est d'origine bobangi (11).

Selon Coquilhat (12) : "Les marchands sont surtout concentrés à Makouli et à Boroukwasamba que les négociants d'Irebou et de Loulanga appellent Oukouti". Les traditions citent parmi les chefs de ces expéditions Ibuka et Is'éá Mpolu de Wängatá et Iyoma (graphie correcte : Ioma) de Boyéka (Bolóki) (13).

Le document n° 468 écrit par Bangéli Leo cite Ioma comme grand trafiquant d'ivoire (14).

Les premiers agents de l'Etat faisaient appel à eux pour la récolte de l'ivoire, puis du caoutchouc. Ainsi Sarrazyn envoya Ngolo de Wängatá (15), tout comme Lemaire envoyait Nkake de Bokélé (16).

Certaines traditions expliquent même que les propriétaires des esclaves ramenés des expéditions dans les affluents Lolóngó, Jwafa, Loflaka en retenaient une partie pour leur service personnel, principalement comme ouvriers agricoles, car ils en manquaient grandement dans leurs milieux, étant eux-mêmes tous gens d'eau et donc non accoutumés à travailler la terre. C'est ainsi que le P. Boelaert pouvait écrire (o.c. . . p; 195) : "Du temps des premiers Européens les riverains des environs de Còq avaient tant d'esclaves qu'ils devaient acheter du terrain aux Nkundo pour caser leurs 'hommes' (17). Boyela et Wangata avaient leurs rues d'esclaves".

De fait, de l'ensemble des traditions recueillies à ce jour il appert que ces populations avaient un réel besoin de nombreux esclaves, non seulement pour le trafic vers l'aval, mais aussi pour l'approvisionnement. Il doit y avoir eu un accroissement général de la population, même avant la venue des Européens qui

avec leurs aides, militaires et civils, devaient vivre en grande partie sur les produits locaux.

Cette situation unie aux relations commerciales appelait un accroissement de la production agricole. D'où les traditions concernant l'extension des champs au-delà des limites des domaines fonciers propres, avec le transfert de droits temporaires voire définitifs sur des parties de terrain et, corrélativement, l'acquisition d'esclaves pour le travail agricole extensif (il en reste des descendants bien connus dans le milieu).

Cette situation particulière et ses conséquences au niveau social et juridique sera détaillée plus loin (VI).

III. LA VILLE EN EXTENSION

A. Bonkéné

Comme il est dit ci-devant (I) le berceau de Coquilhatville se trouvait au plateau Bonkéné.

Voici comment la tradition raconte la fondation (je traduis fidèlement le texte lomongo tel que je l'ai noté de la bouche de membres du clan Inkole (18) :

"Lorsque le Blanc vint demander de lui céder un terrain chez eux, les patriarches n'étaient pas favorables à la demande. Là-dessus le patriarche Ilonga Boyéma envoya son fils Ibuka poser la question à son oncle maternel Bokilimba. Celui-ci répondit : "Ce sont des mânes ; qu'ils restent à Wängatá où l'on les a repêchés dans le fleuve". Entretemps le bateau demeurerait accosté. Un jour l'Européen circulant sur la rive séduisit le jeune Ibuka. Celui-ci dit à son père : "Je vais chercher des lianes à lier". Or il monta sur le bateau du Blanc et celui-ci commanda à ses hommes : "Tirez la planche". Il dirigea le bateau vers le milieu du fleuve. Là-dessus les gens sur la rive se mirent à pleurer. Le Blanc leur cria : "Je pars avec l'enfant pour toujours. Allez dire à son père que c'est parce qu'il ne veut pas me céder un

"terrain". Le bateau demeurait immobile dans le fleuve. Alors Boyéla envoya un message au tam-tam à Bokilimba pour convoquer une assemblée. Il dit à l'oncle : "L'enfant ou la terre, qu'est-ce qui est préférable ? Il vaut mieux céder la place pour une résidence, pour qu'il n'emmène le garçon et le tue". Ainsi le Blanc débarqua le garçon et donna des ver-roteries, des boutons, des clochettes. C'est ainsi qu'il acheta le terrain".

Plus tard les autochtones ont cédé les terres gratuitement, parce qu'ils avaient conclu un pacte d'amitié (boseka, verbe -sekan-) ils étaient devenus comme frère aîné et puîné. Comme le raconte le même témoin: "Le Blanc ne nous faisait pas la guerre ; nous étions en paix, on commerçait ; la guerre n'est venue que par la suite : "Donnez-moi des travailleurs, de la nourriture pour mes soldats, du caoutchouc, etc." Ces redevances de toute sorte ont causé les batailles.

Lorsque Boyéla avait fui son clan paternel (Eléku Bondo sur l'Ikelemba) il avait trouvé refuge dans sa famille maternelle Inkolé sur la terre Bofungé.

Quand après un certain temps il se trouvait à l'étroit il demanda un meilleur emplacement. L'oncle maternel lui offrit Bonkéna qui appartenait à Ekoumbé. (Mes notes ne disent pas sur quelle base s'est faite cette cession, sans doute à cause de la proche parenté).

B. Déplacements des Boyéla

Ayant laissé la place aux Blancs, Boyéla se retira un peu dans la direction de l'actuelle Régie des Eaux. Sa maison se trouvait tout près de la clôture et de la maison du Blanc. Entre la parcelle de la Résidence et la Régie des Eaux se trouvait encore un gros arbre qui avait été un des pieux de la maison Boyéla. L'indication d'un village indigène sur le plan dressé par Lemaire semble bien se référer à ce nouvel emplacement des gens de Boyéla.

Cette proximité ne pouvait durer. Les traces des

difficultés courantes se trouvent dans les traditions comme dans les écrits de l'époque. La séparation ne tarda pas à s'imposer. Les Boyéla se retirèrent plus à l'intérieur. Ici mes notes ne sont pas très claires. Je pense pouvoir en déduire qu'ils se fixèrent sur le terrain qui a été ensuite occupé par le marché central, entre la Régie des Eaux et le marécage avec le ruisseau coupés par la rouded'Eala et l'ancienne Avenue Royale (du 24 novembre). De là ils ont été refoulés, probablement vers 1912, sous la direction d'un sergent de la Force Publique, jusque sur la terre Ikonda derrière le chantier naval (19). De là ils ont (quand ?) rejoint le groupe E1Eku au-delà du ravin Bosombá, passant à toute l'agglomération de cet endroit le nom de leur fondateur Boyéla.

On peut ajouter en corrolaire que le garçon Ibuka, dont il est question dans le paragraphe précédent, a toujours été fidèle à l'amitié avec les Blancs. Etant en même temps courageux et énergique il fut institué premier chef médaillé des Ntomba et Bolenge. Dans cette fonction il a aidé l'administration à établir les chefs subalternes.

Après sa mort il n'y a plus eu de chef de cette compétence ; son frère et successeur Bolúkêndoko n'a été qu'un chef inférieur (décédé environ 1910).

C. Inkole

Dans la tradition de ce groupe c'est surtout le nom de Bofungá qui est cité comme domaine foncier (20) soit du groupe entier soit de la branche masculine en opposition avec la branche féminine qui se réclame de Bokondanjiká (cf. ci-devant A et plus haut I). Aussi est-ce dans cette direction générale NO-SE qu'on place les deux branches.

On fait aussi état de la résidence près des Nkóls, là où se trouve l'actuel quartier Basokó, au temps de l'épidémie de la maladie du sommeil (mpongi) -on ajoute parfois aussi longómbe, qui est le nom générique pour toute épidémie, le syntaxe indiquant pourtant une

seconde sorte (21)- et de l'abandon de cet emplacement lors de l'inondation de 1908 (l'un des informateurs, Bokilimba Wijima, rapporte qu'en ce temps il se trouvait à la colonie scolaire de Nouvelle Anvers, c'est ainsi qu'il pouvait dater ces événements). C'est alors que les Inkole ont émigré vers Ikonda, terre des Ekombe (cf. ci-devant). Les notes ajoutent que cette migration eut lieu sous la conduite du capita Efambe (Etóo) qui avait succédé à Bolónjó (Jómoto) successeur de son père Nkóta. L'informateur ajoute : "par défaut d'un membre de la même classe d'âge dans la branche masculine Etóo". En effet, en ce temps les deux branches avaient un même capita, pris dans l'une ou l'autre branche (sans doute imposé par l'administration). C'est à Ikonda que l'informateur les trouva quand il était soldat en 1912.

Mes notes contiennent encore ce détail : Avant le départ de Bofungá pour Ikonda, il y avait dans les parages un Européen éleveur de cochons et qu'on appelait "le Blanc au perroquet" -on en parle aussi plus loin, V.A.3. Ces animaux se rendaient au cimetière fouiller les tombes. Le texte dit crûment : déterrer les cadavres. Ce fut un des motifs pour déménager.

Quand j'arrivai à Coquilhatville en 1925 un colon, De Parade, avait une maison avec magasin-boutique et buvette, au lieu appelé alors par les Blancs Bandak' Inkole ; on s'y rendait les dimanches après-midi pour se rencontrer entre amis. Cette maison existe toujours. Elle est maintenant transformée en école (Institut de l'Equateur), sur la route d'Eala, face au Camp de la Police, qui n'existait pas encore à cette époque.

Ikonda a dû être abandonné sous la pression de l'extension de la ville, spécialement pour le chantier naval. Ainsi tous les groupes de l'ancien Mbandaka réunis à Ikonda par l'administration coloniale ont été finalement placés à "Boyéla" (nom souvent graphié Boyera). Selon l'informateur nommé ci-devant cela s'est passé en 1917 pendant qu'il était moniteur à l'école H.C.B. Alberta (Ebona) sous le P. Dereume Albert.

Les détails suivants peuvent être utiles pour la chronologie. Ayant fini son contrat de moniteur, Bokilimba revint d'Ebona en 1919. Il retourna habiter sur la terre Bofungá. A cette époque l'administration ne l'interdit pas. Il fut rejoint par son frère Ibúka Bernard.

Mais lorsque plus tard l'informateur partit à Bokóté servir de magasinier à Fisset (si je me rappelle bien, c'était un agent de la S.A.B.) le commissaire de police Bambénga (De Bisschop) renvoya Ibúka à Boyéla, parce qu'il vivait seul en dehors d'un village.

Lorsque Bokilimba revint de Bokote en 1920 il ne voulut pas se fixer à Boyéla. Il ne parvint pas à entraîner Ibúka à le suivre à l'emplacement ancestral, à cause des départs réitérés de son frère au service d'Européens. Mais six autres membres de la lignée féminine se joignirent à lui pour relever l'ancien village. Ma fiche porte cinq noms : Yoká Fr, Bolanga Pierre, Botúna Sisa, Bolota, Bolanga Sisa, tous décédés depuis.

D. Ekombé

Ayant vécu sur le plateau septentrional jusqu'à la venue de l'Etat, les Ekombé, après avoir cédé Bonkéné à Boyéla, ont dû reculer devant l'installation des Blancs qu'ils gênaient par leur proximité avec les bruits des voix et des tam-tam, ainsi que les petits accrocs et palabres inévitables (basse-cour, animaux domestiques).

Ils s'éloignèrent donc de la rive, jusqu'au-delà du marécage ruisseau Bonkwánkwa : Bakusu, Camp militaire, voire Bompakama (plus tard : Bruxelles) pour y voisiner avec les Inkole. Plus tard, eux aussi devaient trouver place sur une autre partie de leurs terres ancestrales, Ikonda, où ils furent rejoints par les autres sections, avant d'être rejetés au-delà du ravin Bosombá, pour y former le quartier Boyéla. Lors de l'absorption de cette agglomération par la ville européenne les survivants Ekombé s'éparpillèrent définitivement.

L'emplacement à Ikonda est marqué avec précision sur le plan de Coquilhatville par le Cap. C. Rimini (1903)

avec le nom Bandaka Mokè à côté des carrés dénotant une agglomération, le long de l'avenue qui longe le Fleuve, à l'aboutissement de l'avenue transversale qui vient de l'avenue principale Bonsomi (cf. Annales Aequatoria 4, 1983 p 157).

E. Nkóle

Là où ce petit groupe était établi depuis des temps immémoriaux (cf. I) les Européens attirèrent des pêcheurs isolés pour leur approvisionnement. Les premiers, quatre, établirent un campement provisoire. Leur nombre augmenta progressivement sous la protection des Blancs, grâce aux immigrants du Fleuve (e.a. Basokó et Lokelé) et de la Ngiri (Libinja, Balobó, Mõnyá, etc.) jusqu'à englober puis déloger les autochtones, qui suivirent leurs alliés Inkole, devenus des frères, vers le S-E au-delà du ruisseau, laissant aux étrangers le quartier appelé dès lors de leur nom Basokó. Eux-mêmes ont à partir de là suivi partout les Inkole Etóo dans leurs migrations.

Contrairement à l'emplacement Bonkèna le gouvernement n'a offert aux Nkóle, pas davantage aux Inkole, aucune sorte d'indemnisation, ajoute le chroniqueur.

F. L'évacuation de Boyéla

L'évacuation du quartier Boyéla pour faire place à l'extension de la cité européenne a eu lieu pendant la deuxième guerre mondiale ; j'ai oublié la date précise. Le Bulletin administratif ne contient aucun texte là-dessus. Cependant je crois pouvoir supposer que l'arrêté n° 190 AIMO du 25 novembre 1942 s'y rapporte en partie. L'exécution a pu prendre des années, je ne me le rappelle plus bien. Je me souviens pourtant avoir appris des habitants que le gouvernement les a indemnisés pour les habitations abandonnées, mais pas pour les propriétés foncières.

Une quantité importante de la population s'est éparpillée individuellement pour se reclasser dans le centre extracoutumier ou émigrer vers Kinshasa. C'est le

cas pour les Elsku et les Bolóko wă Nsámhá comme pour un nombre d'Ekombé.

Une autre partie s'est réinstallée sur le domaine foncier traditionnel des Inkole. Ce sont essentiellement les survivants de ce groupe, suivis par certains Boyéla. Ils ont retrouvé les anciens emplacements partiellement sur le domaine Bofungá du groupe Etóo et sur la terre de la branche féminine : Bokondanjáká, derrière le camp Otraco. Le reste du domaine de la branche masculine ayant été occupé par la ville (quartier Basokó, jardin zoologique, champ-de-tir, prison centrale), le village s'est agrandi par l'arrivée de nombreux "étrangers" en s'étirant vers la rive et la plaine herbeuse Ikongówasá, dont le nom leur a été appliqué (erronément) par l'administration, qui l'a étendu même au quartier Bruxelles.

Le retour aux terres ancestrales a surtout été l'oeuvre de Bokilimba Wíjima Pius de la branche féminine. Déjà avant il n'avait cessé de défendre les droits fonciers coutumiers. Il était souvent contrecarré par le capita de la branche masculine. Eanga Lucien qui, reconnu capita et notable conseiller, avait le soutien du chef Tswambe et de l'administration coloniale, dont il favorisait la politique foncière. Malgré ces oppositions Bokilimba n'en continuait pas moins à protester contre ce qu'il considérait comme atteintes à la propriété clanique, tant de la part de l'administration (terrain Météo) que d'Européens individuels (De Bois exploitant une carrière, Vanderveken coupant le bois de la terre Besóí avec ses détenus pour le vendre à la Régie des Eaux, Vrancken faisant de même plus tard avec -également- l'autorisation du gouvernement). Tout cela lui a causé beaucoup de difficultés au niveau familial et, surtout, 3 ans de relégation 1947-50 à Boóké sur la haute Loílaka. Sans parler des nombreux procès dont il a été l'objet ou qu'il intentait lui-même, quoiqu'il ne pût les gagner contre l'interprétation de la législation coloniale qui ne reconnaissait le droit foncier coutumier que partiellement, limité aux habitations et cultures vivrières en exploitation. Finalement c'est à force de ténacité

qu'il a pu conserver une partie du domaine ancestral, et cela jusqu'à ce jour.

IV. PARENTE ETHNIQUE

Il semble utile de situer les populations autochtones de la ville dans le cadre plus large de leur appartenance ethnique. Cela paraît important surtout pour les Mbándáká et les Èlèku. Pour les Nkólè et les Bolóki on peut se contenter de ce qui est dit plus haut (1) et pour les derniers ce qui est exposé ci-après V.B.

A. Les Mbándáká

1. En général

Dans le pays Môngo je connais quatre groupements de ce nom. A côté de la section dont il a été question jusqu'ici il y a l'autre section habitant jadis entre Wènjs (officiellement Wendji) et Ikéngò, installés à présent sur la route de Bikoro, aux confins de la circonscription urbaine de Mbandaka, avant d'arriver au village de Bôngondé dans la zone actuelle de Bikoro, groupement autochtone Boléngé-Bofiji.

Cette dernière fraction est nommée Mbándáká ěa Mbúla. Mbúla étant compris comme le nom d'un individu. L'autre fraction s'intitule Mbándáká ěa Mbata (peut-être également le nom d'une personne par ailleurs inconnue).

Les subdivisions ou clans de ce dernier groupe ont été détaillées plus haut (I). Celles de l'autre section sont : Bafeka la Simba (23), Jingunda, Lotákemela et (un autre) Inkole.

D'autres Mbándáká sont connus : 1) chez les Ekota ěa NgÈlé où une plantation Hevea a été installée, 2) au sud de la Jwafa, près des Mbóle-Lwánkámá, comprenant les villages Bonkoso, Bekótéfé, Efee et Isaká, 3) chez les Boyela de la haute Jwafa, divisé en Bokólongo et Lingunda (cf. l'homonyme chez les Mbándáká ěa Mbúla).

On n'a aucune indication sur une éventuelle parenté entre ces divers groupes. De toute façon ceux du confluent Zaïre-Ruki ignoraient totalement leurs homonymes. Ce qui est sûr d'autre part c'est que chacun des quatre groupes était et est parfaitement inculqué dans le milieu environnant.

Les Mbándáká de l'actuelle ville et le groupe Mbúla sont rangés dans la tribu Ntómá de Eanga (on y reviendra ci-après V.). Dans cette tribu ils occupent une place à part. En effet, ils ne sont pas cités parmi les grandes divisions (qui seront exposés en V). C'est que la tradition les considère non comme frères ou neveux, mais comme bonkita (24) du groupe Bonsólé (ci-après) ; on spécifie qu'il signifie ici : descendant d'une femme prise comme butin de guerre (j'ignore à quel événement précis on se réfère). L'existence de pareille situation sociale n'est pas exceptionnelle chez les MÓngó. Les Mbándáká ne sont pas considérés comme esclaves ou inférieurs ; leurs relations avec leurs voisins ne sont nullement influencées par leur ascendance. Ils sont entièrement autochtones, possédant leurs propres domaines et biens. L'égalité est observée p. ex. aussi pour les mariages. Ce qui est en cause est uniquement le souvenir de leur origine étrangère d'où dépend leur rang dans la hiérarchie de la tribu (ordre dans les assemblées, dans la marche des migrations et dans une guerre -rarissime- concernant la tribu prise globalement).

La même règle s'applique aux Bolóko wă Nsámá vis-à-vis des autres sections Mbándáká (son extraction a été donnée ci-devant I).

2. Un cas d'espèce

La situation de groupes étrangers assimilés -on pourrait la comparer à la naturalisation en usage dans les états européens- se retrouve une échelle inférieure, à l'intérieur de sections mineures. Tel le cas de la famille Bokilimba des Inkole Jómoto. L'aïeul Bokilimba l'ancien originaire de Bonganjó (Injóló)

était venu rejoindre son parent Ifofo originaire des Bokanja et venu en visite chez le patriarche Bosénga, ancêtre de la branche masculine des Inkole (25). Bokilimba célibataire obtint de ses hôtes (sur quelle base ne se trouve pas dans la documentation) une épouse nommée Boyofo (un puits d'eau près du village sur la terre Bokondanjiká a retenu le nom de cette aïeule ancienne propriétaire. Dans le droit coutumier c'est un titre de propriété). Leur fils Nkóta (marié avec Bosémbé) fut le père de Wijima Pius, de ses frères Bolónjó (cf. ci-devant III C) et Ibúka Bernard. En III. A. on voit l'autorité du vieux Bokilimba lors de la venue des agents de l'Etat à Bonkéna. Quand plus tard son petit-fils Wijima défendait les droits coutumiers contre l'administration coloniale et que les autorités officiellement constituées - tel que Eanga (voir ci-devant III.F.) - voulaient l'écarter comme étranger n'ayant aucun droit sur la terre, il proclamait son droit en se déclarant membre des Inkole Jómoto à part entière et en appliquant l'adage : Bekungú tšubúná besénga báfaómbúna (les arbres forts et durs ne m'ont pas brisé, les arbres faibles et moux ne me briseront point) ; c'est-à-dire : comme les anciens (par nature plus puissants et plus sages) m'ont accueilli comme membre et reconnu mon droit, ce ne sont pas les descendants (par définition plus faibles) qui peuvent m'écarter (26).

La situation locale rappelée ici est une application d'une règle de droit générale et de ses conséquences chez les Móngo, où se trouve plus d'un cas pareil (27).

3. Boyéla

Les Boyéla font partie des Mbándáká en tant que branche féminine spéciale des Inkole. Cela provient du fait que le fondateur Boyéla était le fils de Mpémbé fille de Yoká yá Bamala lui-même fils de Bokéla qui était la fille de Ekénga ancêtre des Inkole. Cette branche est donc doublement féminine, ce qu'on nomme : jómoto já jómoto dans la double application donnée dans mon Dictionnaire Lomongo p. 899 n. 1 et 2. On la

dit parfois aussi jómoto já nkásá (cf. ibid. p. 900 et 1456). Cette dernière application à ce cas n'est pas correcte. Car Boyéla était issu d'un mariage de sa mère avec un homme de Bando (Elsku). Mais il peut s'expliquer par le fait qu'il avait complètement rompu avec son clan maternel, au point que le nom de son père (Engbanjala) était à peine nommé. Cela explique aussi que son fils Ibuka a pu être reconnu par ses oncles maternels et les autres patriarches comme chefs de tous les Mbándáká locaux avec l'inclusion des Elsku, de sorte que les premiers Européens l'ont pour ainsi dire naturellement désigné comme le premier chef médaillé et qu'à sa suite ses frères et fils ont reçu l'autorité de chef (ordinaire) : Bolúkândoko, Bangwénde, Mompempe Charles, Boyéla Henri.

4. Nkóle

Les Nkóle dont il est question ici sont des Riverains d'origine étrangère aux Mbándáká. J'ignore s'ils font partie des autres Nkóle riverains de la Ruki-Loílaka et parents des Nkóle de la Lokoló, affluent de la Loílaka. Je n'en sais pas plus sur leur langue ancestrale. Au temps que l'un des leurs venait me voir parfois à Bamanya j'ai oublié de l'interroger sur ce sujet.

5. Généalogie

La généalogie annexée peut donner une idée de la composition du groupe Inkole et de ses conséquences sur l'organisation socio-politique. Pareille situation n'est pas exceptionnelle parmi les Môngo (28).

B. Les Elsku

Le groupe Elsku de Mbándáká porte le nom de Baséngo mais était habituellement désigné par celui de la tribu : Elsku. D'autres fois il était confondu avec Poloko wá Nsámá tant par l'administration que par la mission catholique qui y avait fondé un poste pour

desservir Coquilhatville en 1902 -poste déplacé ensuite vers le nord là où se trouvent la cathédrale St Eugène et l'archevêché-. Lorsque les Boyéla se furent joints aux Elsku, ceux-ci furent aussi souvent nommés Boyéla, à l'instar d'ailleurs de toute l'agglomération.

Ces Elsku font partie d'une tribu de véritables Riverains du fleuve Zaïre, échelonnés sur ses bords en plusieurs villages, de l'amont en aval à partir de Lolángá à l'embouchure de l'affluent Lolóngó (offic. Lulonga) ; d'abord sur la rive gauche : Bongata (a jadis habité la rive opposée, on le dit dispersé maintenant), Baséngo (Mbándáká), Makojí (installés près des Wängatá-Bongónjó et groupant Botsiándao, Wětánkwa, Mbónjóló, Ikákema, clans éteints ou -on cite les deux premiers- représentés par quelque rare survivant établi parmi divers pêcheurs immigrés à Boléngé et Inganda). Au-delà de Makojí, vers l'aval : Ngombe près d'Ilebó (Irebu). Sur la rive gauche, plus ou moins en face de l'agglomération Wängatá-Ikéngé se trouvent les villages Bakángá, Mpómbo, Bonkómbo et Bokónjí. A l'embouchure de l'Ubangi habite la section Ilángá (transformé en Liranga). Sur l'affluent Lolóngó se rangent (à la montée) Bokótola, Bonginda, Lobolo, Nkólé, Boyéka. Sur la basse Ikelemba habitent les Bondó -dont il a été fait mention ci-devant I-.

L'extrait suivant du livre de Coquilhat se réfère clairement, du moins principalement, aux Elsku :

"Les traitants d'Oukouti sont des colons venus peut-être de Loulanga ou d'Irebu. Ils sont moins féroces et plus accessibles que les aborigènes, et tandis que ceux-ci ont un dialecte particulier, les premiers parlent le Kibangi des Bayanzi et des Irebu" (29).

Ces remarques concernant l'origine et le parler de cette population ne peut laisser de doute. Le loléku est très proche des dialectes Bobangi et, surtout, Irebu (leurs parents directs). Quant à l'origine voici ce qui ressort de mes recherches : les Elsku se disent descendants de l'ancêtre Lombalá. Leur parler est proche parent des autres dialectes riverains du Fleuve,

que feu le P. De Boeck nommait Bangála-des-grandes-eaux (30). Tel qu'il se parlait dans le groupe de Mbándéká il a été décrit dans le Vol. 7 de la série III des publications Ceeba de Bandundu en 1982. Les informateurs racontaient que la même langue était parlée par les autres sections (avec quelques différences minimales à Ngombé et Lilángá), excepté les villages de la Lolóngó dont le dialecte est fortement influencé par le lomóngó (ainsi que l'atteste aussi ma propre documentation, sous les n° 397 et 398 (31)) et les quatre de la rive droite dont la langue est franchement bobangi dans la forme du bas Ubangi ; cela appert de mes notes comme des communications d'informateurs venus de Mpómbó, entre lesquels le sculpteur Bosénja (Paul) (32).

Les informateurs Eléku visités chez eux m'affirmaient en outre que les messages du tam-tam lokolé étaient battus par eux en langue móngó (33).

J'ignore quels sont leurs liens avec d'autres tribus riveraines. De toute façon ils ne se reconnaissent aucune parenté ethnique avec leurs voisins Bolóki.

Dans le bassin de la Jwafa on connaît d'autres tribus désignées par le même nom Eléku. D'abord les Loonga et les Boóyá, riverains des environs de l'embouchure de la Sálonga et des bords de cette dernière rivière. Quelques retardataires se trouvent sur la Ruki et la basse Loíleka (Momboyo). Les détails se trouvent dans la monographie linguistique citée ci-devant. Leurs parlars diffèrent de celui du Fleuve. Ils sont assez proches des dialectes terriens voisins, mais de telle façon qu'ils conservent certains éléments qui rappellent un état antérieur "riverain" (34).

Le nom Eléku se trouve encore appliqué à deux subdivisions des Boyela (Bakéla, Bakutu) : l'un sur la haute Jwafa, l'autre entre la haute Lómela et la Sálonga dans les parages de l'ancien poste de Lóto. Je ne connais aucune information qui indique quelque parenté avec leurs homonymes Riverains. D'ailleurs ils ont absolument la même vie, culture, langue que leurs

voisins.

V. LES ALENTOURS

Pour avoir une meilleure vision de la géographie de la ville comme aussi des habitants dont elle a pris la place, je crois bien faire en présentant quelques détails sur les environs immédiats et sa population.

Cette dernière se compose de deux tribus principales : Ntómbá et Bolóki-les Èlèku ont été traités ci-devant IV. B-.

A. Ntómbá

1. En général

Comme il a été exposé IV.A les Mbándáká se rangent parmi les Ntómbá de l'ancêtre Eanga. C'est ainsi qu'on différencie cette tribu des nombreux autres groupes, d'extension très variée, portant le même nom et répandus un peu partout dans le pays Móngo. Ce n'est pas ici le lieu de nous attarder à rechercher les liens éventuels entre tous ces groupements. A part quelques cas auxquels on reviendra, on n'a pu jusqu'à présent trouver d'éléments comme l'a essayé Van der Kerken dans son gros ouvrage cité en note 10.

Les Ntómbá d'Eanga sont frères des Boléngé (ancêtre Simba). Ces derniers subdivisés Bofijí, Ikéngó, Bokánja (Bongínji et Isaká), Injóló, comprenant chacun un nombre, grand ou petit, de "villages". Leur localisation est au Sud et à l'Est des Ntómbá, entre le Fleuve, la Ruki, la Boloko (Est), la Lóbá qui fait la frontière avec les Ntómbá e Malókó de la zone de Bikoro (35).

Les Ntómbá d'Eanga sont divisés en deux sections :
 1) ilóme (droite) comprenant Bonsólé, Ifekó et Bokála,
 2) íájí (gauche) Ikéngó, Wángatá et Inganda (qu'on nomme mère, tout comme la section du même nom chez les Boléngé-Bofijí). Les mots ilóme et íájí sont en rapport étymologique évident avec les substantifs qui

désignent mari et épouse (36).

Il y a des discussions au sujet de l'appartenance des Ekélé proches du ruisseau Feélé : Ntombá ou Boléngé.

Dans l'énumération de divisions Ntombá on omet Mbándáká, sans doute parce qu'ils sont d'extraction étrangère (cf. ci-devant IV.A.1). Cependant on y inclut les Bokéla, bien qu'eux aussi soient reconnus d'origine étrangère, peut-être même, d'après certaines informations, d'ascendance esclave (cf. C. (37)).

Selon les traditions et surtout d'après la comparaison dialectale ces Ntombá (et leurs frères Boléngé) ont des parents vers l'amont des affluents. Ainsi les Wāngatá d'Ingende, les Ntombá de la Jwélé affluent de la Loílaka, les Ionda limitrophes. Des retardataires dans la migration se trouvent sur la Lolóngó : Inganda et Bombwanja. Sur la base des dialectes on pourrait y joindre les Bonyānga d'entre Ikelemba et "Busira" ainsi que les Injóló de la Salonga-Loílaka. Quant aux Ntombá de Wafanya on ne peut avancer une probabilité en l'absence d'arguments solides.

Ce n'est pas le lieu d'exposer en détail les diverses sections des Ntombá. Il suffit à notre propos de traiter des voisins immédiats de la ville : Wāngatá et Ifekó.

2. Wāngatá

Sur les Wāngatá on trouve une quantité de détails dans les publications des premiers Européens, puis dans la monographie du gouverneur Engels déjà citée (note 35). Voici le peu que mes documents peuvent ajouter.

La section des Wāngatá limitrophe des Mbándáká est connue sous plusieurs noms.

Pendant les premières décennies de mon séjour à l'Equateur on parlait couramment de Bongónjó -j'ignore si s'est le nom d'une fraction ou, plutôt, de la colline où se trouvait le village à cette époque et d'où l'on avait une belle vue de la cathédrale. (A cette même époque à Kinshasa on désignait Coquilhatville sous le nom de Wāngatá).

On appelle ce groupe aussi -mais de moins en moins- Wāngatá w'îbonga, à cause du voisinage du poste de l'E.I. (ibonga = poste européen), pour la distinguer de la section principale dont celle du bord du Fleuve a fait sécession avant la venue des Blancs et qu'on appelle couramment Wāngatá w'âjikó (d'en haut, car les bords des cours d'eau sont situés plus en bas, ce qui est exprimé par nsé ou les dérivés bansé et lonsé). Parmi les sections de ce groupe on cite Bekakalaka et Bonsanga (jómoto).

Dans la section proche du Fleuve on distingue les clans Nkámba (descendants de Ndangí et Nsambá) et les familles issues de leurs soeurs MpEngé et Bonyoma (jómoto). Cette dernière se nomme Ikóyó ; c'est à elle qu'appartenait Ikéngé qui le premier a accueilli les Européens. La famille de MpEngé avait pour patriarche Nsongátúngí, dont il est beaucoup question dans les traditions et que Coquilhat mentionne sous le nom Soka-Toungi (38). Tout ce groupement est dit descendant de Ndangí éa Totswá, grand-père des aïeux cités ci-devant, et conducteur de la migration à partir du ruisseau Bonkélé (cf. VIII.B).

Je n'ai pas les noms et les sites des domaines fonciers des uns et des autres.

Selon les informateurs de Mbándáká leur limite avec les voisins Wāngatá est formée par le marais-ruisseau Itólo en aval de l'ancien abattoir et du nouveau grand marché.

3. Ifekó

Le groupe Ifekó -souvent orthographie Ipeko- est le puîné des Bonsólé et donc deuxième parmi les Ntómá. Leurs domaines touchaient immédiatement à ceux de Mbándáká. Ceux-ci (Inkole) indiquent comme limite le marais Bongoló-Botémaófânkéle, qui sépare les quartiers Bakusu et ex-Bruxelles de la plaine d'aviation avec le quartier Air-Zaire. Mais ils ajoutent que la terre ferme attenante leur appartenait aussi. Pour ma part je crois qu'il s'agit de terrains cédés par Ifekó aux Mbándáká Inkole. Quoi qu'il en soit on sait de part

et d'autre qu'il y a eu pas mal de contestations à ce sujet (cf. ci-après VI).

En 1957 le catéchiste Baendǎnɛi Pius (de Bokála) m'a raconté que la limite se trouvait en plein sur la terre Bafake, les Inkole occupant la partie proche du marais précité, de sorte que le terrain des concessions des Européens Baert et Lenoir appartenait aux Mbándáká. Voici son récit : "Lorsque nous étions jeunes nous passions souvent par là et y trouvions les huttes provisoires dans les champs de Mbándáká. L'une des femmes était très connue parce qu'elle était fort active et y possédait beaucoup de champs. Elle s'appelait Ntúlámá. Notre sentier de Bokála traversait le marais Bonkósá wǎ Yokoya pour déboucher dans la forêt Bafake et les champs des Mbándáká (39)". L'informateur explique qu'une bifurcation du chemin menait au ruisseau Bongoló vers le milieu du hameau Bolaka face à l'abattoir, de là au ruisseau Botémaófǎnkɛɛ qu'on traversait environ au pont actuel ; ensuite le sentier longeait le bord de ce marais, puis obliquait pour traverser l'agglomération d'Inkole et aller à la ville en passant par l'emplacement de la prison actuelle. Ce chemin était nommé Mbók'ěa Nkoso (chemin des perroquets, à cause d'un Européen qui avait des perroquets). L'informateur ajoute : qu'il suivait souvent ce chemin en venant de Bokála visiter sa tante maternelle Iombe épouse de Ntúlámá des Inkole, surtout après le décès de sa propre mère (40). Les Ekombɛ se trouvaient déjà à Ikonda, tandis que Inkole était en plein déménagement. A cette époque il avait 8 à 10 ans.

D'autres témoignages maintiennent la limite à la pente (nsafwelo) du marais. Plus loin vers l'Ouest, en direction du Fleuve, on cite comme limite avec Mbándáká Ekombɛ : le ruisseau du marécage entre la vieille cité et le quartier Air-Zaire.

Avec Wǎngatǎ-Bongónjǎ la limite était le demi-marais (jwǎnjǎ) Mbókibonga (= chemin vers le poste) dans lequel coule le ruisseau Lokombo (pour son affluent Ontókéé cf. plus loin).

Pour Wängatá-w'âjikó le catéchiste Baendănsi (précité) donnait comme borne un arbre *Dracaena* planté dans le grand marais Elangényá -lokají sans cours d'eau, source de nombreux autres marais et ruisseaux tels que Isámbe, Balóngóbânto, Isöndangé.

Plus loin la limite se trouvait au milieu de l'Isámbe, plus ou moins à mi-chemin des deux groupements. L'étang (etsíma) de Emónkolo, à droite du sentier, appartient encore aux Ifekó, selon le témoignage de Baendănsi.

A l'Est les terres d'Ifekó touchaient à celles des Riverains. Mais les informations sont incertaines, voire contradictoires. Ainsi on dit que les éléments d'Ifekó groupés sous le nom de Bolaka près de l'abattoir habitaient sur le domaine de Bolaka. D'autres sources attribuent ce site aux Bokóto. Le plus sûr me paraît l'explication donnée ci-après au sujet du domaine Ekomba. Ce n'est pas le seul cas de discrédence au sujet des propriétés foncières. Pour ce cas particulier on peut invoquer aussi la situation frontalière de cet endroit, à la limite de trois domaines. Pour le reste on peut se référer aux Bolóki en B.4.

De toute façon les habitants étaient connus comme membres du clan Lolungu conduits par Jukulu (Martin) avec leurs clients et esclaves (tels Bonjóló fils de Ngong'ésa Ngomba, acheté par le patriarche Ngoló Ejím'okonda). Ils avaient d'abord habité sur la terre Bafake plus près de la source Loólakají.

Voici les clans qui composent Ifekó, selon le sculpteur Ngombo Benoit : Lolungu, Boyela, Embélé, Bompánga, Bonsómbé.

Le même témoin ajoute : Bonsómbé n'a d'autre lien de parenté avec Ifekó (et le reste des Ntómbs) que l'alliance likiló. Ils seraient même premiers occupants. Tout comme le cas mieux connu de Bokála (cf. plus loin C) ils seraient arrivés suite à une grave affaire criminelle exigeant une indemnisation de mort (mbálaka).

Tout l'actuel Ifekó habite sur la terre des Bonsómbé. La limite ancestrale entre ceux-ci et les Ifekó pro-

ment dits se trouve au milieu du village, les Ifekó possédant la partie méridionale en direction de Wāngatá. De l'autre côté la limite entre Bonsómbé et la division Lolungu est concrétisée par le marais Loólakají.

Il est donc normal que le patriarche Bonkolé affirmait que les Bonsómbé dépeçaient et partageaient les léopards capturés entre eux seuls, signe de leur indépendance totale.

Parmi les propriétés de Bonsómbé on cite les terres Babyakálá (actuel aéroport) et Lokukú (ancien aéroport, quartier Air-Zaire). La terre Bafake, entre les marais (et forêts) Loólakají et Bonkósá, est la propriété du clan Lolungu, le ruisseau Loólakají formant la limite avec Bonsómbé.

Entre ce marais et la terre Lokukú se trouve le lieu où se tenaient les assemblées pour régler les différends entre Bolóki et Nkundó (yǎngelo ǎ nkúko, comme s'exprimait Nsáká en février 1954). On y concluait la paix par le pacte solennel de non-agression (impótó ou bonsóngá) (41).

D'autres domaines signalés dans mes fiches sont d'abord Ekombé, entre les ruisseaux Ontókeé et son affluent Ingólo ; leurs eaux rejoignent le ruisseau Lokombo dans le marais Mbókibonga, cité ci-devant comme limite, ainsi que l'indique son nom, avec Bongónjó. Aucune subdivision d'Ifekó n'est donnée comme propriétaire de cette terre.

Ensuite, de l'autre côté, vers l'Est, se trouve Ekokombé, situé entre les ruisseaux Bongoló, Bonkósá et la pointe méridionale de la bifurcation de la route vers la ferme de Bolaka et celle vers Bamanya. Il est donc limitrophe des terres Bokóto, Boléke, Boyéka, Bokála (Boéké). Ma fiche ajoute que cette terre se compose de deux sections : ǎ ntálé (longue) et yǔwé (courte), la première limitrophe de la forêt Bafake et du marais Bokósá, la seconde le long de la route là où se trouvent les villages Bolaka et Lifumba. Une autre information ajoute que l'emplacement de Boángi près du chemin vers la ferme de Bolombó porte le même nom.

L'informateur Batúlí refusait de reconnaître la propriété d'Ifekó sur cette dernière partie, prétendant qu'elle avait toujours appartenance aux Bolóki. Mais des renseignements plus crédibles (Bonkolé de Bokála-Wángatá et Nsáká capita de Boyéka) maintiennent le droit primitif d'Ifekó et l'achat par Boningó de Boyéka-Boángí (cf. VI).

B. BOLÓKI

1. Les Composantes

Les Bolóki sont essentiellement riverains d'origine, de vie, de culture. Ils sont installés le long de l'affluent "Ruki" en amont de la ville. Sur le terrain de la ville même nous avons déjà rencontré une section : Bongoi (I) qui après la venue des Européens ont rejoint leurs frères Lolifa (cf. ci-après).

Voici la liste des villages, rangés selon leurs emplacements anciens, en commençant par l'aval : Bantoi, Bongoi (partie), Botoko, Bokóto, Ikáká, Bólksé, Bosótó, Boyéka, Boángí, Bólombó, Lolifa, Bilóngó, Mpómbó, Ntómb'é'aála, Bamanya, Mboko, Ntómb'é'aála était appelé aussi Ntómb'é'a Maála. Un autre nom de Bamanya est : Ntómb'éyaángo ou : éyaángo'á ndombá, allusion au port avec le marché.

Ces divers villages comportent des subdivisions, parentèles mais souvent aussi clans autonomes (les documents ne permettent pas de faire toutes les distinctions). Ainsi Bamanya : Bokanda, Nkólsé et Mboko. De même Bokóto : Wenja, Baséká Nyámpelá, Baséká Ilókó, Ekonda, Mbalá, Etóonjóló, Bongándálá. Pour Boángí ma fiche porte : Impumbá et Isúkótó, à côté de Boángí proprement dit ou Baséká Éfelo, Lolifa est composé de deux sections, chacune avec des subdivisions : Ndongó (Eúkú, Ikatánkoi, Lofósola, Mbata, Bakáala) et Bosónga (Bombwanja, Bongoi, Bombomba, Bokungú). Parfois Bongoi est classé à part. A présent les membres de diverses familles peuvent habiter avec une autre famille ; ainsi Ikomo fils de Bondoi des Bongoi habitait avec les Bakáala. Comme il a été signalé ci-devant (I) une

partie des Bôngoi était installée avec les Mbándáká là où se trouve maintenant l'archevêché.

Les degrés de parenté entre les divers groupes Bolóki varient selon les cas. Ainsi on dit les deux Ntómbá très proches parents. Le capita Nsáká Eugène m'a raconté que les ancêtres de Boángí et de Boyéka étaient soeur et frère.

Le classement donné ici peut être discuté ça et là. Ainsi les Bilóngó sont une fois groupés parmi les Lolifa et une autre fois avec Mbòkò. Voire les deux ensemble peuvent être présentés comme faisant partie de Lolifa. Il n'est pas exclu que l'incertitude provient des changements de résidence. Bilóngó a habité un temps en face du groupe sur la rive droite de la Bonkélé, là où la mission de Bamanya a installé plus tard le lazaret des trypanosomiés. D'autre part Mbòkò habitait sur la rive gauche de la "Ruki". Pendant les longues années que j'ai fait souvent le trajet Coquilhatville-Flandria l'emplacement cité ici en dernier lieu était soit inhabité soit occupé par des étrangers (trafiquants, pêcheurs, coupeurs de bois). Plus tard les Mbòkò y sont retournés en se séparant des Lolifa. Grenfell et von François ne mentionnent pas Mbòkò, mais je crois que l'indication 100 H sur le croquis de la p. 102 se rapporte à ce même village trouvé là lors de la première exploration (42).

Enfin, à côté de ces groupes on cite parfois Bonsómbé. Mais c'est probablement une division de Boyéka.

2. Démographie.

Selon les documents laissés par les premiers agents de l'E.I. et par la mission de Bamanya la région Bolóki était très peuplée. Les lettres des missionnaires donnent des estimations. Dans une lettre du 18.8.1904 publiée par la revue Het Missiewerk 1(1904) 103 le fr. Valentinus Bogaert écrit à sa mère que les villages riverains ont été très peuplés, mais que la maladie du sommeil les a presque éteints.

Dans l'histoire de la mission, la même revue 2(1905), p. 6 donne les chiffres suivants, à partir de Coquil-

hatville vers Bamanya par la rivière : Boyela (Mbándáká Inkole) 300 habitants, Bantoi 100, Bonsoto 80, Boyeka 300, Boangi 300, Lolifa 400, Bamanya 70.

Comme annexe, copions encore les chiffres d'autres villages de la région, cités dans la même étude historique (p. 64) ; Ifeko : environ 1000, Wangata (clairement w'ájiko) 800, Bonsolé 900.

La population a été très décimée d'abord par la maladie du sommeil ensuite par la variole et la grippe, enfin par la dénatalité. Dans l'historique de la mission de Bamanya publiée par Het Missiewerk II on lit p. 6 que les premiers cas de variole ont été constatés parmi le personnel du Jardin Botanique d'Eala. (L'exode rural a agi ici comme partout ailleurs, mais plus tôt qu'ailleurs, à cause de la proximité de la ville).

Comme adultes survivants -masculins, car les filles sont rangées dans la famille des maris- on cite les chiffres suivants, vivant parfois avec d'autres sections dispersées dans les centres européens : Bantoi 5, Bongoi 1, Bokoto 1 (2 autres sont proprement Nkundó), Bilóngó 1, Boloka 1, Bosótó 2, Boángí 3, Bolombó 1 (vivant à Boyéka). Botoko, Ikáká, Mpombo sont donnés comme éteints. Bamanya est encore présent par un homme (résidant avec les Bonsólé, aînés des Ntombá, cf. A), ensuite par les fils et petits-enfants de Bosóló Louis. Des autres frères il n'y a que des descendants féminins (43).

A cause de la dépopulation les familles se sont regroupées et rassemblées. Celles qui étaient fixées le plus vers l'aval se sont jointes aux Bantoi là où ceux-ci vivent à présent. Les survivants de Bolombó vivent avec Boyéka et Boángí.

A bien regarder, les Bolóki sont vraiment réduits à la plus simple expression. Et cela malgré la présence des nombreux descendants d'étrangers acculturés (alliés, clients, esclaves). On en cite plus d'un exemple. Tel celui-ci. Une femme prisonnière d'un raid dans la région de la Lúwó est épousée par un homme

des Bolombó et ainsi affranchie. Son frère Engomot&ko, forgeron de son métier, la rejoint à titre moitié de client moitié de parent par alliance. Ses enfants et leur descendance font maintenant parfaitement partie des Boángí.

Avec la colonisation, des pêcheurs venus du Fleuve (Lokelé) ou de l'affluent Ngiri (surtout Libinja, devenu progressivement le nom générique pour tous ces immigrants) sont venus habiter avec les Bolóki, d'abord provisoirement comme dans un campement puis définitivement, tout comme colonisation intérieure s'est passée le long du Fleuve en aval de la ville, submergeant ainsi les habitants autochtones El&ku et Ntómá (Inganda et Ik&ngó). La présence nombreuse de ces pêcheurs a sa répercussion sur la photographie aérienne de Coquilhatville (1951 - 1955) : l'agglomération Boyéka - Bantói est marquée comme Libindja.

Un autre cas est rapporté de Bokóto. Un certain Bompánjé, donné comme "père" de Büt& (cf. ci-devant), avait acheté un esclave sur l'Ikelemba chez les Ngomb& Bongólekóta (les rares survivants ont été regroupés avec les Boy&ngé). Le fils Lombótó Louis a été incorporé dans le groupe Bokóto, mais après leur dispersion il s'est fixé à Lifumba (cf. ci-après 6) auprès d'autres habitants d'origine terrienne.

3. Les emplacements

Les emplacements traditionnels tels qu'ils se présentaient à l'arrivée des premiers Blancs sont clairement marqués sur la carte de Vangele (déjà mentionnée en I). Les voici, la graphie rectifiée entre parenthèses : Montoei (Bantói), Bokoutou (Bokóto), Moléké (Ból&ke&), Mossoto (B&osótó), Moyéka (Boyéka), Woubangi (B&óángí), Bolombo (B&olombó), Mokongou (Bokungú), Bokala (probablement Bakáala), Wounbanza (Bombwanja), Katankoei (Ik&t&nk&oi). Les quatre derniers sont groupés sous le nom générique Loliva. En face du dernier groupe sur la rive droite de la B&on&k&élé (appelée Botako sur la carte, j'ignore pourquoi) un rectangle indique un emplacement non nommé mais qui correspond exactement au

lieu qui selon la tradition était occupé par Bilóngó, peut-être aussi par Mbokó.

Les groupes Lolifa ont habité plus ou moins serrés ou distancés selon les époques. Ma fiche indique : jadis ils étaient unis sur le même terrain, maintenant (1954) ils sont séparés en deux villages, le grand au confluent de la Bonkélé avec le bras du "Ruki", le petit entre le grand et Bamanya, au bord du lac. La carte de Vangele les présente aussi nettement séparés.

Bolombó a été exterminé par l'expédition punitive de l'Etat (44). Les rares survivants ont trouvé place avec les Boángí (à la rive ou à l'intérieur) ou dans la ville.

La lettre d'un missionnaire de Bamanya (1904) décrit la situation ainsi : A partir de l'aval d'abord Bantoi (je conserve la graphie), puis à la suite : le jardin botanique d'Eala, remplaçant Bonkoto écarté vers l'amont avec le chef Eala, Bonsoto, Boyeka et Boangi, séparés simplement par une haute haie-clôture pour réduire les guerres fréquentes entre ces deux villages qui s'attaquaient par dessus la haie. Enfin Bolombo et Lolifa (45).

Pour les groupes de l'aval voici l'échelonnement selon la tradition pleinement conforme à celui de la carte mentionnée : Bantoi, Bongoi, Botoko, Bokoto, Bolsks. Ils habitaient là où se trouve le Jardin Botanique d'Eala. Depuis leur évincement ils ont été regroupés à la rive sur les terres de Bosótó, sous le nom global de Bantoi.

Avant cela Bokoto s'était fixé vers l'actuelle bifurcation Bamanya-Boyeka et l'école vétérinaire ; leur eláí (ancien emplacement) s'y trouve encore.

4. Les Domaines Fonciers

Les domaines fonciers se trouvent normalement là où habitent les propriétaires. J'ai encore pu réunir une certaine quantité d'informations sur le site coutumier des terres, leurs limites et leurs propriétaires.

Selon Bokilimba Wijima (Pius) la limite entre son clan Jómoto des Mbándáká-Inkole et les Bolóki était la plaine herbeuse (esóbé) Ikongówasa, puis les ruisseaux Ngooló et Bónkoto proches du Jardin Botanique d'Eala. Plus loin la limite était formée par le sentier de la terre nommée Mbókóléke, divisant les forêts Bongoló (Ouest) et Besof (Est). C'était la limite avec Boléke, à partir de l'entrée du Jardin d'Eala. Plus près de la rive se trouvait la terre Bantoi. Feu le catéchiste Baendānsi (Pius) (de Bokála-Bongamba) m'a confirmé que la propriété des Boléke s'étendait loin à l'intérieur; l'abatoir et le hameau Bolaka, établi en face mais disparu depuis plusieurs années, se trouvent sur l'ancien fonds Boléke. C'est là que les Bolóki touchaient aux terres d'Ifekó d'un côté et de Mbándáká de l'autre (direction de la rivière).

Au sujet de l'extension des terres de Boléke mes fiches disent : Leur fonds se trouvait entre le ruisseau Bamélémpaka et les terres de Bokóto, puis le long de la route vers Boyéka plus ou moins jusqu'à la bifurcation (celle de Bamanya ou celle d'Eala ?). La terre attenante au village Lifumba jusqu'au puits d'eau Is'Ikwâta. Tout cela n'est pas très clair, surtout vis-à-vis des voisins Bokóto. Il n'est pas exclu que cela tient au fait que des terres ont été acquises par ce nommé Is'Ikwâta, esclave des Boléke (cf. ci-après VI).

Sur Ikáké mes notes ne donnent d'autre renseignement que le fait qu'ils vivaient ensemble avec Boléke, comme s'ils n'avaient pas de limite entre eux.

Bokóto, établi à la rive où se trouve le Jardin Botanique, avait une propriété foncière s'étendant vers l'intérieur, jusque là où se trouve à présent l'école vétérinaire et à la bifurcation Bamanya-Boyéka. C'est là qu'ils se regroupèrent quand ils furent délogés à la rive pour faire place au Jardin. Mes fiches ajoutent que le hameau Bolaka établi quelque temps à la bifurcation vers l'aérodrome se trouvait sur les terres de Bokóto (cf. V.A.3).

Pour la petite histoire il est intéressant de rappeler que le nom donné au jardin est calqué sur le sobriquet de Ndambola, fils de Nkómbó et frère aîné de Bûte Jos. (vivant à Bantoi) de la famille Mbalá. Cet homme avait reçu le surnom Eyala pendant son service militaire. C'est lui qui fut la (une ?) sentinelle du jardin à son début. La légende raconte que ce nom lui avait été donné à cause de ses grands pouvoirs magiques (bofiló). On pense que c'est sa sorcellerie qui a tué ses "pères" et que la peur qu'il inspirait poussait les voisins de mettre leurs enfants en sécurité (lisángyá), à l'abri de ses maléfices. Bûte se rappelait avoir été parmi ces enfants réfugiés à Ingende. Eyala est décédé suite à une épidémie (longómbé) probablement la variole (cf. ci-dessus 2) et enterré à la rive d'Eala sous un grand kapokier (bosongú).

Bosótó possédait le terrain à la rive là où se trouve l'actuel village Bantoi. A l'intérieur il s'étendait le long de la route de Boyéka, jusque plus ou moins à la bifurcation Boyéka - Bantoi, puis au-delà du marais Ibinja (dont l'amont appartenait à Boyéka et l'aval à Bosótó) entre celui-ci et le marais Bamé-lémpaka, englobant une partie des terres occupées actuellement par le village Lifumba. Sa limite avec Boléke se situait environ à la bifurcation Eala-Bolombó et au cimetière de la ville.

La partie principale de cette terre, du marais Ibinja à l'emplacement actuel du village Bantoi, s'appelle Ikété la Longosa.

Boyéka et Boángí étant frère et soeur n'avaient pas de séparation sur le domaine foncier. Celui-ci, nommé Byéngété, est situé à côté du terrain de Bosótó, jusqu'à l'ancien chemin reliant la station expérimentale -actuellement ferme- de Bolombó au jardin botanique d'Eala. Il était commun. Mais un jour il fallait procéder à une certaine division à cause des descendants qui commençaient à faire des difficultés (cf. ci-après VI).

Dans le village même il existait une limite, évidem-

ment ; car partout en pays MÓngo les habitations sont établies strictement selon l'ordre hiérarchique de la parenté ; qu'on se rapporte à mon étude citée en note 4. Pour ce cas spécial on peut relire le n° précédent.

Bolombó avait son domaine là où le village était construit. Ce qui coïncide avec l'actuelle ferme qui a hérité de son nom, sur la terre Bensenge. Les informateurs ajoutaient : la limite occidentale se trouvait plus ou moins là où a été établie la clôture de la ferme.

Lolifa possède les terres autour des agglomérations, entre le ruisseau Bonkélé et le marais Botéko qui les sépare des Ntomb'é'aála. Vers l'Ouest elles voisinent avec le domaine de Bamanya à distance du marais Ikákají.

A l'extinction de Mpómbo leurs terres ont été héritées par le grand Lolifa (Ndongó). Leur situation ne m'est pas connue.

Bilóngó avait son domaine en face de Lolifa, entre les ruisseaux Bonkélé et Nsójí, sur une sorte de presqu'île où, après leur départ, la mission catholique de Bamanya a établi un lazaret -comme dit ci-devant- et bien plus tard une prairie pour un troupeau de bétail, retiré lors de l'indépendance.

Sur les terres de Mboko je n'ai pas de notes.

Les terres de Ntomb'é'aála étaient situées entre Bolombó et Lolifa, plus précisément sur une espèce de péninsule large qui prolonge la terre Bensenge où se trouve pareillement la ferme de Bolombó, le long du chenal de la Ruki vers l'amont. Quant à leurs droits sur le terrain Byómálá on peut voir ci-après C.

Bamanya n'avait qu'une petite propriété comprenant le marécage Ikákají et les terres fermes attenantes. Ce domaine se situe près du ruisseau Bonkélé en aval du port et s'avance assez loin à l'intérieur, avec une des deux pointes prise dans la propriété de la mission. L'autre partie de la terre ferme est comprise également dans la propriété de la mission, hormi une bande lon-

geant la rive. La limite avec Bokála ou Bamanya b'ôkiji était signalisée par un énorme kapokier, à environ 500 m. du port.

5. Les Origines.

Au sujet de l'origine et de l'histoire des Bolóki j'ai très peu de renseignements. Comme tous les Riverains de la région ils sont venus du Fleuve remontant les affluents pour s'y fixer.

Une section importante des Bolóki s'est fixée sur l'Ikelemba, en amont des Bondo (Él&ku). En 1943 le catéchiste Raphaël Likinda m'a cité (en remontant la rivière) : "Bonjambi, It&ji, Ibánga, Bolómba, Boy&ng&, Lenda, Bonjóó, Ntómbá, Bombímbá. Il ajouta : ces villages sont en voie d'extinction, remplacés progressivement par des Ngomb&. Les survivants parlent lolóli". Mais il n'a pas explicité si c'était le même dialecte que celui de la Ruki.

Il y a tout lieu de croire que tous ces Bolóki sont une sécession des Bolóki qui habitent les rives du Fleuve en amont de l'embouchure de la Lolóngó à Lolángá. Après les écrits du missionnaire J. Weeks (46) peu de choses ont été publiées à leur sujet. Ce que ce spécialiste ethnographe a consigné peut être appliqué aussi aux Bolóki des environs de Mbándáká. Mais cela vaut pareillement pour la généralité des Gens d'Eau de ces parages, moyennant l'acculturation aux Terriens voisins, grâce aux relations multiples et fructueuses : mariages et marchés, d'où mélanges inévitables.

Peut-on déduire quelque chose du nom commun ? En soi-même l'homonymie ne signifie pas parenté. Toutefois dans ce cas déterminé elle est un indice, parce que le nom est rarissime, voire peut-être exclusif (personnellement je ne connais aucun autre groupe ethnique, petit ou grand, qui porte le même nom).

De la langue rien ne peut être déduit. Car, comme il est universellement constaté, le parler des Riverains

se rapproche partout et de plus en plus de celui de leurs voisins de l'intérieur. Ainsi les Bolóki décrits ici parlent un dialecte qui ressemble très fort de celui des Losakanyi, avec lesquels ils ont cohabité jadis et dont il reste des descendants parmi eux (cf. plus loin D). Pour trouver quelque indice linguistique d'accointance avec les homonymes du Fleuve, il faudrait une recherche extrêmement profonde et détaillée de part et d'autre, qui n'a pas été faite et qui n'est pas prévisible.

6. Les villages annexes

En décrivant, à la suite d'une visite pastorale, les villages Riverains du Ruki qui dépendaient de la mission de Bamanya, le fr. Valentinus, déjà mentionné plus haut, ajoute dans cette même lettre, en parlant de Bonkoto, Boyeka et Boangi : "Chacun de ces trois villages possède un village d'esclaves, situé à quarante minutes plus à l'intérieur dans la direction de Bamanya". Il vise manifestement les villages Lifumba et Boangi, établis le long de la route Mbándáká-Bamanya, entre la bifurcation vers Boyéka et Bokála. Ces villages sont encore connus par la tradition comme fondés par d'anciens esclaves et peuplés de leurs descendants.

Ceux de Bokóto ont habité sur les terres de leurs maîtres à l'actuelle bifurcation vers Boyéka. Dans la suite ils se sont rangés avec les habitants de Lifumba.

D'après mes notes Lifumba se trouvait anciennement là où passe maintenant la route vers Boyéka et où plus tard a été établis la plantation d'essai de palmiers *Elaeis*, pas loin de l'actuel cimetière de la ville. Plus tard ils ont déménagé vers où ils habitent à présent, en partie sur les terres de Boyéka et sur celles de Bosótó (celles-ci du côté de la ville), la limite se trouvant là où a été bâtie la chapelle en briques. À côté se trouve une partie des terres de Boléka, à proximité de la source Is'Ikwáta, sur la terre Ekokombé (cf. A.3). Mais le jémbó (dépression arrondie sur

terre ferme) se trouve sur la propriété de Boyéka. Sur l'historique de ces terres on reviendra au Ch. VI.

Le nom Lifumba donné à ce village provient, dit-on, du fait que les premiers esclaves établis là par leurs maîtres pour travailler la terre en vue d'augmenter la production vivrière (cf. ci-après VI) étaient originaires d'un groupement portant le même nom, très probablement un des Lifumba du bassin de la "Lulonga-Maringa".

Le village Boángí situé entre le marais Bamélémpoka et la petite pointe marécageuse que traverse le chemin vers Bokála a simplement pris le nom du village des maîtres Bolóki, limitrophe des Boyéka. Outre les premiers occupants leur nombre a été accru par les quelques esclaves survivants de Bolómbó après la dévastation de ce village (cf. ci-devant 3). A présent il n'y reste que de rares individus, la dépopulation progressant là comme à Lifumba (et à Bokála).

L'endroit où ils sont fixés fait partie du domaine Ekókombé (cf. ci-devant A.3 et VI).

C. BOKALA

1. Les Composantes

Ce village établi près de la mission de Bamanya sur la route de Mbándáká, à la bifurcation vers Lolifa, est composé de 3 clans exogamiques :

- (1) Bokála proprement dit ou Baseká Efeté (47) ;
- (2) Bonsólé comprenant trois familles : Batónjwaka, Jwafa et Efúnda ;
- (3) Wǎngatá composé de Bongamba et Bolómbó (homonyme d'un groupe Bolóki (B.1.)).

(1) Bokála au sens strict n'est plus représenté que par des descendants de neveux, d'alliés, de clients, d'adoptés, etc. Dans ce sens on m'a cité comme bána bá bibúnanyí (enfants de soeurs) : Mbóó-lokola, Bosám-báende, Bosísé, Bontongú, Isémélé Bolembó, etc.,

voire des membres des groupes Wāngatá (Bonkolé) et Bónsólé (Ntangé, Mpóngó).

(2) L'ancêtre du groupe Bónsólé, Jwafa avait capturé Jěmá, fille de Mpóngó ăa Mbólókó de Boyela (près de Nkombo) -les détails de cet événement ne se trouvent pas dans mes fiches. Le père ayant appris que Jwafa voulait prendre sa captive pour épouse s'opposa au mariage d'une esclave, il n'admettait qu'un mariage en règle entre personnes libres. Il porta donc à son gendre force cadeaux : animaux domestiques à titre de contre-dot (nkómí) et deux autres de ses filles au rang de bibísá (48). Ainsi Jwafa épousa les trois soeurs : Jěmá mère de Yela et grand'mère de Batónjwaka, Bompěmbé mère de Bokonda et grand'mère de Jwafa, Bálelampungá mère de Efúnda.

A remarquer ici un détail de grande importance juridique : le fils de la deuxième femme étant né avant celui de la première épouse est l'aîné de fait et sa descendance a conservé la primauté, nonobstant le statut de la mère (48). Les informateurs ajoutaient que ces faits se sont passés pendant qu'ils habitaient encore avec les Ifekó et que c'est pour cela que le léopard est porté dans cette famille.

L'ensemble des trois lignées se nomme également Basékó Jwafa, de sorte que ce nom est ambigu.

Une partie de cette descendance est demeurée sous ce même nom dans le clan Lolungu d'Ifekó dont ils sont une branche émigrée.

Les fils de Mpóngó et de Bolingo des B. Efúnda (Ntangé Liévin et Mpóngó Liévin) ont suivi à Bokéla la soeur puînée de leur mère qui était l'une des nombreuses épouses de Bompéndélóngo (senior) de la lignée Jwafa (cf. généalogie).

(3) De chacune des deux familles Wāngatá j'ai connu un survivant âgé : Bonkolé Stéphane pour Bolombó, Baenděnsi Pius pour Bongamba (ces deux personnages ont été cités déjà plus d'une fois avec leurs informations précieuses). Aucun d'eux n'a laissé de fils, le second

seulement une fille, dont les descendants sont dispersés dans les villes. Ainsi ces lignées sont éteintes juridiquement, mais on s'y réfère encore par le truchement de leurs anciens clients et esclaves.

Ainsi on cite le cas suivant : Inkalá fille d'Ejím' Ilémbú et de Nkanga (soeur d'Engásá et fille de Batónjwaka) envoya à son oncle maternel Engásá un esclave obtenu grâce à son mariage avec un homme d'Inganda.

Un autre exemple (noté 27.9.1953) : Un esclave de Katam (Joseph), petit-fils de Batónjwaka par sa mère, était à force d'initiative et de travail parvenu à amasser la dot pour épouser Nsongó. Cette femme avait un fils qui fut adopté chez les Bokála de même que son fils, héritier de ses droits d'usufruit du sol (décédé depuis).

Après l'indépendance un groupe de pygmoïdes est venu s'adjoindre ; ce sont des anciens travailleurs de la mission et d'entreprises européennes.

2. Localisation

Lors de l'arrivée des premiers missionnaires catholiques à Bamanya (en 1895) le village de Bokála tel qu'il est décrit ci-devant était attenant à Bamanya (on l'appelait aussi Bokála w'ámánya) comme prolongation de la rue, la limite étant concrétisée par un gros kapokier que j'ai encore connu, à environ 500 m. du port, au milieu du village de la mission. A la hauteur de l'église actuelle la rue faisait une courbe vers le Nord et les habitations s'étendaient jusqu'au couvent des soeurs. Un grand bokangá (Amphimes), se trouvant plus ou moins à la hauteur du choeur de l'église, et qui n'a disparu qu'abattu par une tornade vers 1953, était issu d'un pieu de la maison du chef, voilà ce que m'a raconté le notable Bonkolé petit-fils de ce patriarche.

Ce notable, capita de Bokála, m'a raconté (31.1.1954) que la construction en question était l'ingomba (maison de réception) de son grand-père maternel -j'ai

oublié de noter son nom- et que sa mère y avait été enterrée. Lui-même n'a plus connu ce grand-père, car celui-ci est mort quand Bonkolé était encore un bébé, peu de temps après la fondation de la mission. C'est ce même patriarche qui avait fait vider la maison d'une de ses femmes -en face de l'ingómba- pour servir de logement provisoire aux missionnaires. Tout cela l'informateur l'a appris de ses tantes paternelles, son père étant mort jeune avant d'avoir pu tout lui raconter.

Peu à peu les Bokála se sont éloignés de la mission dont ils gênaient la tranquillité et l'extension agricole. Ils se sont fixés près du marais Bonkósá où se trouvent encore de hauts palmiers Elaeis montrant les anciens emplacements à la hauteur des sources des ruisseaux Bekolongo et Ibebola. Après la construction de la route carrossable ils s'y sont déplacés.

Le même Bonkolé racontait que la limite avec les Bolóki se trouvait entre eux et la ferme de Bolombó. Bongóta Louis et Éfɛlɔ Léo ajoutaient : un peu au-delà du gros arbre bondéngé (Annonidium) où Emeka Paul avait ses champs (1954). Le chemin à partir du nouvel emplacement, après le départ de Bamanya, passait derrière l'actuel village et la maison de Bokétú (16.5. 1954) ; de là on laissait sur la gauche le petit marais, puis le sentier se situait plus ou moins là où se trouve l'actuelle bretelle vers la ferme. Ensuite il traversait le ruisseau Ioko ; au-delà se trouvait la bifurcation : à gauche vers Boyéka, à droite vers Boángi. Cette bifurcation était appelée Baása parce que c'est là que furent enfouis les cordons ombilicaux des jumeaux de Nsóno, femme de Bosanga Nkálóki des Boángi. L'informateur complétait que le terrain acheté par Bombílo se trouvait à gauche du sentier, serré contre le petit marais.

Il ajouta comme parenthèse que près de ce sentier, derrière la maison de Bokétú précité, se trouvait la tombe d'une femme décédée en chemin. Le nommé Bongóta avait aidé à l'enterrement. En ces temps la mission était déjà établie à Bamanya.

3. Histoire

L'histoire traditionnelle tient que le plus vieux noyau de Bokála, tel que se présente ce village actuellement, est formé par les trois familles Bonsólé. Selon Bonkolé ils vinrent par Ifekó. Ils avaient d'autant plus de facilité de s'établir qu'une famille de Bamanya, Ikenda, était apparentée au grand groupement Bonsólé.

Dans la migration de ces trois familles Bonsólé un point ne m'est pas clair. Sont-ils venus tous en même temps ? La documentation ne fait pas de distinction. Mais d'autre part, vu les généalogies, j'ai l'impression que le groupe Efúnda est venu plus tard que les deux autres déjà installés près de Bamanya (ci-devant en l'au sujet des fils de Mpóngó venu rejoindre leur tante).

Les deux lignées Wǎngatá étaient apparentées aux Bompánga d'Ifekó et alliées aux Bonsólé. A leur arrivée près de Bamanya les familles Bonsólé déjà installées "leur cédèrent une partie du terrain et fixèrent les limites" comme s'exprimait Bonkolé le 31.1.54.

Selon Ngombo Benoît d'Ifekó le groupement Bokála au sens strict (1) étaient esclaves des Wǎngatá. Ils habitaient jadis derrière l'agglomération de Bongónjó, au lieu-dit Ikóetámá. A cause d'une bataille pour laquelle ils devaient payer une indemnisation de mort d'homme (mbálaka) ils s'enfuirent pour se réfugier auprès des Bonsólé qui leur cédèrent la terre Belaká d'Ionda, à côté du marais Bamélémpeka ; elle est demeurée leur domaine, comme l'expliquait Bonkolé (20.9.53).

4. Les domaines fonciers

La situation n'est pas entièrement claire, tant à cause de l'extinction de certaines familles dans la ligne directe, que par la cession de parties à la Mission de Bamanya. Pourtant je crois pouvoir présenter un tableau relativement objectif :

a. Les familles Wǎngatá possédaient le terrain Byómbó,

entre l'Ik&ji yǎ'Bá (ruisselet du palmier), la pointe occidentale du marais Ikǎkají et la route vers la ville. Cette terre était divisée en deux moitiés sensiblement égales selon une ligne Nord-Sud, la partie occidentale pour Bongamba, l'orientale pour Bólombó. Ce terrain a été cédé en entier à la mission.

La petite forêt Bensege -une autre, du même nom mais plus grande, a été signalée ci-devant en B. 4- est située entre la source du marais-ruisseau Bót&ko, l'Ik&ji yǎ'bá et une ligne approximative joignant ces deux points. Elle touche ainsi au terrain B&k&ng&lk&. Elle est la propriété indivise des deux lignées Wǎngat&. A peu près la moitié de cette forêt a été englobée dans le terrain de la mission.

b. La propriété des B&ns&lé consiste dans la terre B&k&ng&lk& située entre d'un côté les marais des ruisseaux Bekolongo et Bonk&sá, de l'autre la terre By&mb& (ci-devant a.) ; la partie septentrionale comprend les habitations de Bokála. Chacune des trois lignées possède une partie du terrain, avec des limites précises. A présent une grande partie est occupée par les pâturages de la mission, ses bâtiments, les écoles, etc. Aux anciens propriétaires reste l'extrémité méridionale, les bords du marais et le site du village avec ses abords, de part et d'autre des maisons.

Enfin la forêt B&sk& appartient à la famille de Bat&njw&ke des B&ns&lé. Elle se trouve d'une part entre le petit marais qui sépare Bokála et Bo&ngí de l'intérieur, d'autre part la ferme de Bólombó et le chemin qui y mène, la limite méridionale étant constituée par le marais Bót&ko. Cette terre a fait l'objet de tractations financières. Il en est donc question en VI.

c. Bokála proprement dit avait reçu des premiers occupants (b.) la forêt Bel&k& l'Ionda, entre le marais B&m&lémp&ka et la terre B&k&ng&lk& nommée ci-devant (b.).

Il convient pourtant d'ajouter que selon une de mes fiches ce terrain appartiendrait à E&le, de la lignée Jw&fa de B&ns&lé (b.). La situation n'est pas tout à

fait claire. Il faudrait entreprendre une nouvelle enquête pour voir si les droits d'Eale ne proviennent pas de relations de parenté oblique ou d'alliance.

Entre les marais Ikăkají et Botěko et Ikěji yă'Bá et la terre Byōmbō (cf. ci-devant a.) se trouve la forêt Byōmálá. Mes fiches la donnent comme propriété de Bokála indistinctement, mais il est probable qu'il s'agit des familles Wăngatá puisqu'elles sont limitrophes. Seule la partie nord leur appartient, le sud étant la propriété de Ntómá. Mais là encore aucune distinction n'étant faite, on peut l'attribuer à Bamanya, Ntóm'é'aála s'en trouvant séparé par le grand marais Botěko. En revanche on cite comme limite entre les Ntómá et l'autre propriétaire, Bokála, le puits d'eau nommé d'après Is'éa Yanga, originaire des Ngombé et esclave de Ntómá. Ce qui pourrait suggérer comme propriétaire Ntóm'é'aála (éteint, cf. B.3 et 4).

Quoiqu'il en soit la limite générale entre Bokála et Ntómá est décrite comme suivant plus ou moins le chemin qui mène à Lolifa. Comme limite avec ce dernier groupement on indique la bifurcation du chemin en direction des deux divisions de Lolifa.

Terminons en rappelant que la délimitation précise des propriétés foncières et la conscience des droits réciproques n'empêchaient pas les lignées de s'entendre pour l'occupation usagère de l'une ou l'autre partie. Ainsi Eale propriétaire du domaine Belaké l'Ionda laissa y établir des champs par des membres d'autres groupes ; tel Mpóngó des B. Efúnda. Ces faits peuvent conduire à des confusions dans l'esprit d'étrangers, et également dans les informations données aux enquêteurs.

D. Losakanyi

La tradition unanime des Ntómá tient que leurs ancêtres, après avoir passé la rivière avec l'aide des Riverains Mboko en venant des régions de l'Ikelemba, ont trouvé une population appelée Losakanyi. Je n'ai pu trouver parmi la descendance vivant actuellement

ici personne qui ait encore connu quelqu'un qui avait participé à cette migration. Quoique certaines informations disent que leurs ancêtres ont chassé les Losakanyi, il appert de l'ensemble des récits que les occupants antérieurs en se rendant compte de la multitude des nouveaux-venus se sont retirés sans résistance vers le Sud, où ils ont trouvé place entre le lac "Tumba" ou de "Bikoro" et le Fleuve Zaïre, à l'intérieur des Ilebo (Irebu) et du groupe Ngombé des Elsku (cf. ci-devant IV. B).

Tous les informateurs s'accordent aussi pour attribuer à ces Losakanyi les nombreux tas de scories, déchets des fonderies de fer, industrie qui était la grande spécialité de cette tribu. Ces scories abondent particulièrement à la mission de Bamanya, à la ferme de Bolombó, aux environs de l'école vétérinaire (bifurcation de la route vers Boyéka), chez les Injóló, enfin aux anciens emplacements de Bokóto à la rive de l'ancien port d'Eala à l'extrémité d'amont (49).

Au départ des Losakanyi certains éléments sont demeurés, surtout grâce aux mariages contractés avec les Bolóki ou avec les nouveaux arrivés. On cite e.a. le clan Elélé des Lofósola (Injóló), deux personnes vivant avec les Wángatá w'âjikó, feu l'ancien catéchiste - puis capita- de Boyéka Nsáká Eugène.

La forêt où a été établie la mission de Flandria-Botéka s'appelait Losakanyi. Et à Bamanya et environs les scories portent le nom besakanyi. Tout cela confirme nettement la tradition.

En outre les vestiges demeurent dans les langues des Losakanyi d'une part et des Bolóki d'autre part. Les similitudes sont telles qu'on peut bien admettre que les Bolóki ont été acculturés par leurs voisins Losakanyi, avec lesquels ils ont été en rapport plus longtemps qu'avec leurs successeurs Ntombá, dont l'influence linguistique est bien moindre, donc de durée plus courte.

Le nom de cette tribu émigrée, encore très bien connu, est écrit ici tel qu'il est prononcé dans les parages

de Mbándáká et plus à l'intérieur vers l'Est. J'ignore l'origine des graphies Losankani et Lusankani (50). Il est probable que c'est la prononciation de leurs voisins Riverains (Elsku ou Bobangi). Le Lusankani de Van der Kerken (Ethnie Mongo, p. 331.634) peut avoir la même origine avec l'erreur commune des Européens de l'époque coloniale, confondant u et o (et cela malgré sa note pertinente o.c. p.330).

VI. TRANSFERTS DE PROPRIETES FONCIERES

A. Généralités

A la fin du chapitre II une brève mention a été faite de transferts de propriétés foncières dans les parages de Mbándáká. Comme cette pratique est contraire aux coutumes telles qu'elles sont décrites par les spécialistes, surtout en vue du principe de l'inaliénabilité des terres, il me semble valoir la peine d'entrer dans les détails de la réalité selon les informations recueillies sur place.

Dans Le Mariage des Nkundó p. 152 on lit qu'à titre de nkómí pour le mariage on transférerait des domaines de pêche, voire des palmeraies, "mais jamais de terres ou forêts". Cette observation correspond à la situation connue à cette époque dans les tribus étudiées alors.

On peut voir là un début de relâchement de la règle rigoureuse de l'inaliénabilité des propriétés claniques et familiales. L'évolution de cette tendance a été accélérée dans les environs de Mbándáká.

Quoique rarissimes, les transferts de propriétés foncières y sont attestés par les traditions. Les motifs cités sont : contredot du mariage nommée nkómí, cession gracieuse comme cadeau d'alliance matrimoniale, besoin suprême de valeurs pour affaires de justice, détresse extrême. On raconte que les cas se multipliaient pendant la campagne du caoutchouc à l'époque de l'Etat Indépendant (tel le cas cité ci-devant).

Les cas historiques d'acquisitions frauduleuses ou d'usurpations sont connus, mais ils se situent aux époques de conquêtes, de troubles, de migrations. Les Mbándáká se sont plus d'une fois heurtés aux Ifekó pour des disputes de terrains (cf. V.A.3) (51).

L'importance de cette évolution sociale et juridique me paraît justifier le rappel de ces faits, tout en ajoutant certains renseignements nouveaux.

B. Cas Historiques

1. Un patriarche de Ifekó - Lolungu, Ejím'Ondofí is' é'Eanga (52), a remis à titre de contredot pour sa femme Ikwâta au père de celle-ci, Malomalo is'Ikwâta, une partie de la terre Ekokombe (cf. V.A.3), située derrière la maison en dur de Ikomo (Jos), inoccupée depuis de longues années, plus ou moins en face de la bifurcation vers Boyéka. Comme ce Malomalo était esclave d'Ikomo á Mpoké de Boléke, père de Bónkónjé Cyprien, on dit parfois que ce transfert a été fait à lui, le maître. Pareillement au lieu de Bondofí on cite aussi son père Bokonda Ngoló. L'esclave s'établit sur cette terre, tandis que le maître demeurait à Boléke. Un puits d'eau derrière le village de Lifumba sur le bord de Bamélémpaka porte encore le nom d'Is'Ikwâta (déjà cité V.B.4).

2. Mpongo éa Mbólókó de Boyéla (nommé déjà ci-devant V.C.1) ne pouvant vivre loin de ses filles (voir l.c) alla habiter avec les Bosótó. Possédant beaucoup d'esclaves il demanda pour eux à son gendre Jwafa et au fils de celui-ci Bokonda un terrain dans la forêt Ekokombe entre l'actuelle route vers Boyeka et le marais Bamélémpaka. Ce qui lui fut accordé gracieusement ; le village Lifumba y est fixé (cf. V.A.6).

3. Bongóta Louis et Efelo Léo me racontaient (16.5. 1954) l'histoire d'encore une autre vente d'une partie de Boské par Bonyanga, fils de Batónjwaka et frère cadet d'Engésá, à un homme des Boángí, l'esclave Eale Lomamé is'éá Lombé - qu'ils nommaient leur père, j'ignore pourquoi. Cette partie de Boské est atte-

nante à l'extrémité des maisons de Bokála et touche d'autre part au petit marais qui les sépare de Boángí. Eale s'y rendait fréquemment pour la mise en valeur agricole en disant : "je me rends à Bamélémpaka" (le nom global du marais). Les informateurs disaient ignorer le prix payé. Mais Bonkolé Stéphane, déjà nommé, compléta : 3000 ngÉlo (fils de laiton de 10 cm, monnaie officielle de l'Etat Indépendant) (53).

4. Ce même historien raconte un autre cas au sujet du même Bonyanga qui a vendu une autre partie du domaine ancestral BòÈkÉ du patriarche Bombílo wă Èsòbèni de Boyéka, lignée Ikénjé. Ce terrain n'était pas grand, coïncé entre la pointe du marais Bamélémpaka et l'ancien sentier reliant Bokála à Bòlombó (voir ci-devant V.C.2). Comme prix payé on m'a cité mille ngÉlo (cf. ci-devant).

5. Dans l'affaire de Walo w'âfÈka il y a quelques points obscurs. Selon l'un, il était l'esclave d'foma, qui lui acheta un terrain pour faire des champs. Selon l'autre, son maître était ÈfÉlo, également des Boángí et c'était l'esclave qui acheta le terrain.

Cette terre fait partie du domaine BòÈkÉ de Bokála (cf. ci-devant V.C.4). Mais les deux traditions coïncident sur le nom du vendeur : Lokálí des Bòlombó. Cela inclut que cette terre se trouvait derrière la maison du catéchiste Yâmpálá de Boángí intérieur ; elle fait donc partie d'ÈkòkòmbÈ, habituellement reconnu comme appartenant à Ifekó-Lolungu. Pour concilier ce dernier point et l'identité coutumière du vendeur, il faut admettre que cette partie du domaine ÈkòkòmbÈ appartenait à Bòlombó ou bien que ce groupement Bolóki l'avait précédemment acquis de Lolungu. Sur l'essence de ce cas, à part donc les détails ambigus, il y a concordance entre les informateurs principaux : Batúli de Bòlombó et Bonkolé de Bokála.

6. Boningó, communément appelée de son titre honorifique Ekót'Oningó nyang'é Iluó (54), originaire du lignage Bokwango de Boyéka, épouse du notable Yóolo de Bonsómbé (Bolóki), était renommée comme une femme extrêmement riche, possédant beaucoup d'esclaves

(la source de sa richesse n'est inconnue). Afin d'obtenir des terres pour les champs de ses esclaves elle acheta à Ejím'Okonda (déjà nommé) une partie des terres de Lolungu au-delà du marais Bamélémpaka (qui désormais a fait limite), là où se trouve l'actuel Boángí à la bifurcation Bamanya-Bolombó, entre ce marais, le domaine de Bolombó et la forêt Boské. Batúli n'a prétendu que ce terrain avait toujours appartenu aux Bolóki. Mais le capita Nsáká donne raison à Bonkolé qui se range derrière la version exposée ici. Nsáká avait encore connu Boningó qui était très vieille lorsqu'il était un jeune garçon. Il l'appelait mère. Car son père Lobéngí était le frère cadet de Yólo.

7. Un cas d'achat individuel est raconté au sujet de Nkóta, père de l'informateur Bokilimba Wǐjima Pius des Inkole-Jómoto. Ce notable a acheté pour cinq hottes de caoutchouc le terrain Békólóngo, partie de la forêt Babyakálá propriété des Bonsómbé (55). Ceci se passait à l'époque de l'Etat Indépendant, le défaut de livrer la quantité imposée de caoutchouc étant puni très sévèrement.

8. Un autre homme d'Inkole, Indoó, grand notable avec un harem très étendu, avait aussi des champs dans la forêt Bafake de Lolungu. Sa fille, Ifotó Talésa, mariée à Bokála, vivait encore à l'époque de cette communication (24.10.1957). Mais ici mes documents ne relatent pas la manière et les conditions de l'acquisition.

C. Contestations

Dans les années 50 la question des cessions de terres a fait surface. La jeune génération se sentant ça et là à l'étroit soumit des cas à l'administration territoriale. Celle-ci tranchait selon ses conceptions de la propriété foncière. Les conclusions sont loin d'être claires. Un cas soulevé par Bokála devant l'administrateur et le chef Bongésé fut tranché en faveur de Boángí, selon Bonkolé. Mais Nsáká raconta qu'il s'agissait là plutôt de fixer la limite entre Bolóki et Ntómbe, au carrefour où plus tard fut établi le

nouveau cimetière de la ville. Mais ce même capitaine Nsáká ajouta (février 1954) que la vente des terrains avait été pleinement légale et juste devant la coutume.

Les traditions font cas également de disputes pour les terres qui appartiennent aux voisins ; voire de déplacements criminels des bornes.

Vis-à-vis des clients et adoptés, quoique leurs titres soient parfaitement valables, les propriétaires originaux osent mettre en question leurs droits réels. Et non seulement à l'égard de ces "étrangers" mais aussi contre de véritables parents, tels que les neveux fils de soeur qu'en droit ils doivent traiter comme "pères". Ce sont là des effets de sauts d'humeur ou de violente colère : "Rentre chez toi ! Qu'as-tu à faire ici ?" N'empêche que ces insultes peuvent causer des brouilles très graves. D'autant que parfois on ne se gêne pas de citer un proverbe comme Nsósó áfóéke nsamb'ifé le coq ne chante pas sur deux toits, rappelant son origine étrangère.

Devant ces phénomènes il convient de faire la part de la passion, au lieu d'en tirer des arguments contre le droit.

VII. ETYMOLOGIE

L'étymologie des noms propres (personnes, tribus, topographie, etc.) est très difficile dans l'absence de documents écrits permettant de retracer l'histoire. Même des noms archicommuns se soustraient à une explication valable. Pour d'autres on peut proposer une étymologie, pourvu qu'elle concorde avec la linguistique, spécialement dans le domaine de la phonologie et de la tonalité et qu'il n'y ait pas d'objection dans les faits constatables.

Le cas de Mbándáká n'est pas obvie. Toutefois on pourrait proposer la dérivation du radical verbal -bánd- (empêtrer, garrotter). Ce pourrait être en rapport avec l'état de bonkita dont il a été question plus haut en IV.A.1. Cette hypothèse est donc valable.

Cependant on aimerait avoir une confirmation dans le chef des trois homonymes, mais pour cela je n'ai aucune donnée.

Quant aux sections, voici celles dont le nom ne fait aucune difficulté : Bolóko wă Nsámhá (déjà expliqué plus haut), Ekómbé (ensemble de lianes Haumania), Inkole (se référant à l'arbre bonkole Bankôia alata).

Pour les autres je ne connais aucun rapport ; seulement les noms Jingunda et Lotákemela se retrouvent ailleurs en pays môngo peut-être pourrait-on découvrir là un rapport, le premier avec longunda (fierté), le second avec le verbe -tákem- (être placé en face, affronter).

Pour les noms autres que ceux des Mbándáká on peut mettre un rapport entre Bôngoi et le léopard (nkoi, mais ancien nom ngoi ; bôngoi est la ceinture faite dans sa fourrure et symbole d'autorité). Mais Bolóki, Éleku, Nkóle, Baséngó me sont inexplicables. Boyéla, Mbata, Mbúla sont des noms de personnes.

Quant aux voisins, voici ceux dont les noms offrent une possibilité d'étymologie plausible.

Bekakalaka : palmiers vieux et hauts.

Bilóngó : peut être en rapport avec elóngó résine, et l'arbre résineux bolóngó, d'où ensemble de ces arbres.

Bokungú : arbre Piptadeniastrum (ou personne).

Bompánga : animal domestique ou victime de sacrifice.

Bosanga : peut être en rapport avec esanga forêt,

Boléke : peut signifier volée d'oiseaux lóléke pl. ndéke, quoique le terme dans le langage journalier ait le préfixe e : eléke nom porté par plusieurs groupements.

Bolombó : est l'homonyme du terme pour : queue de sanglier.

Ekonda : semble bien en rapport avec ukonda forêt sur terre ferme.

Embélé : arbre *Cynometra sessiliflora*.

Etbonjóló : signifie littéralement forte virilité ou lignage masculin fort.

Ifekó : peut être un dérivé du verbe -fekw- avoir besoin de.

Ikatǎnkǎi : est clairement le composé de ikata main, patte de devant et nkǎi léopard.

Injóló : se rapporte naturellement à l'arbre bonjóló Combretodendron.

Lifumba : ce nom très répandu nous renvoie à la fourmi de même nom : *Dorylus*.

Lolifa : selon le nom au gong serait en rapport avec le verbe -lif- fermer, ici : empêcher le passage.

Mbǎkǎ : se réfère soit aux pierres soit (moins probablement) aux glaçons de la grêle.

On le voit, la moisson est plutôt maigre ; la majorité demeure inexplicquée.

Dans tout le pays MÓngo, généralement parlant, il existe un certain nombre de noms ethniques explicable. On en trouve l'origine dans des noms de personnes (Bonjoli, Bompémbé), d'arbres (Boálá, Losenge, Bokungú), d'animaux (Eléma, Bongale, Bǎnkéma, mais les deux derniers peuvent aussi venir de noms de personnes) (56), de sites (Wíjileko, Ifoku). Mais pour la grande majorité l'étymologie m'échappe.

On peut en dire autant pour les noms des cours d'eau. Ceux qui se trouvent dans ces pages sont expliqués ci-après là où cela me paraît possible. Forêts et domaines fonciers portent souvent des noms d'arbres ou d'autres végétaux.

CONCLUSIONS

1. La Segmentation

La situation foncière des Mbándáká-Inkole et de Bokála

peut servir d'illustration à la segmentation progressive des lignages dans les tribus M'ngó. Le ménage de l'ancêtre, unique par nature, a donné naissance dans le cours de décennies -peut-être de siècles- à une multitude de clans ou familles autonomes. On peut les appeler états, tous petits soient-ils. Car ils sont aussi souverains, tout en conservant la conscience de leur origine commune et unique.

Les faits constatés dans ces groupes montrent encore que le fractionnement peut commencer par le partage des domaines fonciers entre lignages, menant peu à peu à la séparation complète (exogamie, souveraineté, etc.).

Cette tendance à la segmentation varie avec les situations locales et historiques, parmi lesquelles un élément important est la présence des épouses originaires principalement d'autres clans et donc porteuses d'intérêts étrangers, parfois nettement opposés.

C'est sans doute de cela que proviennent les cas cités de certains patriarches qui dans leurs dernières volontés avant de mourir, partageaient les terres en culture parmi leurs fils pour éviter qu'après leur mort on ne se les dispute au grand dommage pour la paix familiale. On comprend aisément que là encore il y a une amorce pour la segmentation.

2. L'Evolution du Droit

La description présentée de l'état socio-économique des populations de Mbándáké et environs montre qu'elles tiennent une position spéciale parmi les M'ngó. Cela se remarque particulièrement pour la propriété foncière. Ainsi les transferts des domaines en opposition avec le principe de l'inaliénabilité. Des cas historiques sont cités de femmes achetant des terres et les faisant cultiver par leurs esclaves (cas de Boningó : VI.B.6). Un esclave (Malomalo: VI.B.1) acquiert un terrain (57).

Tout cela sonne étrange dans l'ensemble de la litté-

rature ethnographique du Zaïre. Même si les cas sont limités, voire uniques, et malgré les contestations de certains transferts par des intéressés, il demeure indéniable que ces actions et situations sont généralement reconnues valides.

Les cas historiquement attestés sont rares, il est vrai. Mais leur existence est une réalité indiscutable. Ces deux faits suggèrent une évolution relativement récente. Elle peut s'expliquer par les situations locales à une époque déterminée. Ici je vois en premier lieu l'accumulation de richesses provenant des expéditions commerciales (ch. II) jointe à la multiplication des esclaves qui d'une part ont besoin de se nourrir et d'autre part constituent une excellente main-d'oeuvre agricole, et cela spécialement dans les champs.

Un autre élément explicatif se trouve dans la situation géographique au confluent de grands cours d'eau, qui est en même temps à l'origine des expéditions signalées.

Une société relativement isolée et donc plus ou moins figée mise en contact avec d'autres cultures subit inévitablement l'influence. Il me semble naturel qu'ainsi l'évolution déjà amorcée (cf. VI) a été accélérée à Mbândaká, même dans les transferts de propriétés foncières, transferts estimés généralement exclus dans le droit coutumier bantou.

Ce qui est attesté ici a pu se présenter encore ailleurs. Ici pas plus qu'ailleurs aucun principe de droit n'est immuable, même celui qu'on pourrait croire le plus fondé, voire sacré.

Je n'ai pas entendu expliquer l'inaliénabilité par un rapport avec les ancêtres protecteurs sévères, excepté un cas où un juge me dit que les ancêtres ne protègent pas les simples occupants ou usagers, mais uniquement les vrais propriétaires du sol, dans lequel ils sont censés continuer leur existence de mânes (notons que le juge peut avoir été influencé par les conceptions des Européens, j'ai des indices pour le penser dans d'autres domaines du droit).

D'ailleurs les domaines ont souvent changé de propriétaires par le fait des migrations et des conquêtes ; les cas historiques abondent dans les traditions.

==+==+==+==+==+==+==+==+==+==+

NOTES

- (1) Pour la situation voir la carte Vangele publiée en annexe dans C. Coquilhat, Sur le Haut Congo, Lebègue, Paris 1888, et reproduite dans Annales Aequatoria 1 (1980) p. 212. Pour les Eléku, voir plus loin IV. B.
- (2) Bonkèna n'est pas le nom d'un groupement humain, mais celui d'un lieu topographique. Chaque lieu de marché des Móngo a un nom propre. Les marchés se tenaient hebdomadairement près d'un village riverain.
- (3) Plus de détails sont donnés plus loin en IV.A.3.
- (4) Etóo est le nom générique de la descendance par un homme par opposition à la descendance par une femme, d'où le terme jómoto ; cf. Dictionnaire Lomongo, Tervuren 1957 p. 620 (fig.) et 899 ; (abréviation : Dict.) : La Société Politique Nkundo, dans Etudes Zaïroises 1974 n° 2 p. 85-107.
- (5) Pour les noms des terres et leur étymologie, voir VII et annexe. Signalons ici, une fois pour toutes, que dans l'état topographique actuel, il est devenu pratiquement impossible de préciser dans les détails les limites entre les propriétés foncières et les emplacements des habitants, à part un ou l'autre cas exceptionnels. Nous devons donc nous borner à des indications de nature générale.

- (6) Contrairement au groupe jómoto, pourtant apparenté biologiquement.
- (7) Probable, car partout dans la cuvette les traditions des deux côtés affirment l'antériorité des Riverains, situation très naturelle vu l'état hydrographique du pays.
- (8) Cf. note 2 et mon : Les Móngo. Aperçu général, Tervuren 1961, p. 11.
- (9) Plus de détails se trouvent dans mon article : Anciennes relations commerciales à l'Equateur, dans Enquêtes et Documents d'Histoire Africaine (Louvain-la-Neuve) 2(1977) 31-50.
- (10) G. VAN DER KERKEN, L'Ethnie Móngo, Volume I, planche XXXI, n° 140 (Mémoires de l'IRCB, Sciences morales et politiques, XIII, 2), Bruxelles 1944 (Abréviation : Ethnie móngo).
- (11) Voir G. HULSTAERT, Les cercueils anthropomorphes, Aequatoria 23 (1960) 121-129.
- (12) Sur le Haut Congo, p. 146.
- (13) Plus de détails voir Bibliographie en note 9, p. 58.
- (14) Cf. E. BOELAERT, Les expéditions commerciales à l'Equateur, Bulletin de l'ARSOM, N.S. 2 (1956) 2, 204. Il s'agit de témoignages de congolais enregistrés ou notés par E. Boelaert. Le numéro renvoie à la documentation conservée parmi les Papiers Boelaert.
- (15) Ibidem, p. 209 qui cite F. CATTIER, Etude sur la situation de l'Etat Indépendant du Congo, F. Larcier, Bruxelles 1906, p. 261.
- (16) Ibidem, p. 205.
- (17) Leurs voisins Bobangi en faisaient de même, de sorte que le même auteur pouvait ajouter (l.c. : "L'étude des villages Bobangi démontre clairement que la peuplade aurait disparu depuis des décades si elle ne s'était maintenue par l'adoption

"de ces esclaves et de leurs descendants". Par ses propres communications je sais que le P. Boelaert a basé l'étude mentionnée sur une visite pastorale dans tous les villages du bas Ubangi entre l'embouchure et le confluent de la Ngiri, en 1938. Il n'a plus trouvé d'individus Bobangi purs, rien que des descendants d'anciens esclaves MÓngo parfaitement acculturés Bobangi. Il convient de remarquer que l'étude en question se limitait à cette section septentrionale extrême de la tribu. Mon confrère n'avait fait aucune recherche dans la majeure partie (méridionale, le long du Fleuve). Il ne faut donc pas généraliser la conclusion en l'étendant à la totalité des Bobangi. On peut rapprocher les indications dans l'ouvrage de Whitehead sur la langue Bobangi, où se trouvent quelques allusions à la présence de nombreux ex-esclaves MÓngo (cf. s.v. Nyambe, God).

- (18) Parmi eux principalement Bokilimba Wĩjima (Pius) (né 1899, décédé 1979) qui était l'un des plus actifs informateurs pour tout ce qui a trait aux Mbándáká Inkole. Sa soeur Bonkósi était renommée comme historienne traditionnelle. Elle a communiqué beaucoup de renseignements à son frère. Le texte intégral a été publié et annoté dans Annales Aequatoria 4 (1983) 166-171.
- (19) Les documents ajoutent que le gouvernement a indemnisé les habitants pour les maisons qu'ils devaient abandonner.
- (20) Le terme communément employé pour désigner un domaine foncier est le même que pour forêt sur terre ferme : ngonda ou bokonda, deux mots en rapport avec la même racine -kond- qui a produit une multitude de dérivés : ng et k se valent dans la phonologie dialectale MÓngo.
- (21) Tout porte à croire qu'il s'agit de la variole, dont il est encore question plus loin V.B.2.

- (22) Nos archives contiennent un volumineux dossier sur les litiges entre l'administration coloniale et Mr Bokilimba Wijima. Le Père Gustaaf Hulstaert, en tant que membre de la Commission pour la protection des indigènes, servait d'intermédiaire.
- (23) On entend aussi Bafeka la Sumba (ce qui peut être bien : l'asumba). C'est la variété phonétique pour le village homonyme des Wängatá proches d'Ingende.
- (24) Pour ce terme et ce qu'il exprime dans la société on peut voir : G. HULSTAERT, Le mariage des Nkundo, Mémoires de l'IRCB, Bruxelles 1937, p. 164-168.
- (25) Directement - personnellement ou par l'intermédiaire d'un descendant.
- (26) G. HULSTAERT, Proverbes Môngo, Tervuren 1958, n° 776.
- (27) Cf. mon étude dans Etudes Zaïroises citée en note (4).
- (28) Ibidem.
- (29) Sur le Haut Congo, p. 146.
- (30) Voir L.B. DE BOECK, La tonologie des parlers bantous du Nord-Ouest du Congo Belge, dans : Bulletin de l'I.R.C.B., 22 (1951) 903 ; et : Idem Contribution à l'Atlas linguistique du Congo Belge, (Mémoires de l'I.R.C.B., Sciences morales et politiques 29 (1953), 3, p. 63.
- (31) Les numéros renvoient à la documentation dialectale conservée à Bamanya par le Père G. Hulstaert. Voir aussi A. DE ROP, Bibliographie over de Môngo, Bruxelles 1956, p. 75 (Mém. de l'I.R.S.C. Sciences morales et politiques VIII, 2).
- (32) G. HULSTAERT, les cercueils des Elsku, Aequatoria 22 (1959) 11-15.
- (33) Tout comme le pratiquent les ngombé d'entre Ruki

et Ikelemba.

- (34) Voir à ce sujet : Fr POPPE, Les Elsku de la moyenne Tshuapa, Aequatoria 3 (1940) 114-115.
- (35) Sur ces deux tribus soeurs beaucoup a été publié, très tôt déjà par A. ENGELS, Les Wangata, dans : Revue Congolaise 1 (1910) 438 et 2 (1911) 26.107. 203.
- (36) On peut s'entendre ici sur l'origine de ces termes. Voir Mariage des Nkundo p. 368 et Dict. 758 au mot iáli et sur leur valeur pour la chasse et la guerre. Voir encore G. HULSTAERT, Gauche et droit dans les dialectes môngo, Orbis, Louvain, 23 (1974) 316-327.
- (37) Voir mon article cité en note 4, p. 89.
- (38) Sur le Haut Congo p. 144.
- (39) Texte conservé dans les Papiers Boelaert sous le n° 24 et 57.
- (40) Le nom Ntúlama est donné ci-devant à une femme. Comme il est rare on peut se demander s'il ne s'agit pas de la même personne et qu'il y a donc une confusion dans le récit.
- (41) Cf. Dict. p. 286 et mon Les Môngo. Aperçu général p. 42 - 43.
- (42) C. VON FRANCOIS : Die Erforschung des Tschuapa und Lulongo, Leipzig 1888, p. 102.
- (43) Le capita Bôsóló Louis de Bamanya (cf. V.B.1) raconte que les missionnaires ont été conduits à Bamanya en pirogue de Coquilhatville par deux membres de sa famille (Bokanda) ses oncles paternels Mbeló et Loleka. Son fils Jean a comme nom authentique en souvenir de ces deux oncles : Mbeló la Loleka.
- (44) Cf. mon article cité en note 9, p. 62.
- (45) Het Missiewerk (Westmalle) 1 (1904) 103-104.
- (46) Among Congo Cannibals, Londres 1913.

- (47) Les détails ont été exposés dans mon article cité en note (4).
- (48) Cf. Le mariage des Nkundo, p. 354.
- (49) La mission archéologique de l'université de Hambourg s'attache à l'étude de cette industrie. Elle a commencé des fouilles à Bamanya en 1982. Trois "hauts fourneaux" ont été mis à jour, répertoriés, étudiés. D'autres attendant l'expédition prochaine. Mais déjà les résultats sont d'un grand intérêt scientifique.
- (50) Cf. BOLESE F., Essai historique sur les Lusankani, dans : Aequatoria 23 (1960) 100. L'étymologie exposé dans cet article n'a pas de base scientifique.
- (51) G. HULSTAERT, Sur le droit foncier des Nkundo, Aequatoria 17 (1954) 58-66 où sont mentionnées quelques cas de cession proprement dites,
- (52) Dans ces parages on ajoute habituellement comme titre honorifique au nom propre le mot ejímo, forme dialectale de elímo (Dict. 546). Une branche du ruisseau Bonkósé porte son nom. Cf. Annexe I, B.
- (53) Singulier longélo, la valeur d'un fil pareil d'épaisseur et de longueur déterminées était fixée à 15 centimes.
- (54) Ekóta ; nom commun pour désigner une vieille femme, est un titre honorifique lorsqu'il précède le nom propre de la personne, à l'instar donc d'ejímo pour les hommes. L'addition du nom d'un enfant -de préférence une fille- renforce l'expression de l'estime. Ces épithètes ne sont jamais omises par celui qui veut être fidèle à la politesse coutumière. Dict. p. 523.
- (55) On parle parfois de Bafake. Or cette forêt est la propriété de Lolungu. Cette identification est fautive. Car le vendeur est toujours donné comme membre de Bonsómbé.

(56) G. HULSTAERT, Noms de personnes chez les Nkundo, Aequatoria 19 (1956) 91-102.

(57) Cf. mon article cité en note 51.

==+==+==+==+==+==+==+==+==+==

ANNEXE I

TOPOGRAPHIE

Bien des agglomérations (avec leurs emplacements) et des terres (domaines fonciers) se trouvent nommées et situées dans les pages qui précèdent. Des marais et cours d'eau se trouvent çà et là. Il peut être utile de donner ici la liste de ces deux éléments de la topographie locale : les terres et les marais avec leurs ruisseaux.

A. Les Domaines

Nom du domaine	Propriétaire	Réf. Article
Babyakálá (1)	Bonsómbé	V.A.3
Bafake °	Lolungu-Ifekó	V.A.3
Bakéngé18kÉ °	Bokála-Bonsólé	V.C.4
Belaká ° l'Ionda (2)	Bokála	V.C.4
Bensenge ° I	Bokála	V.C.4
Bensenge II a	Bolombó	V.B.4
Bensenge II b	Ntómb'é'aála	V.B.4
Besof °	Inkole-Jómoto	I
Bekólongo °	Inkole-Jómoto	I
Bofungá °	Inkole-Etóo	I
Bokondanjiká (3)	Inkole-Jómoto	I
Bompakama (4)	Ékómbé	III. D
Bongoló	Inkole-Jómoto	I

Nom du domaine	Propriétaire	Réf. Arti.
Boéke	Bokála	V.C.4
Bonkena	Ekombe	I
Byéngété	Boyéka	V.B.4
Byómálá	Bokála	V.C.4
Byómbó (5)	Bokála-Wängatá	V.C.4
Ekokombe (6)	Lolungu	V.A.3
Ekombe (6)	Ifekó	V.A.3
Ikăkají (7)	Bamanya	V.B.4
Ikété la longosa	Bosótó	V.B.4
Ikonda (8)	Ekombe	III.B
Ikongówasa (9)	Inkole-Jómoto	I
Lokukú (10)	Bonsómbé	V.A.3
Mbókólêke	Inkole-Jómoto	I

Notes étymologiques

- ° noms de végétaux
- (1) nom de marais (cf. B)
- (2) nom porté par plus d'un groupement
- (3) forêt aux noyaux palmistes
- (4) probablement nom de personne
- (5) espèce de fourmis venimeuse
- (6) peuplement de lianes Haumania
- (7) petit marais
- (8) diminutif de bokonda (forêt)
- (9) ikongó cancrelat, wasa léger
- (10) nom de marais
- (11) chemin vers Bolêke

B. Marais et Ruisseaux

Dans ces parages tout comme dans la Cuvette Centrale, du moins dans sa partie basse, la majeure partie des cours d'eau coulent dans un marais. En outre, rares sont les marais sans cours d'eau, rivière ou ruisseau. Les noms donnés ici s'appliquent donc tant aux marais

qu'aux ruisseaux.

E = étymologie

L = lieu où est situé le marais ou ruisseau

- Babyakálá L : entre le village Ifekó et l'ancien
aérodrome ; uni au Bekólongo il
forme le Lokukú.
- Bafokúntsaambo E : sept jeunes femmes qui écopent un
étang dans un conte.
L : près d'Ifekó, se jette dans l'Isá-
mbé.
- Balóngób'anto E : sang d'humains.
L : grand marécage entre Ifekó et Wǎn-
gatá ; origine de nombreux ruis-
seaux.
- Bamélɛmpaka E : arbrisseaux Thomandersia laurifolia
L : à des sources des deux côtés de
Lifumba et à côté de Boangi, se
jette dans le Bonkosa.
- Bekolongo E : arbre.
L : ruisseau dont la source est vers
la pointe N-O de la mission de Ba-
mánya ; il longe la terre ferme
pour se jeter dans l'Isámbe.
- Besof E : lianes Combretum.
L : derrière Inkole vers Eala, s'unit
à Botémaófânkɛɛɛ.
- Bekólongo L : prend sa source à l'ancien cime-
tière de la ville, à l'Est de l'an-
cien aérodrome, s'unit à Babyakálá
pour former Lokukú.
- Bolengu E : arbre Daniellia pynaertii.
L : dans le marais de Bonkósá, se jette
dans Isámbe.
- Bongoló L : entre l'abattoir et l'ancien poste
Météo ; s'unit à Botémaófânkɛɛɛ ;
coule sous la route vers Eala.

- Bonkósá** E : lokósá liane Manniophyton.
L : source à la ferme de Bolaka près de la bifurcation Mbándáké-Bamanya ; sépare la mission et l'aérodrome ; l'amont s'appelle Bokéli wă Yôkoya, l'aval Bokéli w'is'Éanga uni à Loólakaji se jette dans Isámbe.
- Bonkwânkwa** E : nkwá = excréments, parce que dit-on, le ruisseau servait d'égout pour les habitants Boyéla voisins.
L : entre la Regideso et le quartier Basokó et environs ; limites entre les clans Skombe et Inkole.
- Bosombá** E : fonderie de fer.
L : entre le chantier naval et le plateau de Boyéla avec parc T.P. et état-major. On dit que ce marais est la pointe (nsóngé) du suivant.
- Botémaófânkéle** E : ce nom est porté par plusieurs ruisseaux qui tous ont un débit minime mais gonflent démesurément après une forte pluie. On compare à un tempérament paisible mais qui excédé, éclate avec violence ; d'où le nom : coeur sans colère, mais si jamais il se fâche...
L : entre les quartiers de la ville (Ikongówasa, ex-Bruxelles, Camp de Police) avec le village Inkole et la route d'Eala d'un côté, et la Météo de l'autre, puis à l'Ouest entre le vieux quartier Bakusu et le nouveau Air-Zaïre. Ce marais est lié à Bosombá d'un côté et à Besoí de l'autre où il se jette dans la baie Ikéta du Ruki près du jardin botanique. Ainsi les eaux coulent dans l'une ou l'autre direction suivant le niveau du Zaïre et celui de son grand affluent.

- Bonkélé
 E : nkélé = palmeraie ; à cause du peuplement dense de palmiers élan-
 cés donnant de petits fruits au
 goût mauvais.
 L : grand ruisseau dont la source est
 en amont de Wāngatá w'ájikó dans
 le Balóngób'ánto ; baigne Bamanya
 et Lolifa avant de déboucher dans
 un chenal du Ruki.
- Bonkoto
 L : passe sous la route à l'entrée du
 Jardin d'Eala ; se joint à Bongoló
 - limite entre Mbándéká et Bolóki.
- Botéko
 E : le nom provient de l'arbre du même
 nom, Panda oleosa, qui se trouvait
 à sa source face à Bokála.
 L : séparant la ferme de Bolombó de
 la terre Byómálá et Bamanya.
- Ibebola
 L : petit ruisseau venant de l'ancien
 emplacement de Bokála au bord de
 Bonkósá ; se jette dans Bamélém-
 paka.
- Ibinja
 E : semble une appellation moderne se
 rapportant aux immigrés de la
 Ngiri.
 L : traversé par la route entre Boyéka
 et Bantoi.
- Ikǎkají
 E : diminutif de lokají marécage à
 raphia.
 L : marais de Bamanya ; sans cours
 d'eau, entre le village et le
 chemin de Lolifa.
- Ikéta
 L : est décrite comme une anse (bosoki)
 de la Ruki ; elle reçoit Botémaó-
 fánkélé, Bongoló etc..
- Ikeji yǎ'Bá
 E : ruisselet du palmier
 L : prend sa source sur la propriété
 de la mission à gauche de la route
 en venant de la ville ; s'unit à
 Botéko ; selon Batúli celui-ci

serait l'affluent d'amont de Iks-
ji yǎ'Bá qui portait ce nom jus-
qu'à son embouchure dans le Ruki.

Isámbe

L : sort du marais Balóngób'ânto,
coupe le chemin entre Ifekó et
Wǎngatá w'âjikó, environ à mi-che-
min entre les deux villages ; con-
tient beaucoup d'eau mais pas un
vrai ruisseau ; s'unit à Isôndangé
mais l'eau est évacuée dans BON-
KÉLÉ par l'intermédiaire de Bofó-
kúntsaambo, Bekólóngo, Bolengu,
Bonkósá.

Isôndangé

E : nom de personne : père de Ondangé
L : gros marécage entre Ifekó et Wǎn-
gatá w'îbonga, entre celui-ci et
Bolengu, entre Bolengu et Inganda,
formant ainsi trois îles. Reçoit
Botémaófânkéle et Mbókibonga.

Itóko

L : forme limite entre Bolóko wǎ Nsám-
bá et Wǎngatá w'îbonga, avant de
se jeter dans le fleuve, en aval
de l'ancien abattoir et du nou-
veau marché (cf. V.A.2.).

Lokukú

E : caverne, rapport ?
L : entre l'aérodrome et le quartier
Air-Zaïre ; formé de deux sources
Lokukú jw'îs'Éanga (père d'Éanga)
septentrionale et Lokukú jw'Embélé
(d'un clan Ifekó) occidentale et
de deux affluents Békólóngo et Ba-
byakálá ; se jette dans Bofokúnt-
saambo.

Loólakají

L : prend sa source derrière la ferme
Bolaka, forme limite entre les
clans Bonsómbé et Lolungu ; se jet-
te dans Bonkósá ; la forêt atte-
nante s'appelle Bafake.

1. BOKALA

a) Batónjwaka

Batónjwaka

- | | | |
|------------------|----------------------|-------------------|
| - Engésá -h | | |
| - Bonanga -h | | |
| - Bolembo -h | Batónjwaka (Stefane) | |
| + Bolúmbe. | Yela (Louis) | |
| (Boyéka) | | |
| - Nkanga - f | Inkalá -f (Inganda) | |
| + IlEmbú | Bokota -f | |
| (Bongamba) | Bonkíle -h | |
| | IlEmbú -h | |
| | Bosékele -h | Bandèni |
| - Nkelántando -f | | Katam (Catherine) |
| + Yele y'ělangá | Katam (Jos) | + Isámbo (Jos) |
| (Bolombó-Bol) | | (Ikalanganya) |
| | | Katam (Pius) |

2. BOKALA
b) Jwafa

Jwafa

Basilingo

Búlakantaa
+ Baíndo
(Bokála)

Bompéndélóngo

Bõntongú (Jos)

Bokétú (Albert)

Elingama (Louis)

Mbóólokola
(Livin)

Bompéndélóngo (Jos)

Bosísé (Livin)

Mbóólokole (Pius)

Ekokó (Livin)

Eale (Gabriel)

2. INKOLE

a) Ekénga

Bosénga w'ámuká

Eanga éa Ngonjí

Iboobe

Eanga

Entombo

Imóké

Botúji

Iboobe -1

Bokulu

Iboobe -2

F

F

Ambá

Boyela

Njoku

Bakótomba

Iboobe

Ikomo

Ekénga

Efusaka

Bokéla -f

.../...

Bokéla -f	Yoká y'Amala	Mpémbé-f-Ilonga-Boyela	Ibuka	Boyela (Henri Ilonga (Grégoire) Lokéngo (Joseph)
				Bolúkândoko
				Bangwénde
		Iboobe -f		
		Ntsikéla -f		
		Bonyoma -f		
		Botumbelá -f		
		Nsombătela -f		
	Bokémo.	Bolanga Indoó		Bolanga - Bolanga (Pierre)
				Ifotó
				Bolúmbú
			Bolanga	
			Botúma	
	Bokéá			
	Bolofa			
	Bonkómbi			

2. INKOLE

b) Ntúla

Ekolónga	Bokilimba	Nkóta	Bonkosi (Marie) Ibuka (Bernard) Bokilimba Wijima (Pius) + 1969 Nkamba (Ana) Nkota (Edouard)
----------	-----------	-------	---

Ntúka -f BongEssE (Eugène)
Ifonda -f
Ekolónga ɛy'ómóló
Bokilimba w'ómóló
Ibúka y'ómóló
Yasa y'ómóló

Ibúka
Bokilimba

Njoci ɛa motú	Ibúka	Njoci (Camille)	Njoci (Emilie) (Ifekó)
	yá	Bokúmanya	

Ibúka Ibúka (Martha/Wängatá)
y'óntún-
du

Njoci (Antoine) Okukí (Françoise)

Mpákwängí -f (Bantoi)

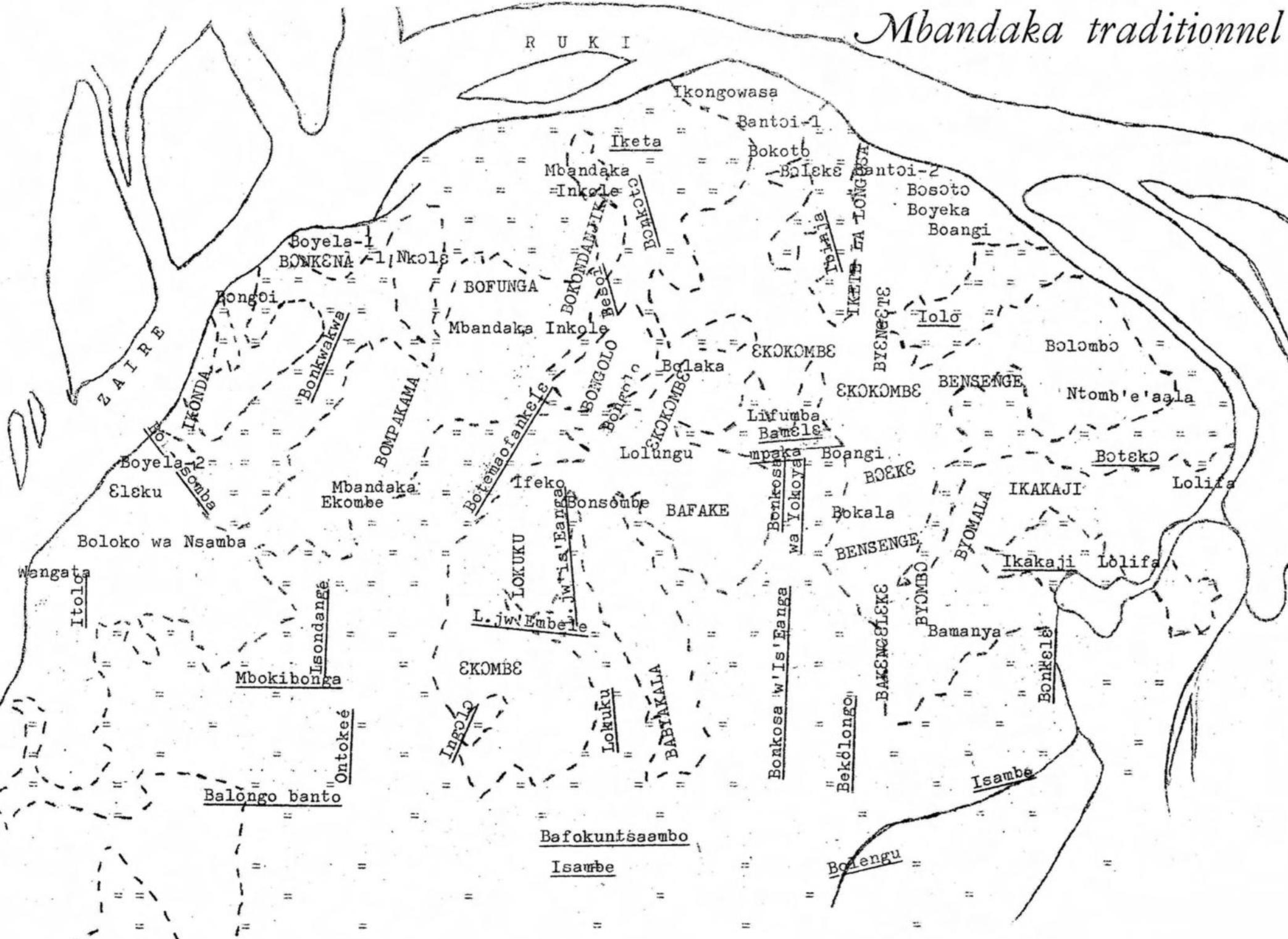
Bonkúno -f

Bonjimbwa -f

Elelaka -f

Bokjwá -f

Mbandaka traditionnel



RUKI

Ikongowasa

Bantoi-1

Iketa

Bokoto

Mbandaka

Baleke

Inkole

Bantoi-2

Bosoto

Boyeka

Boangi

Boyela-1

BONKENA

Nkole

BOFUNGA

Bongoi

Mbandaka Inkole

EKOKOMBE

Lolo

Bolombo

ZAIRE

IKONDA

Bonkwakwa

BOMPAKAMA

Botemsofankela

BONGOLO

Bolaka

EKOKOMBE

EKOKOMBE

BENSENGE

Ntomb'e'ala

Boyela-2

Eleku

Mbandaka Ekombe

Ifeko

Lolungu

Lifumba

Bamala

Boangi

BOEKE

Botoko

Lolifa

Boloko wa Nsamba

Wangata

Itolola

Isondange

LOKUKU

Bonsombe

BAFAKE

Boansi

Bokala

IKAKAJI

Ikakaji

Lolifa

Mbokibonga

L. jw. Embete

EKOMBE

Lokuku

BABAKALA

Bonkosa w'Is'Eanga

BENSENGE

BAKENGLEKE

BYOMBO

BYOMALA

Bamanya

Bonkela

Balongo banto

Ontokee

Bafokuntsaambo

Isambe

Bolengu

Isambe

LEGENDE

= =
= = marais, ruisseau

Bɔnkels ruisseau

Bɔngɔi groupe humain, village

Boyela-1/-2 emplacement successif

BAFAKE forêt

Sources

1. Mosaïque photographique de Mbandaka M 26 de l'Institut géographique du Congo Belge 1955
2. Carte C. Rimini, 1903 (Tervuren)
3. Paysannat indigène. Carte de A. De Rycke, 1951
4. G. Hulstaert

LES GOUVERNEURS DE L'EQUATEUR 1885 - 1960

Il convient de prévenir nos lecteurs que nous n'avons pas pu faire un travail fouillé, les moyens à notre disposition ne nous le permettant point. Nous voulons seulement donner une vue d'ensemble sur la succession des premiers responsables administratifs à l'Equateur (1).

A L'EPOQUE DE L'ETAT INDEPENDANT DU CONGO (1885-1908)

Se référant au premier décret du 16 avril 1887 portant organisation du gouvernement local de l'Etat Indépendant du Congo, décret qui reconnaît le DISTRICT comme une division territoriale au Congo, le Roi-Souverain Léopold II fixa par décret du 1 août 1888, les limites du pays et le nombre de districts, onze au total, dont celui de l'Equateur. Les impératifs d'ordre administratif obligèrent le Roi-Souverain à créer le 5 août 1888 trois classes de Commissaires de Districts et leurs adjoints. Le 27 octobre de la même année, un décret royal publia les noms des premiers responsables de ces grandes entités administratives (2).

Au début, le District de l'Equateur était dépourvu de tête. En effet, par arrêté du 25 juin 1889, le Gouverneur Général l'avait mis sous l'autorité de VAN KERCKHOVEN, successeur de COQUILHAT, au commandement du District de l'Ubangi et Uele avec résidence à Nouvelle-Anvers (l'ancienne station des Bangala, débaptisée depuis le 30 juillet 1890). Le véritable premier chef de la région de l'Equateur fut Charles-François-Alexandre LEMAIRE (Cuesmes 26.03.1863 - Bruxelles 21.01.1925) (3). Sa promotion date du mois de décembre 1890. Nous lui devons le transfert de la première station d'Equateurville et l'attribution officielle du nom de COQUILHATVILLE au nouvel emplacement. A son actif aussi la mise en valeur économique du District et de nombreux écrits sur le Congo. Les autochtones l'avaient surnommé Ikooka, c'est-à-dire, le tireur.

Son successeur fut Victor-Léon FIEVEZ, connu sous le nom de Ntange (Havré 30.04.1853 - Bruxelles 27.05.1939). (4). Arrivé au Congo depuis le 22 avril 1888, il prit le commandement du District de l'Equateur le 1er avril 1893. Ce Commissaire de District de première classe s'imposa comme le véritable bâtisseur de Coquilhatville moderne : il faisait construire les premières maisons en briques. Cependant les exigences du programme de développement administratif, de plantations, de récolte et d'entreposage du caoutchouc ternirent son honneur aux yeux des Congolais et des gens honnêtes (5). Il rentra en Belgique le 14 mai 1896.

De 1895 à 1898, Gustave-Emile SARRAZYN (Furnes 06.10.1864 - Londres 03.12.1915) (6) prit la relève de Victor-Léon FIEVEZ à la tête du District de l'Equateur. Les Congolais le commurent sous le nom de Wilima. Il exerça ses nouvelles fonctions en qualité de Commandant de 2ème classe. Plus tard, il quitta l'administration pour la Compagnie du Kasai. Il effectuait de nombreux voyages de recrutement dans le District.

De 1898 à 1901, le District de l'Equateur passa sous le commandement du Capitaine-Commandant de 2ème classe, René-Elisée-Charles-Louis DUBREUCQ (Flobecq 05.11.1869 - Yser 09.10.1914), appelé Lomami par les Congolais (7). A son époque naquit le Jardin d'Eala (1900) sur l'initiative du

professeur Emile LAURENT. Le 30 octobre 1899, DUBREUCQ fut élevé au grade de Commissaire de District de première classe. Il fit en Belgique de nombreuses conférences et publications sur le Congo, fruit de son séjour dans le pays et de ses voyages dans son District de l'Equateur.

Le remplaçant de DUBREUCQ, Guillaume-Antoine-Jean-Clément DE BAUW (Bourg-Léopold 03.07.1865 - Bruxelles 09.03.1914) (8) assumait les responsabilités de Commissaire de District de première classe à l'Equateur de 1901 à 1904. Les Congolais simplifiant son nom l'appelaient "Polo". Pendant son exercice, il développa Coquilhatville, recruta beaucoup de main-d'oeuvre parmi les Mbole, accorda une sérieuse attention à l'essor des postes agricoles de son District et explora les rivières Momboyo, Salonga et Lomela.

Son adjoint Gustave-Eugène-Henri STEVENS (Bruxelles 13.08.1866 - Bruxelles 18.01.1928) (9) se vit confier la direction du District de l'Equateur le 17 février 1904. Son passage à la tête de ce district fut éphémère. En effet dès la fin de l'année ou au début du mois de janvier 1905, il céda la place à Albéric BRUNEEL.

Retenons que STEVENS avait reçu la fameuse Commission d'Enquête instituée par Léopold II le 23 juillet 1904 pour enquêter à propos des abus que l'on reprochait à ses agents. Les autochtones surnommèrent ce colonial "Tala-tala".

Le successeur de STEVENS, Albéric-Constantin-Edouard BRUNEEL (Renaix 05.01.1863 - Liège 06.08.1914) (10) fut placé le 18 décembre 1904 à la tête du District de l'Equateur avec le grade de Commissaire Général. Pendant ses trois années à l'Equateur, il s'occupait intensément des travaux d'assainissement et d'assèchement des marais de Coquilhatville. Il reprit pour l'Etat colonial le patrimoine de l'A.B.I.R. (11) dans le territoire de la Maringa - Lopori dont les habitants furent à maintes reprises brutalement matés. Ses recherches botaniques lui valurent une grande renommée dans le monde scientifique. Le 11 septembre 1907, BRUNEEL regagna la Belgique. A. BERTRAND (12) lui succéda. Avec l'aide d'Alphonse

ENGELS, Commandant de la Force Publique avec résidence à Bokatola, il introduisit de force l'ordre colonial dans les populations du lac Tumba.

En novembre 1908, une ère nouvelle s'annonça pour le grand District de l'Equateur grâce à son nouveau titulaire, Fernand-Louis-Amélie BORMS (Laeken 07.05.1870 - Liège 02.11.1952) (13).

Ce nouveau Commissaire de District foula le sol congolais pour la première fois en avril 1896. Il exerça plusieurs fonctions notamment celles de Commissaire de District du Lac Léopold II (actuellement Maindombe). Nous lui devons le transfert du chef-lieu Kutu à Inongo (Ndongo). Il fut muté à l'Equateur toujours en qualité de Commissaire de District au mois de novembre 1908 jusqu'au mois de novembre 1911, date à laquelle il passa le commandement à Louis-Marie-Alexandre-Joseph SAROLEA (Hasselt 19.03.1874 - Anvers 07.10.1914) (14).

Celui-ci était arrivé en Afrique en 1897. Après avoir assumé plusieurs responsabilités dans la Force Publique, il fut promu le 2 novembre 1911 au grade de Commissaire de District de l'Equateur jusqu'en avril 1912, date du retour de BORMS à Coquilhatville, cette fois-ci, en qualité de Commissaire Général. Il occupa de nouveau son ancien poste jusqu'au mois de juillet 1914, parce que rappelé dans l'armée métropolitaine lors de la première guerre mondiale. Nous ignorons le nom de son remplaçant. Deux ans plus tard, soit en avril 1916, il revint à Coquilhatville mais rentra au mois de juillet en Europe pour raison de santé.

En 1917, le District de l'Equateur devint la Province de l'Equateur du Congo Belge (16). Son gouverneur titulaire fut Georges-Bruno-Joseph-Marie MOULAERT (Bruges 19.05.1875 - Bruxelles 17.09.1958). Il apprit le 20 août 1917 la nouvelle de sa promotion au poste de vice-gouverneur général de la Province de l'Equateur. Il quitta le front de l'Yser où il était affecté et s'embarqua au mois de novembre pour la Colonie. L'auteur de sa notice biographique, R. VANDER-LINDEN nous apprend que :

"Aussitôt arrivé à Coquilhatville, Georges Moulaert s'attaque à l'organisation administrative, à l'aménagement

"des centres urbains, à l'exploitation des richesses naturelles. Il visite successivement tous les centres de la province et essaie de résoudre les nombreux problèmes qui se présentent. Malheureusement ses initiatives sont bridées par l'esprit centralisateur et bureaucratique auquel il se heurte ; c'est pourquoi en 1919, il quitte le Congo sans attendre la réunion du Conseil du Gouverneur, estimant que les gouverneurs de province n'y avaient pas la place ni l'influence revenant à leurs fonctions" (16).

Le départ brusque de Moulaert permit à Alphonse-Louis-Raymond ENGELS (Shaerbeek 07.01.1880 - Uccle 31.08.1962) (17) de faire son intérim et de lui succéder en définitive. Ce Commissaire de District ne fut pas nouveau à l'Equateur. Il y entra en 1906 et évolua dans l'armée pour déboucher dans l'administration à partir de 1916. Et le 15 août 1919, il devint Commissaire Général assistant du Vice-Gouverneur Général de la Province de l'Equateur et le remplaça effectivement jusqu'au 25 octobre 1921. En mars 1922, il fut affecté à la Province du Congo-Kasai.

Après ENGELS, vint le tour d'un grand colonial, Charles-Marie-Nestor DUCHESNE (Molenbeek Saint-Jean 01.09.1881 - Saint-Gilles 17.11.1945) (18). Son mandat fut le plus long de tous les gouverneurs de l'Equateur : de 1921 à 1933. Il fut aussi le premier gouverneur non militaire à diriger le gouvernement provincial à Coquilhatville. Sa carrière coloniale débuta le 30 octobre 1907 dans la magistrature. Ayant vécu longtemps à Coquilhatville, il connut parfaitement cette région à cause de ses nombreux déplacements d'inspections judiciaires. Ses services loyaux lui valurent le 11 novembre 1917 la nomination par le Ministre RENKIN au poste de secrétaire général assistant du Gouverneur Général. Le 17 août 1919, après avoir été Commissaire Général assistant le Gouverneur de la Province Orientale, (il le remplaça un moment), il devint Commissaire Général Assistant en titre. Et dès le retour à Stanleyville (Kisangani), d'A. de Meulemeester, Duchesne rentra à Coquilhatville pour y prendre la direction du gouvernement provincial de 1921 à 1922.

Peu après son arrivée, il reçut le grade de vice-gouverneur général par intérim de la province de l'Equateur (19). Au cours de ce mandat, il eut la visite du Gouverneur Général Lippens et résolut beaucoup de problèmes fonciers. De janvier à septembre 1922, il séjourna en Europe pour un repos statutaire. L'intérim fut confié à Georges-Jules-Pierre VAN DER KERKEN (Ixelles 16.10.1888 - Woluwé Saint Lambert 03.12.1953) (20), un grand homme de droit qui exerça de 1919 à 1924 des fonctions administratives dans la Province de l'Equateur en qualité de Commissaire Général a.i. ou de Vice-Gouverneur ff. Il se fit aussi un des grands théoriciens de la politique coloniale en prônant avec ferveur l'application de l'Administration indirecte.

Après son congé prolongé en Europe, Duchesne regagna "sa chère province pauvre", cette fois-ci en tant que Gouverneur de la Province de l'Equateur (21). L'essor de la ville de Coquilhatville et le contrôle du comportement des agents des sociétés commerciales installées dans sa province le préoccupèrent au plus haut point. Pendant cette période il fut honoré de la visite d'hommes de marque tels que le Ministre d'Etat, le Comte Carton de Wiart, le Gouverneur Général Lippens, Martin Rutten, De Heem, etc. Le 4 octobre 1924, Duchesne prit légitimement son congé après avoir remis l'intérim à W.E. PARKER, le Commissaire Général de province.

Alors qu'il était encore en congé, un arrêté royal fit de Duchesne le 20 décembre 1924 le Vice-Gouverneur Général et Gouverneur titulaire de la Province de l'Equateur. Rentré à l'Equateur en 1925, il y reçut successivement S.A.R. Le Prince Léopold, l'écrivain André Gide (22), l'ancien Gouverneur Général Lippens, etc. Au bout de son mandat, il reprit le chemin de l'Europe pour un congé statutaire qui s'acheva en 1928. Par dérogation ministérielle, Duchesne assumait un autre mandat de 1928 à 1933, pendant lequel il reçut les souverains belges, le Roi Albert et son épouse conduits par le Gouverneur Général Tilkens. Il combattit les abus des agents commerciaux envers leurs travailleurs pour obtenir plus de copal.

En 1927, Duchesne se retira en Europe pour se reposer.

Le Commissaire Général J. Jorissen s'occupa de son intérim jusqu'en 1928, lorsque le titulaire revint de son congé. Ce mandat, prit fin le 24 mars 1933, mettant Duchesne à la retraite. Avant de s'en aller, Duchesne remplaça momentanément le Gouverneur Général Tilkens de 1929 à 1930. Son propre intérim fut assuré par le Commissaire Général Jorissen comme ce fut le cas en 1927-1928. Il eut aussi le bonheur de présider à l'inauguration des routes d'intérêt public à Libenge et à Lisala et de recevoir le Duc de Brabant accompagné de la Princesse Astrid.

Le successeur de Duchesne, J. JORISSEN gouverna de 1933 à 1934 et porta le titre nouveau de Commissaire de Province de Coquilhatville (23). Il en fut de même de son remplaçant E. VANDECAPELLE (Liège 12.03.1881 - Schaerbeek 12.06.1937) (24). Sa carrière territoriale débuta au Congo en 1913. Le 31 juin de la même année, il devint Commissaire Général et le 11 juillet 1934 Commissaire de province. Il consacra la plupart de son temps à résoudre les problèmes de politique indigène et de recrutement de la main-d'oeuvre de sa province.

De 1935 à 1945, E. HENRY était à la tête du gouvernement provincial de l'Equateur. D'abord Commissaire Provincial a.i., il fut titularisé peu après. Sa longue carrière administrative connut des intérim du Commissaire Provincial VAN HOECK. Après E. Henry, nous trouvons successivement : F. WENNER (1947-1950), L. BREULS de TIECKEN, A. GILLE, de nouveau BREULS de TIECKEN (1950) et enfin NAUWELAERT Pierre (Antwerpen 17.03.1903 - Bruxelles 08.02.1969) (25).

Dans le Bulletin Administratif de l'époque, Pierre Nauwelaert signe ses arrêtés en tant que Gouverneur de la Province ff ou Gouverneur de la Province a.i. ! Sa relève fut assurée par BREULS de TIECKEN, de 1951 à 1953 en qualité de Gouverneur de la Province de l'Equateur. Avant Maurice Martin DE RIJCK (26), Gouverneur de province de 1953 à 1954, trois Commissaires Provinciaux COMOUT, DESMET et N. MULLER remplacèrent successivement le Gouverneur de la Province de l'Equateur. Ce dernier, MULLER, remplit de nouveau les mêmes fonctions de la fin de 1954 à 1955. Ensuite, le gouvernement provincial fut dirigé par G. SCHMIT, comme Gouverneur de province, MULLER

revint avant de céder la place au Gouverneur O. SPITAELS (1956-1958). En 1957, son intérim fut confié à Alphonse-Jean-Joseph DE VALKENEER (Bruxelles 02.06.1898 - Uccle 05.09.1973), le Commissaire Général de la Province de l'Equateur. Ce nouveau chef oeuvra d'abord au sein de la Compagnie du Kasai. Il s'en retira et embrassa le 21 juillet 1936 la carrière territoriale. De 1957 à 1958, SPITAELS revint à la tête de la province comme Gouverneur de province pour laisser la place à A. DE VALKENEER, cette fois-ci titulaire du gouvernement provincial du 1 avril 1959 au 1 juillet 1960 (27). Son Commissaire provincial s'appelait V. BREBANT.

+++++

NOTES

- (1) Ils portèrent différents titres : Commissaire de District, de 1890 à 1916 ; Vice-Gouverneur Général, de 1917 à 1925 ; Gouverneur de province, de 1925 à 1933 ; Commissaire Général, de 1933 à 1941 ; et de nouveau Gouverneur de province, de 1941 à 1960.
- (2) M. DE THIER, Le Centre extra-coutumier de Coquilhatville, Bruxelles 1956, p 19.
- (3) Biographie Coloniale Belge (B.C.B.) t. II, Bruxelles 1951, p 604-608.
- (4) FIEVEZ voir : BCB, T. III, Bruxelles 1952, p 304-307.
- (5) Le R.P. BOELAERT avait consacré quelques pages à ce "diable de l'Equateur", pour reprendre l'expression de Tshwambe. Voir son article intitulé "Ntange" dans Aequatoria, 15 (1952) p 58-62 ; p 96-100 ; aussi "Equateurville", dans Aequatoria 15 (1962) 1-12 ; Encore : Les explorations commerciales à l'Equateur, dans Bulletin de l'ARSC, 1956, 2, 191-211.

- (6) La bibliographie concernant LEMAIRE est abondante. Nous renvoyons à la note 1 de l'Introduction de l'article précédent. Surnom Ikoko, SARRAZYN voir : BCB, t. II, p 834-835. Aussi La Belgique Coloniale (B.C.B.), 1 (1895) 7.
- (7) DUBREUCQ voir : BCB, t. I, Bruxelles 1948, p 346-349 ; aussi La Revue Coloniale Belge (R.C.B.) 4 (1949) 495-497.
- (8) DE BAUW voir : BCB t. II, p 46-47.
- (9) STEVENS voir : BCB, t. III, p 824-827.
- (10) BRUNEEL voir : BCB : t. III, p 87-88.
- (11) Une des Sociétés concessionnaires importantes de l'époque : l'Anglo Belgian India Rubber Company (ABIR). Son directeur fut le Colonel NORTH. Voir E. BOELAERT, L'Abir, mss 117 p. Arch. Aequatoria, F.B.H., II, 4 ; Surtout W. HARMS, The end of Red Rubber, dans Journal of African History 16 (1975) 73-88.
- (12) Nous n'avons pas trouvé de notice biographique sur BERTRAND.
- (13) BORMS voir Biographie Belge d'Outre-Mer, (BBOM) t. VI, ARSOM, p 90-91.
- (14) SAROLEA voir BCB II, 783-784 et R.C.B 1947, p 13.
- (15) L'arrêté royal fut signé le 28 juillet 1914. Il eut pour but de réaliser la décentralisation administrative réclamée depuis plusieurs années par les autorités locales. Le même arrêté divisa le pays en quatre provinces : la province orientale et la province du Katanga, déjà créées à cette époque ; la province du Congo-Kasai et celle de l'Equateur. Lire le "Discours prononcé par le vice-gouverneur Henry ff de Gouverneur Général à la séance inaugurale du Conseil du Gouvernement à Boma" le 6 novembre 1915, dans : Supplément au Bulletin Administratif et Commercial du 10 novembre 1915 n° 21. Pour des raisons d'ordre pratique et compte tenu des problèmes provoqués par la guerre, l'application de cet arrêté

ne devint effective qu'en 1917 pour le District de l'Equateur.

- (16) MOELAERT voir BBOM, t. VI, p 758 - 762 ; Bulletin de l'ARSOM, 1958, 1086-88 ; 1959, 147-157.
- (17) BBOM VI, 362 - 364.
- (18) DUCHESNE voir : BCB, t. V 272 - 286 et R.C.B. 1 (1945-46) 17.
- (19) Pour s'en convaincre, on se référera à ses ordonnances notamment celle du 1er décembre 1921, publiée dans le Bulletin Administratif et Commercial du Congo Belge du 10 février 1922, p 49 - 50.
- (20) VANDERKERKEN voir : BBOM, t. VI, p 568 - 570.
- (21) Dans le Bulletin Administratif et Commercial du Congo Belge de l'époque, les ordonnances du premier responsable portent indifféremment la signature du Gouverneur de la Province de l'Equateur ou du Gouverneur a.i. de la même entité administrative !
- (22) Voir A. GIDE, Voyage au Congo. Courts de route, Paris, Gallimard, 1927, p 36 - 38 (il était à Coquilhatville du 9 au 14 septembre).
- (23) Lire Bulletin Administratif et Commercial du Congo Belge, n° 4, 25 février, p 94 - 95 et n° 5 du 10 mars p 140 - 141. A partir de cette date le Commissaire Provincial est chef de province.
- (24) VANDECAPELLE voir : BCB t. III, p 128 - 129.
- (25) La BCB étant muette sur ces coloniaux, nous nous sommes rapportés au Bulletin Administratif du Congo Belge pour compléter la liste des gouverneurs. Les ordonnances et les arrêtés signés ont servi de fil conducteur. Quant aux renseignements sur Nauwelaert P., lire BBOM, t. VII, Fascicule B, p 267 - 268. Sur Henry, R.C.B. 10 (1955) 336, sur Breuls de Tiecken, voir R.C.B. 10 (1955) 537.
- (26) VANGROENWEGHE D., Notice biographique de Maurice Martin De Ryck, dans Annales Aequatoria 2 (1981) 21-23.

- (27) La remarque précédente vaut aussi pour la période de 1951 à 1960. A l'exception de Alphonse-Jean-Joseph De Valkeneer dont la notice biographique figure dans la BBOM, t. VII, Fascicule B, p 373-374.
- (28) Le numéro n'est attribué qu'aux véritables titulaires et pas aux intérimaires.

LUFUNGULA LEWONO
Chef de Travaux
Département d'Histoire
Sciences Sociales
ISP/MBANDAKA

TABLEAU RECAPITULATIF (28)

TITULAIRE DE PROVINCE				
PERIODE	Commissaire de District	Gouverneur	Gouverneur a.i./ff	Commissaire Gén. Provincial
1. 1890-1893	Lemaire C.			
2. 1893-1895	Fiévez V.			
3. 1895-1898	Sarrazyn G.			
4. 1898-1901	Dubreucq R.			
5. 1901-1904	De Bauw G.			
6. 1904	Stevens G.E.			
7. 1904-1907	Bruneel A.			
8. 1907	Bertrand A.G.			
9. 1908-1911	Borms F.L.			
10. 1911-1912	Saroléa L.			
11. 1912-1914	Borms F.			
12. 1914-1916	? ?			
13. 1916	Borms F.			
1917	Engels			
14. 1917-1919		Moulaert G.		
1919-1921				Engels
15. 1921-1922			Duchesne C.	

:	1922	:	:	:	Van Der Kerken G.	:
:	1922-1924	:	:	: Duchesne C.	: a.i.	:
:	1924	:	:	:	: W.E.Parker	:
:	1925-1927	:	: Duchesne C.	:	:	:
:	1927-1928	:	:	:	: Jorissen F.J.B.	:
:	1928-1933	:	: Duchesne C.	:	:	:
:	1929-1930	:	:	:	: Jorissen F.J.B.	:
:	16. 1933-1934	:	:	:	: Jorissen F.J.B.	:
:	17. 1934-1935	:	:	:	: Vandecapelle EDL	:
:	18. 1935-1937	:	:	:	: Henry E.	:
:	1937	:	:	:	: Van Hoeck J.	:
:	1937-1940	:	:	:	: Henry E.	:
:	1940-1941	:	:	:	: Van Hoeck J.	:
:	1941-1945	:	: Henry E.	:	:	:
:	1945	:	:	:	: Van Hoeck J.	:
:	19. 1945-1946	:	: Wenner F.	:	:	:
:	1946-1947	:	:	:	: Van Hoeck J.	:
:	20. 1947	:	: Preys R.P.	:	:	:
:	1947	:	:	:	: Van Hoeck J.	:
:	21. 1947-1950	:	: Lardinois L.	:	:	:
:	1950	:	:	:	: Breuls de Tie-	:
:		:	:	:	: cken L.	:
:	1950	:	:	:	: Gille A.M.C.	:
:	1950	:	:	:	: Breuls de T.	:
:	1950-1951	:	:	:	: Nauwelaert P.	:
:	22. 1951-1953	:	: Breuls de T.	:	:	:
:	1953	:	:	:	: Comout	:
:	1953	:	:	:	: Desmet	:

:	1953	:	:	Muller N.J.	:
:	23. 1953-1954	:	:	Muller N.J.	:
:	1955	:	:	Muller N.J.	:
:	24. 1955	:	:	Muller N.J.	:
:	1956	:	:	De Valkeneer	:
:	25. 1956-1957	:	:		:
:	1957	:	:		:
:	1957-1958	:	:		:
:	26. 1959-1960	:	:	Brebant V.F.	:
:	1960	:	:		:
:		:	:		:
:		:	:		:

ANNEXE II

Nous publions ici un texte qui se trouve dans les papiers Boelaert (Archives Aequatoria, FB H 1,6) recueilli par Boelaert de la bouche de Joseph Tshwambe. C'est un souvenir des premiers responsables de la Région.

1. SARRAZYN, Wijima

"Un autre blanc, Wijima arriva après et résida à Coquilhatville. Il avait pris comme boy Pierre Lokom. Ce Monsieur ne livrait des batailles que la nuit ; il fut nommé par les indigènes Wijima (obscurité), ce fut un véritable compagnon de Mr Tange. Après quelques temps Wijima alla fonder Bokatola. Puis Ikomakom, Ikeko, surveillants des plantations de café arrivèrent. Ces Messieurs ne firent rien de bon à Coquilhatville. Ils nous firent beaucoup de misères. Au gong tous les blancs sont appelés fils de Tange et de Wefa : likonga lifolange lokungola baseka Ntange la Wefa (le blanc des descendants de Wefa et de Tange qui ne veut pas se laisser déplacer)."

2. DEBRUCQ, Lomame

"Le Commandant Lomame créa à Coquilhatville des maisons en briques, força à nouveau au ravitaillement en chikwanges, poissons, huile, oeufs, poules et finalement des animaux vivants tels que antilopes, des petits paniers appelés bakoko. Il fit faire abriter les jeunes cafeïers contre le soleil. Il fit venir le corps de musique militaire à Coquilhatville, puis nomma Ibuka, frère du chef Mompempe comme grand chef de tout le territoire de Coquilhatville."

3. DE BAUW, Mpololo

Il créa des écoles aux deux missions de Bolenge et de Bamanya. Il recruta des orphelins pour les Colonies Scolaires de Boma et de Nouvelle Anvers. Celui-ci me recruta pour la Colonie Scolaire de la Nouvelle Anvers, puis me passa en 1904 à Boma. Ami de la musique, chaque voyage, il se faisait partout accompagner de la musique.

4. BRUNEEL, Bongonjo

C'est au temps de ce Haut Fonctionnaire que le Parquet fut créé à Coquilhatville et ce fut ainsi le commencement de l'impôt en francs. Déjà depuis le temps de Ntange - Lomame et Mpololo, la monnaie (mosolo) c'était les "mitakos". Monsieur l'inspecteur Bruneel était un véritable Chef envers les indigènes.

5. BORMS, Sokela

Monsieur le Commissaire Général Borms était un véritable ami des Noirs. Il recevait dans sa maison tous les indigènes même pleins de ngula et avait fait des banos pour eux. Il créa les chefs et les sous-chefs. C'est lui qui ordonna les premières enquêtes de généalogies. Monsieur le Commissaire Général ne faisait aucune distinction de personne, véritable chrétien. Chef très charitable, le meilleur de tous les premiers chefs de la première ère. Nous, habitants de Coquilhatville, nous pleurons du fond du coeur le départ de ce chef là.

6. ENGELS

Il trouva tout organisé par Mr le Commissaire Général Borms. Il ne créa pas autre chose. C'est lui qui nomma Bongese comme chef et chargea Mr l'Administrateur T. Principal De Batty d'établir des enquêtes dans tous les villages pour nommer les chrétiens et des jeunes gens comme chefs et sous-chefs. Il fit aussi l'établissement des cartes du Territoire. Monsieur De Batty fut remplacé par Monsieur l'A.T. Brissonis.

7. MOULAERT

Il a été à Coquilhatville, mais pas longtemps.

8. DUCHESNE

Ce Haut Fonctionnaire est arrivé à Coquilhatville pour remplacer Mr Engels comme Commissaire Général, il fut nommé gouverneur de cette province et resta longtemps à Coquilhatville. De son temps furent connus comme Administrateurs Territoriaux : MM Molin 1921 à 1922, Brissonis 1922, Mascart 1922 à 1926. C'est celui-ci qui

étudia la région de Coquilhatville. C'est lui qui voulut essayer la création des secteurs. Il planta aussi des arbres à Eala dans toutes les avenues. Ce fut de son temps que l'Avenue Royale fut faite. Il ressembla beaucoup au Commissaire Général Borms. C'est de son temps que survint un différend civil au sujet de la femme Bulumbu entre le chef Bongese et Nkake Constant. A cette occasion le premier ordre européen fut donné de faire trancher ce différend par les notables et d'en dresser acte. Je fus greffier. J'avais 31 ans.

9. VAN DER KERKEN, Is'otungu

Monsieur le Commissaire Général Van Der Kerken sympathique et ami des noirs, c'est grâce à lui que la coutume indigène s'est maintenue, grâce à lui que les Tribunaux Indigènes existent à ce jour. Nous lui devons beaucoup de reconnaissance, et nous demandons même qu'il puisse revenir à Coquilhatville. Homme de parole, loyal et juste, on l'appelait Is'otungu (père de Botungu). Il avait un boy très aimé, Botungu, qui est aujourd'hui juge au village Bokala.

10. JORISSEN

Monsieur Jorissen, Commissaire Général du temps de M. le Vice-Gouverneur Général Duchesne reprit la province. Il fut un chef très tranquille, ne troublant pas ses administrés.

11. DE RIJCK

Monsieur De Rijck réorganisa la juridiction indigène, nomma des juges leur donnant des drapeaux.

12. VANDECAPELLE

M. Vandecapelle remplaça M. Jorissen. Il était à ce moment le plus vieux fonctionnaire d'administration de l'Equateur.

13. HENRY

M. Henry, commissaire de Province. Le préféré, l'ami des noirs ; tous les indigènes disent qu'il a le même caractère que Coquilhat. C'est de son temps que beaucoup de fêtes équatoriales furent organisées. Il prolongea l'heure de la circulation jusqu'à dix heures du soir. Il est juste envers blancs et noirs.

TSWAMBE

Notable à Coquilhatville (Mbandaka-Zaire)

Benoit Ngombo d'Ifeko, raconte à ce sujet sur une bande enregistrée, ce qui suit ici en traduction:

" Moi et Tswãmbé (1) n'avons pas grandi ensemble. Eux étaient dans le grand Bõnsõlè (2). Mais celui que j'ai vu c'est cet homme qu'il disait être son père: Belongó l'Isoku. Je n'ai pas vu que son père allait ainsi avec lui.

Pendant que j'étais boy chez un juge, je fus surpris quand il arriva un jour de la colonie scolaire(3). Il se trouvait dans un bureau et nous ignorions qu'il était des nôtres. Lorsqu'il quitta le bureau, il alla peut-être chez lui. De toute façon il partait chez les Injolo; il y alla enquêter sur les droits coutumiers des chefs, là chez les Injolo. Ils le chassèrent: 'Nous ne te connaissons pas; tu es venu lié comme un esclave et tu es allé à la colonie scolaire'. Il est alors revenu ici chez les Ntomba s'installer et préciser ses droits: 'Moi je suis un enfant des Bompanga'. Mais on mit ses affirmations en doute. Et nous, ses compagnons d'âge, nous ne le connaissions pas bien du tout (4). Lorsqu'il n'y avait pas encore chez nous de chef investi, il vint vexer les gens, questionnant les patriarches dans leurs résidences, comme chez Yoka y'entombo à Bõnsõlè. Il les importunait ainsi: 'Moi je suis le fils de Belongó l' Isoku; papa m'a lié et

m'a envoyé à la colonie scolaire chez les Injolo (5) et me voici revenu. J'appartiens au groupe Bompanga'. Mais beaucoup d'entre les patriarches ne l'ont pas cru. Il était seulement venu briguer le pouvoir.

Comme lui et BONGESÉ (6) ne cessaient de discuter on le relégua. Revenu de la rélévation, il devint greffier chez BONGESÉ, parce qu'il savait lire et écrire. Plus tard on le nomma chef de secteur, mais pas pour longtemps, comme quelqu'un qui a usurpé le pouvoir (7).

Mais nous ne le connaissions pas comme homme libre chez les Bompanga. Ce n'étaient que des suppositions; quelques-uns l'admettaient, mais la majorité le refusait.

ORIGINE

Belongó l'Isoku était un vieux de Bompanga. Il s'était épris d'une femme d'Ikɛngɔ: Mpandé. Mais cette Mpandé avait deux enfants à elle: une fille Efetsi et un garçon Bonjusa. Ceux-là je les ai connus. Mais ces enfants n'étaient pas de Belongó l'Isoku. Tswămbé était l'aîné de Bonjusa et de sa soeur. Comment pouvait-il être le fils de Belongó l'Isoku? Mpandé était la maîtresse de Belongó l'Isoku. Lui était une chose prise en possession (8). Il n'était un enfant libre ni de Mpandé ni de Belongó l'Isoku: il brouillait les pistes; on le supposait seulement. Peut-être Mpandé l'avait-elle eu par une liaison avec quelqu'un, et ensuite on embrouilla les choses (10). Mais il n'était pas l'aîné de Mpandé et il n'était pas chez Belongó l'Isoku auparavant. Mpandé allait partout pleurer lors des décès. Elle a engendré ses deux enfants avec d'autres hommes que je n'ai pas connus. Mais j'ai bien connu Mpandé même. Elle avait la peau claire, elle portait comme tatouage la ligne horizontale sur le front.

CHEZ LES INJOLO

Voici comment Tswămbé est arrivé chez les Injolo.

Le vieux Belongó l'Isoku s'étant épris de Mpandé alla avec lui chez les Injóló, où il avait une affaire parmi les affaires graves, p.e. impôt de l'Etat, livraison etc. Si tu n'en avais pas assez quelqu'un livrait pour toi le caoutchouc p.e. disant : 'Tu me dois de l'argent car j'ai porté ta contribution'. Lorsque devant payer, tu n'as pas assez, tu as une palabre avec moi. Si tu n'as plus rien, tu deviens esclave"(11 - 12).

NOTES

1. Tswämbé était l'homme de confiance de l'administration coloniale, vaincue par ses ruses audacieuses, son bagout, son flair politique, surtout sa dureté. Cette dernière "qualité" est un fort argument en faveur de la thèse de son origine étrangère à la région et son statut d'esclave, thèse à laquelle se range le présent témoin, à côté de beaucoup d'autres. Son témoignage mérite d'être versé au dossier d'histoire. C'est pourquoi il est reproduit ici. Le manuscrit original de la transcription de la bande enregistrée se trouve dans les Archives Aequatoria HH 18,41-7. Tswämbé écrivait une "Histoire de Coquilhatville" publiée partiellement dans E. BOEËAERT, Equateurville, dans Aequatoria 15(1952)3-4 et Idem dans Bulletin de l' ARSOM 24(1953)521-.529
2. Le grand Bonsólé établi près de la rivière Nsójí, par opposition aux autres groupements assemblés dans le village d' Ifekó où habitait ailleurs encore. Le témoin est originaire d'Ifekó.
3. La Colonie Scolaire soit de Boma soit de Nouvelle-Anvers près du Poste Militaire des Bangala. Les agents de l'Etat Indépendant y envoyaient des jeunes gens sur lesquels ils pouvaient mettre la main lors des expéditions pour soumettre les populations. D'autres leur étaient remis par des patriarches, soi-disant comme leurs propres enfants. Plus tard ces jeunes gens pouvaient devenir chefs

investis. Au besoin on falsifiait les généalogies. Le bruit a couru que cela était le cas pour Tswămbé.

4. Ici le texte manque de clarté.
5. Il n'y a jamais eu de Colonie Scolaire chez les Injóló. Ou bien c'est un lapsus du conteur, ou bien c'est un mensonge du personnage décrit. La première supposition me paraît la plus plausible. D'autant plus qu'il est plus loin question d'un voyage chez les Injóló.
6. Bongssé a été pendant de longues années chef investi des Ntombá voisins de Coquilhatville, avec résidence à Bongónjó-Wăngatá. Voir l'article de LUFUNGOLA.
7. Le narrateur croit que Tswămbé n'a pas été chef longtemps parce que les Blancs auraient découvert les supercheries sur lesquelles il basait ses prétentions. Il n'en est certainement rien. Car Tswămbé a continué d'être leur homme de confiance jusqu'à sa mort. Les cas de falsification connues et pourtant maintenues par l'administration coloniale pour conserver certains collaborateurs, ont été trop nombreux pour admettre la raison donnée par le témoin. Tswămbé est loin d'être le seul exemple de ces personnages proprement intouchables et inamovibles.
8. Expression pour signifier qu'il n'était pas un homme libre.
9. On embrouille les généalogies pour que en haut lieu le personnage soit reconnu comme membre du lignage principal, pouvant donc être candidat chef.
10. A une autre occasion B. Ngombo a encore ajouté les détails suivants: Mpandé avait une très belle voix et était ainsi souvent invitée aux chants funéraires, dans lesquels elle excellait. Ce qui lui avait valu beaucoup de relations. Ainsi on peut facilement expliquer qu'elle eu l'enfant

Tswāmbé. De bons amis se cédaient ainsi mutuellement des enfants à titre de cadeau pour renforcer leur amitié. On achetait même des enfants pour les élever comme des siens propres.

11. Voici ce que raconte au sujet de Tswāmbé, Pius WIJIMA BOKILIMBA de Mbandaka Inkole.

"Moi et Tswāmbé sommes du même âge. Nous avons été ensemble à la Colonie Scolaire de Nouvelle Anvers. Je l'ai ramené ici. Mais nous ignorons ses parents. Il n'avait pas un vrai père. Mpandé d' Ikengó, mère de Bonjusa Pierre, était sa mère adoptive. Il se donnait comme fils de Belongó l' Isoku de Bompanga. Et certains ont cru cette histoire. Mais pour moi, nous ne lui avons connu ni père ni mère. Belongó l'Isoku était son maître. Sur ces deux points il n'y a pas de doute. Son appartenance à Ifeko est douteuse. Certains le croient originaire de la région de Bikoro, d'où Mpandé l'aurait amené lorsqu'elle y allait danser. A la Colonie Scolaire il était connu comme le fils de Bonkóju. De fait il avait été donné à un patriarche des Injóló, nommé Bonkóju, père de Ntoko."

12. De son côté, Tswambe m'a exposé vers 1940, sa généalogie. Sa mère Mpandé était fille de Ingsnji fils d' Eanga. Il ajoutait que son oncle maternel Eanga éa Entombo avait encore participé aux razzias organisées par les Ntombá (surtout Ikengó) avec les Elsku dans l'affluent de droite Ikwála (Likouala, aux herbes) chez les Gáda d'où on ramenait métaux et esclaves. Parmi celles-ci il citait Ekóta Mbisa donnée comme épouse à Bobénjá d'Ikengó, que Tswambe comptait parmi ses parents. Il ajoutait qu'une de leurs petites filles (Bonkskels) et une arrière-petite-fille (Bingóji) étaient encore en vie en ce temps-là.

+ + +

G. HULSTAERT

BONGESE

Chef des Ntomba (Mbandaka-Zaire)

Il ne s'agit pas ici d'une biographie systématique du chef Bongese is'Ifale, mais d'un premier rassemblement des renseignements si peu nombreux soient-ils, sur ce grand chef coutumier. L'intérêt de ces quelques documents est fondé sur la confiance dont jouissait ce chef auprès des blancs et de ses administrés, et surtout sur le fait qu'il incarnait l'histoire de son groupe. Et c'est justement cette histoire que nous voulons dégager de quelques intéressantes sources privées aujourd'hui à notre portée.

1. UNE ENFANCE MALCHANCEUSE

Nous lisons sous la plume de Bongese Is'Ifale (Eugène) (2) que son père Bongese fut polygame de seize femmes:

- | | |
|----------------------|-------------------|
| 1. Tuka | 9. Ntooke G. |
| 2. Bambienge | 10. Ntooke P. |
| 3. Besanga | 11. Isantando |
| 4. Ndomba | 12. Bolefa |
| 5. Bokongo | 13. Bonduku |
| 6. Baembe | 14. Luyange |
| 7. Ntooto | 15. Ilekola |
| 8. Bolumbu wa ngombe | 16. Bongo Entumba |

Sa mère s'appelait Tuka (Ntuka). Elle jouissait des droits et privilèges reconnus par la coutume m'ng'o à la première épouse, la bomatsa (3). Il s'ensuit que son fils, Bongese is'Ifale devait bénéficier d'une attention paternelle particulière, d'autant plus qu'il était de bonne heure orphelin de mère. Celle-ci avait succombé à l'accouchement. Boongama (4), son isomoto (tante paternelle) l'éleva.

Le malheur ne vient pas seul. En effet, un jour, pendant qu'il raillait avec d'autres enfants, quelques passants en déconfiture, l'un de ces derniers, fit un geste avec son bâton qui par mégarde abîma l'oeil gauche. Peu après, son père meurt. Bongese is'Ifale qui avait l'âge de sept ans, n'avait retenu de lui que sa virtuosité dans la danse esombi. Il ne pouvait accéder directement au pouvoir étant donné son jeune âge. Sur foi du procès-verbal d'investiture n° 30 établi le 11 avril 1917 à l'occasion de l'élévation de Bongese is'Ifale au titre de sous-chef de Wangata, nous croyons que le successeur immédiat du père de Bongese is'Ifale fut un certain Bolemba (5)

2. UN HEUREUX PERE DE FAMILLE

A l'âge approximatif de 25 ans, Bongese is'Ifala rompit officiellement avec le veuvage en épousant légalement en deuxième noces Wengela Maria, le 23 mai 1908 (6). Ces données nous ont permis de déterminer l'année probable de la naissance du chef: 1883.

Bongese is'Ifale est né alors au moment crucial de l'histoire des m'ng'o. En effet de nouvelles perspectives s'étaient ouvertes à la bourgade riveraine de Wangata Ibonge depuis le débarquement des blancs: Stanley, Van Gele, Coquilhat avec leur suite. (7).

Le nom de Bongese (Bounguésé ou Mounguésé) revient 5 fois dans le Carnet de notes de Ch. Lemaire. Le 19 mars 1891, il se présente avec (Itunda y)is' elembo (Issolimbou ou Issoloumbe) comme les chefs de Wangata. Il est spécifié que Issoloumbou était chef de Bonkamba (Baseka Nkamba). On peut ainsi identifier ce dernier avec le père de Bongese et grand-père de

Bongese is'Ifale comme nous le montre la généalogie. Bongese, fils d' Itunda est donc déjà en 1891 considéré comme un des chefs de Wangata bien que selon la généalogie il est le troisième fils d' Itunda. Bekwela Ifoji est également mentionné par Lemaire: le 16 mai 1891, il avait réglé une palère pour Lemaire qui lui paie 300 mitako pour ce service (8).

A cette époque où les missionnaires rivalisaient de zèle et la chrétienté se confondait avec la civilisation aux yeux des colonisés, Bongese is'Ifale ne pouvait, de par son statut social, ne pas se faire baptiser. L'heureux événement s'accomplit le 12 juillet 1903 à la mission catholique de Bolokowa Nsamba (Bolokw'a Nsimba) où l'année suivante il se mariait religieusement avec Eugénie Ntsimbo (9). Mais l'heureuse élue mourut peu après. Bongese is'Ifale, veuf, se remaria alors avec Marie Wengele le 23 mai 1908 devant l'officier de l'Etat Civil et le 31 mai à l'église.

L'administration de l'époque était assez indulgente en matière de polygamie traditionnelle (10). Ainsi Bongese is'Ifale en dépit de son mariage religieux dut se réconcilier avec la coutume mông en épousant plusieurs femmes. Le livret de mariage n° 78, volume XV du 23 mai 1908 ainsi que celui du 6 juin 1950, nous permettent de présenter le tableau familial de Bongese is'Ifale comme suit:

BONGESE IS'IFALE

1. Avec WENGELA Marie (11)
 - Bongese Ntuka Thérèse, Wangata 10-4-09; décédée 1948
 - Bongese Bokaki Marie, Wangata 1-12-18; en vie
 - Bongese Befeko Corneille, Wangata 13-10-21; en vie
 - Bongese is'Ifale Eugène, Wangata 14-11-31; en vie
2. Avec KESI (12)
 - Bongese Ifonda Marie, Wangata, en vie
3. Avec BOSIMBA Thérèse (13)
 - Etayaka Bongese, Wangata 5-8-38; en vie
4. Avec BATUDJI (14)
 - Bongese Victor, Wangata 5-4-48; en vie
 - Bongese Dominique, Wangata 6-1-1952; en vie

5. Avec BOKETSU (15)

-Londoube Bongese Sébastien, Wangata 1-6-50, en vie

Dans le livret d'identité du 13 avril 1926, nous lisons sous la rubrique des conjoints deux noms: Bolumbu et Benkindo Jeanne. Ces noms ne sont pas repris dans le livret du 6 juin 1950 par M. Colbert, Administrateur Assistant. Nous ignorons le sort de la première. Quant à Benkindo Jeanne, nous savons qu'elle était répudiée, sa dot ayant été remboursée (16).

Béni par ses ancêtres, le chef Bongese is'Ifale eut une grande progéniture qui lui donna un nombre important de petits-enfants.

3. LA CARRIERE D' UN GRAND CHEF COUTUMIER

3.1. Une ascension rapide

Le 11 avril 1917, Bongese is'ifale succéda à Bolemo au poste de sous-chef de Wangata. Le procès-verbal de l'investiture n° 30, témoigne de cet important événement. Comme Bolemo était encore en vie, son remplacement doit avoir été suffisamment justifié. En le faisant le Commissaire de District avait estimé la situation conforme aux dispositions du décret du 2 mai 1910 sur les chefferies et sous-chefferies indigènes. Le corollaire de cette conclusion est la légitimité du pouvoir de Bongese is'Ifale (17).

La même année, soit le 31 décembre 1917, Bongese is'Ifale fut hissé au sommet de la hiérarchie administrative "indigène" de l' époque. Il devenait chef de la Chefferie des Ntomba (voir procès-verbal n°119). Cette ascension rapide prouve que Bongese avait obtenu de ses supérieurs une haute appréciation pour ses fonctions antérieures.

3.2. Une importante chefferie

Conformément aux exigences administratives de l' époque, le procès-verbal de l' investiture de Bongese

cite les noms de tous les villages sous dépendance du chef établi: Wangata (fleuve), Bolenge, Inganda, Bolongwankoi, Lofosola, Bandaka, Lombo, Monsole, Wangata-Watziko, Ipeko et Bokala (18). A l'annexe du procès-verbal, un tableau statistique nous renseigne sur le nombre d'habitants des villages cités. Il recevait la médaille du chef investi selon l'ordonnance du 23 août 1910.

Statistiques

Villages sous l'autorité du chef	Sous-chefs	Population			
		H	F	G	F
1. Wangata	Bongese	111	174	47	50
2. Bolenge	Iso	84	136	44	29
3. Monsole-Engundu	Iso	45	111	41	17
4. Inganda	Boloko	91	168	26	28
5. Bolongwankoi	Bauto	57	142	25	26
6. Lofosola	Ekofu	61	111	36	11
7. Bandaka	Elimisenge	106	150	39	21
8. Lombo	Bulia	51	80	17	13
9. Ikengo	Mambenga	141	245	51	33
10. Monsole	Bokingo	123	246	67	48
11. Wangata-Watziko	Balaka	95	215	52	40
12. Ipeko	Djukulu	128	263	73	55
13. Bokala	Bolembo	25	53	22	13
		1119	2094	540	384

3.3. Un chef récompensé

Tout travail mérite récompense. Nos anciens maîtres en étaient conscients. Le chef Bongese is'Ifale recevait pour les services de l'Etat un salaire et des primes qui lui permettaient de mener une vie d'aisance par rapport à ses administrés.

A titre d'exemple, nous avons relevé les chiffres suivants (19):

- le 24-2-1922: traitement pour chefferie 212,64 Frs
prime 83,20

- le 16-2-1923: traitement pour chefferie 108,96 frs plus 98,96 pour Wangata; prime 150 frs
- le 18-3-1924: pour chefferie 192,32 frs; prime 164,80 pour Wangata 20,48; pour les autres sous-chefferies 161,40; pour Monsole 47,36 frs
- le 12-6-1925: traitement de 1924 209,84 frs et celui de 1925 207,84 frs
- le 16-4-1926: prime pour chefferie 266,60
- le 14-2-1927: traitement pour chefferie 294,20 frs
- En 1929 son traitement passa à 596,00 frs
- En 1930 il s'éleva à 682,80 frs; les primes 1017,60
- En 1931 traitement 818,00 frs
- En 1937 553,20 frs et primes de 2458,20 frs avec une base de mérite portée à 3°/° sur le montant des perceptions de 1° impôt de capitation. Il récolta du premier au troisième trimestre 79.300 frs d'impôt.
- En 1938 la rémunération fixe monta à 603,20 frs et la prime 2317,80 frs. Il récolta les deux premiers trimestres 45.150 frs et au troisième 43.750 frs.
- En 1940 la rémunération fixe: 619,60 frs mais la prime descendit à 1779,60 frs. Il perçut à la fin de mai 7280 frs pour l'exercice de 1939 et 93.176 frs pour celui de 1940.
- En 1945 la rémunération fixe était de 1979 frs, la prime: 750,20 frs.
- En 1946 la rémunération fixe: 4462,50 frs et la prime: 669 frs et la base de mérite était portée à 1°/° seulement
- Jusqu'en 1952 la situation salariale sera plus ou moins la même.

Nous remarquons que la rémunération fixe avait une tendance à l'augmentation où la prime et la base de mérite sur le montant des perceptions subissaient les vicissitudes dues à la politique fiscale ad hoc, surtout pendant la deuxième guerre mondiale. Le chef recevait encore d'autres paiements en qualité de juge.

- Il recevait les distinctions honorifiques suivantes:
- Médaille de mérite en bronze la 1-6-1933
 - Médaille de bronze de l' Ordre Royal du Lion, 14-4-37
 - Médaille de l' Effort de Guerre, le 2-9-1948

4. UNE REVENDICATION

Le 9 mars 1949, en dépit du poids de la veillesse, Bongese is'Ifale écrivait une lettre à l'Administrateur Territorial de Coquilhatville pour réclamer ses droits. En voici la copie:

" Je me permets en toute liberté d'écrire à votre grandeur au sujet de la mort de mon père dont comme héritier je n'ai pas encore une satisfaction assez légitime.

Monsieur Coquilhat, après son départ pour la Belgique eut un remplaçant qui fut chargé par le Roi Léopold II d'accompagner au retour quelques partisans, chefs de chaque aristocratie indigène. Wangata dans le temps, ayant deux groupements, Bonkamba fut sous la domination de mon père Bongese et Ikoyo de Bolokola (20). On les appela Mfumu. Cependant la "Force Publique" occupa le terrain où l'on a actuellement la S.A.B.-Wangata et en même temps on s'occupa à bâtir Coquilhatville. A son retour, l'envoyé du Roi colonial pris pour compagnons:

- a. Mon père avec son enfant du même nom de Bongese; ses femmes Ndomba, Bolefa (en vie au Bas-Congo), Isantando, Luyange, Ilekola et Bongo etumba.
- b. Mbolokola avec ses enfants Iwela et Bonsonso, ses femmes Bondjendjeongo, Ekila, Inyoi et enfin Bonailolo.

Ils achetèrent des armes indigènes et entreprirent ce voyage au cours duquel mon père fut mort sans toucher la côte européenne et son corps fut projeté au fond de la mer. Les autres continuèrent jusqu'à la Belgique où ce groupe d'indigènes ne fit que s'éteindre.

Ne retournant en effet que quelques femmes et quelques hommes.

Il est donc à noter que mon père est mort pour la Belgique, cause pour laquelle je réclame le dû que devrait toucher mon défunt père.

Dans l'attente d'une suite favorable que vous voudriez réserver à ma requête, veuillez agréer, Monsieur l'Administrateur, l'expression de mes sentiments très respectueux".

Sé Bongese Eugène

Cette lettre demeura sans réponse, du moins à notre connaissance. L'auteur avait des souvenirs imprécis dûs au fait qu'il était encore jeune quand son père l'avait quitté. Il avait appris des autres le périple de son père vers Boma certainement où les affaires coloniales appelaient souvent les notables et les témoins congolais. La plupart d'entr'eux ne rentraient plus dans leurs villages d'origine.

5. LA FIN

Le premier septembre 1953 Bongese is'Ifale Eugène rendit son âme après avoir servi loyalement ses supérieurs et dirigé comme il se devait ses frères noirs. Sa mort fut mal interprétée par les siens à cause des ambitions politiques de l'un de ses secrétaires et greffiers, le notable Tswambe (22). En effet ce dernier décéda le 15 septembre 1953. Les gens trouvèrent dans cette mort survenue quelques jours après celle de son chef, le châtiment implacable de ce dernier. D'où l'expression de "mourir comme Bongese et Tswambe" qu'on utilise couramment à Mbandaka, pour mettre sévèrement en garde son ennemi.

+ + + +

NOTES

1. Par sa mère Marie Bongese Bokaki, Isso Bokuma Boya est le petit-fils de Bongese is'Ifale. Isso Bokuma est actuellement fonctionnaire à l'OZRT à Mbandaka.
2. Il s'agit d'un papier non daté mais ancien et retrouvé parmi les Papiers Bongese.
3. Voir G. HULSTAERT, Le mariage des Nkundo, Bruxelles 1937, 341-344.

4. Ne serait-elle pas celle dont parle De Thier: Lé Centre extra-coutumier de Coquilhatville, Bruxelles 1956, p. 14 : une fille des Baseka Nkamba, épouse de Bomboko fils de Bolila ?
5. Des notes éparses de E. BOELAERT, nous tirons quelques précisions: "Ngolo (Bekakalaka) était chef au temps de Ntangé (Fievez) et Wilima (Sarrazijn). Il est enterré là où habite Agathe. Quand Bongese revenait, Ngolo était destitué et Ifoji Bonsanga recevait la palata du temps de Polo (De Bauw). Après Mr Borms cherchait une autorité et le grand frère de BONGESE: Bolemo recevait l'autorité. Du temps de Engels c'est le petit frère (bonkune) c.à.d. BONGESE qui a été investi" Archives Aequatoria, Fonds Boelaert H,1,6.
6. Renseignements tirés du livret de mariage n° 78, Vol. XV du 23 mai 1908.
7. Lire LUFUNGOLA Lewono, Il y a cent ans naissait Equateurville: L'Ebauche de l'actuelle ville de Mbandaka (Juin 1883-juin 1983) dans: Zaire-Afrique n° 175, mai 1983, 301-312.
8. Voir Carnet de Notes de Ch. LEMAIRE.
9. Archives de la paroisse de Bakusu (Mbandaka I).
10. Effectivement l'administration n'était pas sévère en ce domaine. Par ses instructions elle essayait de combattre cette institution traditionnelle avec peu de succès d'ailleurs.
11. Livret de mariage n° 78, Vol. XV du 23 mai 1908.
12. Livret d'identité n° 1 du 13 avril 1926.
13. Idem
14. Livret d'identité n°1/50 du 6 juin 1950.
15. Idem
16. Chez les môngo, comme chez la plupart des tribus bantoues, l'acte qui sanctionne le divorce est la restitution de la dot.

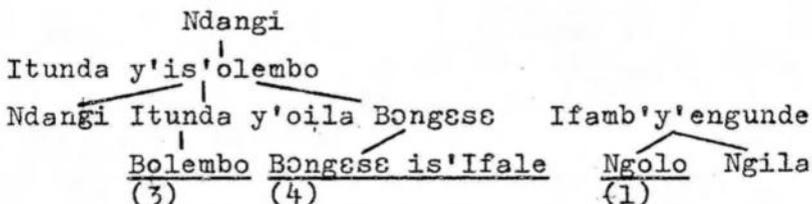
17. Pour devenir chef il faut remplir les trois conditions suivantes (1) appartenir à la lignée du groupe politique (2) à la génération supérieure (3) être le doyen de ceux qui remplissent ces conditions. Cependant l'administration coloniale avait souvent faussé la réalité en plaçant des chefs dans les villages. Une enquête administrative, non datée et non signée, nous apprend: "A Wangata-Bongonjo le droit revient à Eugène BONGESE, patriarche du clan, puis à Ifambe qui est juge actuel; Mpongó ne vient qu'après BONGESE actuellement conseiller" Fonds Boelaert, H 4, 2. Mais le responsable de l'administration E. VERHEGGE en pensait différemment en 1926 : "En tous cas je ne puis souscrire à la destitution de Bongese; il n'est pas coutumier, cela est vrai mais il n'est malheureusement pas seul dans son cas; son autorité laissait à désirer en effet, mais ce n'est pas tout à fait de sa faute: se sentant abandonné par l' A.T., ne pouvant se défendre contre les menées de Tchoambe, qu'il savait soutenu à outrance et qui s'intitulait pompeusement à toute occasion et hors d'occasion du titre de 'Chef des Bonsole', qui décidait de maintenir ou de déplacement de village, il se terrait chez lui. J'ai dû intervenir énergiquement à l'occasion des travaux de la route Coq-Ikengo, depuis cela va bien mieux (...)" Nous devrions garder Bongese comme chef jusqu'à sa mort, et confier alors la médaille au coutumier du clan Ikengo". Notes sur la réorganisation sur des bases coutumières projetée dans le Territoire de Coquilhatville, Archives Aequatoraa F.H., 1, 21, p.21 (fin 1926).
18. Nous suivons l'orthographe des documents.
19. Les chiffres proviennent de ses trois livrets de chef et de son livret de travail.
20. L'arbre généalogique reconstitué par E. BOELAERT (Enquêtes vers 1950; Voir aussi Equateurville, dans: Aequatoria 15(1952)p.5-6)

Archives Aequatoria, Fonds Boelaert H 1,6

WANGATA

BASEKA NKAMBA

BEKAKALAKA



BONSANGA

Ejimokondo

Bokwela Ifoji

(2)

Noms soulignés: Les personnes qui ont été institués chef; chiffre entre parenthèses: l'ordre dans la succession effective. A Bonsanga, Ejimokondo se trouve au niveau de Ndangi de Baseka Nkamba.

21. A ce propos nous lisons de la main de E. BOELAERT (Archives Aequatoria, Fonds Boelaert H 1,6) : "Vangele l'ammenait avec son fils Bongesse et avec Mbolokola de Bakalala de Bongonjo-Wangata, vers l' Europe mais Bongesse (père) mourait à Ntumba (Bas-Zaire). Mbolokola était accompagné de l'enfant de sa soeur Iwsls". Il ne s'agit pas de Vangele mais d'un successeur.
22. Voir l'étude de G. HULSTAERT en ce même volume.

+ + + +

LUFUNGULA LEWONO
ISP - MBANDAKA

ANCIENS NUMEROS D' AEQUATORIA

Aequatoria, fondée en 1937, avait cessé de paraître en 1962, après 25 années. Plusieurs bibliothèques et quelques personnes possèdent la collection plus ou moins complète, bien que les années de guerre y manquent souvent. Nous n'avons malheureusement plus de réserves des années 1937 - 1945. Ceux qui voudraient quand même acquérir ces années manquantes peuvent écrire à l'adresse du Centre Aequatoria. Je me chargerai d'en faire des photocopies en novembre 1987 à 1.200 FB l'année.

H. Vinck

INDEX D' AEQUATORIA 1937 - 1962

Le Secrétariat du Centre Aequatoria s'est chargé de faire un index des sujets et des auteurs (40 pages) des 25 volumes d'Aequatoria. En vente au Centre Aequatoria à 100 Z ou à notre représentation Europe à 100 FB.

ETUDES

LE RITE BONKOTO CHEZ LES BOLENGE

1. INTRODUCTION

Les Boléngé wã Simba constituent un sous-groupe de l'éthnie môngo. Ils occupent le tronçon de la route Mbándáká-Bikóro à partir du village de Bongondé. Ils se trouvent aussi dans les localités disséminées sur la route d'Ingende jusqu'au village Mpôngo l'Efale. La tribu "Boléngé" comprend trois groupements à savoir les Bofijí Ouest, les Bofijí Est et les Injoló.

Ce peuple pratiquait le rite de "bonkótó". Traditionnellement, c'est un sacrifice humain à l'occasion du retrait de deuil d'un nkum, d'un nkém'akúki (adjoint du nkúm), d'un notable ou d'une personnalité importante. Ce rite consistait à immoler des hommes ou des femmes. On les choisissait parmi les esclaves. Mais avec l'arrivée des Blancs, le sacrifice humain a été interdit et remplacé par celui des chèvres. La chair de ces chèvres est tabou pour les femmes car elles lui ont attribué la valeur sacrée de la chair humaine.

2. LA MORT DU NKUM ET SES OBSEQUES

Chez les Boléngé, l'importance des funérailles dépend de la personnalité du défunt. Si le disparu avait suffisamment de ressources ou était détenteur d'un titre honorifique, ses funérailles seront plus pompeuses que celles d'un simple habitant de la localité. Le nkum ou le nkém'akúkí ne devait pas avoir une mort naturelle pareille à celle de tous les mortels. Arrivé à l'agonie, sa famille faisait appel aux pygmées qui devaient l'amener clandestinement dans la forêt pour l'achever. Ils lui brisaient les vertèbres cervicales à l'aide d'un billot. Cette pratique apparemment cruelle et sauvage avait pour but de sauvegarder la population. En effet, si par inadvertance ou à cause d'une agonie très brève, un nkum venait à expirer dans son lit, des calamités et des épidémies enduilleraient le village pendant un temps après son décès.

A l'annonce de la mort d'un nkum ou d'un nkém'akúkí, les habitants des villages voisins accourent armés de flèches et de sagaies et procèdent à ce qu'on appelle bofunjo. Ils abattent tous les animaux domestiques qui se présentent. Ces animaux serviront aux repas lors des funérailles. Le nkum était inhumé dans la position assise ayant pour siège un lonkíjí c.à.d. une personne choisie de préférence dans la famille d'esclave. Généralement, on choisit un lonkíjí sans distinction d'âge ou de sexe. On peut avoir un ou deux nkíjí, si le défunt ou sa famille est riche et possède suffisamment d'esclaves. Dans la plupart des cas, on descendait le lonkíjí vivant dans la fosse.

3. LE RITUEL DE BONKÓTÓ

Le bonkótó est le terme des funérailles d'un nkúm ou d'un notable. Ce rite ne sert pas à couper le pont entre le défunt et des vivants mais plutôt à l'introniser dans l'autre monde. Ceci pour lui permettre de continuer à exercer son pouvoir comme de son vivant. Le bonkótó place ainsi le nkúm défunt dans la hiérarchie des forces.

4. LE BOMBÉMBE

Celui qui immole les victimes de bonkótó est appelé bombémbé. Nous traduisons bombémbé par sacrificateur et non par boureau comme le désigne le Père G. Hulstaert. En effet le boureau exécute les malfaiteurs, tandis que les victimes de bonkótó sont des innocents.

Le pouvoir de présider la cérémonie de bonkótó se transmet de père en fils. Il y a dans chaque communauté des Boléngé une ligne qui détient ce pouvoir. Le fils qui est désigné pour devenir bombémbé accompagne son père et l'assiste dans toutes les cérémonies qu'il préside. Il est ainsi initié aux secrets du bonkótó dès son jeune âge. Il doit aussi pénétrer le secret du langage tambouriné sans lequel il ne pourra jamais mener convenablement l'opération.

Avant de devenir bombémbé le néophyte servira longtemps de second dans les cérémonies. Armé d'un deuxième : jingóndó (couteau qui sert à trancher le cou) il se tient toujours derrière le bombémbé et intervient dans le cas où celui-ci viendrait à manquer son coup. Ce qui est très rare. Ceci arrive dans le cas où toutes les conditions de ce rite n'ont pas été bien respectées ou si le sacrificateur est un usurpateur.

5. LE PORTEUR DE JINGÓNDÓ

Pendant la danse macabre il y a quelqu'un qui tient en main le jingóndó. Je ne suis pas parvenu à trouver un nom spécifique, mais le porteur doit être un loóko ou bolifo c.à.d. un personnage qui a les pouvoirs magiques dans le groupement (G. HULSTAERT, 1983).

6. LE COSTUME DU BOMBÉMBE ET DU PORTEUR DE JINGÓNDÓ

Le bombémbé s'enduit le corps de ngóla, une matière rougeâtre extraite de l'arbre isi. Ensuite sur ce

fond ngóla, on imprime à l'aide des doigts, des tâches blanches à base d'une pâte de kaolin. Il se couvre la tête d'un isota, une espèce de calotte tressée en cordes et sur laquelle sont piquées des plumes d'oiseau. Le cache-sexe en raphia (bosésé) porté jadis est remplacé aujourd'hui par un ingwánda ou pagne. Aux pieds il porte des beyaé c.à.d. graines séchées de fruits de la liane boyaé, enfilées dans une corde et fixées à des lanières de cuir. On obtient ainsi des bandes de peau qu'on enroule autour des chevilles et qui font office des castagnettes. Le porteur du jingóndó quant à lui, à aussi le corps enduit de ngóla et tacheté de kaolin. En outre, il porte en bandoulière des feuilles de bananier séchées (biléji) .

7. DEROULEMENT DE LA CEREMONIE

7.1. LES PREPARATIFS

(1) Les batteurs du tam-tam

Pendant une ou deux semaines les batteurs jouent du tam-tam toutes les nuits jusqu'au petit matin. Ceci pour entrer en contact avec les mânes et les esprits des bombémbe défunts et les préparer ainsi pour le grand jour. Pour cela , les batteurs doivent connaître la généalogie du clan.

(2) Le bombémbe

Pendant cette période, le bombémbe vit en réclusion et prépare en toute tranquillité les opérations secrètes (magiques) précédant la cérémonie. Il évitera le contact sexuel avec sa ou ses femmes. Sa nourriture ne doit pas être préparée par une femme mais par des hommes et cela jusqu'au jour du sacrifice. La veille du grand jour le bombémbe et son second passent la nuit au cimetière. Les opérations qui s'y déroulent sont jalousement gardées secrètes et ne peuvent être connues des profanes.

(3) Le jingondó, arme du sacrifice

Le jingondó qui servira au sacrifice est soumis à un rite magique. La veille de la cérémonie, il est déposé au cimetière près du bombémbé et de son second. Il est enveloppé de feuilles qui lui confèrent son pouvoir et son tranchant. Il ne sera dépouillé de celles-ci qu'au moment où le bombémbé le prend des mains du porteur.

(4) Les bêtes à sacrifier

Le nombre des chèvres varie selon l'ampleur de la cérémonie. Généralement elles sont au nombre de trois. Il en était de même à l'époque où les victimes étaient des hommes.

Le matin de la cérémonie la potence est dressée pour chaque victime. Elle est formée d'un pieu solidement fiché en terre et devant lequel se trouve un siège improvisé. Chaque chèvre y est attachée en position assise avec des lianes. Un bâton flexible (mbáká) est fixé au sol à petite distance derrière la bête. Ce mbáká est muni d'une forte liane ayant un noeud coulant passé au cou de la bête. Celle-ci offre son cou ainsi tendu au jingondó

(5) Les tam-tams

Généralement les tam-tams sont au nombre de dix, de grandeur différente. Chaque tam-tam produit un son correspondant à sa taille. Ils résonnent pendant toute la cérémonie. Le bombémbé et le porteur de jingondó dansent au son des gongs.

7.2. LA CEREMONIE PROPREMENT DITE

Le bombémbé, transporté sur un tipoy, arrive sur le lieu du sacrifice qui se tient généralement devant la maison du défunt. La cérémonie s'ouvre par la danse du bombémbé et du porteur du jingondó. C'est une danse très expressive, une véritable pantomime entre le bombémbé et le porteur du couteau. Ce dernier cherche à remettre le jingondó au bombémbé. Celui-ci

se dérobe chaque fois et retarde ainsi le moment de saisir l'arme et tout cela animé au rythme des tam-tams. Ces sont ces tam-tams qui dictent les différentes phases de la cérémonie.

Chaque pas de la danse correspond à une phrase tambourinée. C'est pourquoi le bombéme doit être initié aux secrets du langage tambouriné.

A la remise du jingondó, le porteur du couteau quitte la scène et laisse le bombéme seul. Ce dernier lance a plusieurs reprises le slogan suivant:

- Botété bǎokǎkya l'óléka (loutre, on t'a appuyée contre la nasse)

La foule répond:

- Okálaka (Détruis-là /la nasse)

A ce moment le rythme des tam-tams atteint son point culminant. Ils jouent tous à l'unisson et incitent le bombéme à l'action.

Voici quelques textes destinés à exhorter le bombéme à mieux accomplir sa tâche:

- (1) Ólenga ndé ? (Est-ce que tu trembles ?)
 Ólota ndé (As-tu peur ?)
 Tǎmbólǎ kǎndǎ (Marche, avance)
 Tútámǎ (Approche)
 Sombólǎ ntske (Egaye la fête (par des slogans))
 Léngél'íkókó (Assure-toi du tranchant du couteau)
 Siy'ákata nd'ótókó (Roule tes mains dans la cendre)

Ce texte prépare le bombéme moralement et matériellement à l'opération. Moralement: il l'exhorte à ne pas avoir peur, à être courageux et gai; matériellement: il rappelle au bombéme quelques détails pratiques en l'invitant à vérifier l'état du jingondó et à frotter les mains (qui sont peut-être devenues moites) dans la cendre avant de saisir le jingondó, cette précaution lui permet de le tenir fermement. Toutes ces exhortations sont présentées sous forme d'injonction:

- (2) Bombolo tǎngámǎ (Bombolo sois pris (au piège))
 Ntsmbol'ekótó (afin que je t'écorché)

- (3) Isálá nkoso tséngɛɛ (La plume rouge du perroquet)
Balóng'áleke sólóló (Que le sang jaillisse)
- (4) Sókól'émok'ots'ókwe (Lance le coup que la tête tombe)
Bótsá bófúmbwe la mbáká (Que la tête s'envole avec
le ressort)

Le bombéme étant ainsi préparé, ces derniers messages l'invitent à passer directement à l'action en versant le sang des victimes. En effet, dans ces textes, il n'est question que de la peau à écorcher (N°2), du sang (N°3) et de la tête à couper (N°4). Ces textes sont conçus pour inculquer au bombéme l'ardeur belliqueuse. Ainsi, il tranche net le cou de chaque victime. Après cette opération, il court derrière la maison et coupe tous les bananiers qui s'y trouvent. Ceci pour assouvir le trop plein d'ardeur qui soutend encore son bras. Après quoi, il pourra retrouver son calme.

Les chèvres égorgées seront dépouillées, dépecées et préparées par les hommes. Les femmes n'ont droit ni à la cuisson ni au repas. Ne participent à ce festin que les hommes et les vieux.

8. CONCLUSION

La cérémonie de bonkótó qui clôture les funérailles d'un nkum ou d'un notable est un des moyens pour entrer en contact avec l'au-delà. Ce rite est un pont qui relie le monde des vivants et celui des ancêtres. Il souligne ainsi la croyance de l'homme móngo en la survie. Le défunt gardant ses prérogatives dans l'autre monde, on lui doit respect et vénération comme de son vivant. En retour, il doit protection et assistance aux sujets.

+ + +

NOTES

- G. HULSTAERT, 1937, Coutumes funéraires des Nkundó, Anthropos 32, 502-527; 729-742
1971, Sur quelques croyances magiques móngo. Bonkótó, Cahiers des Religions Africaines 5, 165-167

1983, Les M'ongo et la sorcellerie, Annales
Aequatoria 4,5-32

LISTE DES PRINCIPAUX INFORMATEURS

NOM ET POSTNOM	Age	Localité	Groupement	profession
Eanga (M)	65	Bolaka	Bofijí-Est	Retraité
Ilúkú Ifulú (M)	55	Bolaka	Bofijí-Est	Retraité
Bolúmbe Bokolo(M)	19	Bongondé	Bofijí-Ouest	Elève
Bokangá (F)	42	Lokólongo	Injóló	Ménagère
Ekombé Ey' Engomba (M)	63	Ilángá II	Bofijí-Est	Retraité
Mputsú Bolúmbe(F)	54	Mpénjéle	Bofijí-Ouest	Ménagère
Loleka Bonkángá(M)	27	Isúkáénanga	Bofijí-Est	Assistant

EKOMBE EKOFO
Assistante à l' I.S.P.
MBANDAKA

ENCORE BONDOMBE

Après la publication de la "Petite Monographie des Bondombe" (Annales Aequatoria 3(1982) l'informateur Bakásá Bosékônsombo a eu l'amabilité de communiquer plusieurs données intéressantes valant la peine d'être conservées pour l'histoire.

Elles sont rangées ici en deux sections: d'abord les additions et compléments, ensuite les rectifications. Dans chacune des sections on suit l'ordre des pages, avec les paragraphes, les alinéas etc...

+ + + +

ADDITIONS

P.15, n°4

On les nomme encore Bán'ă nyáé enfants de la rivière, bána b'ôsemányáé enfants de l'habitant de la rivière. Le nom Wemányáé semble être une extension du nom d'un seul groupe (Wema); d'où l'on pourrait déduire une origine semblable pour Bosanganyáé. Cf plus loin p. 32, IV.A.

Bána b'ôsémányáé était courant spécialement pour opposer les Balíngá d'origine aux acculturés Boyeļa et Lokaló, et cela des Bolómí en aval jusqu'aux Ikólyá à l'amont.

P.15, n° 5, al. 1

L'origine de ce nom semble se trouver chez les Bosaka, qui parlent aussi de Ngombe y'ênkîlé (Cf. ci-après). Le nom a été emprunté par d'autres groupes, de sorte que les jeunes Lokaló de Bondombe se disent Ngombe au même titre que les Ikóngó etc., probablement à cause de la similitude des parlers.

P.16, n°5, al.3(fin)

En effet, Bosaka et Boyela nomment tous ceux qui parlent le lósíkóngó, et donc parmi eux, les Lokaló de Bondombe, voire les Balíngá voisins: Ngome ou Ngom'ěy'akulá ou Ngom' enkîlé, le dernier visent les gros tatouages faciaux, le second parce qu'ils étaient armés de flèches. (Cf Congo 1931, 1, p.51). C'est ainsi que le nom communément employé pour désigner les Lokaló à Bondombe est Ngome.

P.16, n°6, fin alinéa 1

En un mot, les anciens Mbalá étendaient ce nom à tous les non-Bakutu-Boyela, même Balíngá d'origine, Nkémbé (Ndéngssé), Ikóngó, Ntómbá etc... Ces derniers avec les Bakutu de Boende étaient appelés Bokwála bon'ífótá nd'élongi c.à.d. tatoués à la face.

P.23, avant n°4

L'informateur résume les Lokaló selon leur origine en rapport avec les groupes qui demeurent vers la haute Salonga:

- (1) Bokála-Ilombo : les clans de Bokándá (Litóó, Lowá, Likemba, Lilongo).
 - (2) Elémbe : ceux de Yaánga (Basokó, Liwonde, Lwafa).
 - (3) Longolongo à Bosánombe: Likotsí, Lilongo, Ilángá-mbúla; plus Lwánga issu de Kóma-Ndotsí (à corriger à la page 39 en bas).
-

P.24, al.1, fin

Ekila Bernarda, fille d'une femme Jǒfǐ (Cf plus loin p. 73), racontait dans les années 40 -elle est morte en 1950- que ses oncles maternels Jǒfǐ ont abandonné leur habitat d'Ilombo à cause des corvées imposées par l'administration et la réduction des forêts causée par le surpeuplement. Ils sont partis rejoindre "les gens à grosses têtes" dans la haute Jwafa. (On ne sait pas sur quoi repose ce sobriquet; selon les informations les Jǒfǐ ne se distinguent pas par le volume de la tête). Mais à Ilombo il demeure encore des descendants de femmes Jǒfǐ avec des hommes Ngoms. Ils sont bien connus. Ils soumettent leurs différends à un notable d'origine Jǒfǐ. En tout ils ne forment qu'une petite minorité.

P.28

Les Lontáa ou Yalontáa (connus aussi comme IyEngé, ou par le sobriquet Bolíko' ososwa) à Ilángámbúla de Bosánombe ne sont plus représentés que par un homme avec six enfants, surtout des filles.

Les Ngiima (à Lowá, Bokándá) sont une trentaine, hommes et femmes, bien bâtis et aussi libres que tout autre groupe, quoique il soit connu de tous que leur ancêtre Wěká w'ésakó était Jǒfǐ.

P.32, IV.A

Voici une autre classification, mineure, des riverains de la Lómela:

- (1) Balomómó : Lotoko, Bokeo, Itsíma, Ibáá, Bololongo.
- (2) Imóto: Bekonyí, Bomáliko, Esangilífi, Iónankásá, Lisanga. Cf la note 29.

P.34, al.1

Il en est de même pour les Ntúmbé, eux aussi connus comme descendants de Lobólá quoique vivant parmi les Bolenda proches du poste de Wema.

P.40, al.3

Une tradition a retenu que leurs ancêtres sont venus des sources de l' affluent Bokombe. Après avoir traversé la Jwafa au lieu-dit Bokau en amont du confluent, ils se sont dirigés vers le Sud-Ouest pour rencontrer les Bowéndé avec les Jǒfé vers l'actuel Lifulya (cf. p.59). On ne sait pas s'ils étaient accompagnés d'autres Bombóle et Lokaló. Ni quelle était leur langue à cette époque. L'informateur pense qu'elle était une variété du lombóle, car quelques éléments de cette langue se trouvent dans la variété du losíkóngó parlée par les Lokaló.

P.41, E.

On entend aussi le nom Nkófi que l'informateur interprète comme désignant une personne vivant isolée. Il le met en rapport avec le verbe -kófofal- s'isoler se mettre à l' écart. Il cite encore un autre nom (péjoratif): Yǒfofi. Peut-il être rapporté au même verbe (après chute de consonne initiale) ?

P.44, al.5

L'informateur Bokásá ajoute : Le nom Yǒnókó, au pluriel Tǒnókó, n'est connu que par les récits parlant d'une population autochtone disparue depuis. Nous ne savons où ils ont passé. Les Jǒfé ne sont pas les Tǒnókó. Généralement, les fables racontent qu'un homme errant dans la forêt rencontra un Yǒnókó dans sa petite hutte faite de branchages et dont le lit n'était fait que de bâtons croisés. Lit situé au dessus du petit foyer peu fourni en bois. Le Yǒnókó étant couvert de poussières, l'homme le lava, l'enduisit d'huile, lui coupa du bois, attisa son feu et lui donna à manger. Après quelques jours, Yǒnókó satisfait lui indiqua le chemin de sa résidence ou l'y conduisit. Mon grand-père m'ayant dit que les premiers immigrants Lokaló étaient appelés Tǒnókó, si pendant l'enquête ethnologique les Yaánga, aînés Bombóle, se sont reconnus Tǒnókó, par le fait même ils se sont reconnus ap-

parentés à une population ressemblant fort aux Batswá. Les Elembe-Ilombo (jadis de Lóto) et les Lokaló de Bokungú s'étant reconnus descendants d'une même historique population, il s'agit donc de l'histoire commune des Lokaló.

P.45, al.3

Résumons la position de Bakásá comme suit: Bien qu'ils se soient dits descendants de Éófé, Yófé, Dyófé, ou Yónókó/Tónókó les Lokaló et Ilombo se sont toujours affirmés non Jófé et tous leurs voisins les ont toujours compris ainsi. Malgré la similitude dans leur culture ancestrale et dans leur ancien état socio-économique avec les Batswá des Nkundó-Ekonda ils n'ont jamais été considérés comme leurs congénères ou frères de race. D'ailleurs, ajoute l'informateur, il y a de grandes différences dans la taille, l'odeur corporelle caractéristique, la nature des relations avec les maîtres ou patrons, l'attitude générale des groupes voisins à leur égard, etc..

Les Jófé et les Lokaló d'Ilombo et d'autres clans habitant à Bondombe se sont de tous temps déclarés étrangers les uns aux autres. Des métissages ont existé entre eux, mais ce sont des cas individuels, souvent demeurés stériles.

Les Jófé de Bondombe ont d'ailleurs toujours été considérés comme groupes indépendants à leurs propres yeux comme à ceux des tribus voisines. D'ailleurs eux-mêmes se sont de tout temps montrés fiers de leurs origines, loin de la timidité et du regard fuyant des Batswá.

L'assimilation des Bosánombe Ngóme aux Tónókó concorde avec ce que racontait Lompoko Baséle (nommé encore ci-après) au sujet de son propre groupe Yaánga (Bombóle) comme descendant des Tónókó: "Lorsque les premiers envahisseurs Móngo (Ntómá-Bakutu et Ikóngó) après la traversée de la Jwafa ont rencontré les Tónókó ceux-ci étaient à l'état complètement nomade, vivant de cueillette et de chasse. Ce n'est qu'au contact des nouveaux-venus qu'ils se sont peu à peu fixés dans des villages et ont appris l'agriculture,

la forge, le tam-tam, etc...Ce serait donc, dans l'optique des informateurs, des populations pré-móngo acculturées et intégrées progressivement".

P.48, après al.3

Quant aux Losáka eux-mêmes, ils ont habité à Belondó-Yangóle. Ce n'est que vers 1930 qu'ils sont redescendus pour se fixer dans l'agglomération de Bondombe.

P.50, n°1 fin

Lors de l'invasion des esclavagistes Batstéla ils habitaient sur l'île Liókó qui est marquée sur les cartes annexées, située en amont de l'actuelle mission catholique et de la courbe tourbillonnante.

P.58

La tradition rappelle encore que les Yaánga, étant fréquemment attaqués par les Bokoné voisins qui les appelaient Tónókó, fichaient à l'entrée du village des palmes et y attachaient des chèvres. Les assaillants se saisissaient des bêtes et rebroussaient chemin pour aller attaquer d'autres groupes Lokaló. Selon l'étymologie populaire le nom Yaánga serait dérivé de cette pratique (baánga: Palmes).

P.59 E.

L'historien Balolyá des Boosowéndé raconte que les ancêtres de son groupe, après la traversée de la Jwafa à l'embouchure de l'affluent Loile-Nkongo (près du poste actuel de Bokungú), poussèrent vers le Sud pour s'arrêter à l'emplacement de Lifulya actuel (Kanombá des Bankanda). Ils y trouvèrent des Jófé nomades aussi nombreux que les Lalyá actuels de la zone d'Ikela et subdivisés en cinq tribus: Isángá, Ewanda, Lokombe, Lifanga, Lokokó.

C'est de Mpulúoté (groupe de l'historien) qu'ils auraient reçu des objets en fer -qu'ils ignoraient encore- contre l'échange de divers services, surtout des produits de la chasse.

C'est là que les Bowéndé ont été trouvés, entourés de Jǒfǐ; par les Ilombo émigrés de l'Est et par diverses tribus venues du Nord: Ikóngó, Bosaka, Bongandó qui contribuèrent à la dispersion des Jǒfǐ vers les hautes Jwafa et Tombénga.

Est-ce que ces événements peuvent rendre compte de la disparition massive des pygmées vus par les explorateurs du Peace en 1885 (G.H).

L'historien complète: "Après la destruction de leur village par un cataclysme les Mpulúoté se scindèrent et poussèrent les uns vers le Sud, les autres vers les sources de la Lokiná (affluent de gauche de la Jwafa entre les Liondo et les Bongandó).

Un groupe Jǒfǐ resté fidèle aux Boéndé les accompagna à partir de Lifulya dans leurs pérégrinations. Ce sont les descendants de ces Jǒfǐ dont il est fait état p. 25 n°5 comme ayant vécu jadis à Ilombo".

Le cataclysme dont il est question est rapporté par l'informateur ainsi: "Dans la petite cité construite là par les Mpulúoté habitait une vieille femme, dont on avait volé le rasoir. Dépitée elle battait le sol en pleurant et en invoquant Nkomba pour la venger. Là-dessus des murs d'eau envahirent la cité par les quatre côtés et l'engloutirent complètement. Le bruit du bouillonnement de la source rappelle la forge du village". Voici le récit que j'ai entendu personnellement il y a 60 ans sur les lieux même:

LA LEGENDE DE L' ETANG IFUYA (ou Lifulya)

A cet endroit habitait le groupement Kaifuya. Il y avait là une esclave appelée Bakonga-mpumbe. Elle était la victime de vols continuels. Exaspérée elle maudit un jour le village: "Vous me volez toujours mes aliments, mon poisson, ma viande, mon sel. Maintenant pendant mes absences je laisse mon rasoir dans ma maison. S'il est volé vous verrez ce qui arrivera".

Là-dessus elle prend sa hotte avec le manioc et va le mettre à rouir dans le ruisseau tout proche. A son retour le rasoir a disparu. Elle crie: "Je laisse ma viande et vous la volez. Je laisse mon poisson et vous le mangez. Je laisse mon sel et vous l'enlevez. Je laisse mon rasoir et vous le volez. Maintenant je vais me suicider et le village Kaifuya changera en eau!"

La-dessus elle va s'asseoir dans la cuve de l'huilerie en portant son bébé sur le dos. Elle appelle le ruisseau à droite, elle appelle le ruisseau à gauche. Elle appelle le ruisseau au milieu et l'eau vient inonder le village; elle remplit la cuve et la femme est noyée.

Le forgeron se jette dans la cuve pour sauver la femme mais il se noie lui aussi. Beaucoup d'autres personnes meurent dans l'inondation. Le reste prend la fuite et va s'établir ailleurs, près des autres Bolamba.

Ce qui était terre ferme est maintenant un grand marais. L'étang est l'ancienne place du village. Les palmiers *Raphia gentili* qui l'entourent sont les anciens bananiers qui se trouvaient derrière les maisons. La cuve de l'huilerie est maintenant la source, dont le bouillonnement est la voix de la femme esclave.

+

Ceci est la traduction littérale de ce qui m'a été raconté à Kanombá lorsque en 1926 je visitai la source bouillante d'où sort l'eau chaude qui s'écoule dans l'étang. Je n'ai pas vu de vapeurs ni des jets d'eau. Mais le bruit imite très bien le bourdonnement d'un bateau ou d'un moteur; la population y voyait la même ressemblance et pensait aussi au bruit fait par le soufflet de la forge.

Le fond de l'étang est couvert de boue noire. Ce qui fait mieux ressortir la source de couleur jaune argileux, couleur qui rappelle l'huile de la légende. La ceinture des palmiers est impressionnante. Ils se trouvent sur la limite orientale de l'extension de cette espèce. L'étang attire de grandes quantités

de pigeons. L'eau de l'étang est assez chaude pour que celle du ruiseau dans lequel se déverse l'étang donne la sensation de froid. La chaleur de l'eau ne semble pas indisposer les petits poissons qui nagent dans l'ouverture même de la cheminée. Pour se rendre à la source on marche pendant à peu près dix minutes comme sur une sorte de sentier que les habitants conseillent de ne pas abandonner.

Une étude approfondie en a été faite en 1952 par le géologue A. Lohest (Rapport dans Archives Aequatoria FH 10,1 4 pages dact.).

P.59, F., al. 1

Au sujet de la venue des premiers Européens Bakásá ajoute que les emplacements de Boálá et de Ilokó-Esanga étaient habités. Et que les explorateurs ont pu les voir, puisqu'ils font état de la lagune proche longue de 6 km. qui paraît bien être identique à l'ensemble d'étangs actuellement envahis d'herbes aquatiques et qui a environ cette longueur. Il est nommé Ngolu, indiqué par 3 sur la carte annexée à la "Petite Monographie".

A la vue du bateau, un matin qu'ils étaient aller inspecter leurs nasses dans la lagune, ils remontèrent en vitesse dans leurs pirogues. D'après cette tradition ils n'auraient pas commercé avec les Blancs.

D'après l'historien Bosilama d'Ikólya les guerriers rencontrés aux îles de l'embouchure de l'affluent Bokombe auraient été des membres de son groupe qui cherchaient là un abri contre les bandes esclavagistes rôdant déjà à cette époque dans les environs. Les pirogues qu'elles ont trouvées là auraient été abandonnées par les fuyards dans les étangs du marais Yelé, face au confluent. Ensuite les Ikólya ont quitté le confluent pour s'installer à l'île de Liokó un peu en amont de l'actuelle mission catholique (Cf ci-devant p. 50).

P. 61 après la troisième alinéa:

La pénurie de la main-d'oeuvre parmi les Riverains obligea le chef Isôtefa à recruter des Bosánombe-Ngombe et des Yaánga pour leur enseigner le pagayage au service de l'Administration pour les communications avec les postes de Yókólo et de Bóéndé, tandis que les Bokándá étaient chargés des transports par terre et de la livraison de produits agricoles.

P. 62-63

Pour la chronologie relative on peut retenir l'opinion de Bakásá. L'époque de la venue des premiers explorateurs européens coïncidait avec le mouvement des populations locales. Il y avait affluence de gens de la forêt vers les rives de la Jwafa, en fuite devant les Bosaka venant du Nord et les esclavagistes Batstéla arrivant du Sud. En ces temps les Lokombe se seraient trouvés à Lotúmbé et les Bosánombe à Besáú et à Liokó. Bokoto n'aurait pas encore été occupé, sauf Tokumbó, demeure des Botondó.

P. 63, al.4

Après cette épidémie les occupants ont abandonné ces emplacements pour aller se fixer à Lotúmbé. A ce moment les Botondó étaient déjà à Tokumbó un peu en amont de Lotúmbé, face à Mbílăkeli.

P.63, al.5 fin

Le nom de ce camp est dit dérivé d'une abréviation du nom des esclavagistes Batstéla. Leur venue est située peu avant celle des premiers Blancs, longtemps après la présence des Batélé (Ci-après P.65 II).

Le camp était situé tout près de l'actuel Balokó et du ruisseau du même nom. Bakásá suggère que ce sont probablement ces bandes qui ont apporté la variole. Il ajoute qu'ils ont creusé un puits d'eau encore visible à présent au lieu-dit Balokó.

Selon la tradition ils auraient même descendu la rivière sur des radeaux et poussé jusqu'à l'étang Ngolu mais fait retour dès qu'ils apprirent la venue des Européens.

Pendant leur descente de la Jwafa ils auraient tué un habitant d' Ilokó (Cf. P.65 H,B).

A cette époque les voisins du camp Batéle étaient les Yalokuli des Lalyá-Liondo.

Note: Pour l'étymologie : je pense que le nom du camp se rapporte au nom du chef des bandes esclavagistes dont parle E. Boelaert dans Aequatoria 20(1957)15 où il est question de Batele ou Matele qui aurait résidé plusieurs années dans ce "camp de la Mokombe: non loin en amont de la DCCM" (G.H).

P.65 (H) après la liste

Llokó s'applique à deux endroits , en amont de la M.C.: (1) les bords de la courbe tourbillonnante en aval d'une crique à la rive gauche, ancien habitat des Likotsí (2) l'île en amont de cet endroit et de la crique, ancien habitat des Ikólya (Cf. P.50).

P.65 I. Corrolaire

Bien que ne se référant pas aux Bondombe il me paraît intéressant pour l'histoire générale de l'ethnie Móngo d'ajouter la tradition que l'informateur Bakásá a recueillie chez les Bokoné voisins. Son clan maternel Itéllá a pour nom de gong: Baótsí han'ésamo ená nkóko baunaka l'Atélé: lignages proches de l'ancêtre qui ont combattu les Batélé. Ce dernier nom se rapporte à une peuplade autrefois voisine, refoulée par les Bokoné jusque dans la haute Salonga, mais dont l'habitat actuel est inconnu. Ces mêmes historiens Bokoné rappelaient aussi des luttes semblables contre d'autres populations qu'ils nomment Bangombé, Bakongo ou Nkómbé-Bakongo, Bakutu-Nkíle. Toutes ces tribus ont été refoulées vers le Sud, puis on a perdu leur trace. Leur origine est également ignorée.

On les dit Móngo, comme le suggère le nom Bakutu.

pourrait-on penser aux groupes Môngo d'entre la haute Salonga et la Lökényé ?

Les lokaló ajoutent une tradition selon laquelle ils auraient été l'objet d'attaques de la part d'une tribu Yailéma. L'informateur croit pouvoir reconnaître dans ce nom les Yaelima ou Iyajimá. Leurs ancêtres qui les ont connus ne les désignaient que par le nom lintonto, c.à.d. hommes grands et forts, géants, qui lançaient des lances et des flèches en fer, armes qu'eux-mêmes semblent avoir ignoré, puisqu'ils les nommaient: nkóla (ongles).

L'informateur considère ces différentes populations refoulées vers le Sud comme membres d'une seule peuplade désignée sous le nom générique Bakutu-Nkils.

De très vieux Bokoné lui ont raconté en 1940 que dans leur jeunesse ces populations étaient leurs voisins. Ils se demandaient où elles étaient passées maintenant. Une trace visible demeure dans la présence parmi les Bokoné de deux clans d'origine Bakutu-Nkils (spécifiquement Bakongo): Bokomé incorporé dans NÔNGÓ-Lisefó et Mbólókó dans Yalokúka-NÔNGÓ (Cf. Liste p.94) Note G.H. : En 1979 E. Sulzmann a appris chez les Ndengessé que des Bakôngo ont habité avec eux. Les Européens les appelaient Bakuba. Peut-on assimiler ces deux noms: Bakôngo et Bakongo ?

P.67

Les Lokombe, tant acculturés Boyela que riverains d'origine, ont pour totem l'hippopotame. Ils croient à une certaine parenté avec cet animal qu'ils considèrent comme une sorte d'émanation des ancêtres et comme le protecteur des descendants. Chaque hippopotame individuel porte le nom d'un notable défunt. Aussi leur chair n'est pas mangée. Ce tabou a pour nom: ekila ya lilóngó tabou du sang.

Cette croyance me paraît originelle seulement pour les riverains proprement dits et héritée par les groupes Boyela en même temps que le nom Lokombe et la vie de pêcheurs. L'informateur ajoute qu'elle est inconnue des Lokaló.

P.68, al.3

Tandis que les vieillards nés vers 1850 qui vivaient lors de l'arrivée des Européens et étaient devenus agriculteurs sédentaires tout récemment lors des enquêtes administratives, leurs petits-enfants d'aujourd'hui osent se proclamer Balingá en imitant de plus en plus la vie de ces pêcheurs. Il y a quelques décades un de leurs notables avouait encore à l'informateur qu'ils étaient par nature portés au parasitisme : bokau áfúléé liko nk'ósóngó (la liane pal-macée ne monte pas en haut sans un arbre). Mais les jeunes actuels se font de plus en plus indépendants.

A présent ils ont leurs propres chefs et sont bien fixés sur des territoires qu'ils considèrent comme leurs propriétés, d'autant plus qu'ils ne sont l'objet d'aucune contestation.

Aussi la génération présente, surtout les jeunes, se posent-ils comme autochtones authentiques. Par une sorte de conspiration du silence, surtout de leur part mais aussi de la part des voisins, ils cachent leur origine historique exacte. C'est ainsi qu'il faut comprendre leur propre proverbe: lifakáná lyá Ngomé lífásíle bolólu (la chenille) lifakana des Ngomé ne perd pas sa viscosité; expliqué comme ceci: cette chenille aux belles couleurs même à l'état adulte ne vide pas son intestin contrairement aux autres espèces comestibles, de sorte qu'elle en garde le goût mauvais.

P.70, al.2

Voici de plus amples détails sur cette histoire qui montre bien à quel degré peut aller l'intégration de populations hétérogènes. Les événements sont dits s'être produits à Mpoma (lieu indéterminé à l'intérieur des forêts entre Jwafa et Lómela), donc avant l'arrivée de ces tribus à leur habitat actuel.

Un certain Baslé, fils de Longomo et petit-fils de Balímómbóyó des Lokaló-Lilongo se fit client d'un notable Ekúkú nommé Balímófanda (surnommé Tongonga à cause des sonnettes dont il se parait). Il lui

apportait du gibier en échange de bananes, d'ignames, de manioc. Il s'éprit de Liandá, fille que son patron avait eue d'une femme Lokaló originaire du groupe Elondá-Bombóle. De leurs relations, protégées par la mère de la fille, naquit un fils, Bosemba. Comme Basélé, qui entretemps s'était donné un nom de gloire: Iátambálá, n'avait pas les moyens de payer une dot, le grand-père retint la mère avec son enfant. Lorsque le propre fils unique du patriarche mourut sans enfants, sa veuve, originaire des Botondó-Lokofo, fut héritée par Bosemba et lui donna cinq filles et un garçon, Bonina. Celui-ci par ses 4 fils, devint la souche du lignage Lilongo-Balimómbóyó qui se proclame nsómi ya Bosánombe.

L'informateur ajoute: "Le début de leur inculturation par les Bakutu-Mbalá ou les Balíngá est connu, puisqu'il a eu lieu à l'âge de nos grands-pères. Mais la date de leur inculturation par les Ngómbé est plus ancienne puisqu'ils portaient déjà des noms Ngómbé avant leur venue aux bords de la Jwafa".

P.73, après la 1 e ligne

Dans une lettre du 12-6-1982 Bakásá dit: "Le fils d'une femme Jǒfé n'a plus de rapports avec sa famille maternelle. Souvent il ne la connaît même pas. Les familles voisines n'ont aucune prétention de supériorité sur lui, si son groupe paternel est assez puissant".

Il ajoute que les cas de pareille situation sont rares. "Je ne connais, écrit-il, que celui d'une Jǒfé à Bokándá, d'ailleurs sans enfants et âgée de plus de 70 ans. Mais il y a des cas à Ilombo".

Cependant sa lettre du 17-4-1982 dit: "Les descendants de femmes Lontáa avec des hommes non-Jǒfé sont connus à Yaánga (parmi les Basokó, Liwonde, Lwafa), à Bosánombe et à Bokándá. Ces unions ont été conclues quand les Ngómbé étaient encore à l'intérieur Mpoma".

P.73 C.

Dans une lettre du 12-6-1982 Bakásá ajoute les détails suivants communiqués par Bernarda Ekila, fille de cette Bakwaá: "L'assassin, nommé Engesa Is'éléngó des Bofúki-Kaloóla à Bokándá, l'a tuée parce qu'elle était trop querelleuse et qu'on venait d'apprendre qu'elle n'était pas Ilombo mais Jófé proprement dite. Ceci montre qu'on distinguait bien les diverses origines raciales".

Le patrimoine d'une famille éteinte passe au fils d'une fille du lignage éteint. Mais l'héritier devait abandonner son clan paternel pour être incorporé au clan maternel. Si la famille éteinte a un esclave celui-ci est l'héritier (Résumé).

P.74, bas

Ces trois mots ne se trouvent ni pour le lombole dans A. DE ROP, Esquisse de grammaire mbole, Orbis 20(1971)34-78, ni pour le Lokaló-Sud et le Jófé dans ma documentation manuscrite.

P.74 E.

Les diverses composantes de Bondombe se distinguent dans des détails phonétiques, dans certaines formes verbales, dans quelques éléments lexicaux et leur usage.

P.74 E., après al. 2

Il y avait à côté du losíkóngó parlé par tous, deux langues étrangères: le lombole propre aux Ilombo et le lotswá des Jófé, compris aussi par les Ilombo.

Dans le dialecte d'Ilombo se trouvent certaines particularités du parler des Bankanda.

La langue parlée par les Jófé de la haute Jwafa diffère totalement de celle des Lokaló et de celle des anciens Ilombo. Les Lokaló parlent une variété de losíkóngó qu'on peut croire reçue des Ikóngó et Ntombá en même temps que la culture, avec l'apport

ultérieur des Boyela. Ceux-ci ont ensuite abandonné leur langue ancestrale pour celle des Lokaló déjà acculturés par les Ikóngó.

P.75, al 2-3

Au groupe (1) il faut ajouter les Bokoné voisins. Parmi les différences entre les dialectes (2) et (3) Bakásá donne encore: (3) dit ny, m, n pour (2) nj, mb, nd. On omet l entre deux voyelles et donc on dit (3) nkóá pour (2) nkóla ongles, (3) likwá pour (2) likulá flèche. De même on a ntáa (2) et ntába (3) pour chèvre, (2) nguwa et (3) ngwa bouclier. Encore (2) njime éné et njátsú éné je viens de là/ je me rends là, mais (3) nyime lim'éné et nyátsú lim'éné.

Plusieurs clans Ngomé sont linguistiquement assimilés par les Balíngá-Boyela (Lokombe, Botondó, Ikólye, Etúká). L'informateur estime ainsi à 100 % Ilángambúla, Likotsí, Lilongo et Lwánga de Bosánombe; Basokó, Liwonde; Lwafa, Ndeké à l'égard de Botsúndá à Yaánga. De leur côté seraient ainsi assimilés à 90 % les Litóó, Loóla, Bokaké, Lilngo et Liánga.

Des différences minimales subsistent p.e. dans le vocabulaire à l'intérieur du groupe "balíngaisé". Ainsi ekólóngwá lisángú dans la première section contre sténa lisámú dans la seconde, pour: le meilleur maïs.

P.75 (4)

Vocables à ajouter à la liste, d'un côté les Balíngá et inculturés, de l'autre les Ilombo et Lokaló "purs".

délicieux	<u>lisnté</u>	<u>ngómbó</u>
femme	<u>bolímoto</u>	<u>wímoto</u>
grandeur	<u>bónéne</u>	<u>emómbó</u>
jeune	<u>bónampou</u>	<u>ilämpóngó</u>
là/là bas	<u>éné/éko</u>	<u>bóswéné/bóswéko</u>
maman	<u>iyá</u>	<u>iyéné</u>
maïs	<u>lisángú</u>	<u>ngéé</u>

multitude	<u>búké</u>	<u>efúka</u>
obscurité	<u>wilimá</u>	<u>bolimá</u>
poitrine	<u>ntólo</u>	<u>bolombo</u>
raillerie	<u>lotelí</u>	<u>losémóa</u>
toi	<u>wě</u>	<u>o, owe</u>
vieux	<u>lólóló</u>	<u>lónókó</u>
village	<u>bolá</u>	<u>mányí</u>
grande rivière	<u>yósose</u>	<u>ekékose</u>
groupe de jeunes	<u>bánampou</u>	<u>nengéngé</u> ¹

1. A mettre en rapport avec ilengé

Voici quelques verbes

abattre	<u>umb</u>	<u>koyá</u>
arriver	<u>kom</u>	<u>yél</u>
attendre	<u>lomb</u>	<u>kong</u>
lancer	<u>lus</u>	<u>find</u>
quémander	<u>lomb</u>	<u>ón¹</u>
vieillir	<u>ólól</u>	<u>ónok²</u>

1. Infinitif nóná

2. Inf.: ndólólá, nónóká

Des éléments complémentaires se trouvent aussi dans le domaine de la grammaire

- La conjugaison de la copule pour les Lokaló a pour le présent affirmatif: n ndé, óo ndé, aa ndé, too ndé, (fínó) óo ndé, baa ndé (remarquez les tons).
- La copule peut être remplacée par une particule: mpáko etó ngomó le miel est bien délicieux.
- Le passé a: ñki kó j'y étais.
- Les Lokaló disent: tófa n(d)ónókó tóo ndé tolaámpó- ngó; les Balingá: tófa ndólóló tol'ě bánampou nous ne sommes pas vieux, nous ne sommes que jeunes. De même les premiers: ô nd'ételí, les seconds: ole é lotelí tu es un railleur. Ou encore:
- Formes conjuguées: radicaux ón et ónok.
Prés. ind.: óna, ómna/ ú(b)ónoka, ámónoka, tómónoka
passé: ónóná, ósóná/ónónóká, ósónóká
nég. prés.: ntóne, otóne/ ntónóké, otónóké

Voici quelques phrases, traduites d'abord dans la variété Balíngá, ensuite dans celle des Lokaló:

j'irai ñjotswá / ñongóswá
 tu iras oyotswá / ongóswá
 j'ai vu nsěna / úbitěna
 nous verrons toyěna / tóngěna
 bats le tam-tam fomáki lokolé / kwák'ékoé
 êtes-vous là ? (salut) ol'skó ai / inó ol'skó
 me voici sur le point de passer om'óko njáyí iyěta /
om'óko láyí iyěta
 regarde-le là ófoowend'ě (ně) / ikôwend'óswě

- Relevons encore un détail dans la tonalité: le ton initial bas pour Bondombe, haut pour Bokoné:

onki / ónki qui ? quelle personne ?

bonki / bónki comment ?

- Concernant les particularités propres au hameau Ilombo, je n'ai rien trouvé qui rappelle un rapport de parenté dans l'esquisse lombóle (DE ROP) et dans ma documentation pour les Lokaló (187) et les Jǒfě.

P.80, Note 7, après al.2

Le nom Basémányáé pourrait être décomposé ainsi: préfixe ba-, radical verbal -sem- être étendu horizontalement, substantif nyáé rivière; le tout donnant le sens de gens étendus le long d'une rivière - On dit aussi bána b'ósémányáé. Ce nom est appliqué aussi aux Bakutu-Boyela pleinement acculturés Balíngá, les distinguant ainsi des autres groupes en voie d'acculturation.

P.84, Note 24

L'informateur propose une autre étymologie: le vocable Yǒnókó, thème ónókó, serait un déverbatif du radical -ónok-, infinitif nónóká vieillir, des dialectes Lokaló et Ikóngó-Ntombá; tout comme les parallèles dans le dialecte Balíngá-Bakutu lǒlǒlǒ de -ólol- infinitif ndólólǒlá. Cette étymologie évite les objections contre celle qui est donnée

dans la monographie. Il ne reste qu'à la soumettre au contrôle des règles spéciales éventuelles des parlars locaux.

P.85, Note 25 (cf. P.45)

Bakásá oppose de fortes objections aux arguments avancés pour l'origine pygmée des Lokaló. Elles ont une réelle valeur et méritent donc d'être exposées ici, à titre rectificatif ou, du moins, complétif. Les voici sériées d'après les numéros de l'argumentation l.c.

(1) Le mode de vie et l'état culturel général manifestement semblable à ceux des pygmées et pygmoïdes (Batswá Jǒfǐ etc...) peuvent aussi avoir été ceux d'une autre population antérieure à l'immigration des tribus plus développées, de sorte que le terme Tǒnókó pourrait s'appliquer soit à un peuple pré-mǒngó ou pré-bantou, soit à des tribus Mǒngó d'une vague plus ancienne.

Dans une lettre Bakásá raconte que des voyageurs originaires de Bondombe et environs en prenant contact avec les Batswá de la zone d'Ingende les traitent spontanément de Tǒnókó.

(3) L'objection contre l'argument tiré du nom de l'ancêtre Jǒfǐ se trouve déjà à la page 45 de la Monographie. Il pourrait donc être un nom individuel ordinaire. J'aimerais cependant rappeler que chez les Nkundó on rencontre des personnes qui portent le nom Botswá, mais celui-ci est une appropriation du nom racial individualisé pour éloigner les esprits malveillants (Cf Aequatoria 19(1956)135). Il exprime clairement un rapport avec la race pygmoïde.

Une seconde objection est que jǒfǐ est proprement un nom commun signifiant un individu vivant isolé, retiré en forêt loin des lieux fréquentés par les humains, une sorte d'anachorète.

Ce n'est pas impossible. Mais on aimerait avoir des preuves pour ce sens spécial. Et on se demande en outre, quel est le nom spécifique de la population nomade nettement pygmée connue sous le nom de Jǒfǐ. Car tous les groupes pygmées et pygmoïdes ont un nom propre.

Et on peut contre-objecter que dans la population Bondombe on connaît des familles et des individus reconnus indubitablement comme d'ascendance Jõfë , ce nom est employé indiscutablement comme visant le groupe racial et non une simple épithète.

Pour confirmer son objection Bakásá écrit qu'ayant demandé la signification du nom Jõfë un vieillard de Bokoné répondit par l'histoire suivante: "Pendant la guerre de 1940-45 les Bokoné conduits par leur chef Ifásó allèrent camper dans les grosses forêts de la crête de partage Jwafa-Lõmela vers les sources de la Loilé-Nkõle pour la corvée du caoutchouc de lianes imposée par le gouvernement sous le nom d'effort de guerre. Là ils furent un jour visités par un homme Ntõmbé qui vivait caché en forêt avec sa femme malade. Il leur apporta une bête et du mahioc. Au chef il exposa le motif de sa présence dans cette forêt, mais refusa d'indiquer sa cachette, tout en promettant l'assistance alimentaire possible. La récolte terminée le chef parvint à le capturer pour le ramener à la vie normale. En cours de route il s'offrit à monter cueillir les fruits batõfe. Pendant que les Bokoné s'adonnaient au rafraîchissement de ces fruits juteux le captif parvint à se glisser sur un arbre voisin par une liane intermédiaire et ainsi s'échapper pour disparaître. Et l'informateur conclut: Ce sont de tels hommes qui étaient appelés Dyõfë, quelle que soit leur appartenance tribale ou raciale".

Parmi les causes de pareilles situations d'isolement on cite la peur des invasions et guerres ou des vengeances individuelles ou familiales.

De toute façon, devant la thèse du sens primitif désignant un individu vivant isolé, il faudrait encore déterminer si l'évolution sémantique est individualisante ou généralisante, en se basant sur des arguments.

A titre de corollaire il n'est peut-être pas dépourvu d'intérêt de rappeler qu'en 1927 les vieux de Bolamba et de Lingomõ me donnaient la généalogie des Bakanda à partir de Dyõfë par ses fils Mpetsi, Moma, Lokuli. Ils insistaient qu'il vivait isolé en forêt.

Ils ajoutaient que Ikomo y'okondi faisait partie de leur tribu. Les Lomoko s'y rangeaient de même. Comme descendance de ces fils on me cita -respectivement- les groupes Nkembe, Moma, Bakanda fils de Lokuli. De celui-ci descendent par ses fils Bolifi, Ngiima, Onamoma, Nkukuma, Itsintsi et Nongani: Lingomo, Bulea, Bolamba, Impete, Basamba et Efekoa.

(4) A l'argument tiré de l'histoire d'Ikomo sur leur habitat dans les creux d'arbres ou sur des collines -termitières, Bakásá oppose que ce cas: (1) ne prouve pas qu'il s'agit d'un état culturel primitif; ce peut aussi bien être un fait exceptionnel et passager comme protection contre une invasion d'éléphants; (2) même s'il s'agissait d'une situation habituelle ce n'est qu'un cas isolé qu'il est abusif de généraliser.

P. 85.86, note 25 dernier alinéa

Encore dans une lettre récente (17-1-1985) Bakásá donne une sorte de synthèse de sa conception sur l'origine des Lokaló. En voici l'essentiel, enrichi de quelques considérations puisées dans d'autres lettres:

Etant donné que les Lokaló (Moma, Bankanda etc...) se sont déclarés descendants Jöfé il faut les croire. Eux et leurs parents Makwála, Bokála-Ilombo de Loto, Ngoms-Bakau de Bondombe n'étaient donc pas Móngo. Ils vivaient dans la forêt par petites familles dans des cachettes, ignorant l'agriculture, le métal, la pêche, la poterie, s'occupant uniquement de chasse et de cueillette à l'état nomade. C'est ainsi que les premiers Móngo les ont trouvés, on ne sait où exactement mais les soupçons portent sur l'entre Jwafa-Lõ-mela. Les envahisseurs les contactaient pour le troc des produits de chasse contre les objets fabriqués (métalliques, céramiques, sel). Petit à petit les Lokaló imitaient le mode de vie des nouveaux venus. La paix fut interrompue par l'invasion Bosaka. Après les troubles de la dispersion ils se sont peu à peu regroupés autour des premiers immigrants móngo qui les stabilisèrent et les acculturèrent.

Qu'ils vivaient en nomade ne prouve pas qu'ils étaient pygmées. Sans études anthropométriques et hématologiques rien de définitif ne peut être affirmé. Cependant la tradition des riverains Balíngá soupçonnait déjà les Ngoms-Bakau d'être de souche pygmée. Entretemps les Lokaló se sont assimilés aux MÓngó. Personne ne pense plus à un état antérieur. Physiquement ils sont différents de tous les groupes Batswá connus. Et leurs villages ne ressemblent nullement aux villages des Batswá. Il est donc abusif de leur appliquer ce nom.

Ainsi pour Bondombe p.e. , ils sont devenus culturellement et linguistiquement MÓngó à part entière. Pour toutes les relations sociales il n'est fait aucune distinction entre les diverses composantes de Bondombe. Pour l'histoire on peut dire que les Lokaló sont de souche Jǒfǒ, mais non qu'ils sont Batswá. (Ici il faut se référer aussi à l'addition pour la page 45).

La jeune génération ne croit pas l'histoire ancienne et n'admet pas la réalité de la généalogie racontée par les vieux. Non seulement elle se considère comme MÓngó à part entière mais elle réclame le droit d'aïnesse à cause de l'antériorité de leur présence dans le pays. Ainsi les jeunes Lokaló de Bondombe rejettent comme pure fable l'origine Jǒfǒ (Lettre du 21-12-1985).

L'auteur ne cache pas sa sympathie pour cette opinion - attitude. Dans sa position je sens comme un relent de la tendance actuellement répandue dans certains cercles de spécialistes: le plus important n'est pas la chronique des faits réellement arrivés mais l'état présent qui en est la conséquence et donc la conception que s'en fait la génération en vie et son comportement. C'est le présent et sa continuation au futur qui priment; le pragmatique doit avoir la primauté sur le passé, si on ne range pas celui-ci dans le domaine de la fantaisie et de la légende. Ce qui compte est ce qui sera consigné dans l'histoire officielle et celle-ci sera écrite par les jeunes intellectuels, et cela spécialement en Afrique

où manquent les documents écrits. Ainsi les conclusions qui peuvent être tirées des traditions, la linguistique, l'ethnologie sont traitées comme pures spéculations qui doivent céder le pas à la réalité visible, palpable, seule objective, réaliste.

P.89, n°41

Elle présente de grandes différences avec les éléments notés par Bakásá pour l'ancien dialecte des Ilombo. Pour un jugement comparatif plus motivé il faudrait disposer d'une documentation plus abondante et plus variée.

P.92, haut

Parmi cette section occidentale (vers le Sud) un groupe Bakutú-Ntóm̄b̄â Nkól̄e qui se dit venu de l'aval en sécession déjà ancienne des Bakutu des environs du poste de Boende. Ils ont conservé le souvenir de leur origine et appartenance tribale, mais sont en pleine voie d'acculturation avec leurs voisins Boyela.

P.93, n°5

D'après Bakásá le groupe Ilombo de Lóto parle actuellement la langue des Boyela-Bakéla voisins. Ceux-ci les appellent Nkémbé tout comme les Élémbé apparentés. On peut se rappeler que ce nom est porté aussi: par une tribu des Bamól̄e du Lomami, et qu'il est donné également aux Ndéngssé.

RECTIFICATIONS

P. 22, a 4 et b 1 sont à rectifier comme suit:

a 4. Lilongo comprenant les familles Likungoa, Mbóyó-yoká et Lilongo á nkúmú. Elles font partie du hameau Bokándá, dont le chef à l'époque de Jespersen se nommait Nsím̄bá fils de Bamón̄ga et père de Bawúli (déformé d'une manière cocasse par l'auteur danois en Mowgli) du clan Mbalá dominant.

b.1. Un autre groupe Lilongo, non apparenté au pré-

cédent, comprend lui, aussi un lignage du même nom également non apparenté: Lilongo á nkúmú; en outre, les lignages Loíkya, Nkókó, Balímómbóyó, Tóláki et Lifânangi. Ces familles font partie de Bosánombe.

P.31, al.20

Corriger ainsi: Les étangs (envasés) du marais Yeló sur la rive gauche face à l' embouchure de la Bokombe appartiennent aux Bokungwaéngá (Liondo).

P.32, A.l. 9.

Deux noms à barrer qui s'y sont glissés par erreur: Isékila Lokándo est le nom d'un petit-fils d'Imóto (Cf. page suivante sous 2 et page 47 al.2).

P.54, al.4 (et 65, H.)

Tokumbo, lire: Tokumbó

P.60, al.4.1.".

Lire Yangólé.

P.70, al. 4

Nkékó', lire: Nkókó

Bolímómbóyó, lire Balímómbóyó

P.78, NOTES

Les numéros d'ordre des notes ont été dérangés à partir de 35 qui ne doit être qu'un renvoi à 33. De là les suivants doivent subir un décalage à partir de 36 qui renvoie à 35, 37 à 36, 39 à 37, 40 à 38; puis le décalage doit se faire d'une unité. La partie principale (le début) de 47 est à reporter après 48 avec un nouveau n° 49, renvoi de 50.

P.93, N°4

Corriger : Bekumóankake, Bésóé.

P.94, dernière ligne:
Lũnda, lire: Lũnoa

P.95, Route Bosanga-Itoko, l.2. :

Rectifier ainsi: Esanga, Lokaló (Kansama, Kélongo),
Ikóngó Wílina, Lokaló (Efomi...Nomísüsü)...(Bũfa),
Ikóngó (Isáma Elóngó, Boleko, Elóme, Ikóngó; Lotoko,
Enganda).

P.103-104 Généalogie

a) Les petits-enfants de Nyama, Mbilé et Ifóú
étaient de sexe masculin.

b) Botóko n'est pas le fils de Bakásá mais de
Botámbá.

Carte Agglomérations

A l' Ouest de la M.C. il existe deux hameaux:
Likotsí-Lilongo et Lokombe formant "Mondombe-mÓke",
la partie occidentale seule étant appelée Yaánga.

NOTE FINALE

La documentation volumineuse et la correspondance
attenante sont conservées dans les Archives du Centre
Aequatoria à Bamanya.

+ + + + +

G. HULSTAERT, msc, Bamanya
BAKÁSÁ BOSEKONSOMBO, Bondombe

R E C T I F I C A T I O N

pour l' article de

Piet KORSE , Botuka ou veuvage à Bokakata

Annales Aequatoria 6(1985)165-175

1. p. 167 ; ligne 11 : elle ne mange pas de poissons.
lire: elle ne mange que de poissons...
2. p. 175 , ligne 22 : si la nouvelle épouse meurt
lire: si la conjointe meurt...

- - - -

LE SCHEME TONAL DANS LES MOTS CILUBA D'ORIGINE ETRANGERE

Notre étude porte sur le cílúbà , soit sur l'ensemble des parlers lubà de la région administrative du Kásaayi Oriental (GUTHRIE L 31 a).

Cette langue est limitée au Nord-Est par le Otstela, au Sud par le Cíket et Cín Kányok, au Sud-Est par le Kisóngye et à l'Ouest par le cílúbà (L 31b)

Comme toute langue vivante, le Cílúbà est en évolution constante. Des mots disparaissent ou s'y introduisent des nouveaux termes. Le présent article porte sur le comportement tonal dans les mots lubà d'origine étrangère.

Nos enquêtes ont été menées sur le terrain et étant nous même locuteur natif, nous avons pu y ajouter notre propre connaissance. A la lumière de l'analyse structurale, nous voulons examiner l'intégration des mots d'emprunt au niveau supra-segmental.

1. MOTS LUBA D' ORIGINE FRANÇAISE

1.1. Groupement et étude du schème tonal.

Pour les mots d'origine française, on trouve de manière générale le schéma tonal suivant:

a. Mots à deux syllabes : HB

Exemples:

Cílúbà - bíkà	Français - bic
- bísà	- bus
- jípà	- jupe
- lénà	- laine

b. Mots à plusieurs syllabes : HBB, HBHH, BBH, BBHB...

Exemples:

Cílúbà - àlàméetà	Français - allumettes
- bùlóósù	- brosse
- cípàpààyi	- papaye
- káálàtà	- carte
- lúshèshéetà	- chaussette

En effet, de tels schèmes sont dûs au profil accentuel du français. Les mots Cílúbà portent un ton (haut ou bas) sur les pénultièmes en référence à l'accent tonique y apparaissant dans la langue source.

2. MOTS D'ORIGINE LATINE

La plupart de ces mots ont un préfixe nominal doté d'un ton haut ce qui correspond au schème tonal du Cílúbà.

Exemples:

Cílúbà - Kabalu	Latin - cabelus	chêval
- múšántú	- sanctus	saint
- úvinyi	- vinum	vin
- ñsákáléméntú	- sacramentum	sacrement
- ñtèmpèlu	- templum	temple
- áányimà	- anima	âme

Pour les mots ayant deux ou trois syllabes, le schème tonal se présente généralement de la manière suivante : HBB, HBB, HB. Quant aux mots à plus de trois syllabes, le schème tonal est soit BBHBB soit HHHHH.

Après examen de ces mots, une règle générale mérite d'être tirée: l'intégration tonale en Cílúbà est conforme au profil accentuel dans la langue source.

3. MOTS LUBA D'ORIGINE ANGLAISE

223

Ici les schèmes tonals se présentent de façon variée quel que soit le nombre de syllabes. On peut avoir comme schèmes tonals: HBHB, HHBHB, BBHB, HHH, BBB, BHB, HBH...

Exemples:

Cílúbà	- bifùtéékà	anglais	- beefsteak	- bifteck
	- cífúláfúlà		- full full	- plein
	- íséntédf		- sentry	- sentinelle
	- mòtókáálà		- motor car	- véhicule
	- kábàdí		- cupboard	- armoire
	- díbóoyi		- the boy	- garçon
	- cíkúkù		- to cook	- cuisiner

Dans certains mots d'origine anglaise, nous constatons que le Cílúbà a adopté son système pour les préfixes nominaux, de sorte que ils soient généralement dotés d'un ton haut. Dans le cas où le préfixe est bas, les mots d'emprunt gardent leur aspect étranger. Pour l'anglais, l'intégration tonale est conforme à l'accent de la langue source.

4. MOTS LUBA D'ORIGINE KISWAHILI

D'une manière générale les mots à deux syllabes ont le schème tonal HB.

Exemples:

Cílúbà	- búlà	Kiswahili	- bula	- endroit vide
	- káájì		- kazi	- travail

Les mots à plus de deux syllabes présentent les schèmes tonals suivants: BBHB, BHB, BBBHB.

Exemples:

Cílúbà	- búkádì	Kiswahili	- bukari	- pâte
	- cíbambááshì		- kibambashi	- chambre

En ce qui concerne les formes nomino-verbales, le schème tonal est soit HBH, soit HHHH ou encore HBHH.

Ici le Cílúbà a gardé son schème tonal: le préfixe nominal doté d'un ton haut. La finale a aussi un ton haut, le radical ayant un ton lexical (haut ou bas).

Exemples

Cílúbà - kúcùngá	Kiswahili - kucunga	- garder
- kúkólópá	- kukolopu	- torchonner
- kútândíká	- kutandika	- étaler

En effet, de tels schèmes tonals en cílúbà sont dûs notamment à l'intensité du kiswahili qui porte elle aussi sur la pénultième. C.à.d. que les mots Cílúbà portent un ton (haut ou bas) sur les avant-dernières syllabes en référence à l'intensité y apparaissant dans la langue source. Ainsi remarque-t-on; sur le plan segmental, que les mots sont repris en Cílúbà tels qu'ils sont en Kiswahili mais avec interférence tonale.

Le ton de la finale pour les formes nomino-verbales est haut: système propre au Cílúbà standard. Quant aux substantifs, le ton du PN est soit haut comme dans les mots à deux syllabes, soit bas comme dans ceux à plus de deux syllabes. Dans ce dernier cas il faut signaler que le PN a gardé son caractère étranger.

5. MOTS D'ORIGINE LINGALA

Pour les mots à 3 syllabes ou plus les schèmes se présentent de la manière suivante: BBB, BBHB,...

Exemples

Cílúbà - bálábálà	lingala - bálábálà	- grande route
- cìtámبالá	- kitámبالá	- mouchoir de tête
- báníngá	- báníngá	- amis

Nous constatons donc qu'en général il y a conservation des tons originaux.

CONCLUSIONS

Notre recherche nous a permis de tirer la conclusion que comme règle générale on peut accepter que les schèmes tonals sont conformes au profil accentuel de la langue source, le reste constituant des exceptions.

Pour le lingala, il y a généralement conservation des tons originels. Pour le kiswahili, les tons des avant-dernières syllabes en cílúbà sont dûs à l'intensité. Quant aux mots français, anglais et latins, l'intégration tonale en cílúbà est conforme (de manière générale) à l'accent dans les langues d'origine.

+ + + + + + +

KUBELA MWADYAMVITA K.
I.S.P.
B.P. 682
MBUJIMAYI

LA LANGUE DES JOFE

PRELIMINAIRES

La population dont la langue est présentée ici vit dans la forêt équatoriale à l' Ouest de la Jwafa, aux environs de l'affluent Tombenga, tout près du 2° Sud. Il est probable que le territoire où ils mènent une vie nomade de chasse et de cueillette s'étend au-delà de la frontière entre les deux régions administratives, Equateur et Kasai-oriental.

Dans les documents officiels repris par E. Boelaert (*Aequatoria* 9(1946)153), les chiffres des recensements officiels prouvent l'extinction progressive des petits groupes vivant disséminés parmi les Yosilyá, Boyongó, Elsku, Watsi, Lokaló, Boóndó, Sâmbanda et l'ancien territoire de Moma : 1934 : 375; 1939: 308; 1945: 261. L'auteur de la lettre citée explique cette situation : "Les unions n'étaient pas rares (entre Joffé et Boyela). Les femmes batswa étaient fort recherchées pour leur fécondité. Parmi les Yosila et surtout les Lokaló on pouvait voir de nombreux types nettement mâtinés de sang pygmoïde". La statistique pour l'année 1945 montre clairement le caractère catastrophique dans l'équilibre entre les sexes.

Malgré ces déficiences j'ai estimé utile de rendre public ce qui peut être tiré de ces documents. Car on doit craindre qu'il ne sera pas possible d'avoir une meilleure connaissance de cette langue en péril de disparition totale à brève échéance.

Par ailleurs ce qui a été noté montre que cette langue contient des éléments qui ne se trouvent pas dans les parlers voisins, qui donc méritent d'être conservés pour les études comparatives.

Comme je l'ai dit au début, d'après mes informateurs il y aurait d'autres populations apparentées vivant en nomades plus au Sud. Il est souhaitable que des études soient faites de leur physique, de leur culture et de la langue. J'estime cette recherche hautement urgente pour la science et l'histoire.

+ . + + + +

I. PHONOLOGIE

La documentation disponible ne permet que quelques indications sur la phonologie.

Les sept voyelles habituelles dans les langues de la Cuvette Centrale sont marquées clairement par les informateurs; mais il ne manquent pas de confusions et d'erreurs, donc de cas douteux. Il en est de même pour les consonnes. Là il existe deux cas douteux principaux; il en est question dans les préliminaires.

La différence avec les dialectes môngo se situe dans la chute de k et son remplacement par un son indéterminé qui pourrait bien être h ou plutôt l'occlusive glottale. Les cas de dévocalisation et d'éliision avec leur conséquence pour la réalisation des consonnes sont rarissimes et les cas sont même douteux. Le seul cas typique et certain de représentation est le suivant : après le préfixe n-, s toujours représenté par ts, donc ns--nts : basaemba (ils ne chantent pas) nts~~alua~~ (je ne sais pas). Cf. VII B 7, 10, 13.

Les consonnes présentent des alternances vis-à-vis des parlers môngo; ainsi: m/b, p/f.

II. SUBSTANTIFS

A. LES PREFIXES

La classification, avec les préfixes, suit le modèle mngo. Seulement les consonnes sont en partie différentes. Ainsi m ou w au lieu de b.

La notation n'est pas toujours conséquente. Ainsi on a mo/wo/o, ma/ba, bi/li. Il n'est pas sûr si la graphie est correcte.

Une particularité remarquable est que devant le préfixe nominal ou pronominal plusieurs exemples ont la séquence ng/nga qui forme une unité avec la voyelle suivante - le cas échéant avec l'élision de la consonne - de sorte que l'ensemble fonctionne comme un préfixe qui impose l'accord, même du verbe. Ex. :

ngaye/ waye eau
ngendondo/ endondo aîné
ngesola/ esola champ
ngasangu/ basangu maïs
ngesombo ngamito ancien
ngesola ngɛngwɛ ngeluli ton champ (est) grand
ngakolo ngangwɛ ngaengo mbindo tes jambes sont sales.
ngaye ngaɛhɔ ntɛtsi l'eau est froide
ngaye ngango ngetao l'eau est chaude

La forme s'observe encore dans un groupe prépositionnel:

ngo ou ng'o: ng'o bisola dans les champs; ng'o mpao sur le chemin; ng'ifombo dans le campement

Dans les exemples suivants l'accord se limite au substantif: iwaya ngo bisola bingisɛ ils sont venus dans nos champs; iwatofɔ ngisola bingisɛ ils ont piétiné nos champs.

B. CATEGORIE MO-BA

1. Thèmes consonantiques

wo-kawɛ aïeul¹ o-ngɛngɛna étranger

mo-lome mari
mo-ngalimoto femme
wo-ngenda étranger

mo-ngoli épouse
mo-wali allié

Pluriels notés: bakawε, bangalimoto, bangenda,
bawali.

Note (1) : Un texte a nkawε

2. Thèmes vocaliques

m-aunε cadet m-ona enfant mo-εlo frère
m-ito personne w-unafε compagnon ou soeur

Pluriels notés : Ba-εlo, ba-ito

Variétés: mi-nto, mo-ito, monanofe

Dérivé: banakai jeunes, cf. ikikai petit

3. Déverbatifs

mo-bεmb-i porteur mo-ε-i voyageur
mo-kel-i fabricant mo-tong-i tresseur

Note: A comparer avec (M.D. divers) wina wε,
win'ε, wūna wε

C. CATEGORIE MO- MI

1. Thèmes consonantiques

<u>mo-fina</u>	danse ¹	<u>mo-lo</u>	bonté ⁴
<u>mo-kai</u>	douleur ²	<u>mo-luli</u>	grandeur
<u>mo-kela</u>	dureté	<u>mo-ponga</u>	riz
<u>mo-kele</u>	bouture	<u>mo-sa</u>	jour ⁵
<u>mo-kenge</u>	résidence ³	<u>mo-ta</u>	arc
<u>mo-koko</u>	canne-à-sucre	<u>mo-té</u>	arbre
<u>mo-kongo</u>	dos	<u>mo-tema</u>	coeur
<u>mo-lio</u>	racine	<u>mo-tsatsa</u>	longueur ⁶
<u>mo-loleo</u>	paresse	<u>mo-tse</u>	tête

Pluriels: mekoko, milio, mi-te. Noté seulement au
pluriel: me-langala jeunes gens

Remarques:

1. Comme pluriel on trouve mefime, phénomène in-
expliqué.

2. Variétés: woai, wohai
3. ou village
4. Y a-t-il un rapprochement avec Nk: bolo ?
5. Proprement: clarté du soleil, Nk: wané
6. Aussi : hauteur
7. Cf M.D. botsé

Préfixe mo- suivi d'une voyelle :

<u>moia</u>	ceinturon	<u>moua</u>	sel
<u>moonda</u>	forêt	<u>mumbu</u>	vent

La forme du préfixe suggère que le thème est consonantique, que donc on doit admettre la chute d'une consonne. Comparez Nk: bokonda et bokwá la chute de k étant normale, cf I

2. Préfixe bo-¹

<u>bɔfombi</u>	sp. arbre	<u>bototo</u>	chasse
<u>bokala</u>	claire	<u>bowa</u>	peur
<u>bolemo</u>	travail ²	<u>bowe</u>	mal ³
<u>bopele</u>	fatigue ²	<u>bowonga</u>	peur

Remarques:

1. Aucun pluriel noté
2. Cf Nk. bompélé
3. Ce mot se trouve partout dans la graphie wowe
La forme mise ici est inspirée par Nk. Bobé

Cas douteux: melea nasses; moni fumée. Le premier peut faire penser à M. bo-leka si on pense à la chute de k et à l'alternance e/ɛ

3. Thèmes vocaliques

Préfixe w-

<u>wala</u>	sp arbre	<u>weka</u>	chose
<u>wanya</u>	intelligence	<u>wita</u>	bataille
<u>wato</u>	pirogue	<u>wome</u>	jour
<u>waye</u>	ou ¹	<u>wuko</u>	beaucoup

Préfixe m- : mumbu vent

Préfixe mw- : mwɛli clair de lune

Note: 1. Pourrait être compris comme wa-ye (cl. 6)

D. CATEGORIE LI - MA

Les mots notés sont rangés ici sans égard à l' initiale du radical.

<u>liamba</u>	sp. arbre	<u>lii</u>	parole ¹
<u>lifase</u>	éternuement	<u>likonji</u>	pieu
<u>lifoka</u>	dur, force	<u>likondɔ</u>	banane
<u>lifoku</u>	fosse	<u>lilɛmbu</u>	chute
<u>lifombo</u>	campement	<u>lilɔbɛ</u>	hutte ²
<u>lifombɔ</u>	balai	<u>lilɔtɔ</u>	rêve
<u>limbambu</u>	sauce palmiste ³	<u>litofo</u>	natte
<u>lina</u>	nom	<u>litsina</u>	base
<u>lingala</u>	charbon	<u>litsinji</u>	talon
<u>lino</u>	dent	<u>liuka</u>	singe Colobus
<u>linwa</u>	bouche ⁴	<u>liweke</u>	crique
<u>lioka</u>	marché ⁵	<u>liwelo</u>	pleurs
<u>liolo</u>	jambe ⁶	<u>liwɔngɔ</u>	bras
<u>lisangu</u>	maïs	<u>liwuli</u>	plumé
<u>lita</u>	combat ⁷		

Variété i- : ilonga piège; isimo palmerie
iongi chasse; isongo canne-à-sucre⁸

Variété l- : lunga chevelure

Pluriels : plusieurs préfixes observés:

<u>ma-kolo</u>	jambes ⁹	<u>waswa</u>	haches
<u>m-ofe</u>	miel	<u>wasuwa</u>	bateau
<u>a-fou</u>	jeunes femmes ¹⁰	<u>watsinji</u>	talons
<u>b-ei</u>	cannaie	<u>wawoi</u>	paroles
<u>ngalenga</u>	arachides ¹¹	<u>waye</u>	eaule ²
<u>ngaonga</u>	lances	<u>hakula</u>	flèches
<u>ngasangu</u>	maïs	<u>hawuli</u>	plumes
<u>ngaye</u>	eaule ¹¹		

Notés :

1. ou lioi comme Nk.
2. Cf Nk. ilɔmbɛ
3. Nk. bosáká
4. Le manuscrit a linoa/linua
5. Cf Nk. marchandise
6. Aussi: likolo emprunté ?
7. Ou wita (cl 3)

8. Ou mokoko, tout comme M
 9. Variété sous l'influence M. Cf liolo
 10. M bafokú. La chute de k est normale, cf I...
 L'absence de b se trouve dans d'autres mots
 et me semble due à l'influence des parlers
 méridionaux voisins.
 11. Pour l'initiale ng, ici et les mots suivants
 cf A.
 12. Forme normale

E. CATEGORIE E - BI

<u>ekoto</u>	fouurrure	<u>esombomoto</u>	veillard ⁴
<u>elenge</u>	durée ¹	<u>etao</u>	chaleur
<u>eluli</u>	grandeur ²	<u>etutu</u>	paroi
<u>endondo</u>	aîné ³	<u>ewoto</u>	parent
<u>esola</u>	champ	<u>eteko</u>	puits

Pluriels: bioko paniers; bisola champs;
lisomboawaito vieux⁵

Notes:

1. Cf M. elingí et ilengé
2. Aussi avec le préfixe mo-
3. Aussi: frère aîné, soeur aînée
4. Autre forme: esombongamito
5. Est noté aussi avec préfixe abrégé i-

F. CATEGORIE N - N

<u>mbenga</u>	chasseur ¹	<u>mpia</u>	tranchant
<u>mbele</u>	maison	<u>mpito</u>	bûche
<u>mbila</u>	fruit palmiste	<u>mpoa</u>	chemin
<u>mbindo</u>	salété	<u>mpomo</u>	provocation
<u>mboli</u>	chèvre	<u>mpulu</u>	oiseau
<u>mboloko</u>	antilope naine	<u>mpunga</u>	sp. singe
<u>mbuli</u>	sp. antilope	<u>ngema</u>	singe
<u>mbwa</u>	chien	<u>ngila</u>	sp. singe
<u>mbwee</u>	cheveux gris	<u>ngola</u>	fard rouge
<u>mpame</u>	mâle	<u>njio</u>	pot
<u>mpefa</u>	animal	<u>njoku</u>	éléphant ⁴
<u>mpele</u>	serpent ²	<u>nkangi</u>	maladie
<u>mpoko</u>	raphia ³	<u>nkele</u>	colère

<u>nkombe</u>	milan	<u>ntofe</u>	calebasse
<u>nkoi</u>	léopard ⁵	<u>ntsitsi</u>	froid ⁸
<u>ntange</u>	lit	<u>nzala</u>	faim ⁸
<u>nkoko</u>	poule	<u>ntsue</u>	poisson ⁷
<u>ntela</u>	banane mûre		

Notes: Pour désigner le magicien le document P donne anga pour le singulier comme pour le pluriel.

1. Aussi menga
2. Le texte a mphele
3. Autre forme notée: mpEkwá. Cf les deux variétés dialectales de Nk.
4. Le texte a aussi njo'u
5. Aussi n'oi et avec le connectif la'oi
6. Graphie de l'informateur: n'o'o
7. Autre graphie: ntshe
8. Nzala forme donnée par l'informateur, alors que partout ailleurs il écrit nj

G. CATEGORIE LO - N

<u>lofalima</u>	foudre	<u>losango</u>	nouvelle
<u>lofamba</u>	côté	<u>lotomo</u>	ordre
<u>lofika</u>	manioc ¹	<u>lotulu</u>	tissu ³
<u>lofoso</u>	peau	<u>lowola</u>	ciel
<u>lofowe</u>	abeille ²	<u>lowolo</u>	fer
<u>lokole</u>	creux	<u>lowonji</u>	latte ⁴
<u>lokombo</u>	clôture	<u>lokendo</u>	marche ⁵
<u>lokulu</u>	grosneur	<u>loolu</u>	ronflement
<u>loluku</u>	arbre Piptadenia	<u>loosu</u>	toux
<u>longoto</u>	feuille	<u>losonyi</u>	salive

Notes

1. Comme chez les Bakutu et les Ikóngó-Lokaló
2. Pluriel : ndofe
3. Donné seulement au pluriel ntulu
4. M. loasi, loéngé et loanji
5. Peut-être emprunté

H. CATEGORIE I - TO

Il est possible que certains mots sont à ranger

dans la classe li. L'absence de pluriel empêche d'écarter le doute.

<u>ifaka</u>	couteau	<u>itoko</u>	natte ²
<u>ifyefye</u>	oiseau	Tockus <u>iue</u>	paquet ²
<u>ikikai</u>	petit	<u>iyemo</u>	aurore ³
<u>ilo</u>	sommeil	<u>iyonda</u>	bébé
<u>intso</u>	chenille	<u>iyonge</u>	chaleur
<u>iph'a</u>	voleur ¹	<u>iyowE</u>	feu
<u>isini</u>	petit	<u>yata</u>	oiseau Bycanistes
<u>isongo</u>	manioc		

Pluriels

<u>tofaka</u>	couteaux	<u>toma</u>	aliments
<u>tosongo</u>	maniocs	<u>tonzili</u>	herbes
<u>tolia</u>	rire ⁴		

Diminutifs

<u>imbambwa</u>	chiot	<u>isisini</u>	petit
-----------------	-------	----------------	-------

Notes

1. La graphie dénote un son inhabituel, probablement b ou y bilabial ou une implosive. Cf. M. iba
2. Cf. M. ioke, et chute de k
3. Variante yemo
4. Nk. tola

I. CATEGORIE Zéro - BA

<u>ise</u>	père	<u>baise</u>
<u>iyena</u>	mère	<u>baiyena</u> ¹
<u>nkolo</u>	maître	<u>bankolo</u>

Note: 1. A côté de wayena

Dérivés

isowali tante paternelle (Nk. isomoto)
iyenampame oncle maternel (Nk. nyangompame)

D'autres termes utilisent le connectif:

endondo ew'ise frère aîné du père
waune w'ise cadet du père

III. SUBSTITUTIFS

Il y a quelque variabilité dans la graphie à côté de formes abrégées.

Singulier : 1. me, 2. ɔfɛ ou wɛ, 3. iyɛ, yɛ, ɛ, iɛɛ

Pluriel : 1. isyɛ ou isɛ, 2. inyɛ, 3. iwɔ ou wɔ

IV. ADJECTIFS

Comme formes adjectives on peut citer: mbɛlɛ engwɛ nkosi eluli ta maison n'est pas grande (Cf. moluli cl. 3); linge litsi ndɔ l'oeuf n'est pas bon (cf. mɔ-lɔ cl. 3)

V. PRONOMINAUX

A. LES CONNECTIFS

Il existe deux formes : -a et -ngo. Le premier se trouve dans l'immense majorité des cas. Le second n'offre que trois exemples en dehors des possessifs:

-ngo : mboli engɔ iyena la chèvre de maman
mɔɛlɔ ongo mongoli ongome le parent de
 mon épouse
lofika longo iyena le manioc de maman

La différence entre les voyelles est inexplicée.

-a: Dans les nombreux exemples rangés ici selon les classes on voit une grande assimilation phonétique au substantif antécédent à côté d'une grande variabilité des préfixes. Il est possible qu'elle soit due, au moins partiellement, à des emprunts ou à la distraction des informateurs.

1. minto wa wowe personne méchante
2. baito ha nkangi personnes malades
wana wa mpifo enfants de haut rang
3. mokenge wa mokulaka la résidence du patriarche
mokongo oa nkombe le dos du milan
molio ma mote racine de l'arbre
mote moa mokela arbre dur
wose wa loi le jour d'hier

4. milio mo loluku les racines Piptadeniastrum
5. Likondo ja lokulu une grosse banane
lioi ja nkaka une chose difficile
likonji lia mbela le pieu de la maison
litsinji ja liolo le talon du pied
6. wawoi wa isimo les limites de la palmerie
7. ekoto j'ewo fourrure de civette
endondo ew'ise frère aîné du père
etutu ha lilombe la paroi de la hutte
9. mboli w'iyena la chèvre de maman
mbela a isini une petite maison
10. mbila ya wondela les fruits palmistes de l'Européen
mpulu ya ngola des oiseaux rouges
11. lokole la mote le creux de l'arbre
lofoso la 'oi la peau du léopard
12. isini ya moua un peu de sel
- 2a. bankolo wa mbela les propriétaires de la maison

B. LES POSSESSIFS

Les possessifs sont formés du connectif -ngo suivi du substitutif :

1. mongoli ongome mon épouse
mauna ongome mon cadet
moponga bongome mon riz
liwongo lingome mon bras
baiyena angome mes mères/mes tantes
2. lina lingwe ton nom
mbela engwe ta maison
ngesola ngengwe ton champ
iso ongo ton père
ngakolo ngangwe tes jambes
iyena ongye ta mère
baise bangye tes pères
3. liolo lingoye sa jambe
mpoko ingoye ses raphias
4. bisola bingise nos champs
ise engise notre père
5. lifoka longinye votre manioc
ntulu inginye vos habits

6. meli'o mengowo leurs charges
nji'o ingowo leurs houès
7. Voici quelques formes abrégées:
lina liome mon nom
mbɛɛɛ wome ma maison
mbɛɛɛ woye sa maison
mbɛɛɛ waye ses maisons

C. LES DEMONSTRATIFS

La documentation offre les formes suivantes: ɛ/e et i précédées ou non de la séquence C + V. La première sorte désigne le lieu le plus proche, le second s'emploie pour une plus grande distance. Exemples :

- | | |
|---|-----------------------------------|
| 1. <u>mona ee</u> cet enfant | <u>mbɛɛɛ iɛɛ</u> cette maison |
| <u>wose wɛ</u> ce jour-ci | <u>longoto lolɛ</u> cette feuille |
| <u>wose wowe</u> ce jour-ci | <u>lowolo lolie</u> ce fer |
| <u>wose ɔfɛ</u> ce jour-ci | <u>ifaka ɛɛɛ</u> ce couteau |
| <u>moponga mwɛ</u> ce riz-ci | <u>iyonda ɛɛ</u> ce bébé |
| <u>lii liwɛ</u> cette chose-ci | <u>iyowɛ ee</u> ce feu |
| <u>lioi linyɛ</u> cette chose-ci | <u>toma ote</u> ces aliments |
| <u>liamba lile</u> cette banane | <u>mpame hɛ</u> cet homme |
| <u>esola ɛfɛ</u> ce champ | <u>mpame ihɛ</u> ces hommes |
| <u>ntange ɛɛ</u> ce lit | |
| 2. <u>wit'oi</u> cette personne-là | <u>esola ei</u> ce champs-là |
| <u>mosala mohi</u> ce travail | <u>mbɛɛɛ yoe ii</u> sa maison- |
| <u>fa me ei</u> donne moi celui-là | là |
| <u>ɛfɛ yoi</u> la voilà | <u>tofaka totsii</u> ces couteaux |
| 3. Une forme, rare dans nos textes, : <u>wose wona</u> | |
| ce jour-ci; <u>mote mona</u> cet arbre-ci. La séquence | |
| <u>na</u> se trouve abondamment dans l'adverbe <u>ana</u> . | |

D. LES NUMERAUX

Les textes ne donnent que -moi un, -fe deux, -nɛi quatre, -tano cinq; plus le substantif otɔ̀a six.

E. INTERROGATIF

Seul vocable noté: -nga combien, très répandu en M.

F. LES INDEFINIS

Un seul mot avec le préfixe de la classe 2 abrégé: -simba suivi du substitutif. Le sens est la totalité: asimba iso nous tous, asimba iyo eux, woito asimba io tous les hommes, iyasimba nyɛ vous tous. Une autre forme est présente une seule fois: iwo yotai eux tous.

VI. ELEMENTS DU VERBE

A. LES RADICAUX

Il existe des radicaux à initiale consonantique et à initiale vocalique. Mais je ne trouve pas de différence pour la conjugaison. Certains radicaux se présentent dans les documents avec l'initiale tantôt vocalique tantôt consonantique. Ainsi par la caducité de k: kel et el (faire). En outre la consonne varie, par exemple: b et w: bot/wot engendrer. Les listes qui suivent contiennent la plupart des radicaux notés.

1. Radicaux CV

<u>fa</u> donner	<u>na</u> pleuvoir
<u>fɛ</u> souffler ¹	<u>nwa</u> boire ⁵
<u>fwa</u> acquérir ²	<u>wa</u> tomber ⁶
<u>lwa</u> lutter ³	<u>wa</u> mourir ⁷
<u>lya</u> manger ⁴	<u>ya</u> venir

Notes

1. Voyelle douteuse
2. Signifie aussi: prendre, posséder. Cf. bá/wá des Boóli et des Ikóngó.
3. Autre graphie loa ; comparez avec les Mbóle et plusieurs dialectes M. méridionaux.
4. Dans certaines formes la voyelle est i ou e
5. Une autre graphie a nwa ou noa, à comparer Ikóngó-Lokaló et Ndengɛsɛ
6. Semble identique à M. kwá avec chute de k
7. Dans certaines formes la voyelle est e, dans d'autres u et la consonne ng; cf. E.2.

2. Radicaux VC

ang fabriquer
el faire¹
el pleurer²
ema(1) se dresser
emb chanter
et passer
ε aller³
en voir
if voler
il placer⁴
inj entrer⁴
it tuer
iy rire

oa sentir, entendre
oel oublier⁶
on planter
ong briller⁷
Omb balayer
On être malade⁸
osul tousser⁹
uf venter
ufol appeler¹⁰
ulam nicher
uly monter¹¹
ung briser¹²

Notes

1. M. kel
2. M. lel; autre graphie: wel
3. Résidu de kε cf. bobangi
4. Autre graphie: inia
5. Résidu après la chute de k ..(-ók); une forme a h : nohi j'ai senti
6. M. ófel
7. Sens incertain
8. M. kón
9. M. kOsul
10. Autres graphies: uol, uwol. Synonyme (?) kuly
11. M. úlel
12. Autre forme: bun comme M. bún

3. Radicaux CVC

bsmb porter
bun briser
famb cuisiner¹
fangong aboyer²
fasil exténuer³
fiky fixer, planter⁴
fOnd pourrir
fum refuser⁵
hungo découvrir⁶

nyom pétrir
sak battre
sal aller mieux
samb juger
sef insulter
sel apporter
sim remercier
simol dire
sing danser

kal frayer
kal distribuer
kamb travailler
kat couper
kemby chercher⁷
kškšl caqueter
komb enclore
kotam percher
kond fatiguer⁸
kuby questionner
kuly appeler⁹
kung accrocher
kungol tonner
lang vouloir
limis éteindre¹⁰
lomb mendier
long triompher
long dormir¹¹
lot rêver
luw(any) savoir¹²
mat mordre¹³
miny écraser
mits espérer
momol finir
ngaly mordre

sisimy faire¹⁴ attention
sob acheter
subw lancer
talimw sursauter
tangw pilera
ten trancher
tënd médire
tomb porter
tong tresser
toong fuire
tōf piétiner
tōk mouiller
tōl transporter
tsi laisser¹⁵
tsim creuser
tswakol cracher
tul forger
wang craindre
wek parler¹⁶
win danser
wong convenir¹⁷
wot engendrer
wuf soigner
wund attraper

Notes

1. Cf M. lámb
2. Cf M. fangw
3. M. kasel
4. fik/fiky Bongandó Nd
5. M. fúm ou fím
6. M. búmból
7. Divers M. kemb
8. Nk. sens:maigrir
9. La différence de sens avec ufol m'est inconnue
10. Divers D. M.: lím/y
11. M. : ōng
12. Autre graphie sans l
13. Nk. lámat
14. Autre graphie somb comme M.
15. Notez absence de k finale
16. Autre graphie sans k
17. Cf M. bōng

B. LES EXTENSIONS

Quelques cas ont été relevés:

<u>emal</u>	se dresser	<u>tombel</u>	porter à/pour
<u>kotam</u>	percher	<u>kungol</u>	tonner
<u>skem</u>	s'appuyer	<u>lekol</u>	surpasser
<u>glam</u>	être juste/égal	<u>simol</u>	dire
<u>angan</u>	nier	<u>tokol</u>	puiser
<u>kiman</u>	suivre	<u>ufol</u>	appeler
<u>ilel</u>	placer pour	<u>undol</u>	revenir
<u>eel</u>	faire pour	<u>tungw</u>	retourner

Comparez tambol réveiller et tamw s'éveiller;
tén trancher et tenyany traverser

C. PREFIXES

Les préfixes primaires notés sont : na, o, a, to,
bo, wa, ou ba.

Quelques préfixes secondaires pour l'accord en classe se trouvent plus loin selon les formes. En outre un seul cas se trouve de i- primaire au lieu de a- : anga isinga le magicien danse. Mais i se trouve abondamment suivi d'une autre syllabe qui varie selon les personnes: ina (1), iya (3), ito (1 pl), iwa (3 pl)

Exemples : 1 s. : inas je pars; inamolanga je veux;
inalifi je suis assis

3 s. : iya il va; iyayi elle est venue; iyawa
il est mort; iyamomola c'est fini; mboli
iyatoonga na pèslè la chèvre s'est
échappée ce matin; iyena iyasi lioka
maman est allée au marché

1 p. : itolonga nous nous couchons; itomolanga
nous aimons

3 p. : iwaya ils viennent; iwa ils partent;
iwalekola mololio ils sont trop
paresseux

De nombreux exemples se trouvent plus loin pour diverses formes conjuguées, surtout avec iya- et iwa-. Les exemples suivants pourraient être des adaptations des préfixes secondaires :

a. wose iwowale mosa le soleil darde (cf. Nk. jéfa
joála wané où se trouve le même radical bál.)

- b. mbwa iyefangonga le chien aboie
mbwa iingalia le chien a mordu
mboli iyewotoonga la chèvre s'est enfuie
no'o iyeweke le coq chante

Plusieurs verbes ont comme élément initial iy pour l'une ou l'autre personne:

- 1 s.: me iyos moi je pars
 2 s.: iyonga lotomo si tu désobéis à l'ordre
 3 s.: iyotombela il a porté pour moi
iyokungi il est accroché
wose iyofi le jour s'est levé
 1 p.: iyoa nous partons
 3 p.: iyotsima ils ont creusé

Remarque: le deuxième exemple peut être compris comme un futur avec la marque -yo-. De même iyosisija il punira.

Il faut encore observer les équivoques dans les exemples donnés ci-dessus. De même iya est parfois donné pour la première personne singulier: iyatalimwa je sursautai. D'autres fois ito- indique une autre personne que 1 pl. : itosola elles lavent; itongoia vous n'allez pas.

Jé crois pouvoir ranger ici les exemples où la voyelle a est absente devant le radical vocalique:

- itiinia nous entrons; iyufola il a appelé; iyufola me il m'a appelé
iyuwola isg il nous a appelé
iwoa wopsls ils sont fatigués
isaose iwonge le jour se lève; wose iwili le soleil s'est couché

Voici un paradigme partiel du verbe lang (vouloir, aimer): inamolanga (je), owalanga (tu), itomolanga (nous), inialanga (vous). Un autre: iyuola isg il nous appelle; ituola w nous les appelons.

Les phrases suivantes donnent un préfixe particulier inconnu ailleurs: mboli alya la chèvre mange; mboli nalya les chèvres mangent. De même: mpulu atonga mbsls l'oiseau construit un nid; pluriel: nastonga ; sls amati le serpent a mordu; pl. naamati.

D. INFIXES

Des infixes je n'ai qu'un seul exemple: onkulya me appelle pour moi. Aussi je crains que ce pourrait être un néologisme. Dans tous les autres contextes l'objet du verbe est exprimé au moyen d'un substitutif postposé: fa me donne-moi; fa isɛ donne-nous; isimole inye je voudrais vous dire; osisimola wɔ ne le leur dis pas; nasaka ye je l'ai frappé.

E. DESINENCES

Ont été relevées : -a, -e, -i. Je n'ai aucune désinence dissyllabique. La désinence -a peut être remplacé par -ɔ à cause de l'harmonie vocalique: ntulu iyatɔkɔ les habits sont mouillés; njo'u iwatofo ngisola les éléphants ont piétiné les champs.

La désinence -i se présente aussi accolée à -a.

Les documents offrent quelques cas où la finale est o ou u. Il n'est pas clair quelle désinence elle remplace, probablement -i. Voici les cas relevés. On remarquera que les radicaux qui ont -u finissent en w.

1. o. Trois radicaux CV : ya venir; fa donner; fwa posséder, obtenir

ayo il est venu

bayo okela mbi que viennent-ils faire ?

lisuwa liyo wonyi d'où vient le bateau ?

afo il donna

iyafu mbɛɛ il a obtenu une maison

2. u. Les exemples renseignés se rattachent aux radicaux (supposés, par analogie avec M.) tungw répéter; kwa tomber; wa mourir

natungu osomba je me remis à acheter

iyetungu okungola il se remet à tonner

nau ou inau je suis tombé

iyau il est tombé

mboli yengu la chèvre est morte

iwasubu ngaonga ils lancèrent des lances (pour ce verbe j'ignore un parallèle M)

Dans les textes un verbe se trouve sans désinence. C'est le morphème -ɛ (que j'interprète comme parallèle de bobangi -kɛ après chute de k (Cf Ch. I). Voici les cas notés:

aɛ otsima tɔsongɔ elle va déterrer du manioc
tɔɛ ng'o mokenge nous allons chez nous
iyɛ il va
iwaɛ ils vont
mɛ iyoɛ moi je pars
naɛ olya toma je vais manger

Pourtant un seul cas est relevé ici avec -i :
iyena iyaɛi maman est partie

VII. LES FORMES VERBALES

Le sens des formes verbales est rarement clair, en dehors des distinctions entre affirmatif et négatif, formes objectives et affectives, finies et infinies. Je crains qu'une bonne part de cette incertitude provient de l'absence de marques tonales de sorte que des formes distinctes en réalité n'apparaissent pas dans la graphie adoptée.

Après la section sur la copule je me contenterai donc de présenter les diverses formes malgré leur imperfection, d'abord l'indicatif, puis l'impératif, les formes infinitives. Le sens est donné avec un grand degré d'incertitude.

Les formes conjuguées sont rangées alphabétiquement d'après les désinences et les marques, pour l'indicatif et le subjonctif séparément.

A. LA COUPULE

Plusieurs formes se trouvent ici, dont la différence sémantique ou syntaxique n'est pas bien claire.

1. -a suivi de l'adverbe ɛhɔ(y) semblable au longandó comme forme locale correspondant à Nk. ɛkó
a'ɛhɔ ng'ifombo il est au coupement
a'ɛhɔ na mbɛɛ il a une maison

a'šhɔ isini il est petit
lingala li šhɔ fili le charbon est noir
ngaye nga'šhɔ ntsitsi l'eau est froide
lowolo l'šhɔ lifoka le fer est dur

Il n'appert pas si le radical est complet ou bien si une consonne est élidée, comme souvent en Nk. Et ici je pense à l. Mais dans les documents présents a est toujours suivi immédiatement de l'adverbe. Quelques phrases ont des formes qui rappellent -le. Y aurait-il là emprunt à M ?

liamba ile na ngoto hoko wala le liamba a des feuilles comme le boala
atona ba omanga baele inikai les taches de la genette sont petites
mwaun'owɛ aena na mota son frère a un arc
lofowe aena lokole la mote la ruche est dans le creux de l'arbre

Ce dernier exemple pourrait s'entendre comme ae na (est dans) ce qui donne le même radical e de nombreux D.M. Mais cela ne s'applique pas à la phrase qui précède.

2.-engo

iyɛ aengo moluli il est grand
muha moengo lifoka l'os est dur
mote moengo motsatsa l'arbre est haut
lunga lingoyɛ jengo mbwee ses cheveux sont blancs
ngakolo ngaengo mbindo les jambes sont sales
ngaye ngangō ngetao l'eau est chaude
ei engo moluli celle-là est grosse
mbɛɛɛ engome engo moluli ma maison est grande
mpefa yengo wuke il y a beaucoup d'animaux
lowolo lengo iyonge le fer est chaud
lofika lole lengo longo iyena ce manioc-là est à
 maman

A noter que ce radical est identique à l'un des connectifs (Cf. V.A.).

3.-tsi . Cette forme exprime le négatif.

totsi isombo a waito nous ne sommes pas vieux
moponga lotsi longinyɛ le riz n'est pas vôtre

lowolo lotsi iyonge le fer n'est pas chaud

Je pense pouvoir rattacher ici la phrase suivante; quoique la forme diffère un peu et surtout que nk demeure inexplicé: mbɛlɛ sngwɛ nkosi eluli ta maison n'est pas grande.

4. Quelques phrases offrent des formes qui ont l'air de se rattacher à un élément wi :

ofɛ iyotswi lilako ? inawi as-tu été à la leçon ?
j'y ai été.

bɛsiliwi na mokenge na wosa ils n'ont pas été à la résidence pendant le jour

B. FORMES INDICATIVES

1. - ---a

Cette forme est abondamment présente dans la documentation avec le sens de l'action présente ou de l'application de l'action au sujet sans connotation de temps.

nɛlanga je veux, j'aime

naweka je dis

nɛɛ je vais

nɛos/ noa woai j'ai mal

olekola tu exagères

ofuma me tu me refuses

oita tu tues

uwanya sais-tu ?

wɛna tu vois

ɛlanga il veut

ɛsimola mani que dit-il

ɛosula il tousse

ɛna elle voit

ɛwas wose wona il est mort ce jour-ci

tosomba nous achetons

tonwa waye nous buvons de l'eau

tolya bamsngɛ nous mangeons des patates

tuola wɔ nous les appelons

inyɛ wɛna vous voyez

baya ils viennent

batola elles portent
baemba mofina elles dansent
baela ils font
bushe awea chez nous on dit

Avec l'accord de classes :

mumbu moufa le vent souffle
wose wila le soleil se couche
mpulu ikotama les oiseaux perchent sur l'arbre
iyows ilekola momi le feu donne trop de fumée

Suivi de la particule lo , il semble apparenté à M. olo, le sens est futur :

isuwa iya lo le bateau viendra
wens lo tu verras

Quelques exemples sont marqués spécialement par l'informateur de deux traits obliques (comme des accents aigus) sur la voyelle du préfixe:

nasanga aaya il dit qu'il vient (va venir)
nalanga ntshue je veux du poisson

2. -e --a

Deux exemples :

neweka je dis ; newela liwelo je pleure

3. -fo --a

Le sens semble être une action présente ou générale:

baito bafosala ngesola les gens établissent un champ
n'o'o sfokskela la poule caquète
bana ba n'o'o bafolya ngasangu les poussins mangent du maïs
bafoya na meli'o ils viennent avec des charges
bafotola nji'o ingowo ils portent leurs houes
nafolangoja j'écoute

4. -foyo--a

Un seul cas: itofoyckembya nous avons beau chercher

5. -mo —a

C'est du moins ainsi que je pense pouvoir analyser l'unique exemple que voici: iyamotenyanya liweke ils ont déjà traversé la crique. Pour le radical voir -na —a.

6. -na —a

Le sens est duratif.

banakomba lokombo ils sont en train de construire un enclos
anatenyanya loafa il est occupé à passer la rivière
banawona elles sont occupées à planter
tenaε nous allons habituellement

7. -sa —a

Négatif.

ntsalua je ne sais pas
osaulya tu ne montes pas
basaεmba elles ne chantent pas
εsaluwanya il ne sait pas
asawεnε il n'a pas vu ?

8. -sango—a

Négatif futur, un cas :

tosangohia nous n'irons pas

9. -si —a

Deux cas, l'un affirmatif, l'autre négatif:

liuli lisisangana une palabre est arrivée
tosiuwanya nous ne savons pas (encore)

10. -sifi —a

négatif passé ou parfait

ntsifoya ona mpεlo je ne suis pas (encore ?)
 venu ici auparavant
asifoεlama ce n'est pas juste.

asifoya il n'est pas venu

D'autres phrases ont clairement le sens futur ou inaccompli.

mbula esifoana il ne pleuvra pas (encore)
iyonda isifolya le bébé n'a pas encore mangé

11. -so ---a

osokubya ise il nous questionne
asosefa me il me maudit
tosene inye nous vous avons vu

12. - ---e

A cette forme il est difficile de donner un sens précis:

nene iwo je les ai vu
isoose iwongé le jour point
iyene me loi il m'a vu hier
wose iwowale mosa le soleil brille
ntsonge iyele mweli la lune luit
itene mboli nous avons vu la chèvre
iyasale lotoi lole elle se porte mieux maintenant
iyonge iyaonge le feu flambe
iwasake na pesela ils ont battu ce matin
inowe lo je ne suis pas encore mort

13. -sa ---e

Négatif futur

ntsaé je n'irai pas
asaé elle n'ira pas
basalange ils ne dormiront pas
tosalange nous ne t'aimons pas
ntsalange je ne veux pas

D'autres exemples paraissent plutôt le présent:

asangene il ne nie point
asacele il n'oublie(ra) pas
lowolo losowonge le fer ne convient pas

14. -si ---e

Négatif présent ou parfait

isiwene je n'ai pas vu

ntsuwanye je ne sais pas

mosala mosiwonge le travail ne va pas

15. - --i

Cette forme se présente avec le sens du parfait ou du passé. La différence n'est pas toujours claire dans les phrases. Quelques cas ont nettement le sens du statif.

noi moai j'ai eu mal

naoni nkangi j'ai été malade

naweli je me trompe

naeni/ neni¹ j'ai vu

naemali je m'arrêtais

naemi je suis debout

ayi elle est venue

ele amati le serpent a mordu

sileli me il a mis pour moi

iyena iyawi'i maman est guérie

baeni ils ont vu

baiti mito on a tué quelqu'un

1. La graphie nani pourrait être une erreur.

Avec les Préfixes d'accord:

mbula ekungoli il a tonné

mboli ife ilifi deux chèvres ont été volées

Avec l'élément iwa- :

iwayi o pesela ils sont venus ce matin

iwiti ngema ils ont tué un singe

wose iwili le soleil s'est couché

Avec l'élément iya

iyakeli il a fait

iyafi me il m'a donné

iyabuni lowonji il a rompu une latte

iyawi'i elle est guérie

iyatsi il est resté

Avec ita-

ititi njou nous avons tué un éléphant

Non classé

ifafi il leur a donné

De nombreux exemples ont a + i. Ils ne paraissent comporter aucune différence sémantique avec -i.

nasombai j'ai acheté

nɛnai j'ai vu

ɔɛnai tu as vu

awotai mona loi elle a accouché hier

mbula anai loi il a plu hier

mpelɛ ematai un serpent a mordu

lofaɪlima loɪtai mito la foudre a tué quelqu'un

menga aɪtai n'ɔɪ le chasseur a tué un léopard

ayai il est venu ¹

iyaselai me il m'a apporté

tɛnai nous avons vu

tuolai nous avons appelé

baitai ngema ils ont tué un singe

bakalai upoa ils ont frayé un chemin

Notes:

1. Synonyme de iyayi

2. Nayei loi je suis venu hier : la voyelle e pourrait être due à l'influence étrangère (M)

16. -sa —i

Un cas noté pour le statif négatif : basawotami
ils ne sont pas apparentés.

17. -si —i

Négatif parfait:

asitsi il n'a pas tué

ntsili je n'ai pas mangé

asiyi il n'est pas venu

basiliwi ils n'ont pas été

C. SUBJONCTIF

Les formes suivantes me semblent avoir le sens du subjonctif:

nkina okimane tu pourras suivre
ifambe pour que je cuisine
nalanga nɛɛ ʒɛ je veux le voir
ineme isomole inyɛ lioi arrêtez-vous que je vous dise quelque chose
fa isɛ toɛ donne-nous que nous mangions
fa mɛ ndɛ donne-moi que je mange
fa mɛ ngaye noɛ donne-moi de l'eau pour boire
yaa toɛ viens partons
iyatungole je veux revenir

Avec la désinence -a :

nkin'oinjaa tu peux entrer
tofikya likonji que nous fixions le pieu
kulya iso ayokafela isɛ bolemo appelle ton père qu'il vienne nous faire le travail

Avec la nuance négative :

osingofa afin que tu ne tombes
osionga mohai que tu ne te fasses mal

D. IMPERATIF

D. 1. AFFIRMATIF

Plusieurs exemples se trouvent dans la documentation qui ont l'air d'être des formes impératives:

injaa entre
emaa arrête-toi
limisa iyowe éteins le feu
elela mɛ aide-moi
laka mɛ enseigne-moi
sisinya wolo regarde bien
liwa wanya sois prudent
simola ye dis-lui
kulya iso appelle ton père

Pour le pluriel:

iny'afe olwa vous deux battez-vous

Radicaux CV

fa me donne moi

yaa viens

yaka wono viens ici

li toma ote mange ces aliments

Avec le préfixe o-

oluwela me maye va me puiser de l'eau

oweta mpelo passe devant

osiya me laisse-moi

Avec préfixe yo-

yosimola ye va lui dire

yaa yofwa viens prends (viens prendre)

D. 2. NEGATIF

osatende ne médis pas

osisake me ale ne me frappe plus

osioa bowa n'aies pas peur

osiwanga ne crains pas

osisimola wo ne leur dis pas

Pluriel

bosioa bowa n'ayez pas peur

bosiiya n'allez pas

iyasimba nyE wotena milio vous tous coupez les racines

D.3. FORMES INDETERMINEES

atsia reste (adieu)

sokofi cours

ilongye ntange ee couche-toi sur ce lit

D.4. FORMES SPECIALES

tso, itso, itsoi va (M. ntsô)

E. GERONDIF

Voici les formes qui me semblent être des gérondifs:

nakata nafofifa mote couper et abattre un arbre
itsisangana na mokenge itsou na molo rentrer
 chez soi est agréable
osiE ani lyoi ja nkaka partir est une chose
 difficile

F. INFINITIF

Plusieurs exemples avec le préfixe o- (comme M.)

afoku asanga otokola woye les femmes ne veulent
 pas puiser l'eau

itsi okembya ifaka j'ai vainement cherché le
 couteau

yaa otenela molio viens couper la racine

lowolo lolie losawonge otena moala cet outil
 ne convient pas pour couper un manche

naE olya toma je vais manger

mbula iyetungu okungola il se remet à tonner

ntsae okulya E je ne vais pas l'appeler

inaE osamba lyoi je vais juger une affaire.

La forme suivante paraît être aussi un infinitif:

itsO nekulya va appeler (cf okulya ci-devant)

G. PROPOSITIONS RELATIVES

Quelques cas de propositions relatives se trouvent
 dans la documentation

1. Relatif subjectif

nani wato weta j'ai vu la pirogue qui passe
uwanya mito oweta connais-tu la personne qui
 passe ?

mito otona la personne qui ne veut pas

nkoi iyawundi mboli les léopards qui ont pris
 les chèvres

bofombi omisisi na njala l'arbre Annonidium qui
 t'a sauvé de la faim

onatonga mbɛɛ celui qui construit la maison
onimitoli ntela celui qui a mangé les bahanes
noi wose wona celui qui est venu aujourd'hui

2. Relatif objectif

2.a. Formes simples

oni mito olang'ofɛ qui aimes-tu ?
oni mito oyofi iue mani qui est celui à qui tu
 as donné le paquet ?
lyoi lilang'ofɛ ani que veux-tu ?
ani lyoi asimole wose wona que t'a-t-il dit
 aujourd'hui ?

2.b. Formes composées

mito a ofɛ ɔɛnai/ isɛsi ani qui as-tu vu ?
fa me ekoto jɛ wɔɔ ane endondo eome iyotungoli donne-
 moi la fourrure de la civette que mon frère aîné
 a prise (au piège)
losango lotsi M. oyasimole wose wa loi la nouvelle
 que M. nous a raconté hier

VIII LES PARTICULES

A. ADVERBES

1. Locatifs

ana, (w)ona, wono ici

Les nuances ne peuvent être déduites des textes.

2. Temporelles

loo exprime le futur général; parfois olo

loi hier

mpɛlo (peut être doublé) avant, autrefois

busa après, plus tard

3. Locutions temporelles

wose wome/ wona aujourd'hui

wose loi hier

na iyemo très tôt au matin

4. Adverbes divers

nde intensif, comme M.

B. PREPOSITIONS

- na ou o locatif: na motema au coeur; na moonda dans la forêt; na/o pssls au matin; w'etškō (dévoicalisé) à la source
- na, avec, au moyen de: baya na mpito elles viennent avec du bois; a'šhō na lokulu il est fort
- ta, vers, à; tōš ta lokombo allons à la clôture
- nko, sans; me nko weka moi (je suis) sans rien; liamba lile nko lokulu cette banane n'est pas grosse
- mbokō, hoko, comme (comparatif)

C. CONJONCTIONS

la et; ko (entre prépositions) et/mais selon les contextes; kila afin que; ye déclaratif: que; nkina consécutif: ensuite

D. INTERROGATIFS

- ani qui: linga lingwe ani quel est ton nom? lyoi lilang'ōfš ani que désires-tu? ani lyoi asimole wose wona qu'a-t-il dit aujourd'hui? oni mito olang'ōfš quelle personne aimes-tu?
- mbi quoi: bayo okela mbi que viennent-ils faire? na mbi pour quoi?
- mani comment: baela mani comment font-ils? asimola mani comment dit-il?
- oa/oi/ wonyi:où; ayo oa d'où est il venu? ofwa moia oi où as-tu obtenu la ceinture? lisuwa liyo wonyi d'où vient le bateau?

Une phrase termine avec lango pour traduire une interrogation d'étonnement (comment ! ?)

Locutions: isua iya lo ini ntango le bateau viendra quand ? (Notez les deux néologismes)
bawali baundola ene longo les alliés reviendront quand ?

E. IDEOPHONES

fili noir; kalakala autrefois; mpɛlo mpɛlo anciennement; sekoseko souvent; tukulu noir

IX QUELQUES PHRASES

Ces phrases sont reproduites telles qu'elles se trouvent dans les documents comme traduction de modèles écrits en lomóngo commun. (lonkundo).

- ise wata analaka lilako mpɛlo mpɛlo, inasa elenge nous étions enseignants autrefois, nous avons abandonné depuis longtemps (analaka me paraît une forme verbale relative; wata demeure inexplicé de même que inasa.)
- mona na ise iwai isimo asaoele wawoi wa isimo. l' enfant avec son père, ils vont à la palmeraie, il n'oubliera pas les limites de la palmeraie.
- asisake me ale ntsikel'ale. ne me bats plus, je ne le ferai plus (ale semble être un adverbe dont le sens m'échappe).
- tsawaa bowekaweka cesse le radotage
- itofoyokembya waswa wise asawene nous avons beau chercher nos haches, nous ne les voyons pas.
- aka yemba lo onkulya me lorsqu'il chantera appelle-moi
- aka mona akatawawa atambolya me si l'enfant s'éveille réveille-moi
- atsia me iyoe reste (adieu) moi je pars
- osi cloni we na mbi pourquoi n'es-tu pas encore parti chez toi ?
- yaa wono otenela molio ma loluku mome viens ici couper pour nous cette racine de Piptadenia
- iyangolya esomboyaimito iyongo fambela ife asibaiyo s'il était un patriarche il aurait préparé pour nous tous les (? la phrase nkundo a nsoso poules)

- iwangolya wana wa mpifo wendele iyamokala inye
moua s'ils étaient des fils de chefs les Blancs
vous auraiet distribué du sel
- okoinjela moonda ona sisimya wolo osionga mohai
lorsque tu entres dans la forêt fais bien attention
de ne pas te faire mal
- liwa wanya osingofa na lifoku sois prudent pour
ne pas tomber dans une fosse
- aasili lilui ko woito asiba io basni quand ils
eurent fini (?) tous les gens les voyaient (le mot
lilui m'est inconnu; l'original a le verbe
"descendre")
- mwamba iyosili owina iyotungu wowo lorsque les
danseurs eurent fini de danser ils retournèrent
chez eux
- iyena ngo me swoai mohai loi, iyasale lotoi lolo
iyawi'i ma mère a été souffrante hiér, elle va
mieux maintenant , elle est guérie

X. LEXEMES

Il me paraît utile de ranger ici les lexèmes qui ne sont pas relevés dans les dialectes môngo, afin d'obtenir quelque idée de l'originalité du parler Jôfê

Un choix des substantifs et des verbes renseignés jusqu'ici me semble suffire à cette fin, du moins provisoirement, puisque cela permet de présenter un certain pourcentage. Ils sont rangés alphabétiquement selon l'initiale du thème ou du radical.

A. SUBSTANTIFS

Le chiffre qui accompagne chaque mot indique la catégorie et permet ainsi de s'y référer dans les pages précédentes:

aye 3, ei 3, famba 6, fombo 3, fowe 6, fysfys 7
kawê 1, kela 2, koko 2, kulu 6, luli 2, mbambu 3
mpefa 5, mpito 5, mpomo 5, ndondo 4, ngalimoto 1
ngoli 1, njili 7, njiô 5, nji'ô 7, ntofe 5, ntso 7
ofa 6, ongi 3, simo 3, sini 7, sola 4, tao 4,
tofo 3, toto 2, tsatsa 2, umbu 2, unga 3, wali 1,
yonda 7, yonge 7, yowe 7

B. VERBES

<u>ia</u> partir, aller	<u>sef</u> insulter
<u>it</u> tuer	<u>sel</u> apporter
<u>kuby</u> interroger	<u>subw</u> lancer
<u>kuly</u> appeler	<u>tangw</u> piler
<u>kung</u> accrocher	<u>toong</u> fuir
<u>luw</u> puiser	<u>tungw</u> retourner
<u>mat</u> mordre	<u>uf</u> souffler
<u>mits</u> espérer	<u>wong</u> poindre
<u>ngaly</u> mordre	

C. CAS DOUTEUX

<u>lifase</u> (M. <u>lokase</u>) éternuellement, et verbe <u>fasil/</u> <u>kasel</u>	
<u>mpoa</u> 5 chemin (M. <u>mboka</u>)	
<u>tolia</u> 7 rire (M. <u>tola</u>)	
<u>inia/ inj</u> entrer	
<u>famb</u> (M. <u>lám</u>) cuisiner	
<u>long</u> (M. <u>ong</u>) dormir	
<u>ufol</u> appeler (M. <u>uol</u> questionner)	
<u>wel</u> pleurer (M. <u>lel</u>)	

XI. CONCLUSIONS

Quelques conclusions, de nature surtout comparative, peuvent se déduire déjà de cet exposé imparfait.

Le vocabulaire est proche de celui des dialectes môngo, soit dans leur majorité soit dans seulement quelques variétés locales. Celles-ci se trouvent ci et là dans le domaine môngo.

L'impression générale est que les mots parallèles se trouvent surtout dans les environs et là spécialement dans les parlers losikóngó (HULSTAERT 1984).

Une minorité de lexèmes s'écarte de ce patron général, ils sont nommés ici "propres". L'extension des recherches comparatives est empêchée par l'absence de références à d'autres groupes linguistiques.

En attendant on peut déjà prendre en considération le parler Lokaló n° 187 (à distinguer des Lokaló de

la Lomela n° 144). Ainsi on y trouve les vocables parallèles suivants:

baye eau, boite personne, bokenge village, isongo manioc, iyena (iyɛnɛ) maman, lofalima foudre, longoto feuille, upele serpent, ntulu tissu, pɛsɛɛ matin, wose jour. Et un cas douteux: mohai/bohale douleur.

Pour les verbes on peut comparer uwany avec luw savoir, ainsi que le radical négatif de la copule tsi, et, peut-être, le radical affirmatif nge parallèle de Jǒfɛ ngo, si l'on accepte l'alternance des voyelles.

La langue des Bambóɛ donne quelques-uns de ces mots présents en Lokaló; tel que (h)okéngé et la copule négative ti. On y ajoute wéló soeur, frère. (Rappelons que les Bambóɛ sont appelés Ilombo par les Boyela et les Bongandó et que ce même nom est appliqué aussi aux Lokaló de la Haute Salonga (HULSTAERT 1982,40).

La comparaison avec les dialectes des pygmoides Batswá ne donne pas de rapprochements pour le lexique. Je remarque seulement le connectif ngo (lotswá: ko, pour l'alternance k/ng comparez ngema/Nk. nkéma singe et lingala/Nk. likála charbon). Cf HULSTAERT 1948,21-28; PICAUVET 1947,137-141. Par contre la phonétique possède quelques éléments communs: chute de k et de n, alternance f/p. On pourrait ajouter la séquence sy pour s: isyɛ nous.

Quant aux Bafotó (HULSTAERT 1978,113-132) comme leur vocabulaire s'écarte totalement du lomóngo, les lexiques diffèrent absolument, avec quelques exceptions rarissimes, telles que moito (personne), mongali (femme), mieka (aliments), mpefa (animal), un mot très répandu fa (donner) et, surtout les substitutifs, en majorité semblables de part et d'autre, sauf pour la 3ème personne pluriel pour laquelle les Jǒfɛ ont la forme mǒngó.

Dans la morphologie il y a des similitudes avec les Bafotó: (1) l'absence d'infixes pour exprimer l'objet et leur remplacement par les substitutifs; (2) les préfixes sont tantôt présents tantôt absents.

Mais le premier phénomène se trouve chez les Lokaló 187 et les Bambóls (DE ROP 1971,69-70).

Enfin deux phénomènes qui n'ont pas encore été retrouvés ailleurs: la sorte de prépréfixe ng ou nga décrit en II.A., et les préfixes verbaux très particuliers présentés en VI.E. On ne peut tirer une conclusion définitive tant que dure notre ignorance des parlers des populations plus ou moins voisines vers le Sud et vers l' Est.

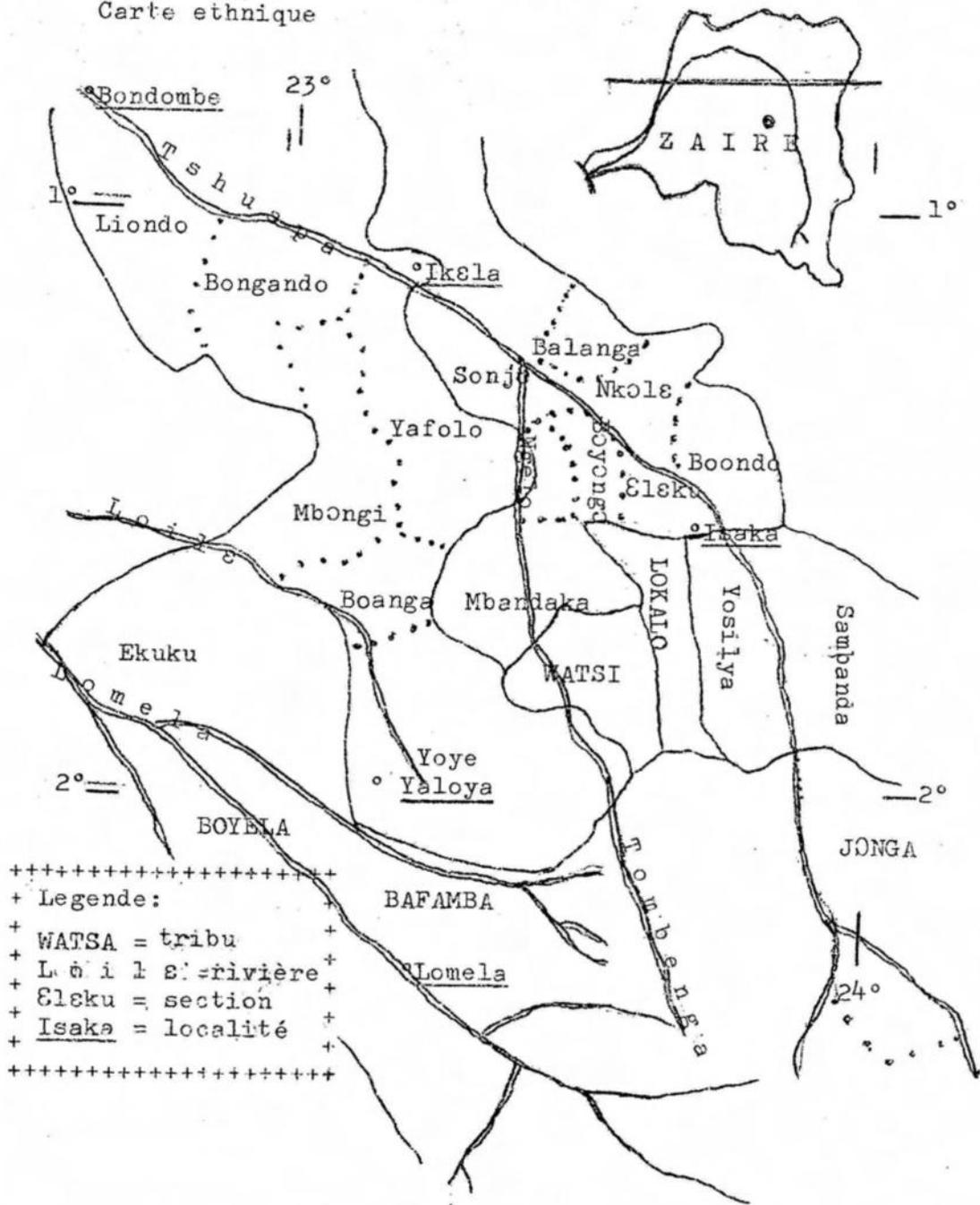
+ + + + +

B I B L I O G R A P H I E

- DE ROP A., 1971, Esquisse de grammaire Mbólé, dans Orbis 20,34-78
- HULSTAERT G., 1948, Le dialecte des Pygmoïdes Batswa de l' Equateur, dans: Africa (London) 18,21-28
- 1978, Notes sur la langue des Bafotó, dans Anthropos 73,113-132
- 1982, Petite Monographie des Bondombe, dans Annales Aequatoria 3(1982)7-106
- 1984, Les Parlers Losikóngó, dans CEEBA III,10
- PICAVET R., 1947, Het dialect der Batswa, dans: Aequatoria 10,4,137-141
- Gustaaf HULSTAERT MSC
Bamanya, 4-3-1985

HAUTE TSHUAPA et HAUTE LOMELA

Carte ethnique



- +++++
- + Legende: +
- + WATSA = tribu +
- + L o i l e - r i v i è r e +
- + Elsku = section +
- + Isaka = localité +
- +++++

NOTES ON THE BANTU KU-PREFIX

INTRODUCTION

When facing the usual list of nominal prefixes (NP) in some Bantu languages, one very peculiar fact emerges: the same prefix appears twice in the classification, once as the noun-class marker of the infinitive's class 15, and once as the locative marker of class 17. Formally, both elements are identical; nevertheless they are classified as two entirely different morphemes.

Meeussen (1967 : 98-99) reconstructs both a class 15 and a class 17 ku-prefix for Proto-Bantu. However, he states in this respect that...

"the only formal difference between class 15 and class 17 consists in membership in distinct sets of forms: 15, paired with 6, goes with class 1-14; 17 belongs with 16 and 18 to different constructions".

Meeussen denotes the following phenomenon by this statement: the class 15 prefix is a NP in strict

sense of the term, i.e. it has a set of lexical items within its scope, which become infinitive verbal forms when the ku-prefix is attached. The class 17 prefix on the other hand does not behave like a NP at all. Primarily, it has no lexical roots with which it can be combined, and secondly, when it appears, it does so in the form of a pre-initial element, in other words a pre-prefix. However, it has no restrictions as to its use in pronominal and verbal constructions.

Summarizing, we have one single ku-prefix with a double use: on the one hand class 15-use, where it behaves like a normal NP having a set of lexical roots with which it can be combined in purely agglutinative sense; on the other hand, class 17-use, where it cannot be seen as a NP *stricto sensu*, for the simple reason that it can never be used in combination with a lexical root in order to form a noun, but where it acts like a particle in pre-initial position.

This view is already present in Meinhof (1932: 40), where, in his classification of Proto-Bantu NP's, the class 15 ku-prefix is seen as "identical with 17". Nevertheless, two separate classes are reconstructed: class 15 as the "infinitives", and class 17 as the "locatives". Thus, on the surface level, class 15 and class 17 prefixes are identical, their only difference being their grammatical and semantic behaviour.

Doneux's (1967) paper on the Proto-Bantu noun class 15 sheds some light on the etymological background of this strange prefix. He proves the existence of a Proto-Bantu noun class 15 containing 5 or 6 lexical items, namely (1):

° <u>kuboko</u> (arm)	° <u>kujápa</u> (armpit)
° <u>kugudu</u> (leg)	° <u>kudúji</u> (nkee)
° <u>kutúji</u> (ear)	° <u>kujéji</u> (moon)

There is no doubt that the first five items belong to this noun class. The sixth, °kujéji, is seen as "highly probable". Moreover, Doneux doesn't deny Meinhof's (1906) identity-view of class 15 and class

17, but he states that an eventual connection between the Proto-Bantu ^oku-prefix, and the present infinitive and locative markers must be sought beyond the Proto-Bantu era (p. 22).

It is striking that the lexical items, reconstructed by Doneux as the PB class 15, all stand for parts of the body. The only exception ^okujé_i, is also the only doubtful case.

Hence, we might conclude two things:

- (1) The PB ^oku- was a pure NP (2)
- (2) The PB ^oku- was semantically marked, i.e. it had a definite semantic influence upon its lexical items. This semantic markedness consisted of a connotation "part of the body".

+ + +

"INFINITIVE USE"

When we now turn to the present use of this ku-prefix, more specifically its "infinitive use" (cl.15), one striking difference with PB becomes clear: the evident semantic markedness, present in the PB ^oku-prefix, has disappeared due to the verbal nature of the class 15's lexical roots.

As we already mentioned above, the class 15 contains no nominal roots, unlike the other noun-classes, but has instead a number of verbal roots in its lexical field, whose combination with the ku-prefix results in infinitive forms, i.e. verbo-nominal forms. A verbo-nominal form is something complex, it shows surface behaviour like a nominal form, but semantically it is a verbal form. The action, expressed in the inflected verbal forms, remains an action albeit an objectified action.

This is in sharp contrast with the semantic structure of usual nominal forms in Bantu, where the basic meaning is the result of a subtle interaction between semantic information from both prefix and root. A very clear example of this interaction are the following Swahili items (3):

- (1) m-tu: "animate-entity" ---"man"
- (2) ki-tu: "inanimate-entity"---"thing"

The semantic influence of the prefix is undeniably demonstrated with this simple example. An example of an inflected vs. an infinitive verbal form reveals the persistent dominance of the action-aspect :

- (3) ninakwenda I am going
 (4) kuenda to go, the going

It is clear that in (4), the semantic influence of the ku-prefix upon the root is far from strong, at least when compared to examples (1) and (2).

Moreover, these infinitives can be used as substantial parts of the verbal expression within a sentence. Consider :

- (5) ninataka kwenda I want to go

In this case the inflected verbal form "ninataka" is grammatically dominant, i.e. it contains the information concerning Agent and Aspect, and is hence dominant on the surface level. Contrarily, on the semantic level, the uninflected infinitive form "kwenda" is the dominant part of the phrase. In these cases, it is obvious that the infinitive's prefix has very little or no semantic (nominalizing) influence upon the verbal root at all.

In other cases however, the nominalizing influence of the prefix is somewhat more pronounced:

- (6) kuimba kwa watoto the singing of the children

In this example, "kuimba" can be circumscribed as "the objectified action of singing". Nevertheless, it is clear that even in these cases, the semantically dominant part of the infinitive form is the verbal root with its "action"-aspect. Example (6) can also be seen as an illustration of the following assumption: the class 15 ku-prefix is only functional on the surface level, i.e. for triggering pronominal and verbal class-concord agreement. Semantically however, it is neutral, in the sense that there is no definite semantic influence going out from it. Thus, grammatically it is a marked, class-concord triggering prefix, but semantically it is an unmarked prefix in contrast with the clear semantic markedness the prefix possessed

in PB.

"LOCATIVE USE"

Let us now have a look at the ku-prefix's "locative use" (Class 17-use). As we already mentioned above, this ku-prefix is not to be seen as a NP, because of the fact that it can never be combined with some nominal lexical root in order to form a noun. When combined with nominal forms, it appears as a pre-prefix, like in Tshiluba:

(7) ku nzubu towards the house

The nominal form however is already a complete form, consisting of a proper NP (in this case n-, class 9) and a nominal root (-zubu). The ku-prefix in pre-initial position is in my opinion not to be seen as a prefix in the strict sense of the term, but as an invariable particle with locative meaning.

In Swahili, this "particle-use" is known as well, in sentences like:

(8) ku hali gani nje ? what is the weather
 (there) | (which) | (outside) like outside ? (4)
 (state of the weather)

So, we see that this ku-particle is semantically functional and certainly explicitly marked with a locative meaning, but that it is no longer functional as a constituent on the morphological surface level. On the surface level in its whole, it is only functional in syntactic processes. By this I mean that it is no longer used to build up words, but only to build up sentences; it is no longer a prefix, but a particle.

This "locative" ku-prefix however, is used as a prefix in pronominal and verbal forms, and this in various situations. By means of some Swahili examples I will try to give an overview of this.

Pronominal

(9) kuimba kwa watoto the singing of the children

In examples (15) to (18), ku- takes the subject position in the verb, and has a locative connotation.

However, on the semantic level, it is not ku- that is the topic of the state of affairs defined in the clauses, but other parts of the sentence, generally those which stand in object position (wajenzi, giza, upepo). In (16) the action itself is topic of the state of affairs.

Each time, the verbal form in which ku- appears in subject position expresses a situation ("there is/are...")

It might be concluded from this that ku- can only be used in subject position without antecedent in verbs or phrases which denote a generic expression, the situational aspect being expressed by a vaguely locative prefix.

ANALYSIS

Summarizing, we could draw the following schema:

- 1 : Proto-Bantu *ku- : proper NP, functional both on the surface and on the semantic level. Semantically marked with a connotation of "part of body".
- 2 : Actual "infinitive use". On the surface level functional as a NP, however without semantic influence. It triggers pronominal and verbal class-concord agreement.
- 3 : Actual "locative use", ku- is no NP, it appears as an independent particle before nominal forms. Semantically marked with a locative meaning. Not functional on the morphological, but only on the syntactic level.
- 4 : Actual use as prefix in pronominal and verbal constructions. Very heterogeneous functions: unmarked in the case of "kwa", marked (locative) in other constructions (kuetu, kwenye, kote kote...). In verbal constructions it appears in subject position when situational sentences are expressed.

On first sight, one cannot discover any uniformity in the use of this ku-prefix; especially considering its Proto-Bantu background. Indeed, in some ca-

ses it seems to have retained its PB NP-function, however with a shift in semantic load. In other instances, it appears as a merely surface-functional morpheme, triggering class-concord agreement. In still other cases, it is no longer a prefix but an independent particle. How can this confusion be explained? In order to advance some hypothesis in this respect, we have to go back to some of the points Doneux has made in his (1967) paper on the PB class 15.

The 5 or 6 items he proposed as belonging to the original class 15 were all standing for parts of the body (except the dubious °kujédi). Since these items can all be taken in plural, and since the original class 15 °ku-prefix did not have a plural prefix of its own, the items took the class 6 prefix °ma- for their plural-formation. In the course of evolution beyond the PB-era, all forementioned items moved from class 15 to class 5 in a process which Doneux calls "systematic reclassification".

This fact can be explained in terms of linguistic economy : the PB noun-class 15 contained a very limited number of items, which made it a very "weak" class. Moreover, the construction of plural forms relied on the use of a prefix from another noun-class, namely 6. Hence, it should be seen as logical that the class-15 items gradually shifted to class 5, the singular class of class 6.

What was the result of this? We have to recall the fact that, in Doneux's analysis, no infinitives or locatives were mentioned in connection with the PB °ku-prefix. Thus, once the class 15 items were "systematically reclassified" in class 5, the class 15 °ku-remained empty and functionless. Now, it is our opinion that in the course of subsequent evolution, this ku-prefix has been used like some kind of "passe-partout-morpheme", filling all kinds of functional gaps in the language.

Parts of this evolution were common for some languages, while later stages were language-particular. Thus the ku-prefix has totally disappeared in Bantu zone C, while in Swahili for instance, it has developed numerous functions, one of which was the puzz-

ling "kwa"- morpheme.

We also presume that this evolution followed a pattern, in which the NP-use as infinitive marker represents the earliest stage. This can be concluded from two facts :

- a) it has retained its Proto-Bantu surface function as a NP, but with a different, more or less neutral semantic load.
- b) it is found in many Bantu languages in this function.

Also, since infinitives do not require a plural-formation prefix, the ku-prefix was an adequate means to fill the gap.

A second stage would be the ku-prefix's use in pronominal and verbal constructions. Here, as in the infinitive-use, the surface function is retained, but again, the semantics of the prefix seem not consistent. However, we wish to exclude phenomena like Swahili "kwa" from this stage, since this usage represents to our opinion a much later stage in the development.

A third step would be the use of ku- as an invariable locative particle, like in Tshiluba "ku nzubu!" Here, ku- has lost every connection with its Proto-Bantu functions : there is a definite shift on the semantic as well as on the surface level. It is no longer a prefix, and it has received different semantics.

Finally, as we said, usages like Swahili "kwa" are seen as the last stage of the evolution. Here, ku- has surface functions as a pronominal prefix, attached to a pronominal element in order to form an invariable particle, in the case of "kwa" introducing a restrictor or a satellite in the sentence. Here again, the ku-prefix is not to be seen as a prefix proper, but as forming an inseparable unit together with the connective root-a. It is semantically neutral, and functionally context-bound. In this sense, it stands free from all other usages of the ku-prefix (6).

CONCLUSIONS

This hypothesis is obviously based upon Doneux's Proto-Bantu reconstructions of the original class 15. The actual heterogeneous functions of the ku-prefix can only be explained as having evolved from the "systematic reclassification" of the PB class 15-items with the subsequent "redundancy" of the ku-prefix. There is one condition as well : there should not be reconstructed PB class 17. When we look at Meinhof's (1910), Doneux's and Meeusen's (both 1967) PB-reconstructions, we do find a reconstructed ku-prefix for class 17 indeed. However, the fact that none of these authors seems very sure about the existence of this class - they are all quite reserved and all express some doubt - strengthens us in our opinion of original identity of the classes 15 and 17. Both classes seem to be evolved from a common ground : the PB class 15 prefix °ku-, and their actual differences - which obviously go further than just their separate classification - can be explained in terms of functional adaptation to grammatical gaps.

+ + + +

NOTES

- (1) I have adopted the original transcription from Doneux (1967). (Reconstructed PB morphemes are marked with °).
- (2) We mean by this : it is functional both on the surface and on the semantic level. On the surface level, it functions as the marker of a nominal form, and triggers class-concord agreement. On the semantic level, it has a more or less definite semantic influence upon the root.
- (3) Except where stated explicitly, all examples are in Swahili.
- (4) The use of the personal pronoun or the prefix in combination with a predicate implies the definition of a state. E.g. "mimi mwalimu" : ("I-teacher") : I am a teacher.

- (5) "Aspects of a semantic analysis of Swahili kwa"
 Unpublished lecture at the 14th coll. on African
 Linguistics, Leiden, Sept. 1984.
- (6) Again we refer to our paper on this topic for a
 detailed analysis of some usages of "kwa".

REFERENCES

- J. BLOMMAERT, Aspects of a semantic analysis of Swahili "kwa" Contribution to the 14th colloquium on African Linguistics, Leiden, Sept. 1984 (Unpublished).
- J.L. DONEUX, Données sur la classe 15 nominale en Bantou, dans : Africana Linguistica III (Annales du Musée Royal de l' Afrique Centrale, Sciences Humaines, 61), Tervuren 1967, p. 2-22.
- A. MEEUSSEN, Bantu grammatical reconstructions, dans : Africana linguistica III, Tervuren 1967, p. 79-121
- C. MEINHOF - N.J. VAN WARMELO, Introduction to the Phonology of the Bantu Languages, D. Reimer, Berlin 1932.

+ + + +

Jan BLOMMAERT
 State University of Ghent

J. BLOMMAERT, Notes on the Bantu ku-prefix.

SOMMAIRE

En plusieurs langues bantoues le préfixe ku- se présente comme dualiste : d'une part ku- fonctionne comme préfixe nominal de la classe 15 (classe des infinitifs) et d'autre part ce même ku- marque la classe 17, qui est une des classes locatives.

Dans notre exposé, nous partons de l'axiome qu'il s'agit d'un seul morphème, qui a été chargé d'une fonctionnalité ambiguë dans le cours de l'évolution linguistique. Plusieurs arguments peuvent être avancés en faveur de cette thèse. D'abord il y a le travail de Meeussen (1967). Il y reconstruit une classe nominale 15 en PB contenant 5 ou 6 lexèmes. Il paraît par conséquent que le préfixe ku- était un préfixe nominal sensu strictu, c.à.d. actif sur le plén sémantique (une certaine connotation de "partie du corps") et à la surface (cause de concordance). Ces deux éléments sont complètement perdus dans l'usage du préfixe actuel : son contenu sémantique a entièrement disparu dans le cas des infinitifs, et a changé dans une connotation de "direction" dans le cas des locatifs. En plus, dans les deux cas, les lexèmes marqués par ku- apparaissent fréquemment comme invariables, sans concordance avec un antécédent.

Une analyse des usages actuels nous permet d'établir l'hypothèse suivante : le préfixe ku- était un vrai préfixe nominal en PB, marquant 5 ou 6 lexèmes dans une unité sémantique (partie du corps). Après un processus de "reclassement systématique" (Meeussen 1967), ce préfixe devenait "redondant", c.à.d. le champs lexical original PB étant reclassé dans la classe 5/6, le préfixe n'avait plus une valeur et fonction précises. Puis son usage comme "passe-partout", là où le système linguistique avait besoin d'un préfixe non-marqué, devient compréhensible.

LES REFLEXES DANS LES PHONEMES PROTO-BANTU EN KINYAKASENGA

Nous nous proposons d'étudier les changements phonétiques qui se sont opérés lors du passage des phonèmes du proto-bantu en kinyakasenga. Cette langue n'a pas été classifiée par Guthrie mais nous basant sur les données en notre possession nous la situons dans la zone L. De la mosaïque de langues qui l'entourent seuls le Bangu-Bangu, le Zimba et le Lega sont connus.

SIGLIA

o	proto-forme	//	//	transcription
>	devient			morphophonologique
V	voyelle	C		consonne
SV	semi-voyelle	NC		complexe à nasale
≠	différent	NC _s		complexe à nasale sonorisé
=	égal ou identique	NC _c		complexe à nasale conservé
1				
V 2	voyelle du premier,			
3	deuxième, troisième			
	degré			

[] transcription phonétique

1. SYSTEME VOCALIQUE DU PROTO-BANTU EN KINYAKASENGA

1.1. En général toutes les voyelles du proto-bantu ont été bien conservées, à l'exception de celles du premier degré (i, u) qui ont été fusionnées avec celles du deuxième degré (i, u).

Exemples

- °-béèdè > --bě:lè (sein)
- °-bíci > - bisí (cru, vert)
- °-bón- > - mòn- (voir)
- °-càngà > - shàngà l4 (perle)
- °-túm > - tùm (envoyer)

Dans n'importe quel contexte, les voyelles du premier degré ont fusionné avec celles du deuxième. C'est ainsi que le kinyakasenga n'atteste que cinq voyelles.

Exemples

- °-bǐǐ > -ví (excréments)
- °-bǐdà > -vùlá (pluie)
- °-dǐ 3 > -zǐ 3,4 (racine)
- °-pǔd- > -ful- (creuser)

1.2. La succession des voyelles différentes du proto-bantu a donné naissance aux semi-voyelles en kinyakasenga: °V+V ≠ > SV

Cette règle est valable uniquement pour le contact entre voyelles du deuxième degré d'aperture i et u et les autres voyelles.

Exemples

- °-bùè > -bwè 5,6 (pierre)
- °-pǐá > -pyǎ (nouveau)

1.3. En général, la séquence de deux voyelles égales en proto-bantu a abouti en kinyakasenga à une voyelle longue: °V+V => VV= > V:

Exemples

- °-dǒót- > -lǒót- > -lǒ:t- (rêver)
- °-tǎáno > -tǎáno > -tǎ:no (cinq)

1.4. Les voyelles proto-bantu peuvent s'assimiler aux voyelles contigües: °V3d > Vld; °Vld > V2d

Exemples

- °-gèñi > -inì (visiteur)
 °-jògù > -zùvù (éléphant)

2. LES REFLEXES DES CONSONNES PROTO-BANTU EN KINYAKASENGA

2.1. CONSTATATIONS GENERALES

2.1.1. Devant les voyelles du premier degré d'aperture °i et y, les consonnes occlusives sonores sont devenues fricatives sonores en kinyakasenga:

- (a) L'occlusive bilabiale sonore °b a évolué de la même manière devant toutes les voyelles du premier degré d'aperture °i et y c.à.d. qu'elle est devenue fricative labiodentale sonore v.
 (b) L'évolution de la dentale °d n'est pas homogène en ce sens qu'elle est devenue fricative dentale Z devant la voyelle °i et devant la voyelle °y, elle est devenue v fricative labiodentale sonore.
 (c) Devant la voyelle y, l'évolution de la bilabiale sonore °b, celle de la dentale sonore °d et de la vélaire sonore °g sont vraiment homogènes, car elles sont devenues toutes v, fricative labiodentale sonore. Autrement dit, elles ont toutes supprimé leur différence consonantique devant la voyelle °y.

Exemples

- °-bùdá 9 > -vùlá (pluie)
 °-bìí 13,6 > -ví (excréments)
 °-dì 3 > -zì 3,4 (racine)
 °-dù-àd > -vã: 1- (s'habiller)
 °-gì 9 > -zì 12,13 (mouche)
 °-gùmbí 11 > -vùmbí (poussière)

2.1.2. Devant les voyelles du premier degré °i et °y, les occlusives sourdes °p, °t et °k proto-bantu sont devenues fricatives sourdes en kinyakasenga.

- (a) L'évolution des occlusives sourdes °p, °t et °k est homogène devant la voyelle °y, car elles sont toutes devenues fricative labiodentale sourde.

(b) L'évolution des occlusives sourdes °t et °k est également homogène devant la voyelle ɨ , car elles sont devenues fricative dentale sourde s.

(c) L'occlusive bilabiale sourde °p a évolué de la même manière aussi bien devant °ɨ que °y. Elle est devenue fricative labiodentale sourde f.

(d) Suppression de la différence consonantique des occlusives sourdes °t et °k aussi bien devant °ɨ et °y.

Exemples

°-pɪná 6	>	-fina 13 (pus)
°-pɪd-	>	-fúl- (creuser)
°-tɪmá	>	-sɪmá (puits)
°-tɪku 14	>	-fúkú 14 (nuit)
°-ku-	>	-f- (mourir)

2.2. CONSTATATIONS PARTICULIÈRES

2.2.1. Cas de conservation consonantique

(a) Devant toutes les voyelles du deuxième, troisième et quatrième degré ou en position intervocalique, la bilabiale sonore °b, la dentale sourde °t ou la vélaire sourde °k se sont bien conservées.

Exemples

°-bici	>	-bisi (cru, vert)
°-béèdè	>	-bǔlè (sein)
°-táko 5	>	-tákó (fesse)
°-pété	>	-pété (anneau, bague)
°-kádà 5	>	-kálá (charbon)
°-kídà 3	>	-kèlá (queue)

(b) Devant la voyelle °i du deuxième degré du proto-bantu, l'occlusive dentale sonore °d s'est bien conservée en kinyakasenga.

Exemples

°-díd-	>	-dil- (pleurer)
°-dim-	>	-dim- (cultiver)

(c) L'occlusive bilabiale sourde °p s'est bien conservée devant la voyelle °e du troisième degré du proto-bantu ou devant une séquence vocalique.

Exemples

- °-pěté > -pèté (anneau, bague)
 °-píá > -pyǎ (nouveau)

(d) Devant toutes les voyelles du deuxième, troisième et quatrième degrés d'aperture, en position intervocalique ou parfois devant la voyelle °i du premier degré, l'affriquée palatale sonore °j, s'est bien conservée dans les thèmes verbaux.

Exemples

- °-jánik- > -jànik- (étendre au soleil)
 °-jìmb- > -jimb- (chanter)
 °-júm- > -jùm- (se sécher)

2.2.2. Les occlusives sonores °b, °d, °g

2.2.2.1. L'occlusive sonore °b

La bilabiale sonore °b du proto-bantu s'est transformée en nasale correspondante m devant la voyelle 0 suivie d'une nasale. A ce niveau, l'harmonie nasale s'applique : la consonne b prend le trait nasal de la consonne suivante tout en gardant son point d'articulation.

Exemple

- °-bón- -mòn- (voir)

2.2.2.2. L'occlusive dentale sonore °d

Devant les voyelles du troisième et quatrième degrés, devant la voyelle °u ou en position intervocalique, la dentale sonore °d est devenue la latérale l.

Exemples

- °-dàdò 7 > -làlwè (pont)
 °-dèd- > -lèl- (s'occuper d'un enfant)
 °-kúdú > -kùlú (adulte)

2.2.2.3. L'occlusive vélaire sonore °g

(a) Généralement l'occlusive vélaire sonore °g du proto-bantu s'est amui devant les voyelles du deuxième, troisième et quatrième degré.

Exemples

- °-gùdù 15 > -ùlù 15 (jambe)

°-gènd- > -èn- (partir, marcher)

°-gòngò 3 > -òngò ((dos)

°-gàb- > -àb- (distribuer)

(b) Après la voyelle 0, la vélaire sonore °g proto-bantu s'est transformée en semi-voyelle w. A ce niveau, nous n'avons rencontré qu'un seul exemple.

Exemple

°-jóg- > -jòw- (se baigner)

(c) Après la nasale °n proto-bantu, la vélaire sonore °g de la première ou de la deuxième syllabe s'est redoublée dans certains thèmes nominaux. Ainsi, le contact entre //n// et //g// a abouti à [ŋ]

Exemples

°N-gòmà > N-ggomà > nggomà [ŋgomà]

°N-gàngà > N-gànggà > ngànggà [ŋànggà]

2.2.3. Les occlusives sourdes °p, °t, °k

2.2.3.1. L'occlusive bilabiale sourde °p

L'occlusive bilabiale sourde °p s'est amuie devant les voyelles du deuxième, troisième et quatrième degré ou en position intervocalique.

Exemples

°-pínì 3 > -ìní 3,4 (manche de houe, de hache)

°-pémb- > -èmb- (se moucher)

°-pá, -án- (donner)

2.2.3.2. L'occlusive dentale sourde °t

Devant la voyelle °u, l'occlusive dentale sourde °t a abouti à shw, fricative sourde labiovélarisée.

Exemples

°-túé 3 > -shwé (tête)

°-túí 15, -shwí (oreille)

°-tú- > -shaw- (pilonner)

2.2.4. Les reflexes des affriquées palatales °c et °j

2.2.4.1. L'affriquée palatale sourde °c

(a) L'affriquée palatale sourde °c est devenue fricative dentale sourde devant les voyelles du deuxième (°u), du troisième ou du quatrième degré ou encore en position intervocalique entre les

voyelles du premier degré et celle du troisième degré.

Exemples

°-cùm- > -sùm- (mordre)

°-jícò, -ìsò (oeil)

°-cèk-, -sè- (rire)

(b) L'affriquée palatale sourde °c est devenue fricative palatale sourde devant une séquence de deux voyelles différentes ou devant la voyelle °a suivie d'une nasale.

Exemples

°-cúá 9 > -shwá 11 (termite)

°-càngà 3 > -shàngà 14 (perle)

2.2.4.2. Cas de l'affriquée palatale sonore °j

(a) En tant qu'initiale des thèmes nominaux (C1), °j est devenue Z après la nasale n.

Exemples

°-jàdà 9 > -zàlà (faim)

°-jògù 9 > -zùvù (éléphant)

(b) Devant la première voyelle (V1) des thèmes nominaux, °j s'est amuie. Cette voyelle peut être soit a soit i.

Exemples

°-jàkà 3 > -àkà (année)

°-jipúà > -iwá (neveu)

2.2.5. Les séquences consonantiques

(a) Après la nasale n, les consonnes occlusives sonores proto-bantu sont bien conservées en kinyakasenga.

Exemples

°-jìmb- > -jìmb- (chanter)

°-kòndè 5 > -òndè (banane)

°-gòmbè 9, -gòmbè (vache)

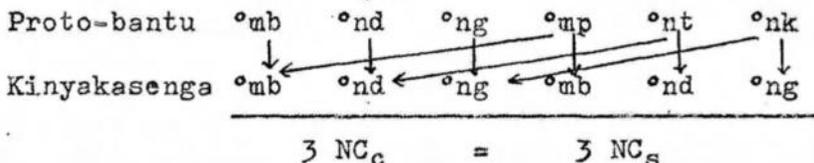
(b) Après la nasale n, les consonnes occlusives sourdes se sont transformées en occlusives sonores.

Exemples

°-katà 9 > -gàtá (coussinet)

°-ntù 1 > -ndù (personne)

(c) Autrement dit, le nombre de complexes à nasale sourds qui se sont sonorisés en kinyakasenga est égal à celui des complexes à nasale sonores qui se sont bien conservés après la nasale n. Cela est illustré par le schéma suivant:



(d) Après la nasale n, les consonnes affriquées palatales proto-bantu ont évolué comme suit:

- L'affriquée palatale sourde °c est devenue fricative palatale sourde sh.
- L'affriquée palatale sourde °j est devenue fricative dentale sonore Z.

Exemples

- °-Cúá 9 > -shwá ll (termite)
- °-jàdà 9 > -zàlà (faim)

2.2.6. Les reflexes des nasales °m, °n, et °p

(a) En général, les nasales °m, °n, et °p se sont bien conservées.

Exemples

- °-cùm- > -sùm- (mordre)
- °-nòk- > -nòk- (pleuvoir)
- °-nyìma > -nyìmà (dernière)

(b) La nasale °n a disparue devant les consonnes fricatives palatales sourdes ou dentales sonores.

Exemples

- °-cúá 9 > -shwá (termite)
- °-jàdà 9 > -zàlà (faim)

(c) Devant une séquence de deux voyelles différentes ou devant °i, la nasale °n est devenue ny.

Exemples

- °-nùé 3 > nùé > -nywè 3,4 (doigt)
- °-nùà 3,12 > -nùà > -nywà (bouche)
- °-nìóng- > -nìòng- > -nyong- (tordre)

CONCLUSIONS

La présente étude nous a permis de nous rendre compte des divers changements phonétiques subis par les phonèmes du proto-bantu en kinyakasenga. C'est ainsi que nous sommes arrivé aux conclusions suivantes:

- Il y a eu réduction des sept voyelles à cinq suite à la fusion de °ɪ et °ʏ avec °i et °u.
- En général, les séquences vocaliques ont abouti à la contraction des voyelles sous forme soit d'une voyelle longue, soit d'une semi-voyelle suivie d'une voyelle. Certains voyelles proto-bantu se sont assimilées aux voyelles contigües en kinyakasenga.
- Les douze consonnes proto-bantu ont donné naissance à un certain nombre de consonnes actuellement attestées en kinyakasenga. C'est ainsi qu'au cours de notre étude, nous avons dégagé les observations suivantes:

(1) Evolution homogène des consonnes occlusives sonores tout comme sourdes devant la voyelle du premier degré °ʏ se traduisant par la suppression de leur différence consonantique. Il en est de même des occlusives sonores °d et °g devant °ɪ et des occlusives °t et °k devant °ɪ. Quant à l'évolution des occlusives bilabiales °b et °p, chacune d'elles a évolué de la même manière aussi bien devant °ɪ que devant °ʏ.

(2) Devant toutes les voyelles du deuxième, troisième et quatrième degré ou en position intervocalique, l'occlusive bilabiale sonore °b, la dentale sourde °t et la vélaire sourde °k se sont bien conservées en général tandis que la dentale sonore °d, elle s'est transformée en latérale l. Quant à la bilabiale sourde °p et la vélaire sonore °g, elles se sont amuies dans les mêmes environnements que °b, °t et °k.

(3) Devant les voyelles du deuxième, troisième et quatrième degré, en position intervocalique ou devant la nasale n, l'affriquée palatale sourde °c s'est transformée soit en fricative dentale sourde, soit en fricative palatale sourde. Quant à l'affriquée palatale sourde °j, elle est devenue fricative den-

taïe sonore z devant °j, ou après la nasale n. Elle s'est bien conservée devant la première voyelle des radicaux verbaux. Mais elle s'est amuie devant la première voyelle des thèmes nominaux.

(4) Les nasales °m, °n et °ny se sont bien conservées en général. La nasale n, devant les affriquées palatales, s'est amuie. Mais elle est devenue ny devant une séquence vocalique.

(5) Quant aux séquences consonantiques, le nombre de complexes à nasalesourds qui se sont sonorisés est égal au nombre des complexes à nasale sonores qui se sont conservés après la nasale n.

+ + + +

NOTE

Les données sur lesquelles nous nous sommes basés, proviennent de deux travaux de fin de cycle de mes étudiants:

- FUAMBA M., Morphophonologie de la langue kinyakasenga, T.F.C., I.S.P. Lubumbashi, 1984
- KANTENGA M., Phonologie structurale de la langue kinyakasenga, T.F.C., I.S.P. Lubumbashi, 1984

+ + + +

BAKATUMANA - NTUMBA
 Assistant à l' I.S.P.
 LUBUMBASHI

DEUX BERCEUSES NGOMBE

INTRODUCTION

L'idée d'étudier les présents morceaux chantés de notre art oral traditionnel nous a été inspirée par les Berceuses Môngô de G. Hulstaert (CEEBA II, 36, 1977). Nous aurions pu, comme dans l'ouvrage cité, présenter un nombre assez élevé de ces chansons; mais l'éparpillement des Ngombe dans la région administrative de l'Equateur ne nous permet pas à l'état actuel de nos recherches de réaliser un travail d'une telle envergure.

Ces deux morceaux que nous soumettons à la publication ont été reproduits par notre épouse Sêka Matsi originaire comme nous du groupement des Bogbonga dans la collectivité de Boso-Njanao (Zone de Bongandanga). Nous les avons nous-même entendu chanter dans notre jeunesse. Ils sont aussi connus dans les groupements environnants, ceux de Bosô-Kéma, Limbôye, Kôdôlô... et on les chante encore de nos jours dans les villages. Quelques berceuses d'ailleurs (Bosobolo, Basankusu, Bolomba, Budzala...) ont été aussi notées et pourront faire l'objet d'une étude ultérieure. Nous avons constaté que même si ces berceuses diffèrent d'une région à l'autre, nombreuses sont celles qui se ressem-

blent par leur mélodie. Ceci peut supposer que les schèmes de base restent quasiment partout les mêmes et que chaque personne, chaque groupe donne libre cours à sa propre imagination. On pourrait donc penser qu'il s'agit en réalité de variantes des mêmes berceuses.

L'une des principales raisons qui nous ont poussé à retenir ces deux berceuses est leur longueur: la première qu'on ne chante que pendant le jour compte 16 strophes de longueur variable, la seconde qui n'est chantée que la nuit en compte 5 de longueur également variable. Chanter celle qui est destinée aux heures de la journée pendant la nuit est en effet une façon de violenter les esprits. Cette tradition est aussi connue chez les autres Ngômbé.

Il convient aussi d'ajouter que les berceuses que nous analysons sont celles qu'on chante pour les enfants ordinaires. Il existe des berceuses spéciales pour les jumeaux. Leur chanter celles qui servent pour calmer les enfants ordinaires est une des nombreuses façons de les mettre en colère. Ils peuvent "s'en aller, rentrer", c.à.d. mourir.

Quoiqu'il s'agisse de morceaux stéréotypés nous avons remarqué qu'à part les premières strophes toutes les autres ne sont pas soumises à un ordre fixe. On peut aussi constater qu'il n'existe pas de lien sémantique entre les strophes. De même, la relation entre les phrases d'une même strophe est parfois des plus lâches.

Notre attention dans l'analyse a été portée sur la langue mais aussi sur d'autres éléments culturels ngômbé.

Au sujet de la langue, nous avons constaté l'existence d'un vocabulaire archaïque, du moins par rapport avec le parler des Bogbonga de Bongandanga. Aussi, si nous sommes parvenu à rendre en français bon nombre de vocables utilisés dans ces morceaux chantés de la région de Bosô-Njanoa c'est grâce au Dictionnaire du Père Rood qui traite du lingômbé de Basankusu, surtout en ce qui concerne les noms de la faune et de la flore. Nous regrettons ainsi l'inexistence de travaux sur la dialectologie ngômbé.

Les titres des deux berceuses ont été proposés par nous-même. Nous n'avons pas pu les obtenir de nos informateurs.

+ + +

Il n'existe pas en lingombe un terme pour désigner les berceuses. Existe le verbe "bercer" -hshg. Mais accompagné du substantif mómó (mains), l'ensemble signifie : "tendre les mains" (en supplication). Le terme pour désigner celui ou celle qui berce est également inexistant. On pourrait par dérivation forger le substantif mohshi, mais nous ne l'avons jamais entendu.

Bercher les enfants chez les Ngombe est en principe l'apanage des femmes. C'est ordinairement une soeur aînée ou une grand-mère qui le fait pendant que la mère vaque à ses occupations. Précisons en outre que les hommes ne portent pas le bébé pendant la nuit. Un interdit qui se fonde plus ou moins sur le fait que dans la vie traditionnelle les hommes devaient être à tout moment prêts à défendre la famille contre une attaque éventuelle.

Terminons cette introduction en disant que l'expression qui correspond à la pratique des berceuses est ndɛli, -pea (tenir) ndɛli signifie: porter un bébé pendant que sa mère travaille. Le terme ndɛli est d'origine móngó. Son infinitif est -lɛla bercer, porter un enfant sur les genoux ou sur les bras.

A. NANGÓ HÚÚ

STROPHE I

- | | |
|---|---|
| <p>1. Mwăna motángá
Motángá na língalo
Epkoké na móbongó
Libúndú nangó kwanga
5. O yêya o nangó e húú</p> | <p>1. Le petit c'est la crevette
La crevette et le crabe
L'annabas ocellatus et le
Mornyride
Le tilapia, sa mère c'est
le Hemichromis Bimaculatus
Tralala. Sa mère, reviens</p> |
|---|---|

STROPHE II

Mwăna é săsésá bio	Enfant cesse tes pleurs
Mó mbí moló mosápeka	Pour que ma tête ne fasse mal
Bá mbí ngowá basáelunja	Pour que mes sangliers ne rugissent
O yêya o nangó e húú	Tralala. Sa mère, reviens

STROPHE III

10. Nangó húlá	10. Sa mère, reviens
Mwăna alungá e	L'enfant a maigri
Alungé bolunga	Qu'il maigrisse
Natánabí moló	Je retrouverai (ne fût-ce que) sa tête
O yêye o nangó e húú	Tralala. Sa mère, reviens

STROPHE IV

15. Mwalí húlá e	15. Femme, reviens
Gbíyé ko épimbóá	Le champ est inondé d'herbes
Épimbóé bopimboa	Qu'il soit inondé d'herbes
Natánabí mingá	Je le trouverai en jachère
O yêye o nangó e húú	Tralala. Sa mère, reviens

STROPHE V

20. Kěni bokóó	20. Vous pouvez vous en aller
Olóméni mbí tondóe	Vous m'apporterez des nou- velles
Mbí na búkées mako	Moi, j'ai les jambes cassées
Nadíká na engólí	Il ne me reste plus rien
O yêye o nangó e húú	Tralala. Sa mère, reviens

STROPHE VI

25. Okaná na demba ó	25. Si tu souffres de la sor- cellerie
Toké Bosô-Ngombó	Ne vas pas à Bosô-Ngombó
Bosô-Ngombó ngala	Les gens de Bosô-Ngombó sont des sillures
Basúsu wakundú	Tous ont des estomacs
O yêye o nangó e húú	Tralala. Sa mère, reviens

STROPHE VII

- | | |
|--|--|
| <p>30. Nangé mwăna é
Húlá ebángo
Bato bia bátingí na mbóti</p> <p>Kongokóto
Mungamunga o</p> <p>35. O yêye o nangó e húú</p> | <p>30. Mère de l'enfant
Reviens vite
Ces gens-là sont attachés aux menottes
La variole
Elle bat son plein</p> <p>35. Tralala. Sa mère, reviens</p> |
|--|--|

STROPHE VIII

- | | |
|--|--|
| <p>Njéné o
Njéné molé mobmogó
Mokákondé kalá na songo</p> <p>Etápe emotí</p> <p>40. O yêye o nangó e húú</p> | <p>Njéné
Njéné est un bois mort
Où grimpent les bycanastistes kalá et les bycanastistes songo
Sur une même branche
Tralala. Sa mère, reviens</p> |
|--|--|

STROPHE IX

- | | |
|--|--|
| <p>Njéníni ó
Njéni' mwali o Témabela
Akéí' bobó ak'ésama</p> <p>Ahúli na míno bato</p> <p>45. O yêye o nangó e húú</p> | <p>Njéníni
Njéníni, femme de Témabela
Elle est allée là-bas,
elle est allée dormir
Elle est revenue avec les dents des personnes
45. Tralala. Sa mère, reviens</p> |
|--|--|

STROPHE X

- | | |
|---|--|
| <p>Mwali o edukéá ó
Aké e kósé o
Atómbi bikpókpo bí ngondo</p> <p>Bí balúgbú na bágolo</p> <p>50. Bangogé na mbóso
O yêye o nangó e húú</p> | <p>Femme qui n'attrape rien
(à la pêche)
Elle est allée blaguer
Elle a pris les étangs
qu'on trouve au bord
des routes
Celles des grenouilles
balúgbú et des crapauds
Des grenouilles banongé
et des mbóso
Tralala. Sa mère, reviens</p> |
|---|--|

STROPHE XI

Mwali o emEli ó	Femme paresseuse
Diá óko ádí nangó	La nourriture toujours chez sa mère
Nangó aamEkedia	Si sa mère trouve (à manger)
55. Ahúlí asáseké o	55. Elle revient souriante
Nangó amEketaka	Si sa mère manque
Ahúlí na misubá	Elle revient fâchée
O yéye o nangó e húú	Tralala. Sa mère, reviens.

STROPHE XII

Nangé jí băna ó	Les mères d'enfants
60. Tébéjébé boháhshé	Elles ne savent pas les bercer
Bákáhshé 'só batete	Celles qui les bercent c'est nous les femmes stériles
Mabé mábakí diko	Les seins placés haut
O yéye o nangó e húú	Tralala. Sa mère, reviens

STROPHE XIII

Dede ó	Dede
75. Dede uwá Mbónjó o	Dede fils (fille) de Mbónjó
Libóta límolóná o	La progéniture l'a refusé(e)
Băna kó lingonji ó	Les enfants toujours ?
O yéye o nangó e húú	Tralala. Sa mère, reviens

STROPHE XIV

Mwăna é	Enfant
70. Nálómíti ngwáo swí	Je n'ai pas envoyé ta mère aux poissons
Embombo e ngwáo tésopé	Le panier de ta mère ne se verse pas
Igili o ngwáo témoyé	Le poisson igili de ta mère je ne l'ai jamais mangé
O yéye o nangó e húú	Tralala. Sa mère, reviens

STROPHE XV

Mwăna é	Enfant
75. Kweléání motoko	Coupe-moi un régime de noix palmistes

Náíndé na mápumbá	Que je pile des feuilles de manioc
Mápumbá má gbutu o	Des feuilles de manioc sans huile
Mayámbi tá bwaé bô wé	Que j'avais mangé pendant le temps de purification après ton accouchement
O yéye o nangó e húú	Tralalá . Sa mère, reviens

STROPHE XVI

80. Aleboa ó	80. Le pleureur
Alebóí o	Il vient de pleurer
Na bio bí ndé	Avec ses pleurs
Bíkápéké moló	Qui font mal à la tête
O yéye o nangó e húú	Tralalá. Sa mère, reviens

+ + + +

NOTES ET COMMENTAIRES

Le titre. Il nous retient par deux faits: d'abord le terme de parenté nangó (mère) et ensuite l'idéophone húú.

(1) En effet, nangó appartient à une série de formes génitives spéciales qu'on utilise pour exprimer des relations d'appartenance au père, à la mère ou au frère (à la soeur) en termes différents pour chaque personne au singulier. Le pluriel est rendu par l'emploi du préfixe de classe 2 (ba-). Pour plusieurs possesseurs cependant on ajoute un élément suffixal renvoyant aux substitutifs de personnes du pluriel, mais ceux-ci se présentent sous une forme particulière: -sú, -nú, -bú, au lieu de ísó, ínó et íbó (nous, vous, ils/eux).

má	ma mère	bamá	mes mères
ngwáó	ta mère	bangwáó	tes mères
nangó	sa mère	banangó	ses mères
sesá	mon père	basesá	mes pères
sángwáó	ton père	basángwáó	tes pères
sángó	son père	basángó	ses pères

Précisons pour plusieurs possesseurs que le radical reste -ngwá- pour la mère et -sángwá- pour le père à toutes les personnes.

bangwású	nos mères	basángwású	nos pères
bangwánú	vos mères	basángwánú	vos pères
bangwábú	leurs mères	basángwábú	leurs pères
ngwású	notre mère	sángwású	notre père
ngwánú	votre mère	sángwánú	votre père
ngwábú	leur mère	sángwábú	leur père

Pour l'appartenance au frère (à la soeur), il s'agit au singulier de ce que certains linguistes appellent "génitif immédiat" c.à.d. sans terme de liaison. Le possédé est le terme mwâ (enfant) et le possesseur ngwáo, ngwá, mâ (mère) tel qu'exposé ci-haut; mais on emploie parfois aussi sesá (lère personne).

mwâ mâ (sesá)	fils de ma mère (mon père) mon frère
mwâ ngwá	son frère (sa soeur)
mwâ ngwáo	ton frère (ta soeur)
mwâ ngwású	notre frère (notre soeur)
mwâ ngwábú	leur frère (leur soeur)
mwâ ngwánú	votre frère (votre soeur)

La construction connective devient ordinaire c.à.d. fait appel au préfixe d'accord lorsqu'on met le possédé au pluriel:

băna bá mâ	mes frères (mes soeurs)
băna bă bangwábú	leurs frères (leurs soeurs)

Le phonème /b/ du préfixe tombe généralement mais même si la voyelle /a/ de ce préfixe se combine avec la voyelle identique du thème -ăna son ton haut persiste: băna'ngwábú.

(2) húú est un idéophone qui peut se traduire par l'impératif du verbe venir ou revenir selon les contextes: venez, revenez, viens, reviens. Si X s'égare dans la forêt ou qu'il est loin du village on l'interpelle en disant à haute voix: X., húú, X, viens, reviens.

se trouve ici placé après la forme déterminante pour faire plus d'effet poétique.

mó mbí moló de moi la tête
bá mbí ngowá de moi les sangliers

Dans la strophe III, celle qui berce s'adresse plutôt à la mère de l'enfant (V.10 et 11). Mais la suite est la réponse de la mère.

V. 12 alungé bolunga, qu'il maigrisse maigrir. Le lingombé recourt fréquemment à ce genre de construction, un verbe conjugué suivi de son infinitif. Elle permet d'exprimer plusieurs attitudes du locuteur vis-à-vis de l'action exprimée par le verbe: soit qu'il minimise l'action, soit qu'il exprime une résignation ou une préférence. balá bobala, parle parler. Ceci signifie: tu as beau parler cela ne me coûtera rien; bóagwá bogwá, nous allons vraiment mourir; bosamé bosama nous n'avons plus qu'à dormir. Suite du dialogue. La construction signalée pour le V.12 se rencontre ici au V.17.

V. 18. -pimboa, sauter, voler. Ce verbe s'emploie parfois avec comme sujet gbiyé champ. Dans ce cas lorsqu'on dit gbiyé epimbóí, c'est pour signifier qu'après brûlis et semence le champ n'a pas été entretenu et donc beaucoup d'herbes l'ont inondé.

V. 20. kěni boké, idem plus haut: verbe conjugué + son infinitif.

V. 22. -buka, casser; l'extension -e- s'emploie généralement comme applicatif °-bal-e-a, parler pour; °-lang-e-a lire pour; °-kin-e-a, laisser pour/à; -búkea ici ne signifie pas cependant "casser pour" -e- connaît en effet un autre emploi dans cette construction renversée où le substantif mako pieds, qui devrait être sujet dans une construction ordinaire, c.à.d. sans inversion, est placé après le verbe non pour exprimer une action que le sujet fait en faveur de quelqu'un mais une situation d'état:

nalénéé mosapi, mon doigt a été coupé
balúséa mǐso, leurs yeux sont crevés

Ainsi qu'on peut le constater, il existe un rapport connectif entre le substantif en question et le sujet (ici lié). Des constructions analogues se rencontrent sans doute dans d'autres langues bantu. En lomongo p.e. avec cette même extension applicative, on peut construire des phrases comme: njókwéla etáfe, la branche est tombée sur moi, à côté de la syntaxe ordinaire: etáfe éónkwéla.

V. 23. engôli nous a échappé. La traduction proposée tient compte du contexte.

V. 25. -ana, litt. se battre contre, lutter contre. Dans la sagesse populaire la vie est conçue comme une lutte perpétuelle. Chez les Ngombé -ana est utilisé avec diverses valeurs: -ana na lobí, litt. lutter contre les excréments = avoir envie de déféquer; ána na mwémbé, litt. lutter contre la chikwangué = manger une nourriture abondante. Notons que mwémbé désigne souvent "nourriture" en général: -ana na kéle litt. lutter contre la colère = être dans une colère extrême.

V. 27. On peut désigner les habitants d'une localité par le nom de celle-ci. Dans ce cas les verbes, les adjectifs et les pronominaux en accord avec ce nom prennent le préfixe de classe 2 (voir ici basúsu V.28 et lire notre étude: "Quelques procédés syntaxiques en lingombé" dans Annales Aequatoria 4(1983)93-104).

V. 27 et 28. La proposition verbo-nominale en lingombé peut se rendre en français en recourant soit au verbe "être" soit au verbe "avoir" selon les contextes: ísó balí nous, nous sommes des femmes, cu: nous, nous avons des femmes.

La strophe VII est une nouvelle adresse à la mère de l'enfant. Celle qui berce veut lui faire peur en évoquant des choses terribles: variole, épidémie qui a ravagé les populations jusqu'à une époque récente; menottes, allusions à l'esclavage (?).

V. 32. bátingí, verbe passif avec suffixe -i. Libóké lítingí, le paquet est suspendu.

V. 37. mogó adjectif dérivé du verbe -gwâ, mourir, nous offre une particularité des verbes dont le radical se termine avec une voyelle. Cette voyelle n'apparaît pas dans les dérivés (pour -gwâ, la semi-voyelle n'apparaît pas non plus): yogó, la mort; -sengoa, scigner; sengó (classe 9a/10a), soin; -saloa (synonyme: -sengoa) saló, soin.

V. 46. edukéa, fait de ne pas posséder l'art d'attraper le gibier ou le poisson. La construction connective mwalí o edukéa devrait être rendue littéralement par: femme de edukéa. Elle est cependant un syntagme à sens adjectif: femme qui n'attrape rien, femme dépourvue de l'art d'attraper. Construction identique au V. 52.

Strophe XI. mwalí o eméji, femme du faible = femme faible, femme paresseuse.

V. 49 et 50. Les ngombé distinguent plusieurs espèces de grenouilles. Nous ne pouvons donner ici des termes précis faute d'une détermination scientifique exacte. Ils distinguent en effet: pebó, ligboku, liangé, mbóso, léngbé.

V. 57. ahúli na misubá, elle est revenue avec la colère = elle est revenue fâchée.

V. 66. libóta limolóná, la progéniture l'a refusé. Ce vers peut nous permettre de supposer le sens du lingonji. En effet, ce terme peut traduire le fait de mettre au monde des enfants mort-nés.

V. 71. "ne pas se verser" signifie qu'il s'agit d'une femme avare.

V. 72. Igili est un tout petit poisson dont on ne s'occupe pas lorsqu'on va à la pêche. Si la mère de l'enfant ne peut pas en faire un cadeau, comment donnerait-elle un plus gros ?

V. 75. kwéléáni motoko. Motoko, jeune palmier qui, lorsqu'il donne des noix, peut être atteint par tout le monde. Mais kwélé motoko = couper un régime de noix palmistes en général. Ni, 'n-', qu'on rencontre comme substitut personnel de lère personne

dans beaucoup de langues bantu est attesté en lingombe uniquement dans cette construction où il est employé comme objet après un verbe à l'impératif ainsi que comme sujet dans le négatif du futur et du présent actuel. Ailleurs dans la conjugaison, c'est na- qu'on rencontre.

+ + + +

B. MBOA BULŪ

STROPHE I

- | | |
|---|---|
| 1. Líbulú é i
Líbulú é i
Ngwáso aké edí bá

Awaka mobongo | 1. Líbulú
Líbulú
Ta mère est allée à la
rivière
Si elle attrape un Mormy-
ridae |
| 5. Pe boyâ we mané
Malóngó má mbanda
Málongé bato
Lígboku igbo
Líbulú é u | 5. Ne mange pas seul
? des co-épouses
Sont pour médire les gens
Grenouille lígboku
Líbulú |
| 10. Bokungú é u | Arbre Piptadenia africana |

STROPHE II

- | | |
|---|--|
| Mwāna 'bótá nganga
Bákéí bosóngó
Bakéwa lingóngó
Lingóngó na mûta bómbelele | L'enfant mis au monde un
nganga
On est allé à la chasse
à l'arc
On a tué un gros sanglier
Un sanglier plein de
graisse |
| 15. Mboas bulú e
Mombónda e
Alebóí
Bámobúki eko gbáú
Iyo ko eko ko ekéngé | Insecte nocturne
Mombónda
Il s'est fâché
On lui a coupé la jambe net
Il a la jambe toute ouverte |
| 20. Ekásá é kolo ekéngé

Oya é ékómí uwā mbí mboa
bulú | La feuille de Sarcophyllum
macrostachum coupée
Mon fils est-il mordu par
un insecte nocturne ? |

Mboa bulú e	Insecte nocturne
O yéye e a 'yaya é	Tralala
O nágwé o O nayélé o	O que je meurs, O que je vive
Bulú hshé o ws	Nuit berce le tien
Mbí ko náshshé o mbái	Moi je vais bercer le mien
Mboa bulú e	Insecte nocturne

+ + + + +

NOTES ET COMMENTAIRES

V. 1 et V. 2. libulú prête à deux interprétations.

Peut-être est-ce un anthroponyme constitué par un PP classe 5, et un substantif bulú ('bo-ulú) classe 14 ou est-il un connectif ordinaire "de la nuit". Dans ce cas la traduction serait "insecte de la nuit". C'est celle là que nous avons retenue.

V. 6. malóngó n'a pas été traduit. Mais si on se réfère au contexte on peut penser qu'il s'agit des commérages (des co-épouses).

V. 14. une syntaxe particulière à cause de l'emploi de bómbelele.

V. 15. mboa bulú. Le sens paraît "insecte nocturne".

L'analyse grammaticale n'est cependant pas claire. Il s'agit d'une juxtaposition de deux substantifs: mboa insecte, et: bulú nuit. L'ensemble pourrait renvoyer à une seule réalité (que nous ignorons). Il existe, en effet, quelques substantifs dérivés par juxtaposition en lingombé: mboa ndške, (nasses), nid de fourmis; mbabú mboké espèce de rongeur (mbabú souris, et mboké porc-épic). La juxtaposition est plus fréquente avec les déverbatifs comme les substantifs, le sens étant clairement indiqué par le radical verbal: moyá swi mangeur de poissons, espèce de serpent.

V. 17. L'inversion du sujet dans les phrases interrogatives a toujours pour conséquence morphologique sur le verbe l'emploi du préfixe é- au lieu de celui de la classe du sujet: éhúlí'bo na bulú ? sont-ils rentrés la nuit ?

ébalí wé ndé ? Qu'as-tu dit ?

V. 35. limbambá. ROOD (Dictionnaire p. 226) traduit ce terme par "roue". Mais comme on parle de la feuille de limbambá, nous pensons qu'il s'agit plutôt d'un arbre bien connu limbambá qu'on appelle en lomóngó liambá et parfois aussi boambá (HULSTAERT, Dictionnaire p. 1135), l'*Albizzia adianthifolia*.

+ + + + + MOTINGEA MANGULU
 Assistant à l' ISP
 MBANDAKA
 30-6-1985

DEVICES LUBA

La devise luba-Kasaf est un des genres mineurs de la littérature orale de ce peuple. Elle entre dans les multiples formes de l'auto-panégyrique. En tant que discours littéraire, les devises accusent une forme très variée. C'est à ce titre que Calame-Briaule G. (1976, p.24) les définit comme "formes poétiques très diversifiées, allant d'une courte phrase à des textes très longs, elles constituent en quelque sorte des substituts ou des compléments honorifiques du nom individuel ou clanique"

Les devises luba ont déjà fait l'objet des études socio-sémantique et littéraire de Faik-Nzuji (1976) et Mukeba M. B. (1983). En les lisant, nous restions toujours sur notre faim comme si à leur musique manquait une note. Et pour cause car ces devises n'ont pas encore été étudiées quant à leur aspect formel.

Comment se caractérise ce genre en tant que expression ? Et comment s'organise celle-ci ?

Pour mieux répondre à ces questions, nous avons limité nos études à l'aspect structural et opté pour une méthode doublement articulée. D'abord, elle se veut critico-historique dans la constitution du corpus. En effet, les données présentes dans ce travail proviennent en majorité des deux études citées. En second lieu, notre démarche se veut structurale dans l'exploitation des données. Cette approche à l'avantage de nous éclairer sur les réalités morphologiques des devises.

+ + + +

1. LA DEVISE EN MILIEU LUBA

1.1. TERMINOLOGIE

La langue luba (L. 31a) dispose de trois termes pour dénommer la devise:

- (1) makumbù noms d'exhortation ou de force
- (2) mèèna àbukolà noms de glorification ou d'orgueil
- (3) mèèna àbulungu noms de civilité

la différence ne se situe pas au niveau terminologique: les sens de tous ces termes sont substituables. La différence est à chercher au niveau du porteur.

Normalement un muluba a deux sortes de noms: celui de naissance et celui de circonstance. Ce dernier groupe comprend les noms d'exhortation et de civilité.

Makumbù et mèèna àbukolà couvrent les termes français suivants: devise, épithète et titre. Mais ils ont un champ sémantique plus vaste que celui de chacun de ces termes. Les mèèna àbulungu sont des noms de civilité luba; ils correspondent à ce que les Français entendent par le vocable "sobriquet".

Dans cette étude, les mèèna àbukolà et makumbù doivent être entendus comme des amplifications des anthroponymes. Ce sont ces amplifications que nous appelons "devises". Celles-ci doivent être comprises au sens de J. Vansina (1961, p.21) quand il introduit la différence entre devise et titre en se servant de leurs extensions et compréhension. Pour lui, la

première est une amplification applicable à un groupe social tandis que le second est celle qui s'applique à un individu.

Cette différence n'est pas opérationnelle parce que les deux remplissent la même fonction et surtout parce que certains groupes sociaux portent les noms des héros éponymes avec leurs amplifications.

1.2. LA DATION

On peut porter la devise conformément à ces deux mécanismes: social et individuel. Le premier est impératif; donc indépendant de toute volonté du porteur. Dans ces conditions, on donne la devise simultanément avec les noms de naissance. On crée ainsi des relations nécessaires entre la devise, le nom et le vécu de celui qui le portait jadis et qu'on espère retrouver chez le nouveau-né, le nom étant choisi dans un réservoir clanique que l'on doit perpétuer (BIAYA T.K. 1974, p.28). Il s'agit là d'une devise héréditaire. Elle ne tient pas compte de l'âge mais du système de dation des noms dans la société donnée.

Le second tient compte du curriculum vitae et de la considération sociale du porteur. Il est question ici d'une devise additive: l'individu peut ajouter quelques noms à la série qu'il a déjà, selon les événements lui arrivant. On se donne ces devises à l'âge mûr après que l'individu ait pris conscience de son rôle dans la société. C'est un correctif qu'il porte à la devise qu'il a reçue dès la naissance. Ainsi la devise additive est plus caractéristique. Dans la vie courante on remplace la devise héréditaire si elle reflète plus les qualités ou le mérite que la société reconnaît au porteur.

1.3. LA NATURE DES DEVICES

La nature d'une devise est toujours liée à sa position par rapport à l'anthroponyme dans le discours. Dans le cas qui nous concerne ici, elle est soit substituante soit complémentaire. En effet la

devise fonctionne en certaines circonstances comme le substitut de l'anthroponyme. Ce fait est très fréquent dans le cadre d'évocation. Car on vise un but précis: l'amplification de tout ce que l'individu a comme qualité; on le fait pour inciter le porteur à l'action. A ce titre, l'anthroponyme est délibérément négligé, il est même supprimé et l'amplification en vedette réunit tous les atouts pour répondre aux exigences nominales. C'est à ce niveau que la devise devient le nom d'adresse de celui qui le porte. L'absence de nom de référence ne signifie nullement que le porteur de la devise-substitut le manque. Par contre, elle montre l'identité fonctionnelle qu'on peut trouver en certaines circonstances entre l'anthroponyme et son substitut.

Par ailleurs, la nature complémentaire d'une devise fait de celle-ci l'extension sémantique de l'anthroponyme. On remarquera que le nom de naissance en milieu luba ne se présente jamais seul. Car de par sa nature, le nom de référence luba est un mot initial ou final d'un syntagme, d'une phrase ou d'une proposition. Pour qu'il se réalise pleinement, il faut qu'il fasse recours aux éléments complémentaires, in casu la devise. A ce titre, ces dernières apportent au nom de naissance les informations dont il a besoin pour être complet.

1.4. SORTES DE DEVICES

Selon leur forme, les makumbù sont tous figés. Cependant quand on considère leur mode d'actualisation, on les répartit en deux groupes: les makumbù chantés et les makumbù débités.

1.4.1. Les devises chantées

Elles ne sont jamais dites. Souvent, elles sont considérées par rapport à une macro-structure qui les subjugue et détermine leur actualisation. Les mèèna àbukolà ou les makumbù chantés sont fréquents dans le Kasala, appels tambourinés ou sifflés. Ici le contenu paraît sacrifié au bénéfice de la recherche des effets esthétiques.

Il s'agit des textes: D. 1,2,11,15,22,16,30 etc.

Exemples

D.1 Bàdibàngà wa Kangulungù mulàmbwila

Cilundù udyàdya nzùbù yàbèkwèndè

Badibanga fils de Kangulungu-payé-en-tributs
Termitière rongeuse des maisons de ses voisins

D.2 Mukàbà mukwàta byàmunda

Mukàbà kutùka byàmunda kupweka

La ceinture qui ceint les reins, si la ceinture
il n'y a rien qui soutient les reins/ se casse

1.4.2. Les devises débitées

Les makùmbù débités sont indépendants de toute considération macrostructurelle, ils se réalisent pleinement. Selon leur forme, on distingue la devise-devinette, la devise-dicton, la devise-historique.

1.4.2.1. Les devises devinettes

On les appelle ainsi parce qu'elles présentent les mêmes caractéristiques qu'une devinette: une forme dialoguée, un jeu d'esprit basé sur l'analogie formelle ou sémantique, une similitude syntaxique entre les composantes et la recherche permanente de l'homophonie. Elles ont toujours deux parties: l'envoi (E) et le complétant (C). C'est le cas des devises D. 3,4 21,23,37,48 etc.

Exemples

D.3 E. Dibùlà disàka dyela mpondà

C. Mukàjì musèla nkantu wabendà

E. La plate-bande de terre arrangée et plantée

C. La femme mariée est un bien d'autrui/de millet

D.4 E. Kabà Kètèya muluntekà

C. Kapànga mpùuku kàfwa cikèlè

E. Le piège tendu dans le marais

C. S'il rate le rat il attrape le poisson

1.4.2.2. Les devises-dicton

Ces devises sont des sentences contenant des

vérités concises parfois apologétiques avec une forme rythmée. Elles sont des dictons appositifs ou ordinaires auxquels le contexte énonciatif accorde un timbre autopanegyrique. C'est le cas de devises suivants: D. 5,6,16,12,17,38 etc.

Exemples

- D.5 Dikènga pakudyà n'adì panzala n'adì
La souffrance pendant l'abondance comme pendant la disette.
- D.6 Lumù dipùngi wadyakupùngila pèèbè
Les honneurs c'est la fatigue tu te fatigueras toi aussi.

1.4.2.3. Les devises historiques

Ce sont des devises dont le contenu fait une référence à l'histoire du porteur ou de la communauté. C'est le cas des devises D.7,8,28,18 etc.

Exemples

- D.7 Manjì watàpila bacoko
Mubènga myandà mulùm'akaminyì
Le héros qui tua les Cokwe
.. scorpion mâle qui n'aime pas de palabres
- D.8 Muboyai muzungu kài bilàmbà
Bàmwelela nkwasà
Le civilisé Muboyai, même sans habit
On lui donne la chaise

1.4.2.4. Les devises-proverbes

Ces devises ont tout d'un proverbe. Pareilles aux dévise-dicton, elles sont aussi des sentences ayant une vérité populaire parfois apologétique basée sur l'expérience empirique des sages d'une communauté donnée. Cependant elles s'en écartent sur le plan purement structural. Il s'agit des D. 9,10, 32,43,45,25 etc.

Exemples

- D.9 Cipàndà wanshìndameeno

Bàdya nshìma bàmulaaba

Le stick qui supporte la charpente

Quand on mange on s'essuie dessus.

D.10 Kajiji munyoka

Nànsha kapàyi mpùtà:

Bàshipa kajiji

La mouche haïe

Même sans plaie

On la tue

2. ANALYSE STRUCTURALE

2.1. ASPECT SYNTAXIQUE

Chaque makumbù est un discours descriptif et métaphorique. Y sont rendus un événement, une attitude, un conseil, une conduite ou une caractéristique singularisante. Les makumbù traduisent la mentalité améliorative ou caractérielle qui gouverne l'intimité individuelle. Nous nous proposons d'appeler "raisons" tous ces faits exprimables ou exprimés dans une devise. Elles peuvent être simples ou complexes selon que la devise en exprime une seule indépendante ou bien deux ou plusieurs coexistantes. C'est le cas entre autres des exemples suivants:

(1) Pour la raison simple

D.11 Busàngà bàmwela nkàshi

Le perle qu'on applaudit

D.12 Cinjì kanyanga malelà

La colère, casseuse des relations

(2) Pour la raison complexe

D.13 Cilàmbà wa Mbulu wabacoko

Kàvwàdi ndàmbàlàmbà

Wakuvwàla nkùla mwela manyi

Habit de Mbulu (descendant) de Cokwe

Incapable de porter les haillons

Digne de porter des habits trempés dans la

matière rouge-huillée

D.14 Lukàsu kàkùla Mbeyi Kalombo

Lukàsu lwàkudimina wadyà
 Diiba diwàfwà lwàkimbila ngombà

La houe qui ne quitte pas sa manche, Mbayi Kalombo
 La houe qui cultive afin que vous mangiez
 Lors de votre mort vous ouvre la tombe.

La raison complexe connaît plusieurs subdivisions en fonction des faits coexistants et véhiculés par la devise. C'est ainsi qu'on peut y rencontrer les raisons primaire, secondaire et tertiaire si la devise contient un, deux ou trois faits. Cette subdivision connaît un rapport hiérarchisé entre ses constituants en vertu du principe de dominance qui doit caractériser les relations de chacun avec les circonstances qui ont présidé au choix des symboles constitutifs de la devise. Ce sont ces raisons que Faik-Nzuji (1974, p.60) appelle de petites unités d'événements et d'images. Toutes ces raisons sont actualisées de plusieurs façons: les textes qui les véhiculent oscillent entre un et quatre vers. Il convient maintenant de les examiner en fonction d'une axiologie à deux niveaux : syntagmatique et paradigmaticque.

2.1.1. Niveau syntagmatique

Toute devise est un procès. Dans la recherche des structures syntagmatiques des devises, on se passera des considérations stylistiques. Toutes les devises passeront au crible en fonction de leur dimension.

2.1.1.1. Les devises monoversées

Le vers est pris pour une unité opérationnelle dans l'analyse des textes poétiques. Beaucoup de devises luba n'ont qu'un seul vers comme D. 15,16,17, 18,11,12 etc. Ce vers peut présenter des formes différentes : il peut être soit un syntagme nominal soit un syntagme verbal.

Exemples

(1) Pour le syntagme nominal

D.15 Cambula maslu wamula mwevu

Provocateur de palabre descendant de longue barbe.

D.16 Cijimba càntambwe càkupàka nè bwanga
Ingrédient du lion digne de fabriquer des
charmes.

(2) Pour le syntagme verbal

D.17 Lukumbi càmulubèji mucina lufù

Lukumbi (habitant) de la forêt ayant fui la mort

D.18 Mukalenge wabakwà citudilangana nkambwà

Le citoyen de ceux qui jurent par le bisaïeul

2.1.1.2. Les devises distiques

Les distiques sont faits de séquences de vers. Ce sont des séquences minimales parce qu'elles ne comprennent que deux vers. Ces vers sont des syntagmes. Les distiques peuvent être formés de syntagmes de même nature ou de nature différente. La plupart des devises sont des distiques: D. 19,20,21,22,23,24,7,8,1,2 etc.

(1) Les distiques formés de syntagmes de même nature: séquence dominante. Il s'agit des séquences faites uniquement soit de syntagmes nominaux soit de syntagmes verbaux.

(1a) Les distiques verbaux

D.19 Kombèlà bitèndè

Mikòma nyàbendà kinyèbè

Soigne les petits palmiers

Les vieux c'est pour les autres

D.20 Kupà nkutèka

Nànsha kapùmba

Donner c'est épargner

Même si on a donné au sot

(1b) Les distiques nominaux

D.21 Càsòmbasomba

Pakujuka càtùla bwalu

Pacifique à l'arrivée

Batailleur au départ

D.22 Cibìcàbò wankòtòòtò

Citondolo mubì kumpasu

Laide comme une croute

Citondolo la laide des sauterelles

(2) Les distiques formés de syntagmes de nature différente: séquences équilibrées.

Nous allons montrer comment les syntagmes de nature différente se complètent à l'intérieur du procès considéré comme texte. Ces distiques sont dits équilibrés parce qu'ils sont composés d'un syntagme nominal et d'un syntagme verbal. Dans ce genre de séquences, le système verbal n'est jamais vers initial. Dans ces conditions, le système nominal n'est jamais vers final. Ils sont dans un ordre immuable.

Exemples

D.23 Cibàkà bakàjì

Kubàka baàna kunyanga dibàkà

Epouser des femmes

Epouser les filles c'est gêcher le mariage

D.24 Cidimina nzaji càdikàsà dibì

Bàbala mwènji kabàcìbadì

Malchanceuse petite ours

On compte les lunes mais jamais elle

2.1.1.3. Les devises tercets

Ce sont des devises à trois vers. Elles sont des séquences à dominance. Lorsqu'elles sont à dominance verbale, elles sont dites verbalisantes; elles sont appelées séquences nominalisantes lorsqu'elles sont à dominance nominale. La notion de la dominance est liée ici au type de syntagme frappant le plus grand nombre de vers dans une séquence. Ils sont tous déséquilibrés. Par ailleurs, si les tercets sont faits uniquement de syntagmes verbaux ou nominaux, ils seront dits respectivement verbaux ou nominaux. Dans notre cas les tercets verbaux ne sont pas attestés.

(1) Les tercets verbalisants

D.25 Cijàangàlàlà wamutù cipaapu

Wàpeta cèndè wàya kàdìla mwitu

Pacàbèndè wàlwa kutèka bulanda

Le boueur à la tête plate

Quand il attrape à manger il va se cacher
en forêt

Le tour de ses compères, il devient amical
 D.26 Culà wamucibôte
 Kùyyà bayi kàyi
 Musòmbèla ànu kulòla
 Crapaud (habitant) de bananiers
 Ne va pas avec les autres (au travail)
 (Mais) reste seulement faire les commérages

(2) Tercets nominalisants

D.10 Kajiji munyoka
 Nànsha kapàyi mpùtà
 Bàshipa Kajiji
 La mouche haïe
 Même sans plaie
 On la tue

(3) Tercets nominaux

D.28 Cilàmbà wa Mbulu wabacoko
 Kàvwàdi ndàmbàlàmbà
 Wakuvwàla nkùla mwela manyi
 L'habit de Mbulu (le descendant) de Cokwe
 Incapable de porter les haillons
 Digne de porter les habits trempés dans la
 matière rouge huilée

D.29 Mulàmbwila byònsu
 Mulàmbwila bakàjl nè beàna
 Wamwà Mpinga Kabambi
 Receveur de toute sorte de tributs
 Receveur de tributs en femmes et enfants
 Descendant de Mpinga Kabambi

2.1.1.4. Les devises quatrains

Nous entendons par quatrain toute devise composée de quatre vers. Nous n'avons relevé qu'un seul cas. On peut rencontrer des devises qui ont encore plus de vers car par moments la devise luba est un véritable texte autopanegyrique tant par sa puissance d'évocation que par sa dimension. Cependant le quatrain est une séquence maximale par rapport aux structures précédentes. Il est équilibré lorsque les vers constitutifs sont répartis en nombre égal entre les syntagmes nominaux et verbaux. Il peut être verbalisent, nominalisant, nominal ou verbal.

Un quatrain équilibré:

D.30 Diitu dyàbwela nkàshàmà kadìbwedi ngulungù

Diishi wambuy'akawànga

Wakusomba mbùji kàsombi mùùntù

Muntu wabendè nkukèba diyòyò

Forêt pénétrée par le léopard ne peut être
pénétrée par l'antilope

Diishi (fils) de Mbuyi, fils de Kamanga

Digne d'emprunter les chèvres et jamais
un homme

L'homme des gens c'est provoquer des palabres

2.1.2. Niveau paradigmatique

A ce niveau, toute devise est un système. A ce titre elle est décomposable. Ses unités constitutives entretiennent des relations. Ce n'est qu'en fonction de celles-ci que chacune de ses unités peut se définir et se caractériser. Toute démarche structurale est avant tout à la recherche de ce système abstrait dont chaque oeuvre littéraire n'est qu'une des actualisations possibles. En ce qui concerne les devises luba ce système est à chercher au niveau du discours.

Sur le plan discursif, les devises luba sont réparties en discours simple et discours complexe. Le premier renferme toutes les devises monoversées; il est donc indépendant. Les relations qu'on y découvre sont souvent inhérentes aux faits linguistiques. C'est le cas notamment des devises-dictons qui sont des textes de dimension unique. Car les profondeurs paradigmatiques sont mêlées et projetées sur l'axe syntagmatique. Quant au second, il est fait de deux ou de plusieurs vers. Comment sont organisées les relations entre les vers constitutifs d'une séquence ?

En tant que discours, les devises connaissent ces relations tant sur le plan formel que sémantique. Lorsqu'on considère la substance du contenu, ces textes accusent trois types de relations : conjonctives, disjonctives et connexes.

2.1.2.1. Le rapport conjonctif

On parle de relations conjonctives lorsque les sens des vers consécutifs sont compatibles. Cette compatibilité peut être complétive, caractérisante, antithétique ou logique. Dans le premier cas, le sens d'un vers est la suite du sens du vers précédent. Cette compatibilité peut être due à une nécessité sémantique ou syntaxique.

Exemple

D.31 Mònjì mule

Kumpàla bènda bàluka

Panyimà wènda ùsasa

Longue corde

Quand devant on la tresse

Derrière elle pousse

D.32 Bàjana òkoshì

Bamòna mpala bàcina

On ne le critique (que) quand il est absent

(Mais) Quand il est présent on le craint

Dans le second cas, le sens d'un vers est une caractéristique de ce qui est présenté dans le vers précédent.

Exemples

D.33 Kàshilà mukàndà

Mubela mupanga wa Kanyindà

Kashila le livre

Le têtù fils de Kanyinda

D.34 Kabula Mpukà Citontà

Muledi wabakelenga

Kabula Mpuka, ajusteur

Géniteur de beaux

Dans le troisième cas, les vers consécutifs entretenant des relations conjonctives parlent des idées ou des réalités différentes ou opposées de par leur nature.

Exemples

D.35 Mukùlù wakwambila baàna

Baàna bàkadi bàmwambila yéya

Le vieux capable de conseiller les jeunes (enfants)
(Mais) les jeunes commencent à conseiller

D.36 Dinyanù kananga bàntù

Bàntù kabànangi dinyanù

La saleté aime les hommes

(Mais) les hommes n'aiment pas la saleté

Enfin, pour le quatrième cas, il s'agit de l'ordre logique de contenus investis dans les vers consécutifs d'une séquence. Cet ordre se veut causal. Cette causalité prend l'allure d'une implication ou d'une explication. Elle est strictement événementielle ou psychologique. Cela est dû à la nature de la devise qui est avant tout autopanegyrique. C'est pourquoi chaque devise a un impact sur le comportement du porteur.

Exemples

D.37 Kabyèna kulwila

Anu Mulopò ngubipapa bantu

Inutile de se battre pour les biens

Car c'est Dieu qui les dispense aux hommes

D.38 Lumù ndipùngì

Wadyà kupùngila pèèbà

Honneur c'est la fatigue

Vous vous fatiguerez aussi

2.1.2.2. Le rapport disjonctif

Lorsque les vers consécutifs d'une séquence n'entretiennent aucune relation sémantique, ils sont repoussants ou discontinus. Les relations ainsi considérées sont alors disjonctives.

Exemples

D.39 Kunyiwà kutupù

Kakwèna wakitùma kapyà

La suite vide

Personne à envoyer (poser) chercher du feu

D.40 Mushingidi mule

Bàdibàngà Iwàkamanà beena wpetu

Un long filet

Bàdibanga-le-dépouilleur-des-fortunés

2.1.2.2.3. Le rapport connexe

Ce sont des relations formées par la coexistence des relations disjonctives et conjonctives dans une même séquence. Ce type de rapport n'est possible que dans une séquence ayant plus de deux vers.

Exemple

D.41 Lutongà lwàmucì wamâyi
 Lukinu lwàbù
 Lwàkamanyàbo
 Bourgeon de l'arbre aquatique
 Leur haine
 Que l'on connaissait

On peut trouver ce type de rapport aussi dans D.30 c'est un quatrain. Dans les deux cas, le rapport disjonctif s'établit entre le premier vers et la suite. Les vers qui composent celle-ci entretiennent des relations conjonctives. Pour D.30 cette conjonction n'est pas apparente entre V3 et V4 à cause du zeugme.

 VOIR TABLEAU EN ANNEXE I

Ce tableau montre que les structures syntaxiques des devises luba sont lisibles grâce à une axiologie. Sur base paradigmatique, les devises luba peuvent être regroupées en trois catégories selon que leurs parties constitutives entretiennent des relations conjonctives, disjonctives ou connexes. Il s'agit respectivement de devises additives, discordantes et diffuses. Les relations au niveau de l'expression sur le plan paradigmatique sont à examiner dans le cadre énonciatif. Comme celui-ci est l'objet même de l'aspect verbal nous nous proposons de les examiner dans le point suivant.

2.2. ASPECT VERBAL

Cet aspect est l'actualisation des textes. Les devises sont des textes au débit intentionné. Leur mode de débit est très varié. Ce débit change selon les

circonstances et le but visé. Dans la société luba, la devise est soit chantée soit dite sur un ton sur-existant. Pour ce dernier cas elle peut être dialoguée ou non. C'est le cas des devises-devinette.

La devise luba est une oeuvre poétique et comme telle, elle joue sur plusieurs niveaux à la fois: phonique ou prosodique, grammatical et sémantique. L'examen du verbal se limitera à considérer les deux premiers éléments. Il sera question d'y examiner les homologues susceptibles de rendre compte de l'élaboration formelle. Ces homologues tonales, phonémiques et grammaticales sont abordées à l'intérieur de la séquence de vers en vue d'y découvrir l'organisation symétrique ou asymétrique.

Pour des raisons de concision, nous ne reproduirons que les textes qui ne sont pas cités jusqu'ici.

2.2.1. Homologie prosodique

Cet élément concerne la similitude qui caractérise les vers constitutifs d'une même séquence sur les plans tonal et métrique. C'est autant dire qu'il faut dégager les caractéristiques principales de l'homophonie. Pour les devises cette dernière est essentiellement axée sur les tons.

2.2.1.1. Homophonie tonale

C'est l'identité des tons que connaissent les vers constitutifs d'une même séquence. Cette identité peut être complète ou partielle. Selon le cas, elle est dite respectivement parallélisme tonal, assonance ou rime tonal.

(1) Parallélisme tonal

On parle de parallélisme tonal ou rythmique lorsque les vers constitutifs d'une séquence partagent le même schème tonal.

D.42 Bidi mwètù tètè

Amu cèbà pèèbà

C'est plein(de biens) chez nous

(Mais) il faut posséder les tiens

Les vers constitutifs de cette séquence minimale partagent le schème tonal suivant : BHBBB(B)B.

(2) Assonance tonale ou rime tonale

C'est le phénomène le plus attesté dans les devises. Il frappe toujours la fin des vers consécutifs. La rime tonale est soit haute soit descendante selon qu'elle se termine par un ou plusieurs tons haut ou bas. Si elle se termine par le schème tonal BH ou par un ton montant elle devient montante; elle est descendante lorsqu'elle se termine par un schème tonal HB ou par un ton descendant.

Exemples

(1) Pour l'assonance tonale haute : (...)HH

D.43 Bâswa bâbintu

Bapèlè nganyì utùswaswa

On aime les nantis

Les pauvres, personne ne nous aime

D.44 Mukàbà mukwàta byàmunda

Mukàbà kutùka byàmunda kupweka

La ceinture qui soutient les reins

(Si) la ceinture se casse, les reins descendent

(2) Pour l'assonance tonale basse : (...)BB

D.45 Kasùmbù kàmalèngè

Mulele nkàyendè bu bàdì bàsambòmbò

Le tas de cannes-d'Inde

Engendré seul comme s'ils étaient six

Voir aussi D.19

(3) Pour l'assonance montante: (...)BH

D.45b Bèètù kumèèsu

Mundamunda batwamba munga

Apparemment ce sont les nôtres

Au fond (de leurs coeurs), ils nous haïssent

Voir aussi D.20 et 35

(4) Pour l'assonance tonale descendante:(...)HB

D.46 Cilòbo wakufwà mumvità

Baàna nèbakàjì nebàmudilè

L'intrépide digne de mourir sur le champ de
bataille

Les enfants et les femmes le pleureront.

- D.47 Mwàyàbi mulowalowa kùdi bakolà
 Mvìdi-Mukùlù muulu ùkùpa mutù
 L'intrépide ensorcellé par des méchants
 (Lors que) Dieu, au ciel, désapprouve

2.2.1.2. Homologie métrique

Les devises luba sont faites d'un ou de plusieurs vers libres. La fin de chacun est marquée par une pause. Celle-ci peut être grammaticale ou métrique. La longueur d'un vers n'est jamais prédéterminée ou commune pour toutes les devises. Elle varie d'un texte à l'autre; même à l'intérieur d'un même texte, elle peut être variable d'un vers à l'autre.

Exemple

- D.48 Kabyola makènènè
 Dikwàbō ditùkù nanùbyolèlà nyama wakabùlùkù
 Eructeur des termites
 Un jour vous éructera l'antilope naine
- D.49 Cambula maalù wamula mwevu
 Provocateur de palabres, (descendant de
 longue barbe)

Dans le cas de séquence de vers, on rencontre plus de vers hétérométriques qu'iso-métriques. L'iso-syllabisme paraît assez rare dans les devises luba. Mais il y existe quand même.

Exemples

- D.50 Ntànda kàlombi bwātu
 Udi nèbwèndè mucádi
 Araignée qui n'emprunte pas la pirogue
 Il a la sienne sous sa poitrine
- D.51 Nkàshààmà kèna kuleja mwêlè
 Wakwàmbikwambi ùkadi mwàmbà
 Wakwédikwédi ùkadi mwêlà
 Léopard à qui il ne faut pas montrer l'épée
 Insensible aux conseils
 Prompt à l'attaque

Lorsqu'il est attesté, l'iso-syllabisme est toujours renforcé par l'assonance tonale. Dans D.50 cette assonance est montante tandis qu'elle est descendante dans D.51.

2.2.2 Homologie grammaticale

Cette homologie a été abordée indirectement dans 2.1.1.. Maintenant il sera question de dégager les structures des unités qu'on y a examinées en vue de saisir leur organisation linguistique.

L'importance de ce point réside en ce qu'il nous montre comment les structures linguistiques ordinaires sont exploitées pour édifier le discours littéraire. Comme nous reprenons en exemples quelques textes déjà cités nous n'en reproduirons plus les traductions.

D.2 Mukàbà mukwàta byàmunda

Mukàbà kutùka byàmunda kupweka

- Analyse linguistique

V.1 Mu - kàbà mu-kwàt - a bi-a-mu-nda
 PN₃- th.n. PN₃-R- F PP₈-a-PL 18-Th.n.

V.2 Mu - kàbà ku - tuk - a bi- a - mu - nda
 PN₃-th.n. PN 15 - R- F PP 8-a-PL 18-th.n.

ku - pwek - a
 PN 15 -R- F

- Commentaire

L'homme est comparé à la ceinture. Comme la ceinture soutient les viscères, l'homme supporte la charge des membres de sa famille. Si la ceinture se casse les viscères se relâchent. De même si l'homme meurt, les membres de sa famille commencent à souffrir.

D.5 Dikènga pakudyà n'adi panzala n'adi

- Analyse linguistique

Di - kèng - a pa - ku - dî - a ne adi
 PN₅-R - F PL 16-PN 15-R-F Ass.Subst.

Déverbatif Locatif sp. Associatif
 pa - n - zala ne + adi
 PL 16-PN 10-th.n. Ass. substitutif

Locatif Associatif

- Commentaire

L'homme s'estime être la créature la plus malheureuse. Il ne se départit pas de ses souffrances. Celles-ci ne le quittent pas pendant l'abondance comme pendant la disette.

+ + + +

TRAVAUX CITES DANS LE TEXTE

- BIAYA T.K. , L'anthropologie Luba-Kasaï. Une étude ethnopsychologique, UNAZA, Campus de Kisangani 1974
- CALAME-GRIAULE G., Langage et Cultures Africaines. Essai d'ethnolinguistique, Maspero, Paris 1977
- FAIK-NZUJI C., Kasala. Chant héroïque Luba, P.U.Z. Lubumbashi 1974
- FAIK-NZUJI C., L'art traditionnel au Zaïre: Noms amplifiés, dans Zaïre-Afrique n° 108, 1976, Kinshasa, 476-487
- MUKEBA M.B., Les devises Luba-Kasaï. Travail de fin d'études, I.S.P. Kisangani 1983

+ + + +

MPANDANJILA M. BATEENTE
et
NGONGA-ke-MBEMBE

Assistants à l' I.S.P.
KISANGANI

DEVICES LUBA		STRUCTURES SYNTAXIQUES													FORME	
		AXE SYNTAGMATIQUE							AXE PARADIGMATIQUE							
		UN SYNTAGME		SEQUENCE DE SYNTAGMES					SUBSTANCE DU CONTENU				RELATIONS			
Nombre de vers	Dénomination	Nom	Verb	Equ.	Nom.	Ver.	Nomin	nté	Berb	Conjonctive				Dis-jonctives	Con-jonctives	ASPECT VERBAL
										Compatibilité						
										Comp	car	ant	log			
Un	Mono-versée	12 15 ₁₆	11 17 ₁₆	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	
Deux	Distiques	x	x	23 24	21 22	19 20	o	o		32	33 34	35 36	37 38	39 40	x	
Trois	Tercet	x	x	x	28 29	-	27	25 26		31	-	-	-	-	41	
Quatre	Quatrain	x	x	30	-	-	-	-		-	-	-	-	-	30	

Les chiffres renvoient aux textes cités en exemple dans le travail

x = cas impossible

- possible mais non attesté dans nos données

NOTES DE RECHERCHES

Les papiers Possoz aux archives Aequatoria

Le personnage colonial complexe qu'était Mr Possoz (1895-1969) (1) commence à sortir de l'oubli. Déjà quelques études lui ont été consacrées(2). Et effectivement, les idées de Mr Possoz semblent avoir eu une influence non négligeable en leur temps. Ses multiples publications sont actuellement analysées et relues. Il se situe dans la ligne des penseurs de la Philosophie Bantoue et en émergé même comme un des précurseurs. C'est à partir de ce constat que nous avons pensé faire oeuvre utile en donnant un aperçu des Papiers Possoz se trouvant dans nos Archives, pour que des biographes ou autres chercheurs puissent éventuellement y puiser. Le destinataire de ces documents était le Père Gustaaf Hulstaert. Signalons encore d'autres dépôts de Papiers Possoz: La correspondance Tempels-Possoz (3); Lettres et essais à Borgerhout-MSO.

Nous distinguons trois genres : La correspondance proprement dite; Copies d'autres correspondances de Possoz; Essais.

+ + + +

1. LA CORRESPONDANCE HULSTAERT- POSSOZ

Entre 1936 et 1963, 140 lettres de Possoz et 62 de Hulstaert.

2. COPIES DE CORRESPONDANCES

Mr Possoz communiquait parfois certaines de ces propres lettres en copie à des amis. Parfois aussi il demandait à ses correspondants de pouvoir communiquer leurs lettres en copie à d'autres personnes.

C'est ainsi que nous possédons les copies de ses lettres à 35 personnes et 9 de leurs réponses.

2.1. Lettres de Possoz à :

1. Placied Tempels, 3 en 1944
2. Bodard, 1 en 1945, 11 p.
3. H. Mathijssen, 1 en 1939, 6 p.
4. Soeurs de Bolima, 1 en 1939, 7 p.
5. Rodolf Mortier, 1 en 1942, 10 P.; 2 en 1942;
2 en 1943, 2 + 16 p.
6. J.F. Holleman, 1 en 1943
7. Brausch, 3 en 1943, 1 + 25 p.
8. Abu (?), 1 en 1943, 1 p.
9. Directeur école Kizambi, 1 en 1944, 5 p.
10. Hugo Rombauts, 1 en 1944, 4 p.
11. Ambrosius Delille, 1 en 1944, 9 p.
12. Edmond Boelaert, 1 en 1941, 3 p.; 1 en 1950, 4 p.
13. Balagh, 2 lettres en 1944, 7 + 3 p.
14. Vaast Van Bulck, 1 en 1944, 2 p.; 2 en 1943, 5 + 11p
15. Joseph Mertens, 1 en 1943, 3 p.
16. Antoine Schier, 1 en 1940, 5 P.; 1 en 1939, 2 p.
17. Montenez, 1 en 1937, 1 p.
18. (Inconnu), s.d. , 2 p.
19. Raf Van Caeneghem, 3 en 1942, 3 + 2 + 2 p.
2 en 1945, 13 + 3 p.
20. Dom Standaert, 2 en 1942, 1 + 1 p.
21. Philippe De Rode, 1 en 1941, 1 p.
22. Rudolf Borgonjon, 1 en 1940, 5 p.; 1 en 1941, 4 p.
23. Cleys, 1 en 1941, 1 p.
24. "Broeder lief" (Jef), 2 en 1941, 4 + 11 p.
25. Georges Van Avermaet, 1 en 1941, 8 p.
26. Liégeois, 1 en 1941, 2 p.
27. "Mesdemoiselles", 1 en 1941, 2 p.
28. Boniface del Marmol, 1 en 1941, 27 p.
29. Poppe, 1 en 1940, 2 p.
30. "Monsieur le Conseiller", 1 en 1940, 4 p.
31. L. Bittrenieux, 1 en 1945, 2 p.
32. Joseph Esser, 1 en 1945, 2 p.
33. Ernest Pascal, 1 en 1944, 2 p.
34. Van Avermaet (E) et A. Delille, 1 en 1944, 1 p.
35. E. Van Goethem, 1940 ?, 2 p.

2.2. Lettres à Possoz de :

1. Bodard, 1 en 1945, 1 p.
2. Holleman, 1 en 1943, 6 p.
3. E. Boelaert, 2 en 1943, 1 + 5 p.
4. A. Schier, 1 en 1939, 2 p. ; 1 en 1940, 1 p.
5. Tshwambe, 1937, 1 p.
6. Windels, 1 en 1938, 1 p.
7. Brébant, 1 en 1938, 1 p.
8. Chatlin, 1 en 1944, 1 p.
9. J. De Boeck, 1 en 1939, 2 p.

3. ESSAIS

Mr Possoz publiait dans un grand nombre de revues: Aequatoria, African Studies, Problèmes d' Afrique Centrale, L'Essor du Congo, Lovania, Band, Kongo Overzee, Présence Africaine, Revue Juridique du Congo, Bulletin du Cepsi, Zaire..., mais il est certain que beaucoup de ses études ont été refusées par les rédactions et que d'autres n'ont même pas été présentées. Aucune bibliographie exhaustive n'est connue et il sera certainement fastidieux de la composer. Nous possédons dans nos Archives 40 copies dactylographiées ou manuscrites d'études de Possoz et les Archives MSC de Borgerhout (Belgique) en mentionnent encore 24 dans leur catalogue (nous les possédons en photocopie à Bamanya, grâce à la serviabilité du Père J. Lauwers). De fait on distingue 29 titres différents.

3.1. Archives MSC-Borgerhout (B)

1. Sur les MÓngo, 2 p.
2. Pour une théodicée nègre, 32 p.
3. Principe dotal, 2 p.
4. Droit nègre et droit belge, 1 p.
5. Deux points d'ethnologie nègre, 4 p.
6. Du clan et de ses divisions, 5 p.
7. Des origines du droit humain, 1 p.
8. Le clan des MÓngo, 17 p.
9. De la famille juridique chrétienne, 1 p.

10. Pour comprendre le Nègre, 2 p.
11. Mariage indigène, 3 p.
12. La célébration du mariage chez les ngombs, 4 p.
13. Tshumbiri, 4 p.
14. Psychologie nègre, 1 p.
15. La dépopulation congolaise, 2 p.
16. Sacrifice et bénéfice, 4 p.
17. La faute de l'adultère, 6 p.
18. Le totem ou le génie de l'espèce, 5 p.
19. Wils. Denominale klassificatie in de afrikaanse negertalen, 1 p.
20. Le peuple m'ng'o, 2 p.
21. Evangéliser, 4 p.
22. Charité et surproduction, 1 p.
23. Apologétique missionnaire, 5 p.
24. Les écoles du Congo, 2 p.
25. Over de nkita der m'ng'o, 29 p.
26. Quelques points de droit nègre, 7 p.
27. De Mr Smets à Dieu, 4 p.
28. Du décret de 1926, 1 p.
29. Manus injectio, 2 p.

3.2. Archives Aequatoria -Bamanya (Z)

1. Questionnaire pour Paul Ngoi, 6 p.
2. La fête du sorgho, 8 p.
3. La causalité, 3 p.
4. Les causes secondes, 5 p.
5. Une question de J.G. Frazer, 5 p.
6. Droit sacré, sciences et magie, 10 p.
7. La magie du nom, 4 p.
8. Fiction et simplicité, 4 p.
9. Heksen in Afrika, 14 p.
10. Droit et linguistique nègre, 7 p.
11. Les préfixes des classes de substantifs ont-ils un sens juridique ? 59 p.
12. Linguistique africaine. Réflexions sur le dictionnaire des radicaux de la langue kikongo par R.P. Polis, 36 p.
13. Noms de villages à préfixes ya et nya, 5 p.
14. Bij de ya-namen, 3 p.
15. Le sens des noms des groupes indigènes, 13 p.

16. Tartares et bantu, 1 p.
17. Pfumú, 2 p.
18. Over Bakutu en Bakutu en Wankutshu, 2 p.
19. La détresse intellectuelle et morale, 2 p.
20. Le commencement de l' action catholique parmi la jeunesse belge. Possoz-Cardijn. 1937, 3 p.
21. Mal et bien.
22. God en neger, 3 p.
23. Is onze Lianja een tweede God ? , 1 p.
24. La religion des primitifs, 8 p.
25. Les arbres à esprits, 8 p.
26. Recht en catechèse, 5 p.
27. "Kabila", 17 p.
28. Tombes et monuments funéraires, 16 p.
29. Le totem chez les Sioux, 40 p.
30. Que penser des totems ? , 21 p.
31. Gemeenschap van aard, 9 + 8 p.
32. Eléments de droit coutumier nègre. Anecdotes sur sa publication. 3 p.
33. La vie clanique, 1 p.
34. Généralisations géographiques et logiques, 2 p.
35. Indelingen van het wederklaniek recht, 1 p.
36. Les droits civils indigènes, 64 p.
37. Met Pater Van Caeneghem in het inlands recht der Baluba, 82 p.
38. Le paiement nègre, 2 p.
39. Kleine taalnota in Afrikanistiek, 1 p.
40. De la dispense du mariage, 1 p.
41. La science des noms de lieux en Afrique, 16 p.

NOTES

1. Notices biographiques dans: Biographie Belge d' Outre-Mer (BBOM) VII B, 307-308 (A. Rubbens); F. BONTINCK dans Aux Origines de la Philosophie Bantoue, Kinshasa 1983, p. 9-10.
2. BILOLO M., La Philosophie Nègre dans l'oeuvre de Emile Possoz, dans R.A.T 5(1981)197-225; 6(1982) 27-57. G. HULSTAERT, Possoz et Tempels, influences mutuelles ? dans R.A.T. 7(1983)215-222.
3. Signalée par F. BONTINCK, o.c., p. 15.

H. VINCK

Bamanya, le 3-3-1986

Encore la correspondance Kagame-Hulstaert

Dans les Annales Aequatoria 6(1985)177-187 je publiais une note relative à la correspondance Hulstaert - Kagame. Après sa parution j'ai encore découvert 2 lettres de Kagame et 5 de Hulstaert. En voici le résumé.

HULSTAERT

KAGAME

- (36 bis) Gisangara, 30-9-49, 1r, d
- réponse à une lettre du 28-7-49
- Mgr Déprimoz me permets de collaborer avec *Aequatoria* (1)
- Mon article dans *Aequatoria* avait déclenché les heureux événements actuels au Rwanda.
- Difficultés pour mon admission chez les jésuites
- Ma collaboration à *Aequatoria* sera ininterrompue

(36 ter) Heverlee, 11-10-49, 1 r, d

- Heureux de votre collaboration promise
- Quels sont ces événements heureux au Rwanda ?
- Rencontré l'ancien Frère Directeur d'Astrida (2)
- Je travaille à mon dictionnaire

(46 bis) 6-12-56, 1 r, d

- Demande de recensions pour *Aequatoria*
- Demande d'informations sur la situation politique au Rwanda

(48) Bamanya, 7-5-59, 1 f, d

- Demande de recensions pour *Aequatoria*

(49) Astrida, 21-4-60, 1 r, d

- Recension de Pauwels (3)
- Une bonne recension demande beaucoup de travail

(50) Bamanya, 8-5-60, 1 r, d
 - Merci pour la recension
 - Situation politique au Congo

(51) Bamanya, 28-12-76, 1 f r, d

- Demande d'autorisation de communiquer des copies de lettres de Kagame pour les archives de Lovanium

+ + + +

NOTES

1. L'obtention de la permission de collaboration de Kagame à Aequatoria a été obtenue comme suit:
 Le 12-5-47 Hulstaert écrit à Mgr Deprimoz pour demander la reprise de la collaboration de Kagame; le 13-8-47, Monseigneur étant en congé, le Père Endriatis, Vicaire Délégué, répond: "Il était difficile pour l'instant de vous envoyer des articles de l'Abbé Kagame. Vous ne savez que trop combien certaines personnes sont bien décidées à y chercher la petite bête. Figurez-vous que sa dernière collaboration à Zaire: "Le code ésotérique de la Dynastie du Rwanda" qui est une page d'histoire sans commentaire, n'a pas encore trouvé grâce aux yeux de certains". Enfin, Hulstaert dans une lettre du 20-7-49 essaie de nouveau chez Mgr Deprimoz, qui par l'intermédiaire de Kagame même lui donne finalement une réponse positive (Lettre de Kagame du 30-9-49).
2. Le groupe Scolaire d'Astrida (Rwanda) dirigé par les Frères de la Charité (de Gent - Belgique) était considéré par le Père Hulstaert comme le centre de l'opposition au Rwanda, aux idées "indigénistes" d' Aequatoria. Voir Frère SECONDIEN, Le groupe scolaire d'Astrida, dans Lovania n° 5 (1944-45)93-108.
3. Il s'agit de M. PAUWELS, Imana et le Culte des Mânes, Bruxelles 1958. La recension dans Aequatoria 23(1960)146-47

+ + + +

H. VINCK, 12-1-86

=====

N S O N G ' A

L I A N J A

E D I T I O N P O P U L A I R E

Lomongo - français - 76 p.

La compilation des différentes versions de l'épopée lomongo faite par E. Boelaert et éditée par Aequatoria et De Sikkel en 1949 a été enfin réimprimée et sera en vente vers la fin de 1986. Prix approximatif : 50 Z

Points de vente :

- A Mbandaka : Paroisse Bakusu
 - A Kinshasa : Librairie St Paul et Procure
Ste Anne
 - A Kisangani et Lubumbashi : Librairie St Paul
 - A Boende : Centre Pastoral
 - A Botéke : Mission Catholique
 - Hors du Zaïre : Aequatoria - Europe
Te Boelaerlei 11
B - 2200 BORGERHOUT /Belgique
- =====

Les jumeaux chez les Motembo

Les Motémbó sont peu connus. On les a souvent confondus avec les Ngómbé forestiers. Les Motémbó sont par contre essentiellement des riverains et ont leur habitat le long de la rivière Mongala et du fleuve Zaire. Nous avons noté 27 villages Motémbó : Akula, Bapótó makolo, Bapótó ba mondonga, Bapótó Nzembé (1), Bokatolaka, Bokéle, Bolómbó, Bongbomola, Bonkanga, Budza Ibala, Budza Malelé, Budza Ngalé, Eléngé, Empesa, Libanza, Liboke, Limbamba, Lobonga, Malundze, Mbengia, Molendo, Mombángí, Mpaó, Ngalé, Ngondí, Uangi et Zóngó. Les trois dernières localités ont abandonné les activités de pêche pour s'adonner à l'agriculture.

En Motémbó le mot "jumeaux" est traduit par : ngbó ou mémbo. Comme chez leurs voisins ngómbé, ils communiquent par rêve les noms qu'ils voudront porter. Ce sont souvent des noms de cours d'eau se déversant dans la Mongala ou dans le Zaire comme : Mobwá et Mobongo, Málofo et Lé, Nsóló et Nsolo, Mbele et Mobima, Kombóló et Sapa.

+ + + +

Quelques informateurs :

- Mombángí : Molémbé Bitá, Mókobe Sombola, Molanga
- Zóngó : Mángangú Mangbengbe, Egála Mábólí
- Bolómbó : Lisamba Mobóká, Mólouga Nduaka, Idúgba
- Bongbomola : Mongbomola
- Molendo : Ibengá, Ngbakú
- Bokatolaka : Ngubú

Note

1. Outre ces trois groupes Bapótó qui font partie de la tribu Motémbó, il existe encore un autre groupe près de Lisala mais qui parlent une autre langue.

Le Cercle Léopold II à Coquilhatville (Mbandaka)

1. FONDATION

Les Statuts du Cercle Léopold II portent la date du 18 février 1944 et la signature du Commissaire de District Jean Baptiste Delobbe (1899-1946). Mais c'est Mr Antoine Rubbens qui en avait pris l'initiative. Une lettre de Hulstaert à Rubbens parle au 25-9-1945 de ce cercle comme étant encore à établir: " Ici on a reçu la charge de commencer un cercle pour ces Messieurs mais en chargeait un A.T. qui attend son départ définitif, qui travaille de manière sérieuse, dit-on, mais qui est contrecarré par ses chefs. En tout cas il semble que cela ne démarre pas, car il venait régulièrement ici pour en parler avec moi mais je ne l'ai plus vu depuis 15 jours". (1)

2. MEMBRES

2.1. Le Comité Protecteur

Les Statuts de 1944 donnent en annexe la liste des membres du bureau et du Comité Protecteur. Ce sont comme partout dans pareils cas les plus hauts fonctionnaires du lieu, comme le Gouverneur, les représentants des cultes etc...

2.2. Les membres effectifs

Nous n'avons trouvé aucune liste de membres. Le document des Statuts ne donne que les membres du bureau et elle porte déjà des ratures: le nom de Ilonga Louis, qui fonctionnait comme secrétaire adjoint est rayé sans être remplacé. Ifufa Paul est remplacé comme "commissaire " par Ilongoi Raphaël.

3. EVOLUTION

Nous ne disposons pas de rapports des réunions mais quelques notices dans La Voix du Congolais nous informent sur les activités des premières années. Ainsi nous apprenons par Ilonga que en 1946 on ne se réunissait plus dans le Cercle de Bakusu mais dans un local de Ia S.A.B.: de Parade (nom de l'ancien propriétaire; actuellement Institut de l'Equateur) et que quelques activités avaient eu lieu (2). Dès le début on disposait d'une petite bibliothèque. On prenait l'initiative de lancer un périodique: "L'Echo de l'Equateur" mais on ne l'exécutait pas (3). En 1949, on signalait la fondation d'un Cercle succursal "Prince Baudouin" à Ingende (4). En 1950, Roger Bolamba visitait Coquilhatville et il décrivait la situation léthargique du Cercle Léopold II en quelques phrases amères: " La classe évoluante paraît assez apathique. Il existe depuis quatre ans environ un groupe d'évoluants dénommé "Cercle Léopold II". Son activité fut assez intense au début. Malheureusement ce ne fut qu'un feu de paille. Ce Cercle comporte l'inévitable bar et une bibliothèque peu fréquentée, sauf par les élèves du Groupe Scolaire (...) Les évoluants de Coquilhatville doivent s'unir et s'entendre. Ils doivent faire vivre leur Cercle Léopold II" (5). En 1952 nous trouvons Bamala à la présidence.(6)

A partir de 1953 nous disposons des rapports du Conseil du Centre Extra-Coutumier de Coquilhatville (7). Nous en citons les mentions concernant le Cercle:

1953 : "Le Cercle Léopold II compte théoriquement 100 membres. Manque d'un local convenable, ce Cercle n'a pas d'activités" (p. 8)
 "Il existe une bibliothèque avec 1172 ouvrages dans le local actuel du Cercle Léopold II. Cependant elle ne connaît pas le succès qu'on y avait espéré" (p.9)

- 1954 : "Le Cercle Culturel Léopold II a été réformé dans le courant de l'année 1954. Il me semble que ce Cercle connaît un réel succès et répond aux espérances" (p.8)
 "Local pour évolués : 100.000 francs sont prévus au budget de 1954. Fait" (p. 17).
 "Dépassé de 50.000 francs" (p. 23).
- 1955 : "Un Cercle Culturel Léopold II comprend actuellement: - une section d'étude (1955, 10 conférences); - une section théâtrale (1 représentation: "Inventaire" par Joseph Basemba) (8); - une section scouts (garçons - filles 150 membres); - une section de cinéma (7 séances par privés, 2 par l' Information); - une section bibliothèque (peu fréquentée) (p.13)
 " La seconde partie du Cercle Léopold II a été construite et achevée par RECOMACO (9) 80.000 francs subsides Colonie pour Cercle des Evolués. Prévisions 150.000, exécution 133.581" (annexe)°
- 1957 : "60 membres. Sous la présidence de Ilonga Louis
 - section d'étude : 30 membres
 - section théâtrale : aucune activité en 1957
 - section cinéma : Information
 - section bibliothèque (pour ainsi dire pas fréquentée).
 Tout comme l'année 1956 l'activité de ce Cercle au cours de l'année fut réduite. Le Cercle fut restauré par le C.E.C. qui le mit à la disposition de toutes les associations" (p. 15).

Dans son livre : Le Centre Extra-Coutumier de Coquilhatville, publié en 1956, Mr F. M. de Thier caractérise ce Cercle comme : "Cercle Culturel Eurafriquein" comptant 200 membres congolais et 20 européens (p. 118). Il n'apparaît nullement des documents connus que ce Cercle ait été effectivement interracial.

C'est là toute l'information que nous avons concernant le Cercle des Evolués à Coquilhatville. Sur base de ces données il est impossible de juger de l'impact qu'il aurait eu sur la prise de conscience des élites congolaises à Coquilhatville.

Il faut signaler dans ce contexte qu' une bonne partie de cette élite était rassemblée dans le Cercle Excelsior de la Mission Catholique de Bakusu, déjà fondé dans les années 1930. Etaient également représentées à Coquilhatville les Associations des Anciens Elèves comme : ADAPES (Scheut), ASSANEF (Frères des Ecoles Chrétiennes), ASAEBA (Mill Hill de Basankusu). A certains moments d'autres associations culturelles virent le jour comme: Les Chevaliers de l' Equateur (Protestants), le Cercle de l' Otraco, le FEDACIC (Anciens Combattants), l'Amicale Belgo-Congolaise, Union Coq - Léo etc... mais nous n'en connaissons que les noms.

D'anciens membres possédant des documents (statuts, rapports de réunions, carte de membre etc...) rendront un grand service à l'historiographie de Mbandaka en nous les communiquant. Ne serait-ce pas le sujet d'un Travail de Fin d'Etudes à l' I.S.P. ?

+ + + +

ANNEXE : LES STATUTS DU CERCLE LEOPOLD II

" Statuts de l' Association des Evolués du Centre Coquilhatville 1944"

Art. 1. Il est créé au Centre Extra-Coutumier de Coquilhatville une association des indigènes évolués.

Art. 2. Cette association prendra le nom de "Cercle Léopold II" en hommage de reconnaissance à la mémoire du Roi des Belges qui ouvrit les voies de la civilisation aux populations indigènes du Congo.

Art. 3. L'objet de l' association est de développer la vie sociale des populations évoluées du Centre de Coquilhatville et environs et de poursuivre leur éducation civique. Cette action se fera notamment par l'organisation de réunions amicales, par l'érection d'une bibliothèque, l'organisation de cours post-scolaires, de conférences etc... ainsi que par des œuvres d'entr'aide mutuelle.

- Art. 4. Le siège ordinaire de l' association est le local du Cercle de Bakusu.
- Art. 5. Les réunions ordinaires seront tenues au local du siège le premier et troisième mercredi de chaque mois, sans convocation. Les réunions extraordinaires se feront sur convocation spéciale.
- Art. 6. L'insigne des membres du Cercle sera le monogramme de S.M. Léopold II sommé d'une étoile Congo.
- Art. 7. Pour être reçu comme membre du Cercle Léopold II il faut avoir fait des études moyennes (10) et avoir un genre de vie et d'occupations répondant à l'éducation reçue. Par mesure d'exception le Comité peut décider l'admission à titre de membre des évolués ne réunissant pas le critère d'études défini au premier alinéa pourvu que le candidat fasse la preuve que par son éducation personnelle il a atteint le niveau intellectuel et social des évolués du centre.
- Art. 8. Le Cercle Léopold II est dirigé par un bureau élu à la majorité de l' assemblée générale convoquée à cet effet chaque année au courant du mois de janvier. Ce bureau est constitué d'un président, d'un vice-président, d'un secrétaire, d'un secrétaire-adjoint, d'un trésorier et de deux commissaires. Il se réunit à la convocation du président.
- Art. 9. Le Cercle peut élire un président d'honneur.
- Art. 10. Le Cercle invitera quelques personnalités de la ville, qui ont marqué leur bienveillance particulière à l'égard des populations évoluées du Centre à constituer le Comité protecteur du Cercle Léopold II. Les Protecteurs seront consultés avant chaque décision importante, ils seront les invités d'honneur aux fêtes et cérémonies organisées par le Cercle Léopold II.
- Art. 11. Le chef du territoire ou son délégué sera invité à chaque réunion ordinaire ou extraordinaire du Cercle, ainsi qu'aux réunions du bureau.

Art. 12. Les ressources du Cercle sont les cotisations et les libéralités.

La cotisation des membres est uniformément fixée à 5 frs par mois. Le trésorier sera comptable des recettes et dépenses. Il présentera ses comptes trimestriellement au Chef du Territoire et au Bureau du Cercle pour contrôle, et annuellement au cours du mois de février à l'assemblée générale pour approbation.

Art. 13. Seront exclus du Cercle Léopold II ceux qui ont fait l'objet d'une condamnation infamante, sauf à faire la preuve d'une conduite irréprochable durant les cinq années qui ont suivi la libération; qui par leur action, propos ou attitude s'opposent expressément aux buts définis dans l'article 3 des Statuts; qui ont retardé plus de trois mois le paiement de leur cotisation.

Dans les deux derniers cas, les membres visés par une mesure d'exclusion seront préalablement mis en demeure par écrit avec un délai d'un mois. Les exclusions seront prononcées publiquement à la réunion ordinaire.

Constitution du bureau

Président: SAMBWA Antoine, clerc au secrétariat, commis de 2e cl., conseiller du Centre-Extra-Coutumier, originaire de Banzyville
 Vice-président: LUMBUME Jean, clerc Otraco, originaire de Kutu
 Secrétaire: KAPINGA Lambert, clerc SAB, orig. de Luebo
 Secrétaire adjoint:
 Trésorier : BASELÉ Henri, clerc S.M. , commis de 5e classe, originaire de Monkoto
 Commissaire: ILONGOI Raphaël, clerc B.C.B., originaire de Monkoto
 BOSILIKWA Bernard, clerc Titres Fonciers, commis adj. 1e cl., orig. d'Ingende
 Président d'honneur: ITELA (II), Chef du Centre Extra-Coutumier.

Personnalités à inviter en qualité de protecteurs:

Monsieur le Gouverneur de la Province,
 S.E. Mgr. Van Goethem, Vicaire Apostolique,
 Monsieur le Commissaire Provincial,
 Monsieur le Président du Tribunal,
 Monsieur le Procureur du Roi,
 Le Rév. Rowe de la D.C.C.M.,
 Monsieur le Médecin Provincial,
 Monsiier Vangèle, Directeur SAB Wangata.

Vu et approuvé le 18-2-1944
 le C.d.D. D. DELOBBE

+ + + + +

NOTES

1. Lettre de G. Hulstaert à A. Rubbens, Archives Aequatoria à Bamanya (A.Aeq.)
2. La Voix du Congolais (LVC) 1946, p.364
3. Henri Basile dans LVC 1946, p.523
4. LVC 1949, p.127
5. LVC 1950, p.212-214. Bolamba écrivait aussi un article sur le phénomène des Cercles pour Evolués. LVC 1947, p.718-720.
6. LVC 1952, p.703
7. A.Aeq. HH 15,5
8. Dans La Gazette de l' Equateur (Coquilhatville) du 1 novembre 1954, p. 8 nous lisons à ce propos: "Une troupe d' Artistes-Amateurs Congolais, crée au sein de la section littéraire du Cercle Léopold II, a vue le jour à Coquilhatville. Le samedi 9 octobre à 21 heures, cette petite troupe, assez homogène, a donné en avant-première au Cercle Excelsior une pièce à thèse intitulée: L'inventaire et qui est de la plume de Monsieur Basembe (...) une foule nombreuse assistait à cette avant-première. Elle est jouée en lingala - français et pour les européens qui connaissent bien le lingala il y avaient certaines réparties cocasses qui

faisaient bien rire aux larmes (...) Une seconde représentation a été donnée le samedi suivant 16 octobre pour les européens".

Il s'agit probablement de Désiré Joseph Basemba dont une oeuvre (Les aventures de Mobaron) est longuement analysée par Mukala Kadima Nzuji, La Littérature Zairoise de Langue Française, Karthala Paris 1984, p. 162-167.

9. RECOMACO : Regie pour la construction d'habita-
en matériaux durables pour Congolais, était une
entité du C.E.C. de Coquilhatville.
10. A notre savoir à Coquilhatville ou environs, il
n'y avait comme école secondaire que : (1) A
Coquilhatville même le Groupe Scolaire (fondé
en 1931); (2) A Bamanya l' Ecole Normale Primaire
(fondée en 1929). Toutes les deux dirigées par
les Frères des Ecoles Chrétiennes; (3) A Bokuma
le Petit Séminaire fondé en 1930. Et Bolenge ?
11. Remplacé par Joseph Bofonge en 1953 (LVC 1953,
p. 556). In memoriam dans LVC 1959, p. 595.

+ + + + +

H. VINCK

Bamanya, 12-11-1985

Annales Aequatoria 7(1986) 345 - 349
VINCK H.

La Recherche Africaniste en Allemagne Fédérale

A l'occasion du dixième anniversaire de l' Institut für Ethnologie und Afrika-Studiën à Mainz, nous présentons ici six institutions de recherches africanistes en Allemagne Fédérale. Plus que jamais l' africanistique y est vivante.

+ . + +

INSTITUT FÜR ETHNOLOGIE UND AFRIKA-STUDIEN
F.B. 12 der Universität zu MAINZ, Saarstrasse 21
D-6500 MAINZ

Le 10^e anniversaire de l' Institut für Ethnologie und Afrika-Studiën coïncide avec le 60^e anniversaire de son fondateur Prof. Dr Ernst MÜLLER .

Aequatoria a des raisons particulières pour s'associer à la commémoration de ces deux anniversaires.

En effet, dès le début de ses activités d'ethnologue le Professeur Müller a été en contact avec le Père Hulstaert. En 1951 Dr Erika Sulzmann et le Prof. Müller faisaient leurs premières recherches sur le terrain chez les Sud-Ouest Môngo. Nous leur devons plusieurs publications concernant notre région (e.a. dans *Aequatoria* et *Annales Aequatoria*). Erika Sulzmann est devenue le grand spécialiste pour l'étude de l' institution du Nkum/Ekoko chez les Môngo (spécialement chez les Bolia).

Les recherches archéologiques dans notre région dirigées par Dr. M.K. Eggert (Voir *Annales Aequatoria* 6(1985)224-226) ont également leur origine dans une initiative de l' Institut de Mainz. Signalons la

récente promotion de Rosemarie Eggert avec la thèse: Das Wirtschaftssystem der MÓngo am Vorabend der Kolonisazion (Le système économique des MÓngo à la veille de l' arrivée des colonisateurs).

Mr Dr H. Preuss, ancien étudiant de l' Institut, continue ses recherches africanistes (géomorphologie de la Cuvette Centrale du Zaïre) à l' Université de Marburg.

Le Père Leo Stappers, longtemps professeur à Lovanium et à Lubumbashi, ancien collaborateur d' Aequatoria était les dernières années de sa vie professeur à l' Institut de Mainz (1974-1977).

En 1972 le Père Gustaef Hulstaert y recevait le Doctorat Honoris Causa.

Nous espérons que cette fructueuse collaboration avec Aequatoria puisse continuer et s'étendre.

Publications

- (1) Mainzer-Afrika-Studien , 6 volumes
- (2) Mainzer Ethnologica, 2 volumes
- (3) Mainzer Ethnologische Arbeiten, 6 volumes

Départements de l' Institut:

- (1) Langues africaines
- (2) Ethnologie
- (3) Sociologie

Bibliographie: H. MUSEINSKI, Zehn Jahre Institut für Ethnologie und Afrika-Studien. 1975-1985, Mainz 1985.

+ + + +

SEMINAR FÜR AFRIKANISCHE SPRACHEN UND KULTUREN
von Melle Park 6, D-2000 HAMBURG

Le célèbre bantouïste Carl MEINHOF est à l'origine de ce "Séminaire". Il devenait directeur du Seminar für Kolonialsprachen dans l' Institut Colonial de Hamburg en 1909. En 1910 il y fonda le Zeitschrift für Kolonialsprachen prédécesseur du Zeitschrift für Eingeborenensprachen et l'actuel Afrika und Übersee.

La formation s'y fait à deux volets:

- (1) Etudes éthiopiennes
- (2) Langues africaines (Afrique Sud-saharienne)

+ + + +

FG AFRIKANISTIK

Philipp-Universität Marburg, Fachbereich 11,
Krummbogen 28 D-MARBURG / Lahn

L'enseignement de la linguistique africaine y
comporte:

- (1) Langues africaines et description de la structure
et fonctionnement de ces langues;
- (2) Linguistique africaine comparée, surtout bantu
et tchadienne.

Langues enseignées: Swahili, Hausa, Peul, Ewe.

Publications:

- Africana Marburgensia
- Sonderhefte der Africana Marburgensia
- Marburger Studien zur Afrika-und Asienkunde

+ + + +

INSTITUT FÜR AFRIKAKUNDE

Neuer Jungfernstieg 21 D-2000 HAMBURG

L'Institut für Afrikakunde a été créé en 1963,
à l'époque sous le nom de Deutsches Institut für
Afrika-Forschung. Depuis 1975 il est intégré dans
la "Fondation Institut Allemand d'Outre-Mer" et
porte le nom de Institut für Afrikakunde.

La tâche de l'institut consiste à observer et
examiner les conditions et développements socio-
économiques et politiques en Afrique dans les domaines
de la recherche, de la documentation et de l'infor-
mation. L'ensemble de l'Afrique y est traité à l'ex-
ception de l'Egypte. Le travail de l'Institut se
rapporte à l'époque actuelle et à la pratique et
s'effectue autant que possible de manière multi-
disciplinaire ou interdisciplinaire. En ce qui con-
cerne les publications, à côté de la revue Afrika-
Spectrum qui sort trois fois par an, l'Institut fait
paraître des monographies dans la série Hamburger

Beiträge zur Afrika-Kunde et depuis 1975, des études sur des problèmes actuels des états africains sont publiées dans Arbeiten aus dem Institut für Afrika-Kunde. La bibliothèque de l' Institut comprend environ 200.000 unités et 550 titres de revues ainsi que les quotidiens de 13 pays d' Afrique. Il faut en outre mentionner la collection spéciale de journaux officiels de tous les états africains. La tâche du Centre de Documentation est d'analyser et d'indexer les plus importantes publications sur l' Afrique. Les articles les plus importants sont repris intégralement dans le Aktueller Informationsdienst Afrika qui paraît tous les quinze jours.

+ + + +

INSTITUT FÜR AFRIKANISTIK - UNIVERSITÄT ZU KÖLN
Meister Eckehartstrasse 7 D-5000 KÖLN

L' Institut pour Africanistique a été fondé par le Professeur Oswin KOHLER. En 1958 il commençait avec un "Séminaire pour africanistique" qui en 1962 changeait en "Chaire d' africanistique". Le "Séminaire" devenait alors Institut. Une excellente bibliothèque de 12.000 volumes et 150 périodiques spécialisés sont à la disposition du chercheur et des étudiants de l' Institut. Deux directions d' études sont présentées en 4 semestres chacune:

- Langues et littérature
- Histoire et cultures

L'Institut est inséré dans la Faculté de Philosophie de l' Université de Köln.

Publications

- SUGIA, Sprache und Geschichte in Afrika, Buske Hamburg. Périodique depuis 1979
- AAP. Afrikanistische Arbeitspapiere. Schriftreihe des Kölner Instituts für Afrikanistik. Périodique depuis le 1 mars 1985 (Voir plus loin).
- Signalons l'excellent ouvrage qui devrait être traduit en français et en anglais: H. JUNGRAIT-MAYER et W.J.G. MOHLIG, Lexikon der Afrikanistik

édition dirigée par les professeurs de cet Institut.

+ + + +

FROBENIUS - INSTITUT

Liebigstrasse 41 D-6000 FRANKFURT am Main

En 1898 Leo Frobenius (1873-1938) fondait à Berlin le "Afrika-Archiv". Après la première guerre mondiale ces "Archives" étaient transférées à München où naquit le "Forschungsinstitut für Kulturmorphologie" qui à son tour sera transféré à Frankfurt am Main en 1925. Il était alors associé à l'Université de cette ville où Frobenius enseignait l'ethnologie culturelle. En 1934 il devenait aussi directeur du Musée ethnologique de Frankfurt. Depuis 1945 l'Institut fondé par lui porte son nom. En 1967 il devint indépendant mais associé à l'Université.

Le but de l'Institut est de favoriser par des expéditions, l'enseignement et la récolte d'une documentation ethnologique, les recherches ethnologiques et historiques qui depuis 1968 sont concentrées sur l'Afrique.

Publications

- Paideuma. Mitteilungen zur Kulturkunde. Fondé en 1938 il est à son n° 30 (1984). Depuis 1965 la publication est annuelle. Il s'applique spécialement à l'Afrique Sud-Saharienne.
- Studien zur Kulturkunde. Commencées en 1933, elles sont à leur 60 e volume.

Le Centre de Documentation du Frobenius-Institut a des archives d'images particulièrement riches. (Photos, dessins, diapositives, peintures: en original ou en copie). La bibliothèque comporte 30.500 livres et 350 périodiques. Une collection de 3000 objets illustrant la vie quotidienne en Afrique complète cette documentation.

Bibliographie: H. WOLFF, Das Forschungsinstitut für Kulturmorphologie in Frankfurt am Main, dans Paideuma 1(1938-40)29-35.

H. VINCK Bamanya 21-1-86

Colloque du BASE à Kisangani

Du 10 au 14 décembre 1985 le CRELANBA (Centre de Recherches sur les langues africaines non-bantu) et l' AELIA (Association d'Etudes linguistiques inter-culturelles africaines) ont organisé à Kisangani sous le haut patronage du BASE (Bureau des sciences de l' éducation) un colloque international sur les langues du Soudan Central, groupe de langues désignant un ensemble de langues appartenant à la subdivision Chari-Nil de la famille Nilo-Saharienne dans la classification de Greenberg. Il comporte deux sections principales:

- groupe sara-bongo baguirmien
- groupe moru-mangbetu

L'objectif principal du colloque a été de discuter et d'échanger des points de vue sur le thème central : "Etudes des langues du Soudan Central" qui comportait six sous-thèmes, à savoir :

- (1) Inventaire des langues du Soudan Central
- (2) Inventaire des études linguistiques
- (3) Description des langues du Soudan Central
- (4) Classification des langues du Soudan Central
- (5) Contacts des langues du Soudan Central avec les langues avoisinantes
- (6) Langues du Soudan Central à fonction véhiculaire

BUREAU

Le bureau du Colloque a été composé de la manière suivante:

Président : DJURUNI OBHIDHIBHO (Zaire -ISP Bunia)
1er Vice-président : Adouin KHAMIS (Tchad - Univ.)

2ème Vice-président : Moïse Innocent RURANGWA (Ciciba)
 Rapporteur général : KUMBATULU SITA (Univ. Kisangani)
 Rapporteur adjoint : MOTINGEA MANGULU (Zaire -ISP Mbka)
 Coordonateur : BOKULA MOISO (BASE)

Vingt et un participants, chercheurs linguistes provenant du Zaire, du Tchad, du Soudan, du CICIBA et du BASE ont pris part au Colloque. Dans son discours d'ouverture, le Directeur Général du BASE a adressé ses vifs remerciements au Président de la République du Zaire pour la Paix et la Stabilité qui permettent au BASE de fonctionner normalement au Zaire. Il a continué par la description de la mission du BASE en matière de langues africaines. Ensuite il a présenté la situation géo-linguistique des langues du Soudan Central qui ont fait l'objet du colloque et qui ont suscité un intérêt particulier depuis le début du 20ème siècle.

Le groupe de langues du Soudan Central couvre le territoire de cinq pays africains, à savoir : le Tchad, le Soudan, le Centrafrique, l' Ouganda et le Zaire. Depuis quelques décennies, des chercheurs linguistes se sont constitués en équipes pour étudier et approfondir leur connaissance des langues concernées etcela dans les domaines très diversifiés: grammaire, lexique, littérature, intégration dans le système éducatif. Faire le point était le but de ce colloque.

RECOMMANDATIONS

Les travaux du colloque ont été alimentés par des communications suivies de débats qui ont abouti aux recommandations suivantes :

1. Concernant l'inventaire des langues du Soudan Central,
 - que le BASE avec l'appui des Etats encourage les missions de recherche linguistique sur le terrain en vue d'arriver à identifier chaque langue;
 - que le BASE encourage des recherches simultanées par plusieurs groupes linguistiques afin de mieux identifier les langues.

2. Concernant l'inventaire des études linguistiques
 - que le BASE publie périodiquement des notes comportant des références bibliographiques sur les langues du Soudan Central, afin de contribuer à l'enrichissement des connaissances linguistiques
 - que le BASE entre en contact avec des Universités et Instituts d'enseignement supérieur et Centres de recherches pour l'obtention des travaux des étudiants et chercheurs sur les langues du Soudan Central et autres études sur les langues africaines;
 - que le BASE publie les actes du présent Colloque et ceux d'autres Colloques à venir afin de contribuer aux études linguistiques;
 - que les professeurs de linguistique proposent certains travaux des étudiants orientés vers les langues du Soudan Central;
 - que le BASE institue un système de correspondants internationaux, en vue de réunir les plus d'études possible sur les langues du Soudan Central.

3. Concernant la description des langues du Soudan Central,
 - que les chercheurs intensifient individuellement ou collectivement les recherches descriptives sur les langues du Soudan Central (grammaires, lexiques, études dialectologiques...) en vue d'une meilleure connaissance de ces langues;
 - qu'il soit laissé au chercheur une latitude dans la démarche méthodologique et théorique pour la description des langues, mais que le chercheur s'informe sur d'autres méthodologies;
 - que les chercheurs qui abordent une langue peu ou non décrite privilégient l'étude des sons avant d'approfondir d'autres aspects de la langue;
 - que le BASE encourage les recherches descriptives en organisant des concours avec attribution des prix;
 - que le BASE avec l'appui des Etats organise périodiquement des colloques sur les problèmes des langues africaines soit au Zaïre soit dans un autre pays africain;

- que le BASE encourage les projets de recherche sur les groupes autres que le Soudan Central;
 - que les institutions aident les chercheurs d'un équipement de recherche adéquat;
 - que le BASE renforce son équipe de chercheurs; linguistes de formation;
- 4° Concernant la classification des langues,
- que les chercheurs réexaminent les classifications actuelles des langues du Soudan Central en se fondant sur les données lexicales et grammaticales en vue d'améliorer les regroupements linguistiques internes;
 - que le BASE encourage des études lexicales et morpho-syntaxiques comparatives des langues du Soudan Central afin d'établir une meilleure classification génétique de ces langues;
 - que les chercheurs revisitent l'appellation "Soudan Central" et adoptent une dénomination sur les données exclusivement linguistiques.
5. Concernant les contacts des langues du Soudan Central avec les autres langues,
- que le BASE encourage les recherches sur les langues de contact;
 - que les chercheurs clarifient la situation sociolinguistique dans le domaine des langues du Soudan Central en contact avec les autres langues.
6. Concernant la fonction véhiculaire et didactique des langues du Soudan Central,
- que les Etats utilisateurs des langues du Soudan Central encouragent leur intégration dans le système éducatif (écoles, presse orale et écrite, télévision)
 - que les Etats assurent la formation des enseignants et autres agents pédagogiques des langues africaines en vue de concrétiser leur intégration dans le système éducatif;
 - qu'il y ait concertation entre les chercheurs des Etats utilisateurs du Soudan Central en vue d'harmoniser l'orthographe de ces langues.

+ + + + +

MOTINGEA MANGULU

Mbandaka, le 27 décembre 1985

Le CICIBA

Le CICIBA est une institution régionale intéressant plus de vingt pays (1). Sa création et sa réalisation sont dues au Président El Hadj Omar Bongo et elle s'est donnée pour mission fondamentale de recenser, de mémoriser et de promouvoir les richesses des civilisations Bantu et plus encore d'activer toutes les manifestations culturelles qui contribueront à renforcer l'identité et la créativité des peuples Bantu.

LES OBJECTIFS

Dans cette optique, le CICIBA a, notamment été chargé de:

- Promouvoir les recherches et les études sur les cultures et les civilisations Bantu;
- Diffuser et encourager des travaux de recherche sur les cultures africaines en général;
- Assurer la formation et le recyclage des pédagogues, des artistes, des chercheurs et des animateurs culturels;
- Coopérer avec les institutions nationales, inter-africaines et internationales à caractère culturel, scientifique et éducatif avec le souci d'intensifier les relations et la coopération entre les pays de la zone Bantu;
- Favoriser entre les Etats membres, les rencontres et les échanges culturels sous la forme de séminaires, congrès, festivals et autres manifestations;
- Contribuer par les moyens en son pouvoir, à faire prendre en considération la dimension culturelle du développement dans les plans et projets en cours d'élaboration ou de réalisation.

Une attention particulière doit être portée à la constitution d'une banque de données et d'un centre de documentation sur les cultures et les

civilisations de la zone Bantu. La réalisation de cette importante opération est d'ores et déjà commencée.

PROGRAMMES DU CICIBA

Le programme à long terme portera sur les disciplines scientifiques suivantes, dont la liste a été arrêtée au cours de la deuxième Conférence des Ministres de la Culture de la zone Bantu, tenue à Libreville du 4 au 8 janvier 1983.

1. Archéologie, préhistoire, histoire
2. Linguistique, littérature (orale et écrite)
3. Géographie, démographie, écologie
4. Anthropologie sociale
5. Génétique des populations
6. Anthropologie de la santé, zoologie, botanique
7. Musicologie et arts du spectacle
8. Anthropologie culturelle, arts plastiques, architecture, arts et métiers
9. Droit, sociologie, science politique
10. Philosophie et religion
11. Muséologie et conservation
12. Documentation

Il donnera lieu à la constitution de groupes de recherches, par discipline ou interdisciplinaires et à l'organisation de séminaires de synthèse dont les travaux seront publiés.

Les programmes du Centre prévoient aussi des productions audio-visuelles qui contribueront à la diffusion des cultures de la zone Bantu.

+ + + + +

- (1) ANGOLA, BOTSWANA, BURUNDI, CAMEROUN, CENTRAFRIQUE, COMORES, CONGO, GABON, GUINEE EQUATORIALE, KENYA, LESOTHO, MADAGASCAR, MALAWI, MOZAMBIQUE, NAMIBIE, NIGERIA, OUGANDA, RWANDA, SAO-TOME et PRINCIPE, SOMALIE, SWAZILAND, TANZANIE, ZAIRE, ZAMBIE, ZIMBABWE.

Trois nouveaux périodiques africanistes

De présentation agréable, même luxueuse pour une revue africaniste éditée en Afrique, cette nouvelle venue dans la famille des publications scientifiques en sciences humaines, répond certainement à un grand besoin. En effet, l'Afrique Centrale manque cruellement de possibilités d'expression pour ses chercheurs. Muntu est l'organe de la CICIBA. (Voir supra). Dans les premiers deux numéros on rencontre un large éventail de sujets abordés: linguistique, histoire, socio-économie, archéologie. (Voir encore sous la rubrique: Selection Aequatoria).

La Rijksuniversiteit à Gent (Belgique) est une des institutions où en Belgique la recherche africaniste est encore bien vivante. En témoignage de cette vitalité, ils sortent un nouveau périodique: Afrika-Focus. C'est en quelque sorte la reprise et l'élargissement du AVRUG-Bulletin (1972-1983). Afrika-Focus diffère de son prédécesseur quant à l'accent mis sur la multidisciplinarité. L'éditeur a oublié de mentionner la périodicité, nous la supposons trimestrielle vu les tarifs d'abonnement (500 FB) et le prix d'un numéro (200 FB). (Voir encore: Sélection Aequatoria)

Sur le modèle des Working Papers, le dynamique Afrika-Institut de Köln (voir supra), lance une nouvelle série de publications périodiques (à côté de SUGIA). A dessein, la présentation est simple (dactylographiée). On sait comment les énormes coûts de production des publications classiques limitent les possibilités de publication et entravent ainsi la recherche même. C'est une très heureuse initiative.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Fr. BONTINCK, Aux Origines de la Philosophie Bantoue
La correspondance Tempels - Hulstaert (1944-1948)
(Bibliothèque du Centre d' Etudes des Religions
Africaines 10), Saint Paul Kinshasa, 1985, 209 p.

Une importante introduction du Père Bontinck nous mène à la lecture de la "correspondance philosophique" des deux protagonistes : Les Pères Hulstaert et Tempels. Cette édition en traduction française, jette une nouvelle lumière sur l'origine de l'oeuvre du Père Tempels. 60 lettres échangées entre Hulstaert et Tempels constituent le corps de l'étude. Deux textes de Tempels en traduction française sont ajoutés en annexe. Y suit encore la traduction de l'importante récénsion du livre de Tempels par le Professeur De Bruyne parue en néerlandais dans Kongo Overzee 1944-45. Dans le manuscrit qui est à la base de la présente édition la père Hulstaert avait commenté chaque lettre. L'éditeur en a rassemblé les passages les plus significatifs dans l'annexe IV. Particulièrement précieuse sont les 272 notes infrapaginales du Père Bontinck où nous trouvons e.a. 65 notices biographiques. Pour avoir lu, traduit et étudié toute cette correspondance, le Père Bontinck aurait pu nous en donner finalement aussi une brève synthèse tout en laissant le loisir aux "philosophes et historiens de l'utiliser selon leurs objectifs respectifs" (p.6) Mais il est vrai, cette correspondance n'est qu'une partie d'un débat beaucoup plus large. Il y a d'autres correspondances parallèles entrecroisant celle publiée ici. Et ce débat n'était pas limité à la philosophie ou à la catéchèse adaptée seulement. Il se situe à l'intérieur d'une option fondamentale et intégrale de la conscience colonisatrice qu'ils appellaient "indigénisme". Celui-ci est l'approche à priori positive de la culture nègre (encore à purifier et à élever).

Le dépouillement de la correspondance scientifique de Gustaaf Hulstaert a permis d'en retrouver les participants et d'en profiler les caractéristiques. Il s'agit de Leo Bittremieux, Edmond Boelaert, Philippe de Rode, Percy de Witte, Joseph Esser, Pierre le Bourdonnec, Charles Lodewijckx, Rodolph Mortier, René Philippe, Antoine Rubbens, Antoine Sohier, Basiel Tanghe, Gaston Van Bulck, Raf Van Caeneghem, Jozef Van Wing, Emile Possoz, Edouard Van Goethem, Alfons Walschap, Placied Tempels, pour ne nommer que les principaux. En quelque sorte, la "Philosophie Bantoue" est née d'un long et fervent dialogue qui a certainement trouvé sa précision et sa combativité dans l'opposition qui venait de la part de de Hemptinne, Dellepiane, le Groupe scolaire d' Astrida, la pratique de l' Administration (effort de guerre, recrutement etc...). Cet échange d'idées a commencé, pour autant que la documentation en notre possession nous en permet la vérification, vers 1936 (début des relations Hulstaert-Possoz), et elle ne s'est éteinte qu'avec la mort de certains des participants (Tanghe, Van Caeneghem, Bittremieux) ou avec l'avènement de l' indépendance.

Tempels et Hulstaert ne sont donc pas des cas isolés mais plutôt les exponents de toute une option philosophique et politique à l'intérieur de l' Eglise missionnaire et d'une partie de l' Administration coloniale qui, de manière lucide et courageuse, luttèrent pour une véritable émancipation du peuple, et cela des dizaines d'années avant l'indépendance ou le premier manifeste. Le Père Tempels a condensé les idées qui vivaient dans ce cercle restreint et les a mis sur musique comme une expression suprême de leur indigénisme. Ainsi la "Philosophie bantoue" est une oeuvre commune.

R. LABAERE, Devinettes Tsetla, Editions P. Passionisten, Leopold I--sträat 12 B-3000 LEUVEN, Belgique, 185 p.

Sous le titre Devinettes Tsetla, le Père Labaere présente 1113 paires de phrases parallèles unies par le rythme tonal. A mon avis on pourrait convenablement les nommer plutôt distiques, réservant le vocable "devinette" pour les vrais énigmes. Une série de cette sorte de phrases a paru sous le nom d'énigmes dans Aequatoria 25(1962). La même revue (Vol. 18(1955) en publie 226 pour les Nkundó sous le nom de devinettes et 30 des Baluba en deux sections: devinettes et dictions.

Le Père Labaere analyse leur parallélisme sous l'angle formel -essentiel- et sémantique -accessoire- et souvent absent. Ce sont essentiellement des distiques rythmiques, parmi lesquels se trouvent de vrais joyaux, tout comme à l'Equateur.

Un index basé sur le sens permet une classification et aide à retrouver tel ou tel distique pour l'emploi. En effet, ce genre fait partie du patrimoine culturel stéréotypé. Par cette publication une nouvelle partie de la tradition artistique est soustraite à la déperdition.

+ + + G. Hülstaert
19-2-1986

DIVERS, Bibliographie analytique des langues parlées en Afrique subsaharienne 1970-1980. Par un groupe de travail de documentation de l' AELIA, CIRELFA, Bulletin Bibliographique; AGCT, AELIA, Paris 1983 557 pages.

Les quelques 2300 références bibliographiques présentées sont issues de trois sections: Sciences de l'éducation; Sciences du langage, Ethnologie - Sociologie. Ceci permet de couvrir de façon multidisciplinaire des différents aspects sous lesquels l'utilisateur peut être amené à s'intéresser aux langues parlées en Afrique. A l'intérieur de ces sections, le classement est chronologique. La documentation ne provient pas de recherches bibliogra-

phiques directes mais de la compilation de plusieurs publications bibliographiques existantes.

Indices : (1) Auteurs (2) Langues et ethnies (3) Géographique (4) Concepts (5) Revues et périodiques.

+ + + +

M. d'HERTEFELT, D. de LAME, A-M BOUTTIAUX, Bibliographie de l'Afrique sud-saharienne. Sciences humaines et sociales. Musée de l' Afrique Centrale, Tervuren, 1984, 581 p. (En coopération avec le ACCT, Paris).

Nous sommes heureux de voir paraître cette excellente bibliographie qui a une si longue tradition (depuis 1932). On a toujours peur de la voir disparaître définitivement faute de moyens financiers. Le volume en question se rapporte aux études publiées en 1980 et présente 4500 références.

+ + + +

R. LABAERE, Eléments de grammaire Tetsla, Wezembeek-Oppem, 1984 (Polycopié)

Quoique le titre puisse donner l'impression d' une étude élémentaire, cette grammaire offre l'essentiel de la phonologie et de morphologie. Une attention spéciale est donnée à la tonologie et à l'intéressant problème des consonnes longues, phonème distinct de celui des consonnes précédées de l'occlusive glottale, qu'on observe dans d'autres parlars.

L'auteur traite encore spécialement de la dérivation. Par contre il est très bref pour le relatif et la conjugaison se borne à un tableau. Il s'y trouve aussi quelques données syntaxiques. A remarquer encore l'emploi de quelques termes particuliers et d'abréviations peu communes.

Ce petit volume, l'ébauche seulement d'un travail plus étendu promis, pourra déjà rendre de bons services pour l'apprentissage de la langue mais surtout comme référence dans les cours de linguistique bantoue.

+ + + + G. Hulstaert

B. JEWSIEWICKI et J.P. CHRETIEN, Sociétés rurales et technologies en Afrique Centrale et Occidentale au XXe siècle. Ambiguités de l'innovation, Sâfi, Ste Foy, Canada, 1984, 357 p.

Les textes représentent le meilleur des communications faites à la Conférence annuelle de l' Association Canadienne des Etudes Africaines en 1983 et le Colloque de Salerne (mai 1984). Des 13 chapitres seulement le premier et le dernier sont de portée générale, les 11 autres étant des analyses de cas précis (7 au Zaïre, 2 au Burundi, 1 en Burkina Fasso, 1 au Sénégal). La documentation de base des études se limite généralement à la période coloniale. C'est le plus facile du point de vue méthodique (et idéologique ?). Mais le problème des influences (destructrices) des innovations technologiques reste d'une actualité aigue. A voir ce qui se passe sous nos yeux: les "aides" au développement des grands organismes internationaux et des coopérations bilatérales des nations occidentales sont très souvent plus inadaptées (constructions d'unités industrielles de très haute technologie) ou contraignantes (livraison de véhicules sans pièces de réchange par des pays fournisseurs de fonds à la Banque Mondiale) que ne l'étaient les "huileries régionales" du colon qui permettait aux habitants de rester plus ou moins dans leur environnement rurale. La prolétarisation de la population rurale a progressé à pas de géant depuis les indépendances.

+ + + + H. Vinck 21-1-86

DIVERS, La connaissance du droit en Afrique, Académie Royale des Sciences d' Outre-Mer, Bruxelles 1984, 379 pages. (Symposium sur "La connaissance du droit en Afrique", Bruxelles 2-3 décembre 1983)

Ce volume reprend les textes des communications présentées au Symposium organisé par la Classe des Sciences Humaines et morales de l' ARSOM de Belgique.

Les organisateurs ont eu soin de donner une représentation aussi large que possible de l' Afrique.

Ainsi nous trouvons en 21 contributions des études concernant les pays suivants: Ethiopie, Nigeria, Rwanda, Mozambique, Zambie, Tanzanie, Somalie, Gabon, Zaire. On a donné une attention particulière au problème de l'enseignement du droit.

Deux articles étudient la relation entre la linguistique africaine et la connaissance du droit: A. COUPEZ, Langues africaines et connaissance du droit; D. BEKE, Afrikaanse talen en de kennis van het recht. Een beschouwing vanuit politiek perspectief.

A. COUPEZ s'étonne (p. 10, note 1) que certains locuteurs s'opposent à la convention de nommer les langues africaines seulement par un nom de code (rwanda au lieu de ikinyarwanda) et ils leur impute d'avoir des raisons obscures, voire magiques, pour cette attitude. Mais il n'y a pas que les locuteurs natifs qui s'opposent à ce système et cela pour des raisons pas du tout obscures mais très évidentes. Le Père G. HULSTAERT les a énumérées dans son article: Sur les noms ethniques bantous dans Bulletin de l' ARSOM 1973, 670-675.

+ + + + H. Vinck
10-2-86

LOSSO GAZI, Culture, littérature et enseignement au Zaire, Cahiers du CEDAF, 1984, n°8, 116 p.

L'auteur essaie de comprendre et tente d'expliquer la pauvreté en création littéraire au Zaire. La culture zairoise serait encore une culture dominée. Comment ne pas en convenir si on continue à ne considérer comme culture ce qui se dit ou s'écrit en français? Les écrivains zairois ont un penchant spécial pour la poésie, ce qui serait à expliquer par son affinité avec la littérature orale. Le système colonial belge qui a freiné longtemps l'éclosion d'une élite congolaise y serait pour beaucoup. Mais il reste un avenir à construire.

H. Vinck

J.Cl. WILLAME, La politique africaine de la Belgique à l'épreuve: Les relations belgo-zairoises (1978-1984), Cahiers du CEDAF 1985, n° 5, 121 p.

L'auteur est connu pour ses analyses politico-économiques des réalités zairoises. Encore une fois il en donne la preuve par cette excellente monographie dans laquelle il présente les faits politiques majeurs qui ont dominé les relations entre la Belgique et le Zaïre les six dernières années. Le plan Mobutu y a la part du lion. Dans un dernier chapitre il analyse les différentes positions des partis politiques belges.

+ + + + H.V.

G. HULSTAERT, Het Epos van Lianja. Verhalen en gedichten van de M'ong'o in Centraal Afrika, Meulenhoff Amsterdam 1985, 260 p. (De Oosterse Bibliotheek, deel 24)

De "Oosterse Bibliotheek" est un projet de collaboration entre la maison d'édition Meulenhoff d'Amsterdam et la "Fondation pour la promotion de traductions littéraires de langues difficilement accessibles". Le florilège M'ong'o est le premier volume de la collection (24 parus) qui donne des textes littéraires authentiquement bantu.

Pour le lecteur néerlandophone ce n'est pas la seule possibilité de se familiariser avec la littérature m'ong'o (Voir Lianja-verhalen en Rechtspraakfabels édités par Tervuren) mais ici on trouve une sélection des meilleurs morceaux littéraires dans une traduction très soignée et faite sur l'original. Pas tous les genres sont représentés. Il fallait limiter et le trésor de la littérature m'ong'o est inépuisable.

Introductions à chaque genre, des notes explicatives pour les mots ou concepts étrangers à la culture occidentale et une bibliographie très complète guident le lecteur.

+ + + + H.V.

S E L E C T I O N A E Q U A T O R I A

=====

Sous cette rubrique nous signalons les articles ayant trait au Zaïre, parus dans les revues étrangères qui arrivent dans notre Centre. D'autre part nous présentons les études les plus importantes parues dans des périodiques zairois de caractère plus local.

+ + + + +

PUBLICATIONS AU ZAIRE

1. MBEGU, Revue pédagogique et Culturelle de l'ISP
Lubumbashi

N° 10, mars 1984

- KIBANDWA bin ASANI, Les juridictions indigènes en tant que repère de la répression coloniale à Luluabourg (1950-1960), p.2-14

N° 11, mai 1984

- MWELA MATAMBIKULU, Rôle de l'immigration dans l'évolution d'une société : Le cas des Baluba du Kasai (1959-1962), p. 9-22

2. UJUVI, Revue de diffusion Interdisciplinaire,
ISP, Bunia

5(1984)

- MOLOWAYI K. et ILUNGA N., Impact socio-économique et politique du travail en vivres de la main-d'oeuvre africaine à Kilo-Moto (1919-1960), p. 43-69

- VITEKWISIMA LUVAGHO, Les données du croît naturel à Kinshasa 1969-1977. Analyse critique, p. 70-82

- VITEKWISIMA LUVAGHO, Les causes de décès à Kinshasa (1970-1977), p. 83-97

- ILUNGA MWENZEMI "Bumuntu" : Concept fondamental dans la personnalité bantu, p. 139-155

3. AFRICANISTIQUE, Centre de linguistique théorique et appliquée (CELTA), UNILUB, Fac. des Lettres
BULLETIN N° 12, octobre 1983
- AYIBITE Pela Asey, Du kikongo au kituba : Un cas de pidginisation d'une variété véhiculaire bantu, p. 12-44
 - BADIBANGA.K. et DIAMBILA L., Les noms de Mapanga chez les Luluwa(L 31b) : Une étude ethnolinguistique, p. 45-69
 - J. TSHISUNGU wa TSHISUNGU, Notes sur quelques emprunts du ciluba au portugais, p. 70-104
4. ANNALES DE L' ISP, Kisangani
N° 11, juillet 1983 (6ème année)
- CHELO LUTSIMA, Enquête sur le plurilinguisme en milieu étudiantin de Kisangani, p.4-29
 - NGANDI LITANGA, La numération lokele, p.60-67
5. BULLETIN DU CENTRE D'ETUDES PSYCHO-PEDAGOGIQUES, ISP, Kananga
1(1982)1
- NTUMBA wa NTUMBA, L'école rurale au Zaire, p.9-19
- 1(1982)2
- KASENDE LUHAKA ANYIKOY, Regard critique sur la motivation et l'apprentissage du français dans les écoles secondaires du Zaire, p.37-61
6. AFRICANISTIQUE, CELTA, Lubumbashi, Fac. des Lettres
BULLETIN N° 13, juin 1984
- BIRURU Rucinagiza, Contribution du Département de langues et littératures africaines à la recherche sur la littérature orale zairoise. Quelques considérations critiques sur les travaux effectués par les étudiants de 1962 à 1983 p. 15-74
 - RUDURI Kwezi, Le thème de l'amitié dans 50 proverbes Rwanda, p. 96-126

AFRIQUE

1. MAWAZO, A Journal of the Faculties of Arts and Social Sciences, Makerere University, Uganda
P.O. Box 7062, Kampala

5(1983)1

- J. MULIRA, Nationalism and Communist Phobia in Colonial Uganda, 1945-1960, p.3-16
- M. MAMDANI, The Nationality Question in a Neo-Colony : An Historical Perspective, p.36-54

5(1983)2

- Issa G. SHIVJI, Working Class Struggles and Organisation in Tanzania : 1939-1975, p.3-24
- P. ANYANG'NYONG'O, Class Struggles in Kenya, p.25-42
- M. SYAHUKA, The Origin and Development of the Rwenzururu Movement : 1900-1962, p. 60-75
- E. WAMBA dia WAMBA, Philosophy in Africa : Challenges of the African Philosopher, p.76-93

5(1984)3

- NJUGUNA NG'ETHE, The State and Evolution of the Peasantry in Kenyan Agriculture, p.18-34
- MAHMOOD MAMDANI, Analyzing the Agrarian Question : the Case of a Buganda Village, p. 47-64
- KASSAHUM CHECOLE, I.M.F. Conditionality and its impact on Industrial output and Technology Transfer in Africa, p. 96-107

2. NGAM, Cahiers du Département de Littérature Négro-Africaine, Université de YAOUNDE, Cameroun
n° 8, 1983

- L.M. ONGOUM, Poésie orale fé'e fe'e d'hier et d'aujourd'hui, p. 5-19
- J. CORZANI, A propos des genres littéraires aux Antilles, p. 126-146
- G. ETONDE EKOTO, La minorité noire des Etats-Unis, p. 170-182

3. MUNTU, Revue scientifique et Culturelle du CICIBA
B.P. 770 LIBREVILLE, Gabon

1(1984)1

- B. HEINE, The Dispersal of the Bantu Peoples in the Light of Linguistic Evidence
- P. de MARET, L'archéologie en zone bantou jusqu'en 1984
- Th OBENGA, Caractéristiques de l'esthétique bantou
- H. ABRANCES, História das Instituições. Os diferentes tipos de Comunidades étnicas
- L. MUKUMBUTA, Some Aspects of Luyana Tonology

1(1984)2

- J. VANSINA, Esquisse historique de l'Agriculture en milieu forestier
- Th OBENGA, Sémantique et étymologie bantou comparées : le cas de l'agriculture
- D.W. PHILLIPSON, An Archeological Reconsideration of Bantu Expansion
- N. del CASTILLO MATHIEU, Bantuismos en Cartagena de Indias: vegetales, alimentos y bebidas
- S. SOUINDOULA, Migrações, ruscos et fundamentos históricos dos povos bantou ocidentais
- M. DUFEIL, La ville bantou dans l'histoire urbaine de l'Afrique

+ + + + +

EUROPE

1. AFRICANA MARBURGENSIA , Wilhelm-Röpke-Str. 6 E,
D-3550 MARBURG / Lahn

17(1984)2

- HOUNKPATIN C. CAPO, Prolegomena to the teaching of African Languages

18(1985)2

- NKEONYE OTAKPOR, Reflections on "Igbo" Philosophy of Man

Special Issue 7 : A. NEIL SKINNER, Afroasiatic Vocabulary : Evidence from some Culturally Important Items, 65 p.

Special Issue 8 : von TILMAN LENSSEN, Studien zum Verb im Kwang (Tschad). Phonologie und Morphologie. 77 p.

2. AFRIKA FOCUS, Afrika-Vereniging van de Universiteit te Gent

Volume 1, 1985, 132 pages

- J. HOEREE, Multidisciplinarity and African Studies
- P. VAN DEN HOUTE, Brandpunten in het geologische onderzoek van oostelijk Centraal-Afrika
- F. RODEGEM, Est bon tout ce qui fait pétiller le feu
- A. DE SCHRIJVER, Enkele aspecten van primaire gezondheidszorg in een rurale streek van Zaire
- Th. SCHADEBERG, Classificatie van naamwoorden en dingen in Bantoe
- H. DRIES, De partnerkeuze in Modern Afrika

3. AFRIKANISCHE ARBEITSPAPIERE, Schriftenreihe des Kölner Instituts für Afrikanistik, D-5000 Köln 41

- Th. GEIDER, Pokomo lexical data on trees and their uses
- K. WEDEKIND, Thoughts when drawing a map of tone languages
- U. CLAUDI et B. HEINE, From metaphor to grammar. Some examples from Ewe

4. BULLETFIN DE L' AELIA, Paris

n° 6, décembre 1983

- MUTOMBO Huta-Mukana, Variation dialectale et standardisation : élaboration d'un dictionnaire d'une langue bantu, p. 41-46
- KAZADI Ntole et L. TESSONNEAU, Problématiques du dictionnaire pour les langues à tradition orale, p. 75-90
- M. HOUIS, Des unités significatives : Préalable à la lexicographie, p. 97-116

- A. COUPEZ, Problèmes et méthodes en lexicologie bantoue, p. 127-145
 - Fr LUMWAMU, Réflexion sur l'évolution lexicale munukutuba, p. 217-222
 - J.P. CAPRILE, e.a. Pour une terminologie de l'enseignement du calcul dans les langues africaines, p. 273-287
5. GENEVE - AFRIQUE 23(1985)1,61-86
- T.K. BIAYA, La "Cuistrerie" de Mbujimayi. Organisation, fonctionnement et idéologie d'une bourgeoisie africaine
6. AFRICANA BUDAPAEST, Edités par African Research program, Department of Folklore - University Loránd. Eötvös Budapest XII ker. , Tornalja utca 1/B HUNGARY H-1536 PF 387
- n° 1, 1984
- BIERNACZKY János, Quelques auteurs oubliés parmi les sources de Leo Frobenius
 - EYOH Hansel Ndumbe, Trends in African Theatre : The popular Theatre
 - BIERNACZKY Szilárd, African Research Program at the Department of Folklore (1981-1984)
7. RECHERCHE, PEDAGOGIE et CLUTURE, AUDECAM, Paris 1984, 3e trimestre : Pour une pédagogie des littératures africaines
- MWATHA NGALASSO, Langues et littératures d'Afrique : quelques problèmes d'enseignement
 - J.CORZANI, Et si on recentrait enfin l'histoire littéraire africaine ?
 - MOHAMADOU KANE, L'enseignement de la littérature en Afrique
- AMERIQUE
1. REVUE CANADIENNE DES ETUDES AFRICAINES 18(1984)2
- W.J. SAMARIN, Bondjo Ethnicity and Colonial Imagination, p. 345-365

MEMOIRES DE LICENCE AUX UNIVERSITES ZAIROISES
RELATIFS AUX LITTERATURES DANS LES LANGUES
APPARENTEES AU LOMONGO de 1962 à 1983

Nous avons extrait les notices suivantes de l'article
de BIRURU Rucinagiza dans Africanistique, Celta,
Lubumbashi, Bulletin n° 13, juin 1984, p. 15-74

1. LITTERATURE EN OTETELA / C 71

- MBANJO MBESABO, La devinette tonale Tetela,
UNAZA, Lubumbashi, 1974, 88 p.
- SHALA LUNDULA, Le langage tambouriné, un genre
de littérature orale Tetela : structure, contenu
et fonction, UNAZA, Lubumbashi, 1975, 131 p.
- ODIKO OMANGA, Essai d'étude des contes Tetela,
UNAZA, Lubumbashi, 1978, 191 p.
- OKOMBA OTETE, Essai d'analyse du récit épique,
"Lufokefoke" héros des Mbole, UNAZA, Lubumbashi,
1978, 55 p.
- KASENJE LOYAMBA, Essai d'une étude comparée des
fabliaux dans la littérature orale Tetela et Luba,
UNAZA, Lubumbashi, 1980, 87 p.
- ALENDE KOYENGI T., Initiation féminine dans la
littérature orale Tetela, UNAZA, Lubumbashi, 1981,
156 p.
- EFUTO OTSHUMBA, La poésie traditionnelle Tetela; Ap-
proche comparative de la poésie enfantine et la
poésie d'exaltation de la société, UNAZA, Lubumbashi
1981, 122 p.
- LONDOLA KASONGO OTEPA, Quelques aspects stylistiques
des proverbes juridiques Tetela du Sankuru, UNAZA,
Lubumbashi, 1981, 110 p.
- NDJAT EKOMBA ADIMU, La maladie, la mort dans les
proverbes Tetela. Essai d'analyse et d'interpré-
tation des textes, UNAZA, Lubumbashi, 92 p.

- OKITO KUNGA , Etude comparée des proverbes : cas de Lokele, Lomongo, et Otetela dans la zone linguistique C, UNAZA, Lubumbashi, 118 p.;1981
- OSOKONDA OKENGE, Chants, pouvoirs et contextes: un essai d'analyse appliquée à la poésie louangeuse Tetela, UNAZA, 1981, 69 p.
- LUNDULA DJAMBA, L'analyse des mythes et récits étiologiques Songye et Tetela suivant la démarche méthodologique de D. Paulme, Université de Lubumbashi, 1983, 183 p.

2. LITTERATURE EN OHINDO / C 82

- NGONGA -ke MBEMBE O., Approche littéraire sur la prière Hindo : Analyse sémantico-formelle, UNAZA, Lubumbashi, 1975

3. LITTERATURE OKUSU / C 72

- ELEMBO DJUNGA, Etude panoramique de la littérature orale Kusu : genres et essai d'analyse, UNAZA, Lubumbashi, 1981, 224 p.

4. Nous signalons encore un mémoire présenté à Paris DJOMO LOLA, L'impact de l' inconscient dans les distiques tetela, Mémoire diplôme d' Ethnopsychiatrie, Octobre 1976, Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales, 133 pages.

+ + + + + H.V. 8-3-1986

PRIX A E Q U A T O R I A
 CONDITIONS DE PARTICIPATION

=====

1. Etre zairois et résidant au Zaïre
2. Avoir une qualification académique
3. Ecrire une étude en français d'environ 50 pages de teneur scientifique en réponse à la question posée chaque année par le Centre Aequatoria de Bamanya
4. Envoyer le texte en 3 exemplaires, dactylographié à double interligne, au Directeur du Centre Aequatoria B.P. 276 Bamanya, MBANDAKA
5. Les copies de l'étude ne peuvent porter le nom de l'auteur mais seulement un pseudonyme. Dans une lettre accompagnante l'auteur reprendra le pseudonyme avec son propre nom et adresse ainsi qu'un bref curriculum vitae
6. L'étude doit être inédite et de composition récente (pas plus de 5 ans)
7. Le jury sera composé de personnes choisies pour leur compétence par le Directeur du Centre Aequatoria
8. Si aucune étude n'est satisfaisante, le prix ne sera pas attribué
9. Le texte couronné sera publié dans les Annales Aequatoria

- - - - -
 ++++++
 + P R I X A E Q U A T O R I A +
 + + 1 9 8 8 +
 ++++++

SUJET: E T H N O L O G I E

On demande une étude sur l' ALIMENTATION ANCESTRALE chez les Môngo :

- nature des vivres - consommation
- provenance des vivres - tabous
- préparation

```

+++++
+   P R I X   A E Q U A T O R I A   +
+           1 9 8 6                 +
+++++

```

10.000,00 Z

SUJET : L I N G U I S T I Q U E

On demande la description scientifique (pas d'analyse structurale) d' un DIALECTE MÓNGO qui n' a pas encore été étudié, dans sa phonologie (avec une attention particulière à la tonologie) et sa morphologie. On envisage la présence d'une certaine quantité de mots (3 à 4 cents) qui peuvent être donnés comme exemples. Pour les dialectes mÓngO déjà étudiés voir Annales Aequatoria 5(1984) 164-168 et 6(1985)233-247.

```

+++++
+   P R I X   A E Q U A T O R I A   +
+           1 9 8 7                 +
+++++

```

Montant à fixer

SUJET : E T H N O L O G I E

On demande une étude sur les EKOFO chez les MÓngO du centre (Bakutu, Mbole,...)

DATE LIMITE : le 31 décembre de l'année mentionnée.

CONDITIONS pour la participation : voir verso

POUR L' ANNEE PROCHAINE

++++
 + A N N A L E S A E Q U A T O R I A +
 +
 + 8 (1987) +
 +++++

BOKULA MOISO, Un siècle d'Etudes sur les langues africaines

TSHIBWABWA, Comportement alimentaire des Luba-Kasai

MUTOMBU YEMBELANG, L'oeuvre féerique de l' Ivrogne
dans la brousse de Amos Tutuola

KIKASA, Onomastique Yansi

G. HULSTAERT, Le parler des Lokalo Orientaux

MOLEMBO Masimo, Formes verbales en Motembo et lingOmbé

ELIA MONONGO, L'éducation sexuelle chez les Bwela

Piet KORSE, La forge chez les môngo

MOTINGEA, Elargissement du radical en lingala

H. VINCK, Terminologie scolaire en lomôngo

=====

NOUVEAU CATALOGUE DES ARCHIVES AEQUATORIA

En 1980 nous avons publié dans les Annales Aequatoria le catalogue systématique de nos Archives. Entretemps, par dons ou par photocopie, nous les avons augmentées de manière substantielle.

Le nouveau catalogue de 90 pages peut être demandé contre paiement de 150 FB ou 150 Z aux adresses de l'administration d' Aequatoria au Zaïre ou en Europe.

=====

PRESENCE AFRICAINE
REVUE CULTURELLE DU MONDE NOIR
CULTURAL REVIEW OF THE NEGRO WORLD

NOUVELLE SERIE BILINGUE No 136
NEW BILINGUAL SERIES No 136

4e TRIMESTRE 1985
4th QUARTERLY 1985

SOMMAIRE - CONTENTS

<i>La mort de Cheikh Anta Diop</i>	3
<i>The Death of Cheikh Anta Diop</i>	7
ARTICLES (ARTICLES)	
Mohammed-Bassiru SILLAH <i>The African Response To Nuclear Proliferation: A Case Study of Nigeria</i>	10
Nsame MBONGO: <i>Problèmes théoriques de la question nationale en Afrique</i>	31
Bongasu Tanla KISHANI: <i>The Comparative Rôle of Orality and Writing</i>	68
NOUVELLE (SHORT STORY)	
Jacques ESSAKOMBA: <i>Une aventure nocturne</i>	81
POEMES (POEMS)	
C. BARRINGTON-LINDSAY, A. AKAN-BASSEY, W. ALANTE-LIMA	85
ARTICLES (ARTICLES)	
André BOUYA: <i>Contribution à l'élaboration de la notion d'intelligence au Congo</i>	95
Pinel Viriri SHAVA: <i>South Africa: Popular Theatre and the Political Ferment of the 1960s and the 1970s</i>	124
N. TIDJANI-SERPOS: <i>L'ethnologie coloniale et la naissance de la littérature africaine</i>	150
NOTES DE LECTURE (BOOK REVIEWS)	

REDACTION - ADMINISTRATION

25 bis, rue des Ecoles, 75005 PARIS

REVUE PRESENCE AFRICAINE

C. C. P. LA SOURCE 31 582.87 L

Tarifs d'abonnements — Subscription Rates

A partir du No 137	1986	From No 137
France (TTC)		220 FF
Bénin, Burkina Faso, Cameroun, RCA, Comores, Congo, Côte-d'Ivoire, Gabon, Guinée, Madagascar, Mali, Mauritanie, Niger, Sénégal, Tchad, Togo		220 FF
Autres pays / Other countries		250 FF

Recommandation (Registration) / Par Avion (Airmail)

Tarifs sur demande (Rates on request)

Imprimerie diocésaine Bakanja - Mbandaka/Zaire

Dépôt légal 839/81

Annales

ÆQUATORIA

Continuation de "Æquatoria" (1937-62) fondée par E. Boelaert et G. Hulstaert

Editées par le Centre Æquatoria de Bamanya/Mbandaka - Zaïre
Edition annuelle unique de 300 pages

- Annales Æquatoria will publish results of research into Central African Cultures, History and Languages.

- Les Annales Æquatoria veulent promouvoir la recherche scientifique en rapport avec l'Afrique Centrale,

- Annales Æquatoria tem por objetivo, publicar os resultados da pesquisa científica relativa ás culturas e linguas da Africa Central.

- Annales Æquatoria publiziert Beiträge zur Geschichte, Ethnologie und Linguistik Zentralafrikas.

Rédaction

Rédacteur en chef : Honoré Vinck

Conseil de Rédaction : Gustaaf Hulstaert, Bokula Moiso, Lufungula, Lewono, Mokobe Njoku.

Administration et Souscription

Au Zaïre : Centre Æquatoria B. P. 276 Mbandaka

Compte : B. C. Z. 443.505

Hors Zaïre : H. Carlé, Te Boelaerlei 11, B-2200 BORGERHOUT
Belgique

Comptes : 1. Kredietbank : 407-3002321-63

ou

2. C. C. P. 000-0068763-63

Aux U.S.A. : Checks should be made payable and send to : The Missionaries of the S. Heart, 305 S. Lake St Box 207 Aurora, Illinois 60507 (With mention : "For Centre Æquatoria-Zaïre")

Prix du numéro de 1986 :

Au Zaïre : 300,00 Z

Hors Zaïre : 1000 CFA / US Dollars : 15 / 400 BF / 45 FF /
15 DM / 4 £

Couverture : Poterie ancienne trouvée à Dongo sur l'Ubangi en 1985 par M. K. H. Eggert et Kanimba.

Dessin : Peter Mlodoch (Hamburg - D)